



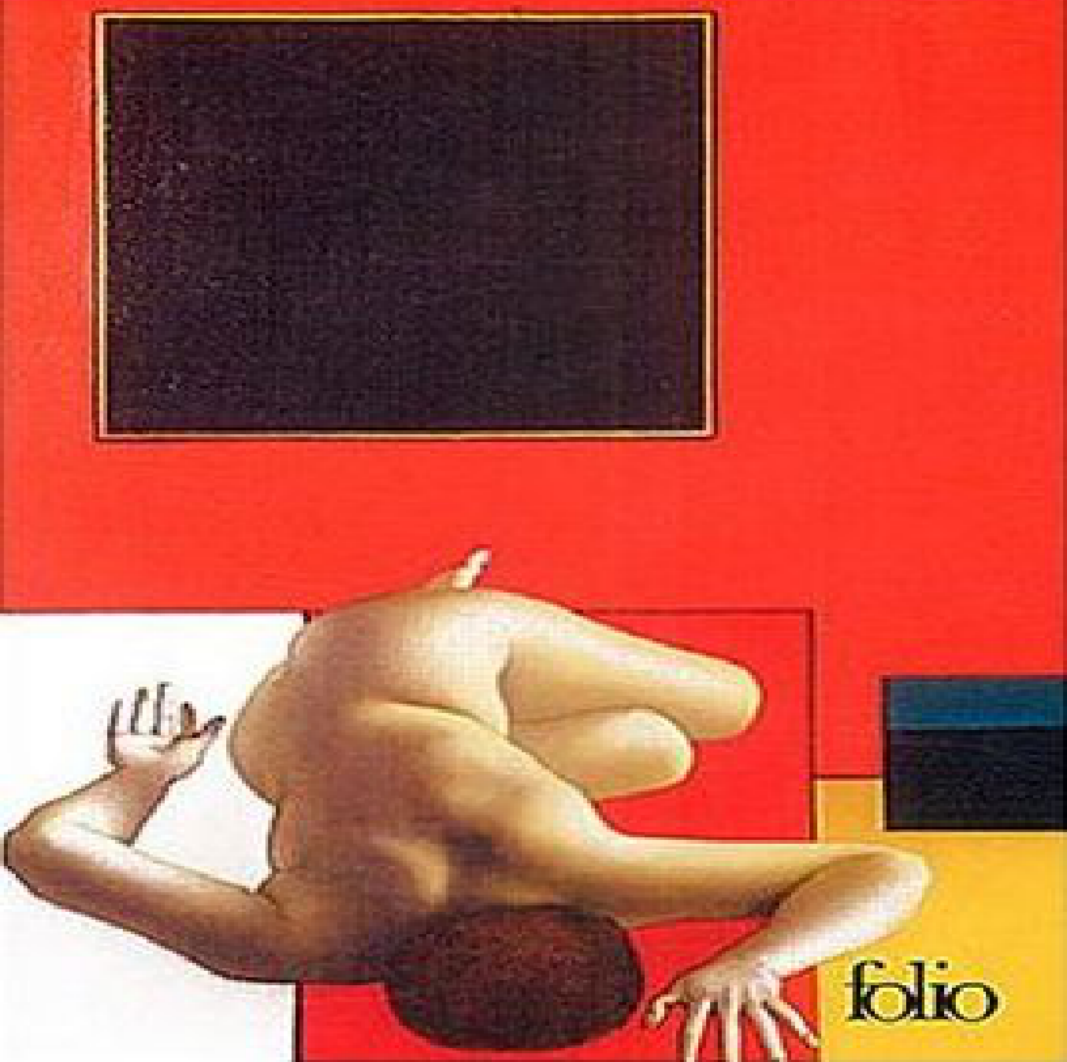
la voix d'alto

Richard Millet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Richard Millet
La voix d'alto



RICHARD MILLET

LA VOIX D'ALTO

Roman

© Éditions Gallimard, 2001

Dis, ô mon Dieu, à ton suppliant, dis, miséricordieux, à ton misérable, dis-moi si mon enfance succédait à une autre période déjà morte d'une vie personnelle ou simplement au temps que je passai dans le ventre de ma mère.

Saint Augustin

La nuit vivante se dissipe à la clarté de la mort.

Michel Foucault

« Il n'y a pas de commencement à une histoire d'amour, elle a toujours commencé et elle finira sans doute comme elle a commencé, sans vraiment prendre fin, même quand nous ne serons plus là, mon amour », m'a-t-elle dit aux premiers temps de ce qu'il faut bien appeler notre liaison, faute de mieux, lorsque je l'écoutais parler dans le calme du lointain, offerte et déjà plus tout à fait présente, elle, la lente, l'étrange, la belle émigrée, qui n'aura jamais été tout à fait là, je le sais maintenant, pas voulu être là, non, pas dans l'évidence du jour ni dans le pauvre mystère de ce qui succède au jour, mais dans la vraie nuit qu'elle appelait aussi la vérité sur soi : « la seule », ajoutait-elle avec une solennité qui m'agaçait, au début, puisqu'il y a eu un début, malgré tout, ces premiers mots, gestes, effleurements rêvés ou réels qui sont un tâtonnement d'aveugle en plein midi, retour sur soi, recherche de la vérité, ce peu de vérité qui a l'éclat d'un ongle dans la nuit...

Elle regardait avec dégoût la fausse monnaie des sentiments, des images, des mots. L'appauvrissement des langues la désolait, comme le peu de secret qu'elles recèlent.

« Les langues souffrent et meurent comme des corps », murmurait-elle en souriant.

Elle se sentait cernée, assiégée, égarée – sans préciser par quoi. Elle attendait des signes. Certains phénomènes météorologiques la terrifiaient, l'indignaient même, m'avait-elle laissé entendre, le jour de la grande éclipse, le 11 août 1999, si je me souviens bien. J'avais chaud. J'ai toujours eu trop chaud, même en hiver, dans les chambres, les rues, les sous-sols des villes, à cause, j'imagine, de mon enfance à Siom, dans le haut Limousin, parmi les grands vents et des hivers où le froid semblait devoir faire surgir de la nuit les loups de l'ancien temps et où j'ai passé mes premières années à lutter contre ça, le froid, l'obscurité, la solitude, les loups, les barbares, et tout ce qui n'était pas tout à fait mort et hantait les abords de Siom.

Le jour de l'éclipse, j'avais quitté dans la matinée une jeune Polonaise dont le lit donnait sur les marronniers du bois de Vincennes et avec qui je vivais un de ces amours tranquilles qui sont aux hommes mûrs une musique de l'aube, puis j'étais passé, non loin de là, pour prendre une partition au conservatoire de Fontenay-sous-Bois, où je tiens la classe d'alto durant l'année scolaire et où on me laissait disposer, cet été-là, d'une salle où répéter avec quelques amis des quintettes français de la fin du XIX^e siècle.

Dans le RER la chaleur était dégradante, pour moi plus que pour les autres, puisque l'homme de la rue, l'homme des foules, a pris l'habitude de se dévêtir autant que les femmes, de sorte qu'assis sur une banquette du train on a souvent les yeux et le nez sur cela même que des siècles de civilisation avaient eu pour but de dissimuler ou de ne proposer que par éclairs, dans l'échancrure ou le bâillement du vêtement : les poils des jambes, des aisselles, des torses, et ces tatouages qui fleurissent dans les fins de siècle, fleurs, prénoms, oiseaux, dragons, slogans, idéogrammes, cris d'amour et de haine, emblèmes de religions naissantes ou moribondes.

Avilissante chaleur, pour eux comme pour moi, ai-je pensé avec le sentiment d'en être plus affecté que ces gens à demi nus, non pas parce que je leur serais supérieur mais parce que je suis un artiste et que cette condition est à mes yeux bien plus importante que le fait d'être citoyen d'un pays transpirant, désœuvré, morose, oublieux, et si conscient, moi, de ce que je dois à la musique que je n'ai jamais touché mon alto sans être convenablement vêtu, même chez moi, lorsque j'ai trop chaud et que je suis seul, travaillant un morceau et incapable de me représenter Marc-Antoine Charpentier composant en linge de corps ses *Leçons de ténèbres*, ou Alban Berg en caleçon son *Concerto à la mémoire d'un ange*. Oui, indigné à l'idée que la musique puisse se jouer en débraillé alors qu'elle est la seule chose qui me fasse supporter l'idée qu'il y ait désormais un temps où Nicole n'est plus et un autre, peut-être peu lointain, où mon corps reposera dans la froide terre de Siom.

Je suis descendu à Châtelet-Les Halles pour remonter par l'immense escalier mécanique vers un ciel d'été d'un bleu presque pâle dans lequel s'amoncelaient des nuages venus de l'ouest, le visage levé vers ce ciel, comme tous ceux qui sortaient de ces souterrains, non seulement à cause de la lumière dont ils avaient été privés mais parce qu'ils guettaient déjà dans le ciel ce qu'y chercheraient ce jour-là d'innombrables regards à qui les nuages faisaient déjà redouter de ne pouvoir la contempler, cette éclipse annoncée, commentée, interprétée depuis des semaines dans les journaux, des livres, des bouches de savants ou d'herméneutes délirants. Je ne me souciais pas de l'éclipse : je suis né trop près de la terre – une terre pas encore privée de légendes – pour m'étonner des phénomènes naturels. Je les regardais, ces scrutateurs, autour de la fontaine des Innocents, sur le boulevard de Sébastopol, sur la place du Châtelet, le nez en l'air et chaussé de lunettes noires ; je les regardais, ces innocents, et je marchais moi aussi vers la Seine d'un pas moins lent que le leur tout en guettant au ciel non pas l'imminence de l'obscurcissement mais je ne sais quel

ange qui protégerait Nicole : un ange que je ne pouvais songer à incarner, me disais-je en souriant, malgré la confiance qu'avait placée en moi la femme que j'allais retrouver et que l'éclipse emplissait de terreur ; une peur irraisonnée, m'avait-elle dit ce matin-là, dès l'aube, dans un message laissé sur mon téléphone mobile, ne sachant si j'étais dans le lit d'une autre femme ou bien chez moi, trop tôt éveillé comme à la fin de chaque nuit, et attendant le lever du jour dans mon vaste et clair appartement, boulevard de la Bastille, au dernier étage d'un immeuble moderne auquel je ne trouvais d'autre charme que de donner à la fois sur le bassin de l'Arsenal, la Seine, les arbres du jardin des Plantes et les toits de la gare d'Austerlitz – n'ayant, en bon Siomois, m'avait souvent dit Nicole, jamais voulu trop m'éloigner des trains qui puissent me ramener sur les terres où je suis né, au plus haut de la montagne limousine.

Une peur – celle de Nicole – que j'avais en tout cas prise au sérieux et pour laquelle j'en appelais non pas au saint du jour, comme je l'avais si souvent entendu faire aux vieilles femmes de Siom, et bien que ce jour-là fût celui de sainte Claire, l'amie admirable de François d'Assise que Nicole aimait particulièrement, mais à saint Michel archange, dont Nicole m'avait dit qu'elle l'invoquerait, en ce jour où elle s'était persuadée qu'il pourrait lui arriver malheur, à elle : superstition à première vue extravagante chez cette femme intelligente, cultivée, docteur en médecine, dont la vie tout entière témoignait d'une liberté souveraine, sans doute agnostique ou n'ayant gardé de la religion de ses pères que le goût du tragique, de l'apparat, de la grande douceur catholique – et particulièrement des saints et des anges qui avaient entouré son enfance du bruissement de leurs ailes et qu'elle convoquait, imaginais-je, en ce jour où elle resterait terrée chez elle, sous les toits d'un immeuble de l'île Saint-Louis.

Elle m'avait appelé pour annuler le déjeuner que nous avions coutume de prendre ensemble, une fois par semaine, généralement le vendredi, qui était son jour de congé. Nous nous retrouvions, à la pointe de l'île, dans un bistrot où nous avions nos habitudes : « Un rite, disait-elle, parce que le rite est la noblesse de l'habitude et qu'il n'y a rien de mieux que ceux qu'on invente ensemble... » Je l'avais rappelée en sortant de chez la jeune Polonaise. J'avais insisté, ne voulant ni déroger au rite, ni la laisser seule, et elle était revenue sur sa décision : ce serait chez elle que nous nous verrions, et j'apporterais de quoi me nourrir, pour peu que ce ne soit que de la nourriture froide, qui ne sente pas, ne s'étale pas, n'offense pas les yeux, avait-elle murmuré au téléphone, si bas que je ne suis pas certain qu'elle

n'ait pas dit « les dieux » au lieu de « les yeux », comme s'il s'agissait pour elle d'apaiser par l'abstinence des divinités dont la colère se fût manifestée par l'obscurcissement du ciel en plein midi, ou bien de ne pas les irriter davantage en faisant cuire quelque chose qui leur rappelât notre misérable existence.

Misérable, pauvre petit humain : tel me suis-je senti en insistant pour voir une femme qui entendait rester seule, ce jour-là, mais qui, tout aussi brusquement, s'est mise à me supplier de venir :

— Il faut que tu viennes, oui, que tu ne t'étonnes pas, ne me juges pas... Mais on ne fera pas l'amour...

Il arrivait qu'après le déjeuner nous montions chez elle pour nous étreindre : j'use là d'une de ses expressions à elle pour dire un autre moment du rite, un autre accomplissement dont je la laissais décider, tant il est vrai qu'il dépend, cet acte, de la seule volonté, du bon vouloir des femmes, quelque illusion de pouvoir qu'elles laissent là-dessus aux hommes qui continuent de se croire maîtres de l'empire des sens. Je ne me suis pas demandé pourquoi nous ne ferions pas l'amour, cette fois, et en vérité je ne m'en souciais guère puisque je sortais des bras de la jeune Kryztyna. Nicole avait lié son existence à un ensemble de signes dont le moins considérable n'était pas la qualité de la lumière du jour et des saisons, à quoi elle accordait son cœur, ses désirs et ses actes, et qui lui avait fait ajouter, au téléphone, comme si je ne venais que pour ça : « Non, on ne baisera pas », avec une crudité que je ne lui connaissais pas, surtout s'agissant de l'amour, quelque chose qu'elle ne parvenait pas à rendre vulgaire et dont la violence disait seulement l'effroi où la plongeait l'éclipse.

« J'aurais trop peur de mourir, de jouir de façon inverse, si tu préfères, de tomber au fond de moi-même », me rap-pelais-je qu'elle avait encore murmuré au téléphone.

Je marchais d'un pas égal le long du quai de Gesvres dont j'aime le nom parce qu'il me donne l'impression de marcher, même en plein été, sur un quai de givre, et la vue qu'il offre sur les îles et sur le ciel. Les gens se pressaient contre les parapets. Les voitures roulaient plus lentement ou trop vite, à une allure qui semblait en tout cas dépendre davantage des mouvements célestes que des conducteurs. Moi aussi je levais les yeux vers le ciel, moins pour faire comme les autres et admirer les progrès de l'enténébrement que pour y trouver de quoi me rassurer au sujet de Nicole : la lumière, à ce moment-là, n'était plus celle d'une ordinaire journée d'août, chaude et nuageuse, ni le bruit de la ville tout à fait le même. Nicole et moi aimions par-dessus tout les nuages, les ciels changeants, les pluies d'automne et de printemps ; nous partagions l'horreur des ciels trop bleus qui nous renvoyaient au désarroi de l'enfance, Nicole à l'éternité de l'hiver québécois au bord

du Saint-Laurent pris dans les glaces ou à Québec, devant les plaines d'Abraham sur lesquelles avaient été défaits les soldats de Champlain dont sa grand-mère Dupré lui disait qu'on pouvait entendre les gémissements, les jours de grand vent, et qui lui faisaient trouver ces étendues aussi terribles et infranchissables que les territoires du Grand Nord ; et moi, à Siom, dans la chaleur de l'été limousin, tout aussi désarmé au milieu d'une journée de soleil que je ne savais comment traverser et rameutant toute la musique que je connaissais pour aller me la chanter à mi-voix au cours d'une de ces interminables marches par lesquelles je tentais d'exténuer en moi une détresse née du ciel trop bleu, je ne peux l'expliquer autrement, quelque chose d'insidieux, l'ennui poussé à son plus haut degré d'angoisse, et qui très tôt m'a fait prendre à la lettre l'expression « tuer le temps », prenant du même coup conscience de l'ironie de la langue à notre égard, puisque c'est nous que nous tuons, ou plutôt le temps qui nous met à mort dans la langue, le temps déguisé en langue qui nous rappelle que nous sommes mortels parce que parlant, parlant sans fin, oui, même ceux qui, comme Nicole ou moi, auront tenté d'échapper à l'ennui, à la détresse, à eux-mêmes par le silence, la musique, le sexe.

Je me suis engagé sur le pont d'Arcole, au milieu duquel je me suis retourné avec une vive torsion du buste qui m'a fait songer à Bonaparte sur son cheval blanc, à Arcole, en Italie, non pas pour la gloire du petit Corse (qu'ai-je à faire de la gloire, moi, cette gloire-là, du moins, l'Empire, les héros, la légende...), mais, me suis-je dit, parce que, manie ou superstition, je ne passe jamais un pont sans me retourner, lorsque j'arrive au milieu, et que, ce matin-là, le nom du pont m'est revenu à l'esprit en même temps que le général de l'armée d'Italie.

Il y avait trop de monde dans la rue d'Arcole, sur le quai de la Corse, sur le quai aux Fleurs, en face, aussi, place de l'Hôtel-de-Ville et sur les berges. Les gens semblaient prêts à se jeter à la Seine ou à se précipiter dans Notre-Dame pour y prier. Les voix étaient plus fortes, les gestes plus vifs, les visages tirés. Nul n'était plus simple passant ou touriste mais devenait un individu à la fois excité et inquiet, entré dans l'imminence d'une apocalypse à quoi il ne croyait cependant pas tout à fait et à l'idée de laquelle je n'échappais pas, moi non plus, puisqu'il m'a fallu me mettre à l'écart, trouver la protection de rues plus étroites et désertes, prenant la rue de la Colombe puis celle des Ursins avant de retrouver le quai aux Fleurs et de passer dans l'île Saint-Louis.

À l'extrémité du pont, un jeune violoniste blond aux cheveux attachés par un catogan faisait la manche en jouant un air de *Thaïs*, de Massenet, que je ne supporte guère d'entendre chanter mais qui,

transposé au violon, n'était pas loin de me tirer des larmes, sans doute parce qu'à cet endroit le ciel était extraordinairement ouvert, au-dessus de la Seine, et que je ne pouvais pas ne pas regarder, ne pas voir que l'éclipse allait commencer, que le soleil qu'on apercevait par intermittence entre les nuages ressemblait à un bouclier de cuivre sale. Je n'ai pas regardé davantage, redoutant de devenir aveugle sur-le-champ, au milieu de cette foule murmurante qui, à mesure que la pénombre gagnait, éclatait en applaudissements, cris de joie, couinements d'appareils photographiques, paroles de reconnaissance, ai-je cru entendre en plusieurs langues, et, dans la bouche d'un automobiliste qui avait mis pied à terre, quai d'Orléans, un chant de louange adressé ni au Ciel ni à l'exceptionnelle conjonction de deux astres, mais à je ne sais quelle instance préposée à ce qui était pour lui non pas un phénomène naturel mais un spectacle, tandis qu'une autre voix (une femme, cette fois) disait qu'elle ne pouvait continuer à rouler dans cette espèce de nuit, que c'eût été rouler à tombeau ouvert, oui, quelque chose comme ça, qui lui faisait considérer les gens massés sur les quais, les berges et les ponts comme des morts sortis de leurs tombes à l'instant de la Résurrection. Et j'étais, moi, dans cet enténébrement qui n'avait ni la douceur du crépuscule ni l'apaisante obscurité de la nuit, encore moins l'intransigeance des ténèbres qui tombent chaque soir sur Siom, j'étais sur le point de croire que je n'atteindrais pas le quai de Béthune, même si je me sentais, comment le dire autrement, placé sous la protection de la mélodie de Massenet et doutant, pour peu que je parvienne au quai de Béthune, si rien fonctionnerait à la porte de l'immeuble où vivait Nicole : ni l'interphone régissant l'accès à l'immeuble, ni le déclenchement électrique de la porte, ni même la minuterie du hall d'entrée, lesquels ont cependant rempli leur office, encore que je n'aie pas entendu la voix de Nicole à l'interphone ni eu besoin de me nommer, moi, pénétrant en quasi-fantôme dans un hall toujours sombre, où la lumière venait moins du faible plafonnier que d'une porte vitrée, à l'autre extrémité d'un passage au sol recouvert de dalles blanches disposées en losange et aux murs ornés d'une fausse colonnade corinthienne, et qui sentait le stuc humide, le vieux tapis, la cire : le musée de province, me disais-je toujours en pénétrant dans ce hall où il régnait cette fois une odeur de chapelle ardente que j'ai traversée sans respirer, pressant le pas pour échapper à ce qui me rappelait les chambres mortuaires de Siom et me plaçait de nouveau face au malheur, me disais-je en imaginant qu'une fois poussée la porte vitrée, je déboucherais à l'air libre, sur un rivage heureux, et non sur l'étroite cour intérieure dont le fond était occupé par une étrange et basse construction octogonale en brique sombre et à toit de zinc, avec un œil-de-bœuf encadré par deux fenêtres toujours closes et

surplombant une petite fontaine dont la bouche figurait une divinité marine. La porte, s'il y en avait une (jamais je n'ai songé à faire le tour de l'édifice ni à demander ce que c'était ni s'il y vivait quelqu'un, bien que j'aie quelquefois cru voir de la lumière derrière les persiennes), devait se trouver du côté opposé à celui par lequel je passais pour monter chez Nicole. J'ai repris mon souffle devant ce qui ne pouvait, ce jour-là, m'apparaître que comme un tombeau, une sorte de mausolée qui eût enfin accueilli la dépouille pour laquelle il avait été bâti, me suis-je dit sans pour autant me demander quel mort ni m'attarder devant la rangée de plantes en pots, sous ce morceau de ciel qui continuait à s'obscurcir tandis que les oiseaux s'étaient tus – en tout cas les mainates qui d'ordinaire sifflaient à la fenêtre d'une arrière-cuisine et donnaient à la cour une profondeur de forêt équatoriale.

Tout sur la terre semblait appeler à faire silence pendant qu'au plus haut du ciel les deux astres accomplissaient leur singulière rencontre et que je m'étais mis à gravir les marches de bois de ce qui avait été l'escalier de service et menait aux chambres de bonnes. Or il n'y a plus de bonnes ni de domestiques, mais des employés de maison, ai-je pensé en me rappelant les petites bonnes un peu sauvages ou impertinentes qui s'employaient autrefois, à Siom, l'été, à l'hôtel Berthe-Dieu, et regrettant qu'il n'y en ait plus, de ces petites bonnes, qu'il ne reste plus que leurs chambres – pour la plupart transformées en studios habités par des jeunes gens qui sont peut-être les descendants des dernières bonnes.

Je montais lentement, pour ne pas perdre le souffle ni transpirer trop. L'escalier sentait le Paris d'autrefois, celui dont Nicole disait avoir longtemps respiré l'odeur dans les romans français de son enfance, et qui me rappelait, à moi, celle de la maison toulousaine où j'ai logé, pendant mes études musicales, chez une vieille dame dont le visage résumait cette province française qui gisait au fond des livres que lisait Nicole ; la même odeur de vieille France, quai de Béthune ou rue Jacques-Labatut, à Toulouse, sentant la tommette humide, le bois poli, la cire, l'eau de Javel, le pot-au-feu, le vin rouge, le tabac brun, les vieilles gens dont on croyait deviner à de menus bruits, derrière des portes que je n'ai jamais vues s'ouvrir, la frêle, l'incertaine présence, avant d'entrer dans une zone de silence, accédant à des étages peut-être inhabités, reprenant souffle devant des portes qui ne laissaient passer ni bruit ni odeur ni filet de lumière, tandis que je continuais à gravir le bois usé des marches jusqu'à l'ultime tournant où je marquais un léger temps d'arrêt : à l'odeur de vieille France succédait d'ordinaire la lavande de la lessive faite par Nicole, le vendredi matin, et qu'elle mettait à sécher sur le palier dont elle était, dans cette partie du couloir, l'unique usagère. Une odeur à laquelle

convenait mieux le nom de parfum et qui me faisait gravir les derniers degrés les yeux fermés, la main glissant sur la rampe dans un bonheur grandissant qui devait quelque chose au plaisir sexuel que je partagerais bientôt avec Nicole, et davantage à la variété de senteurs dans laquelle je pénétrais et qui me ramenaient à la pièce qui faisait office de buanderie, chez nous, à Siom, lorsque ma mère et mes sœurs s'affairaient à la lessive en me tenant à l'écart de leur linge intime et me faisant comprendre que c'étaient là des affaires de femmes, ces sœurs qui me paraissaient presque aussi âgées que ma mère, à moi, le petit frère qu'on n'attendait plus, l'indésiré, l'accident, semblaient-elles me dire en me faisant mesurer quel écart il y avait entre nous, quelle distance, quel chemin à parcourir pour espérer le réduire, et quels détours à emprunter avant d'accéder peut-être à elles, d'être admis dans le cercle des femmes en approchant par exemple le linge qu'elles mettaient à sécher sur des fils tendus entre les thuyas du jardin ; si bien que l'intimité des femmes gardera pour moi quelque chose de l'odeur de savon et de lessive associée à la sève profonde de ces arbres entre lesquels j'aimais marcher, laissant glisser sur mon front, mes joues, mes lèvres et mes mains ces étoffes lourdes d'humidité et dont le frôlement me mettait au bord des larmes, frissonnant plus que je n'aurais dû, comme si je m'y promenais nu, pensant qu'on ne me voyait pas et sortant avec la même innocence de cette forêt de linges, oui, sortant de là pour enfouir mon visage dans ce qui est derrière le linge : la peau, le ciel, le monde, le monde se résumant peu ou prou à la chair des femmes, et d'une douceur, cette chair, aussi inaccessible que le ciel d'un après-midi de printemps où se balance du linge, dans un jardin du haut Limousin.

En montant chez Nicole, j'avais quelquefois l'impression de gravir les marches d'un hôtel de passe, elle l'avait elle-même murmuré, une nuit, dans le même escalier, en enlevant sa culotte entre le deuxième étage et le troisième, avec cette élégance si audacieuse des femmes qui se dénudent pour un homme, particulièrement dans un raide escalier nocturne, veillant à ne pas perdre l'équilibre ni déchirer la dentelle du sous-vêtement aux talons de ses souliers puis me la tendant, cette fine culotte qui, repliée après que j'y eus enfoui ma figure, n'avait dans ma main pas plus de volume qu'un mouchoir et du même rouge que les souliers à talons hauts que je n'aimais pas pour leur seule élégance mais parce qu'ils évoquaient pour moi un conte d'Andersen que m'avait donné à lire Hélène, ma sœur aînée, dans mon enfance : un conte qui faisait en quelque sorte le lien entre la petite Karen de l'histoire, le corps inaccessible de ma sœur et celui de Nicole tel qu'il s'offrirait à moi, quelques minutes plus tard, dans la pénombre du petit appartement où elle était entrée sans donner de lumière et où

elle n'avait déjà plus de robe, mais toujours ses chaussures aux pieds et moi sa culotte à la main, tout près de mon nez, pour jouir encore de cet avant-goût de Nicole, de sa douceur autant que de son parfum et, par-delà le parfum, son odeur et ce qui se déploie dans le goût exclusif et inexplicable que nous avons de l'odeur intime d'une femme et des images qui se lèvent avec l'odeur et qui sont le dernier linge, celui qui ne tombe pas, puisqu'on n'est jamais vraiment nu, disait Nicole.

« Non, pas même là, comme ça, devant toi, mon amour, les cuisses écartées, la vulve ouverte et humide... »

Des images, des linges dont j'avais grand besoin pour lutter contre l'espèce d'irritation ou de dégoût né de ce mot de « vulve » ou de « vagin » qu'elle employait de préférence à celui de « sexe » (de la même façon qu'elle ne parlait jamais que de ma « verge » ou de mon « pénis », ce qui ne me paraissait pas moins obscène que « vulve » ou « clitoris » et en tout cas, dans ces moments, moins approprié que les mots de « queue », de « bitte », de « chatte » et de « cul » employés sans vulgarité par mes autres amoureuses), sans doute à cause de son métier de médecin, plus sûrement parce qu'elle avait toujours tenu à appeler les choses par leur nom, surtout celles du corps ; à cause aussi de la haute opinion dans laquelle elle tenait les études qu'elle avait faites, en français, à l'université Laval de Québec, elle, l'Irlando-Québécoise qui révérait la médecine française parce que l'une des rares, disait-elle, à avoir élaboré un lexique anatomique complet à partir des racines grecques et latines alors que les Anglo-Saxons, eux, ont gardé la nomenclature gréco-latine, et incarné, ce lexique, dans le magnifique *Traité d'anatomie humaine descriptive et fonctionnelle* d'Henri Rouvière, qui aura été pour l'étudiante Nicole Cleary Dupré l'équivalent de ce qu'avait été, dans son enfance, le *Petit Larousse illustré*.

« Tout un monde, en français, relié en pleine toile, grise pour le Larousse, et rouge pour le Rouvière. Un univers, même, un travail par lequel Rouvière rejoint la grande tradition des traducteurs allemands depuis la traduction de la Bible par Luther : celle de l'Allemagne romantique, celle de la musique que tu aimes », ajoutait-elle dans le calme si étonnant de sa voix et l'espèce de retrait où elle tenait son visage, comme si pour parler il lui fallait de l'ombre, fût-elle celle de sa voix, oui, l'ombre qu'elle trouvait dans le grain de sa propre voix bien plus que dans le petit appartement aux murs blancs et nus où nous nous retrouvions pour faire l'amour et puis parler, c'est-à-dire, pour moi, l'écouter parler, elle qui semblait d'ailleurs aimer autant parler que faire l'amour, surtout dans la dimension singulière que prend la parole après l'amour et qui lui faisait dire qu'il n'y a de vraie parole qu'après l'amour, dans le silence du corps – dans mon silence, à

moi, qui suis d'un naturel peu bavard et qui en tout cas aimais entendre Nicole me livrer les moments d'une vie, la sienne, à bien des égards énigmatique, me dire encore la grandeur du Rouvière, de cet homme qui a donné sa noblesse à la terminologie française en dépassant la léthargie du vocabulaire anatomique international, cet espéranto figé, sans possibilités littéraires, pour créer une grammaire du corps humain décrit dans sa structure et ses rapports tridimensionnels, et cela d'une manière exacte, élaborée, intelligible ; de sorte qu'en français les malades, les médecins et les écrivains possèdent les mêmes mots, partagent la même dimension romanesque du corps.

Est-ce que je comprenais tout ce qu'elle disait ? L'écoutais-je toujours avec une égale attention ? Je me retirais au plus silencieux de moi-même. Je rêvais. J'aime les rêveries d'après l'amour autant que l'amour ou le silence qui suit la musique. Aimer Nicole revenait à se taire, et j'ai très tôt appris à parler le moins possible, à écouter comme on rêve, à me méfier de la littérature et de la dimension romanesque ou occulte des choses : méfiance qui pouvait aller, Nicole ne l'ignorait pas, jusqu'à la haine de la parole et de tout bruit humain. Je suis un interprète, un passeur, quelqu'un qui cherche à accorder le sonore et le visible, qui transforme le son en lumière et restitue les évidences sonores au mystère de l'ombre et de la nuit. Quelqu'un de très humble, donc, d'honnête, de rigoureux, de solitaire, même quand je joue en formation de chambre – la musique de chambre demandant cette humilité, cette abnégation rayonnante. C'est pourquoi je ne me suis pas lancé dans une carrière de soliste ; je n'ai pas non plus cherché à faire partie d'un quatuor à cordes, la formation reine de la musique de chambre. Je préfère les marges, les duos, les trios, les ensembles variables, la semi-obscureté de l'altiste de fond. Je n'écoute presque jamais de musique en dehors des moments où je joue et ceux où je participe à des enregistrements. Je n'ai besoin ni du concert ni du disque : la musique est en moi, sonne en moi à ma guise ; elle est probablement la part majeure de ma mémoire affective, sans doute plus importante que les êtres qui ont traversé ma vie, me suis-je souvent dit en écoutant Nicole déployer la partition de sa propre existence telle que je tente de la reconstituer aujourd'hui, en commençant par la journée de l'éclipse, où il m'a été donné de la voir sous un tout autre jour – dans sa nuit, avais-je pensé en arrivant sur le palier du cinquième et me disant que c'était la première fois qu'elle ne m'avait pas accueilli en lançant à l'interphone son enjoué et très anglais « Hello ! », auquel je répondais de la même façon, quoique parfois gêné qu'il fût se retourner des passants dans la rue ; la première fois aussi qu'elle ne s'avancait pas sur le palier après avoir entendu le bruit de mes pas croître dans l'escalier ; la première fois que je

trouvais sa porte fermée.

J'y ai frappé, à cette porte, en notant qu'il était singulier que Nicole m'eût ouvert, en bas, sans chercher à savoir si c'était moi qui sonnais, et aussi combien était sévère ce qui se dressait devant moi, dans toute sa hauteur et, ai-je envie d'ajouter, son épaisseur : une porte sombre et ouvragée à laquelle je n'avais jamais prêté attention et qui n'était pas de celles qu'on s'attend à trouver à l'entrée d'un tel logement (deux ou trois chambres transformées en un studio), mais qui avait dû être celle d'un des appartements qui, de l'autre côté de la cour, donnaient sur la Seine. Une porte que Nicole refermait sur nous, dès que j'avais franchi le seuil, en donnant au verrou le double tour qui nous isolait du monde ; puis elle branchait le répondeur de son téléphone, nous installant dans une autre sorte de temps, dans ce qu'elle appelait « notre temps à nous », mais dont je n'avais pas la même notion qu'elle puisque je crois qu'il n'appartient à personne, ce temps, pas même aux solitaires devenus pur bruissement de temps à force d'en accompagner l'écoulement ni à ceux que hante l'extase musicale ou sexuelle, non, pas même à deux amants qui, comme nous, étaient entrés dans une relation qui n'obéissait pas à la temporalité ordinaire de l'amour (les six mois de la passion ou les deux années nécessaires à une relation amoureuse pour croître et s'éteindre, encore moins l'éternité conjugale) : une relation singulière, non passionnelle, faite d'absence, d'éloignement et de silence, et d'une confiance d'autant plus forte qu'elle relevait moins de la fidélité exclusive que du secret, me disais-je en heurtant au battant de bois verni et attendant qu'il s'ouvre, me mettant à l'espérer de toutes mes forces, à me trouver même sur le point de prier pour ça, étant donné qu'aucun bruit ne me parvenait de l'autre côté de la porte. Pas de réponse, même après avoir frappé encore une fois et prononcé le nom de Nicole non sans penser qu'on est toujours un peu ridicule quand on toque une seconde ou une troisième fois à la porte d'une femme. On se sent même coupable. On est en vérité coupable parce que déraisonnable d'insister alors que celle qu'on vient voir ou espère trouver là est bien à l'intérieur et ne peut pas ne pas avoir entendu, et qu'on la dérange, qu'elle n'est pas là pour nous ni, peut-être, pour personne, comme dit la langue, puisqu'elle ne répond pas : une espèce d'absence qu'on devrait prendre en considération au lieu d'insister comme je le faisais, ce jour-là, en heurtant une autre fois à la porte et en me disant que je faisais sans doute face à une absence bien plus terrible que si Nicole n'eût pas été là, alors qu'elle m'avait pressé de venir, comme s'il lui était arrivé malheur, puisqu'elle était là sans y être vraiment, ailleurs peut-être, dans des espaces où son esprit se serait détaché de son corps sans pour autant qu'elle fût, elle, en train de rêver, entrée dans quelque chose qui ressemblait à la mort ou à ce mouvement de mourir

qui ne se confondait pas tout à fait avec l'agonie mais en serait les prémices ou l'accomplissement ; quelque chose que je redoutais en tout cas sans pouvoir le nommer et qui me faisait craindre avec une inquiétude grandissante que Nicole n'ait mis à exécution sa décision de se tuer.

Elle m'en avait parlé à plusieurs reprises, m'expliquant qu'elle ne pourrait survivre à sa propre beauté, c'est-à-dire d'aller au-delà de quarante-quatre ans (et elle les avait eus quelques mois auparavant, en février, si je me souviens bien), c'était tout ce qu'elle s'accordait (« Un bon chiffre, un chiffre rond, indiscutable, n'est-ce pas ? »), finir en beauté n'étant pas une vaine expression mais sa façon à elle d'être une artiste, elle qui ne voulait pas voir sa beauté la quitter d'un seul coup, comme le vent tombe d'une voile, disait-elle.

Comment ne pas penser qu'elle avait choisi le jour de l'éclipse pour mourir, que c'était pour cette raison qu'elle ne répondait pas, qu'elle était peut-être en train d'agoniser entre ses draps de lin, ou déjà morte ? Avouerai-je aussi que j'ai eu honte de frapper et d'appeler plus fort que je ne l'avais fait jusque-là, que je songeais avec inquiétude non pas à la belle agonisante mais au ridicule que j'allais me donner en tentant de défoncer la porte à coups d'épaule ou en descendant chercher la concierge qui n'était probablement pas dans sa loge mais sur le quai, comme tout le monde, en train de contempler l'éclipse ? C'était là moins un défaut d'amour (je dirai plus tard de quelle sorte d'amour j'ai aimé Nicole) que de l'incrédulité mêlée d'une extrême angoisse et d'un respect fataliste (et sans doute égoïste, pour peu que ce terme convienne à une situation dans laquelle la morale ordinaire n'avait pas cours) devant la mort d'autrui. Et pourtant, si Nicole n'était pas là, ou plus en vie, qui avait déclenché tout à l'heure l'ouverture de la porte de l'immeuble ? À qui avais-je adressé mon salut après avoir appuyé, j'en étais certain, sur le bouton correspondant à son nom ? Et qui m'avait répondu sans que je l'entende ou que j'aie besoin de l'écouter ? Quelle voix de plein silence ? Quelle main plus ténébreuse que ce qui venait de s'obscurcir au-dehors et produisait l'espèce de nuit dans laquelle j'attendais devant une porte plus sourde que le ciel, ai-je pensé en regardant sur ma droite, par la fenêtre de l'escalier, par-delà la muraille d'une autre cour et le dos d'un immeuble voisin auquel l'étrange demi-nuit donnait une grisaille de songe et que je remarquais ce paysage (haute muraille de brique, cime d'un faux acacia, fenêtres aveugles, toits d'ardoise) pour la première fois parce qu'en arrivant à l'étage de Nicole je n'avais nulle raison de regarder derrière moi et qu'en la quittant c'est vers elle que je me retournais, à plusieurs reprises, continuant avec elle, dans l'escalier, ce badinage sérieux grâce auquel les amants semblent ne pas devoir se quitter.

J'ai failli, je l'avoue, m'en aller, décamper, foutre le camp, soudain terrifié comme je le suis toujours à la mort d'un être que je connais, non seulement les grands compositeurs que j'ai approchés, Olivier Messiaen, Maurice Ohana, Witold Lutoslawski, mais aussi ces humbles qui ont été les figures mythiques de mon enfance : cet innocent de Jean Pythre, la sauvage Amélie Piale ou Céline Soudeils – celle-ci aimée dès l'enfance, la seule, probablement, dont je puisse dire que je l'ai aimée d'une manière qui aura ressemblé à l'amour, si tant est que l'amour ressemble jamais à l'idée que les autres (et même la personne aimée) se font de ce sentiment. J'étais à Siom, il y a quelques années, lorsqu'elle est revenue mourir dans sa maison natale, auprès de cette mère qu'elle avait fuie, vingt ans plus tôt, et qu'elle n'avait jusque-là pas voulu revoir. Tout Siom a défilé aux Geniettes, devant la dépouille de celle dont la beauté était toujours aussi étrange, m'avait dit ma mère, qui entendait par là que j'étais bien le seul à la trouver belle, et qui avait ajouté, devant mon refus d'aller lui rendre un dernier hommage :

« Un enfant ! Tu resteras un enfant... On n'aime pas la musique, à Siom, mais on ne comprendra pas que tu ne joues pas quelque chose à la mémoire de cet ange... »

Jamais je n'ai voulu voir un mort, eût-il le corps d'un ange (et ce sont mes sœurs, je le sais, qui s'occuperont de mes parents lorsqu'ils disparaîtront). J'ai rendu hommage à Céline Soudeils à ma façon, en descendant au bord du lac, parmi les petits chênes d'où je pouvais apercevoir la maison des Geniettes, au loin, sur une des collines qui surplombent Siom, et où les gens de Siom défilaient en ce beau jour d'automne, comme des corneilles maladroites, devant la dépouille de celle qu'on avait naguère appelée le cavalier siomois, parce qu'elle avait la manie de s'habiller en garçon pour galoper sur un cheval imaginaire par les chemins de la commune, tandis que, là-bas, sur l'autre rive du lac, celui qui refusait d'être une corneille priait à sa manière, plus seul qu'il ne l'avait jamais été, en jouant, comme un petit ménestrel aveuglé par ses larmes, une *Partita* de Bach transposée à l'alto, la deuxième, celle qui contient la célèbre chaconne qui m'a toujours donné à penser que je ne vivrais pas tout à fait de la même façon si cette pièce n'opposait à mon désespoir sa haute, son aérienne architecture.

Et voilà que, des années plus tard, devant la porte obscure d'une autre femme, dans ce couloir où ne séchait nulle lessive, je m'étais mis à trembler comme je l'avais fait à la mort de Céline Soudeils ; j'étais renvoyé à je ne sais quelle terreur d'enfance : j'étais soudain cet enfant, mon propre enfant, et j'aurais pu être en même temps celui de Nicole, que j'imaginais morte, de l'autre côté du bois sombre, que je ne pouvais imaginer autrement à cause de l'absence de linge séchant

sur le palier, de la pénombre qui sentait le renfermé, de l'étrange silence de l'immeuble et de ce qui se passait au dehors.

J'étais l'enfant de ma propre peur. J'avais commencé à reculer vers l'escalier. J'avais posé le pied sur la première marche quand j'ai entendu s'ouvrir la porte pour laisser apparaître dans l'embrasure Nicole vêtue d'une audacieuse, courte et moulante robe noire au heu d'un de ces vêtements d'intérieur légers et vaporeux, comme on en portait il y a une quarantaine d'années et que Nicole appelait, à l'américaine, *a negligé*, dans lesquels elle se sentait à l'aise, l'été, et m'accueillait avec les airs lointains ou absents de Monica Vitti dans les films de Michelangelo Antonioni, quand elle ne minaudait pas comme Audrey Hepburn, avec des mots tels que : « Do you like my negligé ? Do you like it ? Do you love me, Philippe ? », et néanmoins un sourire assez grave pour qu'on pensât qu'elle offrait là non pas son corps (il nous arrivait de rester des semaines entières sans faire l'amour) mais une image d'elle qu'il lui plaisait de me sentir aimer et qui n'était pas tant la sienne que celle de la femme qu'elle aurait aimé être lorsqu'elle était enfant.

« Tout ce qui n'était pas ma propre mère », ajoutait-elle en riant doucement et en approchant de mon visage sa chair nacrée de rousse avec un mouvement de la tête par lequel elle rejetait en arrière ses cheveux et qui lui était aussi naturel que la présentation de sa poitrine et les yeux qu'elle fermait pour se laisser embrasser.

Elle était là, sur le seuil, pâle dans sa robe noire, me faisant signe d'entrer, sans sourire ni me regarder vraiment, avec dans le regard une absence de clarté qui m'a fait songer qu'elle était aveugle, qu'elle avait regardé l'éclipse ou quelque chose de pire.

« Mais non, rien de plus que ce qui est en moi », murmurerait-elle un peu plus tard, sans que je lui aie posé nulle question, lorsque je serais chez elle, dans cet appartement dont il me semblait, à cause du silence où se terrait Nicole, découvrir le mobilier : la table ronde recouverte d'une nappe de tissu indien à feuilles d'acanthé, les deux fauteuils de rotin, la petite étagère de bois blanc contenant des livres dont je savais que le nombre n'excéderait jamais ce que le meuble pouvait accueillir, non seulement parce que le goût de Nicole pour la littérature devenait plus sévère mais parce qu'elle souhaitait posséder le moins de choses possible. Il y avait aussi un sommier posé à même le plancher, une lampe de chevet à l'abat-jour couleur sable, une corbeille d'osier pleine de disques compacts, une petite armoire, une malle de voyage supportant un vase garni de fleurs offertes par un amant de passage et dans lesquelles je reconnaissais ces hortensias bleus que faisait pousser ma mère dans le jardin de l'ancien presbytère de Siom et dont elle disait que la belle couleur foncée venait de ce qu'elle mêlait à leur terre de l'ardoise qu'elle m'envoyait chercher au

bas des murs de l'église ou des vieilles maisons siomaises et qu'elle pilait dans un bac de granit qui avait dû contenir, il y avait bien longtemps, lorsque les hommes vivaient sous le regard de Dieu, les cendres de quelque mort, murmurait-elle en souriant.

Ce peu de meubles ne se remarquait guère, n'était que la concession faite à une halte entre ces murs par une locataire qui paraissait avoir fait là un élégant vœu de pauvreté, même si on pouvait penser que la modestie du mobilier était surtout due à celle de son salaire, tandis que l'œil finissait par distinguer quelques objets plus rares, par exemple deux minuscules tableaux représentant, le premier, un paysage automnal assez semblable à celui de Charlevoix, au bord du Saint-Laurent, et l'autre, une rue de village, l'hiver, traversée par un traîneau attelé d'un cheval noir ; touchants tableaux d'amateurs chinés à Montréal tout comme les trois petits miroirs à cadre doré, l'un rond et l'autre ovale, accrochés entre les deux fenêtres, et le dernier, octogonal, au centre de la cloison séparant la pièce de la cuisine, et tous trois voilés, ce jour-là, couverts de ces belles serviettes de lin apportées par Nicole du Québec, avec des draps, des torchons et un peu de vaisselle, comme une fiancée son trousseau, m'avait-elle dit, la première fois que nous avions déjeuné chez elle, en me faisant admirer et palper ces tissus qui, le jour de l'éclipse, ainsi étalés dans cet appartement dont les rideaux étaient tirés de telle sorte que rien ne filtrât de la lumière du dehors me semblaient plutôt les linges d'un appareil funéraire.

Elle a été longue à parler. Je m'étais assis dans un des fauteuils de rotin, toujours le même et disposé de telle sorte que je tournais le dos aux fenêtres. Je ne me souciais pas du jour. Je n'ai pas le goût de la pleine lumière ni du dehors. Je ne suis pas pour rien un musicien de chambre. On me dit taciturne ; je mesure mes paroles, c'est vrai, peu enclin à discuter, plus volontiers à écouter. J'étais heureux (ce sont les premiers mots que j'ai prononcés devant Nicole, ce jour-là, à voix très basse) de la voir là, même si ce n'était pas comme d'habitude, puisqu'elle ne se trouvait pas dans l'autre fauteuil, face à moi, et jouant avec une amoureuse science de l'entrouverture de ses vêtements et de son pied nu, mais étendue sur le lit dans sa courte robe noire. Elle n'a pas répondu. Je comprenais qu'elle n'ajouterait rien tant que l'éclipse n'aurait pas pris fin et que nous ne serions pas sortis vivants de cette étrange nuit, faisant en quelque sorte dépendre de son silence le retour à l'ordre naturel des choses. Je songeais à son goût des musiques funèbres du Grand Siècle, des mises en croix et des dépositions, de la Semaine sainte où elle allait se recueillir dans les églises parisiennes, particulièrement à Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine, devant les crucifix, les statues et les autels recouverts

de voiles violets.

Elle-même venait de se couvrir le visage d'un tulle blanc si léger que son souffle le soulevait à peine. Elle se voilait la face, ai-je pensé, un peu désarmé, vaguement irrité. On était au plus fort de l'éclipse et il s'agissait pour elle de ne rien savoir de ce qui se passait au dehors, le répudiant, ce dehors, de la même façon qu'elle s'efforçait jour après jour de tenir à distance les démons d'une intériorité menaçante, disait-elle : sa propre histoire, des gouffres plus profonds que la nuit siomoise, ai-je encore pensé en laissant aller mes regards du corps immobile de Nicole (qui avait à ce moment quelque chose d'un personnage de cette littérature qu'elle aimait tant et qui faisait partie de ce qu'elle appelait son autre ascendance – et parmi ces *ghostly*, ces *haunting ancestors*, venue de ses années profondes, de ses *earliest recollections*, il y avait l'Hélène de Sannis de Pierre Jean Jouve, dont elle avait tenu à me lire, bien qu'elle n'ignorât pas mon peu de goût pour la littérature, une nuit où j'étais resté auprès d'elle et où nous ne pouvions dormir, l'extraordinaire, la si romanesque apparition dans une haute prairie de l'Engadine, Hélène de Sannis se dégageant de la matière du paysage pour l'habiter, ce paysage, de la même façon que Nicole était désormais inséparable de la chambre où nous nous aimions, de l'île Saint-Louis et de tous les lieux et paysages qu'elle évoquait), allant donc de ce corps qui semblait se soustraire à lui-même tout en cherchant en soi la seule lumière qui lui convînt : celle du souvenir, jusqu'aux sandwiches que je venais d'acheter et de poser sur la table, encore emballés dans leur papier semi-transparent qui laissait voir, comme une mauvaise plaie, à l'endroit où le pain avait été ouvert et imprégnait le papier, la matière rosâtre du jambon et celle, plus pâle, de l'emmenthal à quoi s'ajoutaient les touches carmin d'une tomate en tranches.

Je les avais posés, les deux sandwiches, le pain aux raisins et la bouteille de bordeaux que je venais d'acheter dans l'île, près d'une coupe de porcelaine bleu pâle contenant des cerises, des abricots et une grappe de muscat qui paraissait plus sombre que de nature, tout comme le vin, à cause de l'étrange pénombre qui donnait également à la bouteille de whisky irlandais, pour lequel j'avais alors un goût quasi exclusif, une teinte caramel, comme si cette liqueur dont la marque évoquait le nom de la rosée avait elle aussi subi une métamorphose et que l'éclipse avait modifié non seulement sa couleur mais sa nature : lune et soleil infusés dans le breuvage auquel je n'ai pas osé toucher alors qu'un des premiers gestes que j'accomplissais en arrivant chez Nicole était, soit par superstition, soit pour me purifier l'haleine ou me défaire de la pensée du dehors, de m'en verser un peu dans le verre sans pied et à motifs torsadés qui se trouvait toujours placé à cette intention, à côté de la bouteille, puis de le lever en l'honneur de la

belle Irlandaise, comme je l'appelais, tandis qu'elle s'approchait autant pour m'embrasser que pour goûter à ma bouche ce dont elle voulait ne pas boire, sans doute par peur de l'aimer trop, et dont elle ne prenait qu'un seul verre, le 17 mars, jour de la Saint-Patrick, en hommage à son ascendance irlandaise.

J'ai débouché le bordeaux : il fallait bien faire quelque chose, je ne pouvais rester là, dans cette lumière étrange et cette chambre où j'étouffais, auprès d'une femme dont je n'avais, ce jour-là, nul désir, non pas comme si elle était impure, aurait-elle dit, mais parce que tout-entière la proie de l'éclipse ou de sa propre folie, me disais-je à la voir allongée dans sa robe noire, le visage voilé, au milieu de cette pièce aux miroirs et aux fenêtres aveugles, aveugle elle aussi et sourde non seulement à tout ce qui se passait au dehors mais à moi qui devais lui paraître une sorte d'intrus, ou pas tout à fait là, en tout cas trop loin pour qu'elle se souciât d'autre chose que de rester immobile et silencieuse. Allongée en elle-même, ai-je pensé en me versant du vin que j'étais allé déboucher dans la salle de bains, redoutant que le bruit du bouchon ne lui semble aussi terrible que la trompette de l'ange de l'Apocalypse. J'étais certain que j'allais trop boire ; je ne pouvais faire autrement : ni inquiet, ni joyeux, ni même sur le chemin de la joie, mais près d'être délivré, cherchant à tirer profit de la paix que me donnait le vin, à anticiper l'espèce de jubilation à laquelle il me fallait atteindre pour demeurer là, avec Nicole étendue sur son lit et paraissant dormir, non loin de moi et cependant hors du temps, comme si elle était en train de descendre au tombeau, je ne puis le dire autrement, immobile, respirant si doucement qu'il me semblait que le seul bruit de ma déglutition suffirait à la faire sursauter, à se dresser pour me maudire, me chasser, me transformer en animal, me faire bouler dans l'escalier, oui, être ce lièvre, ce renard, ce cerf blessé qu'on découvrirait après l'éclipse, gisant la tête ouverte au bas de l'escalier, près du vélo hollandais que Nicole attachait à la rampe, sur les tommettes sèches et usées qui boiraient mon sang aussi aisément que j'avalais le bordeaux qui commençait à me tourner la tête et à me délier la langue, sans que j'aie toutefois rien proféré à voix haute – Nicole ayant sans doute pris pour des mots chuchotes le bruit que j'avais fait en délivrant un sandwich de son emballage.

« Ne dis rien, je t'en supplie, pas encore, pas encore », ai-je cru l'entendre murmurer.

Je la plaignais d'avoir à se traverser elle-même. J'ai détourné les yeux : parler, fût-ce au plus près du silence, avait quelque chose d'indélicat, ou d'indécent, qui me faisait penser que les mots de Nicole s'étaient non pas détachés de son corps mais qu'ils ne lui appartenaient pas, et que ce n'était pas elle qui avait parlé mais quelqu'un d'autre, j'ignorais qui, peut-être l'enfant qu'elle avait été,

oui, la fillette qu'elle avait rejointe et qui s'était mise à supplier en elle, à demander qu'on l'aide à traverser le terrible moment de l'éclipse pendant lequel il lui semblait qu'elle allait mourir, me dirait-elle plus tard, la femme et la fillette en appelant dès lors non seulement à cette mère qu'elles n'auront pas aimée mais l'une à l'autre, défiant le temps pour se retrouver comme autrefois, au bord du Saint-Laurent, et s'en remettant à l'archange, à saint Michel veillant sur l'église qui lui est consacrée, à Sillery, banlieue de Québec, au-dessus du fleuve : une église de pierre grise avec sa façade surmontée de deux flèches et son parvis s'avancant sur le cap, et puis, sur un carré de pelouse, un groupe de statues en marbre blanc représentant elle ne savait plus quels *Martyrs de 1940*, lesquels l'intéressaient moins, enfant, que les cinq tableaux conservés dans l'église, particulièrement un *Saint François d'Assise recevant les stigmates*, à cause de la joie qu'elle lisait sur le visage du saint et du rapport qu'elle devinait déjà entre les blessures et la joie.

« Le corps percé, n'est-ce pas, ce que le corps de François devait à l'intervention divine : l'ouverture, le sang, l'abandon, tout ce qui le rendait proche non pas de ce François Paradis pour qui toute petite Québécoise a les yeux de Maria Chapdelaine, mais proche d'un corps de femme tout en étant bien celui d'un homme ; proche de moi, en tout cas, et qui allait accompagner ma métamorphose, non seulement celle de mon corps mais l'idée d'une blessure offerte au désir masculin, à la pénétration, à cette grâce que j'ai toujours cherchée dans le plaisir », m'avait-elle dit un jour où elle perdait son sang et où elle avait tenu à me faire saigner, moi aussi, c'étaient ses mots, dans sa bouche.

C'était à sa mère qu'elle en appelait en fin de compte, le jour de l'éclipse, cette terrible mère qui ne lui répondait jamais, du moins pas à ça : l'angoisse d'être abandonnée et seule au monde, malgré les quatre sœurs qu'elle avait vues naître, les grands-parents et, plus tard, les amants. Et aussi le fait d'avoir à mourir, de ne pouvoir aller au-delà de ses quarante-quatre ans, la peur que les stigmates aient été aussi vains que le reste puisqu'il mourait aussi, ce saint François d'Assise, un autre tableau montrait sa mort, dans l'église de Sillery, et elle le regardait de préférence aux autres qui représentaient les disciples à Emmaüs, l'Annonciation et l'Adoration des rois mages.

« Oui, la mort de saint François pendant les trop longs offices du dimanche et les grandes fêtes religieuses, et même, bien des années plus tard, pendant le service funèbre d'Alice Dupré, ma grand-mère paternelle, où il me semblait découvrir un rapport entre les blessures divines et la mort heureuse du saint, tandis que je me demandais si ma grand-mère avait été heureuse de mourir, elle aussi, posant donc la question à ma mère, à voix basse, pendant la cérémonie, et recevant

pour toute réponse un pincement de ses ongles qui a fait surgir une auréole de sang sur le dos de ma main », murmurait-elle en se revoyant, enfant, en train de contempler le grand corps nu du Christ et se disant que ce n'était pas là, malgré le pagne entourant le ventre de Jésus, un corps sur lequel s'abandonner plus que sur le corps de son père, et finissant par rêver sur cette Annonciation qu'elle avait d'abord méprisée, malgré son beau mystère, parce qu'elle lui rappelait les maternités successives de sa mère, et à quoi (l'Annonciation) elle reviendrait souvent pour se dire, avec l'extraordinaire sens divinatoire d'une petite fille tourmentée, dès l'âge de quatre ans, par un désir sur lequel elle ne pouvait mettre de nom ni de baume et qui la ferait, à dix ans, supplier ses petites camarades de se déshabiller, au fond du jardin de Sillery, pour les regarder (« Oui, seulement ça, les regarder, je ne me touchais pas moi-même, j'attendais toujours les stigmates et mes seuls orgasmes avaient lieu dans mes rêves ») et pour se dire, donc, que c'était une bien étrange affaire que celle qui faisait qu'un homme, fût-il un saint, puisse trouver la joie – et quelle joie ! – dans des blessures ressemblant à ce sexe dont elle entrouvrait parfois les lèvres avec ses doigts devant le haut miroir de la salle de bains, oui, une affaire tout aussi étrange que celle qui avait permis à une femme de concevoir un enfant sans recevoir nulle blessure mais seulement la visite d'un ange : l'opération du Saint-Esprit, lui avait dit cette grand-mère qui reposait à présent non pas au milieu des Irlandais du cimetière Saint-Patrick de Québec ni, bien sûr, sous les arbres et le gazon bossué du cimetière protestant de l'avenue Maguire, mais non loin de là, à Sainte-Foy, au cimetière Belmont, avec les autres Dupré.

La petite Nicole avait donc accepté que ça n'ait pas saigné entre les jambes de la mère de Jésus, rien, pas une goutte de sang, ni le moindre stigmaté sur ce corps immaculé qui ne s'était ouvert qu'à l'Esprit saint, c'est-à-dire tout et rien, un souffle ou, même, une absence de souffle qu'il lui fallait attendre, elle aussi, dans sa chambre de Sillery, à Québec, avec la venue d'un ange dont la figure ne se confondrait pas avec celle de son propre père, même si elle n'était pas la mère de Dieu, elle, Nicole Cleary Dupré, avait-elle pu se dire, petite fille aux jambes écartées devant le miroir embué, au sortir de ce bain où elle traînait le plus longtemps possible, avant ses sœurs, pour bénéficier de l'eau la plus chaude et la plus pure, malgré les remontrances maternelles et celles d'Emérentienne Martel, la femme de ménage, qu'on appelait Mademoiselle et qui tenait à ce titre et serait retournée sur-le-champ à son Matane natal, en Gaspésie, dans le bas du Saint-Laurent, là où l'eau est salée et le fleuve ouvert comme une mer, si les filles Dupré lui avaient manqué de respect sur son rang ou qu'elles ne se fussent pas contentées de lui piquer les fesses avec une épingle à nourrice ou de cracher dans le seau d'eau dont elle

lavait les sols.

« Oui, acceptant ça, et avec le sourire, disait Nicole, parce que ayant de l'énergie à revendre et pleine de bonté, cette Emérentienne Martel, fille de pêcheur sans mari ni amant, croyait-on savoir, grande femme sèche au visage dépourvu de grâce et qui, quoique née près d'un phare, au bord du fleuve, n'avait pu vivre de la pêche au saumon ou à la crevette et avait dû s'exiler à Québec, chez ces Dupré où elle avait trouvé à se placer. Elle donnait toujours l'impression d'arriver du large. Elle adorait ouvrir les fenêtres et laver à grande eau, même en hiver, et trouvait pour ça mille prétextes. La mer et le vent lui manquaient, mais sans doute pas l'homme, puisque, quand nous nous sommes mises à grandir, mes sœurs et moi, elle nous a regardées bien singulièrement, par moments. Je l'ai retrouvée vingt ans plus tard, non pas à Matane mais un peu plus haut, à Rimouski, où je l'ai soignée lors d'un remplacement que je faisais aux urgences de l'hôpital : elle avait plus de quatre-vingt ans, était toujours célibataire, et souffrait d'arthrose. Il a fallu que je me nomme, me fasse reconnaître. J'étais plus émue qu'elle, qui demeurait une femme mythique de mon enfance, à cause de l'étrange regard qu'elle posait sur moi lorsque je sortais de l'eau et qu'elle m'enveloppait dans le drap de bain blanc – et surtout, on peut le penser, quand j'ouvrais les cuisses devant le miroir avec l'impression que je n'étais pas seule à me regarder et à attendre les stigmates. Un regard semblable à celui des sœurs Coiffard qui travaillaient à l'arsenal de Québec où elles fabriquaient des cartouches et s'employaient en fin de semaine chez ma grand-mère Dupré, à Saint-Romuald, en face de Québec, de l'autre côté du fleuve. C'était mon grand-père qui allait les chercher, au traversier de Lévis. Il fallait aussi, malgré leur laideur, leur donner du Mademoiselle, à Manon et Carmen Coiffard, qui m'effrayaient par leurs regards croisés, plus durs, plus incisifs que des épées, deux sœurs lesbiennes et probablement incestueuses, qui portaient des noms d'héroïnes d'opéra alors qu'il n'y avait pas d'opéra à Québec, en ce temps-là, et que leurs parents devaient tout ignorer de la musique. Je les imaginais traversant le fleuve, le visage tourné vers la rive qu'elles avaient quittée pour contempler Québec dont à l'époque on ne voyait de remarquable, depuis l'autre rive, que le château Frontenac, le Séminaire, le Parlement et cet édifice Price qui reste dans nos mémoires moins pour son style arts déco que parce qu'il offrait, à nous autres enfants, un excellent moyen d'apprendre à prononcer le son "ice" des deux langues dans lesquelles nous étions élevées. Elles traversaient le fleuve, les sœurs Coiffard, pour venir chez ma grand-mère, le samedi et le dimanche, me tourmenter de leurs mains qui sentaient la poudre de l'arsenal et ajouter encore à cet univers presque exclusivement féminin où j'étouffais, où je désespérais, dès l'âge de

dix ans, d'atteindre une autre rive : ni la rive d'en face, encore moins celle où aborderait ma grand-mère, quelques années plus tard, en son cercueil de bois clair, dans le corbillard qui lui ferait traverser le fleuve une dernière fois par le pont de Québec, jusqu'au cimetière où son corps reposerait alors que son âme avait depuis longtemps rejoint les saints aux mains percées de stigmates, les pauvres qui étaient entrés les premiers au Royaume, et toute une assemblée de petites filles et de petits garçons parmi lesquels oublier qu'on a été adulte et qu'on a tant souffert de ce que le mal existe, avais-je pu penser pendant son service funèbre, auquel assistaient ses deux fils que je n'avais à aucun moment vu pleurer ni paraître la regretter. Ma rive à moi n'était pas de celles-là, me disais-je à douze ans, sans savoir encore que ce ne pourrait être qu'une épaule d'homme, laquelle n'avait cependant pas d'autre chair que celle, plutôt maigrichonne, de mon père, ou alors, plus épaisse et fugitive, celle du *milkman* qui nous apportait chaque matin une bouteille de lait PP Poupert et reprenait sur le seuil le demiard vide dans le goulot duquel on avait glissé un mot pour la commande du lendemain et où je n'aurais jamais songé à placer mon propre billet, encore moins me lever avant l'aube, surtout en hiver, puisqu'il aurait fallu devancer Emérentienne Martel et rentrer sans tarder la bouteille de peur que le froid ne la fasse éclater. Depuis, je n'ai jamais pu mordre dans l'épaule d'un homme sans que jaillisse en moi je ne sais quel lait ou, à cause du livreur de pain, le goût d'une mie qui n'est pas celle du pain Wonder de mon enfance, ou encore la sueur de Maurice Richard, le Rocket, le joueur de hockey dont j'aimais, pour son visage aux mâchoires crispées et ses épaules démesurées, suivre les exploits sur le vieux téléviseur RCA Victor, en prenant le canal anglophone où le speaker était plus sexy. Des épaules lointaines, rêvées, quasi mythologiques, qui me faisaient en attendant me résigner aux vraies rives : celle de l'Anse-au-Foulon, par exemple, au pied de la falaise de Sillery, une baisseur, une petite crique sablonneuse, comme on disait dans notre livre de géographie, et que j'aimais justement pour ce mot « sablonneux » qui avait la beauté d'une neige en plein été. On y descendait pour le sable, et pour le bois de grève venu s'y égarer, ces pitounes qui provenaient de la drave, le métier de draveur nous faisant rêver non seulement parce que en bonnes petites Québécoises nous avions lu *Meneau maître draveur* de Mgr Savard, mais pour les hommes que nous avions vus guidant le flottage du bois aujourd'hui interdit sur le Saint-Laurent parce que trop polluant. Je rêvais là, longuement, oubliant que c'est par cet endroit paradisiaque que les Anglais de Wolfe s'étaient hissés sur la falaise pour aller défaire les Français de Montcalm dans les plaines d'Abraham. Je regardais passer les cargos dans la lumière blonde, à la faveur d'une de ces marées si douces qu'on oubliait ce qu'elles

pouvaient avoir d'affreux, ailleurs, avec les fleurs étranges qu'elles dévoilaient, les pierres gluantes, la vase dont l'odeur me rappelait celle des pêcheries d'anguilles dont mon père nous emmenait voir l'agonie dans les nasses où elles étaient prises, à marée basse, à Beaumont, sur la rive sud, et qui me donnaient des cauchemars après lesquels je ne me rendormais pas. »

Et je l'imaginai fort bien, adolescente, en compagnie de ses sœurs ou plus volontiers seule, dans les années 60, chez une des sœurs de son père, qui habitait sur la falaise de Sillery et où elle se rendait quelquefois, pour déjeuner ou pour se reposer, avec autant de plaisir que le jeune Copperfield dans le bateau renversé de la servante Pegotty, disait-elle, parce que de là-haut elle avait vue sur l'anse, le fleuve et l'autre rive, et puis, descendant la côte escarpée et glacée avec l'impression qu'elle aussi, Nicole, allait être prise par le froid et tomber au bas de la paroi de schiste, tandis que sonnait l'angélus de midi et qu'il fallait s'ébrouer, reprendre ses esprits, remonter vers le collège Jésus-Marie de Sillery, oublier le vent venu du fleuve et dans lequel il lui semblait sentir le souffle des dieux, pensait-elle avant d'aller respirer celui d'un autre Dieu dont on lui répétait (et elle n'avait nulle raison de ne pas le croire, depuis que le latin était venu ajouter son mystère aux deux langues dans lesquelles elle était née et qu'elle l'entendait, ce latin, comme le ciel de toute langue) que c'était le vrai, le seul Dieu.

Car c'est dans la grammaire, comprenait-elle déjà, que se trouve la clé des mystères, leur révélation aussi bien que le surcroît d'obscurité qui fait qu'ils demeurent mystères même en pleine lumière, et que les langues, comme la musique ou le désir, ne nous expliquent pas le monde, ne lui donnent pas de sens : elles le donnent à voir pour mieux nous le dérober, le restituer à l'énigme qui nous maintient éveillés et fait que nous nous obstinons à y voir clair tout en cheminant dans le ht de fleuves que certains appellent aussi le temps, et que nous le passons, ce temps, à gémir, supplier, appeler, oui, en appeler à cela même qui puisse nous le rendre supportable : Dieu, la musique, les langues, les corps. Ou bien, quand tout demeure sourd, la petite fille ou le petit garçon qu'on a été, eussent-ils, ces enfants, une apparence de vieillards, n'est-ce pas, le vieillard que nous ne serons peut-être jamais et l'enfant que nous ne sommes plus, ensemble dans la paume du temps, criant ensemble vers cette mère qui est un autre nom du temps, même quand nous l'avons reniée et qu'à notre tour nous avons engendré, procréé, cru nous perpétuer, et que nous l'appelons d'une voix que nul ne peut entendre ou qui ne peut s'entendre que dans ce qu'il faudrait alors appeler l'enfance de la voix, quelque chose comme ce qui gémissait en Nicole, le jour de l'éclipse.

Elle était donc, à ce moment, elle-même et l'enfant qu'elle avait

été et celui qu'elle ne mettrait jamais au monde, ayant très tôt décidé ça, ne pas avoir d'enfant, ne pas perpétuer cette angoisse, cette terreur qui ne la quittait que rarement, cette folie, disons-le, qui avait été celle de sa propre mère et au bord de laquelle elle, Nicole, dansait ou se terrait comme elle le faisait ce jour-là sur son lit, immobile et de nouveau muette, tandis que je me versais du vin pour la quatrième fois et que j'avais défilé l'autre sandwich de son emballage avec un froissement qui m'avait paru presque aussi obscène qu'un coup de tonnerre mais qui n'avait pas suscité le moindre frémissement sur le visage et le corps de la belle endormie.

Et j'étais là, mon sandwich à la main, la bouche entrouverte, les yeux dans le vague, parvenu à ce début d'ivresse où tout semble joyeusement possible, y compris le fait de mourir : pensée impie dont j'ai voulu me défaire en entamant le second sandwich, avec l'espoir que le fait de manger diminuerait non seulement l'effet de l'ivresse solitaire mais aussi l'importance que le vin me faisait trouver à ma propre personne alors que c'était de Nicole que je me souciais, non pas en amoureux (ai-je été jamais amoureux d'elle, au sens où tout le monde s'entend sur ce mot ?), ni en protecteur, encore moins en ami (« Rien de tout ça ne pourrait dire ce que nous sommes l'un pour l'autre, ma belle Nicole », ai-je murmuré, mais si bas que je doute si ma voix a passé mes lèvres), mais en enfant, moi aussi, par l'ivresse et l'inquiétude amené à héler à mon tour l'enfant que j'ai été, à Siom, il y a une quarantaine d'années : une enfance solitaire et triste, celle d'un fils de gens simples qui ne s'intéressaient pas à l'art, ne lisaient pas, n'avaient pas le goût de voyager, et frère cadet de deux sœurs trop âgées pour que je ne les ai pas considérées comme des sortes de tantes et qui, pas plus que nos parents, n'avaient à voir avec la musique, l'angoisse, l'enfance, le mystère des signes, l'errance sexuelle, l'abjection, la rédemption, ai-je pensé avec des larmes dans les yeux.

Je mens. Mon enfance ne fut pas malheureuse. Elle n'eut de triste que ce que toute enfance compte d'ennui quand elle se passe dans une bourgade aussi isolée que l'est Siom, dès cette époque condamnée à voir sa population vieillir, mourir, ne pas se renouveler. J'ai vu fermer le presbytère, la forge, la poste, les épiceries, les deux restaurants, les trois fermes, l'école ; j'ai vu ceux qui les tenaient s'enfoncer dans la nuit, et je suis un des derniers à figurer au registre siomois des naissances.

Né dans un monde de vieillards, j'ai passé mon enfance à lutter contre la résignation et l'ennui. Une lutte quotidienne, opiniâtre : une obstination qui est une des rares choses dont je sois reconnaissant à

mes ancêtres paysans qui ont raclé la terre comme je frotte aujourd'hui du crin sur des cordes de métal ou de boyau. Une lutte qui était en vérité une sorte de pacte noué avec je ne savais quelles puissances, un jour d'avril, dans un village de haute Corrèze où les rares enfants de mon âge étaient des fils et des filles de fermiers avec qui je ne me sentais rien de commun, hormis l'ennui, peut-être, et quelques solitaires qui semblaient tenir à le rester, comme le dernier des Pythre et tous ceux qui se sont abîmés en eux-mêmes : le jeune compositeur qui était revenu s'enfermer dans sa ferme de La Vialle, au bout du lac de Siom, après avoir publié puis renié son œuvre ultime, *L'angélus*, Céline Soudeils qui, à douze ans, avait traversé à pied le plateau de Millevaches pour rejoindre un père dont elle pensait qu'il l'avait abandonnée, et le ténébreux Thomas Lauve avec qui je n'ai pas échangé plus de dix mots mais dont la mère, avant d'aller se perdre à Paris pour devenir ce qui sera sans doute l'ultime légende siomoise, m'avait sans le savoir révélé le pouvoir de la musique. Elle chantait en s'accompagnant au piano des mélodies françaises ou des lieder dont les paroles avaient été mises en français et qui s'élevaient dans la rue haute, en face de l'école, par la fenêtre qu'elle laissait souvent grande ouverte. Je n'allais pas l'écouter en cachette, juché sur un muret ou une pile de billes de sapin, comme ceux qui espéraient apercevoir quelque chose de mieux qu'une femme à son piano et dont la voix leur faisait espérer ça, la nudité d'une femme à sa toilette, et pas n'importe quelle femme : la plus belle de Siom, avec Lucie Piale, Suzanne Pythre et Solange Bugeaud, et avec ça racée, élégante, instruite, et courageuse – elle le montrerait bientôt en abandonnant là sa vie d'épouse et de mère pour aller vivre à Paris, puisqu'il n'y a qu'à Paris, n'est-ce pas, qu'on peut refaire sa vie ou finir de se perdre, en tout cas loin de ce Siom où on ne l'écoutait chanter que pour se moquer ou espérer la voir sortir nue de sa propre bouche tant elle faisait songer à la fraîcheur de l'eau, cette voix qui finissait par émouvoir même ceux qui s'en moquaient et qui ne riaient que parce qu'ils détestaient cette émotion dont je m'étais laissé pénétrer, moi, sans me cacher, devant la fenêtre des Lauve, un jour d'avril après lequel je m'efforcerais de retrouver en moi ce que j'avais entendu, cette mélodie surprise alors que j'avais dix ans et que je passais dans la rue haute comme un innocent dans une rue mal famée, dirais-je un jour à Nicole, puisqu'il y avait deux chemins pour gagner l'école et que celui de la rue haute n'était pas pour moi le plus court et que je voulais peut-être entendre ce que je devinais peut-être que j'y entendrais et qui ne serait chanté, ce jour-là, que pour moi : une mélodie en forme de valse à la sentimentalité ironique qui allait me hanter aussi longtemps que le souvenir de Céline Soudeils, et que je suis allé fredonner au compositeur de La Vialle, au bord du lac, ayant pris mon courage à

deux mains pour affronter ce type qui avait renié son œuvre et même, pouvait-on dire, sa vie et qui, lorsque je lui ai chanté la mélodie en rougissant comme si je me déshabillais devant lui, m'a dit en me tournant le dos d'un air furieux que c'était *Les chemins de l'amour* de Francis Poulenc, qu'il y avait beaucoup mieux en matière de musique, et qu'il ne comprenait pas qu'on vînt l'emmerder avec l'amour, les chemins cherchés, perdus, ou qui ne mènent nulle part sinon au bord du vide.

C'était pourtant ce qu'il y avait de mieux, à cette époque, pour moi qui, dans cette rue dont le soleil faisait étinceler les morceaux de mica pris dans l'asphalte, n'étais plus tout à fait l'enfant que j'étais au début de la rue, mais un être qui n'entendait plus rien que ce qui l'avait cloué sur place, quelques instants auparavant, et qui lui tirait à présent des larmes qu'il ne cherchait pas à dissimuler et qui ont fait dire que je pleurais comme une fille, qu'il n'y avait qu'une fille pour pleurer comme ça, les yeux au ciel, comme si j'y voyais défiler tous les saints du calendrier.

Je les ai laissés dire : il ne leur avait pas été donné, à eux, d'être touchés par une grâce (je ne peux décidément pas l'appeler autrement) dont je sentais qu'elle pourrait se manifester encore, sinon à ma guise, puisque liée à la musique bien plus qu'à une femme qui devait en être elle aussi pénétrée, illuminée, transfigurée, de cette grâce, ou de cette émotion qu'il me fallait tenir aussi secrète que l'amour que je vouais à Céline Soudeils, me suis-je dit en continuant à sourire, en classe, cette fois, et sans me soucier de ce qu'on me demandait ni rien entendre d'autre que ce chant en moi à présent détaché de la voix qui me l'avait révélé et que mon souvenir me laisse entendre (tant il est vrai que les disparus survivent en nous autant par la mémoire que nous gardons de leur voix que par des visages qui s'enfuient) comme une voix de contralto, probablement pas très belle ni bien posée, mais qui avait la beauté de ce qui nous écarte de nous-mêmes pour faire tomber sur nous, épaules, mains, figures, un peu de l'extraordinaire fraîcheur du ciel.

Nous ne demandons qu'à être ouverts, vidés, épuisés, rendus à toutes sortes de sommeils. Nous sommes avides de notre propre mort alors que nous croyons désirer vivre et que nous voulons ignorer que vivre n'est rien d'autre qu'en appeler au plus lointain de soi, à ce moment où l'enfance et la mort cessent d'être contradictoires. Et de la même façon que Nicole en appelait à l'enfant qui courait, à Québec, le long du chemin Saint-Louis, dans la Grande Allée, ou dans les

baisseurs sablonneuses des rives du Saint-Laurent, c'était le petit garçon touché par la grâce d'une voix que je hélais, moi, dans le silence de l'éclipse. Je me disais que rien, nul amour, musique, enfant né de moi, ou création d'aucune sorte, ne pourrait me rendre à la joie qui m'avait autrefois, dans la rue haute de Siom, défait de l'enfance pour me jeter dans ce surcroît d'innocence qui est aussi éloigné de l'enfance que de l'âge adulte, et qui me faisait croire que j'étais en vue de la vraie Sion, oui, de cette Jérusalem céleste dont ma grand-mère, Marthe Saint-Yrieix, aimait évoquer la splendeur, quoiqu'elle fût incapable de me l'expliquer autrement qu'en me renvoyant aux Psaumes, c'est-à-dire à mon désarroi devant les livres, ces livres que je détestais déjà comme je haïrais l'opéra, genre éminemment bâtard et vulgaire, à quelques exceptions près (et il me faudrait, bien des années plus tard, des mois de vie commune puis d'amitié avec la pianiste Jeanne Delamare pour que je parvienne à en aimer certains, *Così fan tutte*, *Parsifal*, *Le Chevalier à la rose* ou *Katia Kabanova*, sans me soucier d'autre chose que de la beauté des voix, celles des femmes, surtout, et quel que soit l'intérêt du livret et de la mise en scène) : haine, dégoût, peur des textes qui m'a fait préférer la voix vive, dès l'enfance, et me laisser persuader par ma grand-mère qu'il existait une cité céleste dont la splendeur n'avait rien de la beauté des villes de ce monde, et particulièrement de ce Paris où je n'avais pas encore mis les pieds et qui me faisait rêver parce que c'était là que s'était enfuie la belle M^{me} Lauve et que je me la représentais marchant à travers les rues dans sa gabardine beige sous laquelle beaucoup, à Siom, l'imaginaient nue, oui, avançant le long des rues, des avenues, des boulevards, en souriant comme si elle avait enfin trouvé un chemin qui ne fût plus celui de la mer, ni du désespoir, ni du souvenir, ni même un chemin perdu, mais l'amour, la souveraineté innocente et cruelle de ceux qui sont toujours au bord de se perdre ou d'être niés, refusés, bafoués et qui se donnent quand même, dans un mouvement d'offrande qui est leur seule possibilité de présence, une présence lointaine, oui, qui a la proximité fraîche et légère de ce qui demeure extraordinairement lointain.

— C'est ça, un artiste, m'avait dit Nicole. C'est parce que tu vis dans ce lointain-là que tu es un artiste, un grand artiste.

— Non, ai-je répondu. Un interprète, un scrupuleux, un opiniâtre intercesseur...

D'entrée de jeu, j'ai voulu cette humilité, cette droiture, servir la musique, refusant tout romantisme jusque dans mon apparence, alors qu'il est si facile d'en jouer, surtout pour un altiste, pour peu qu'on arbore des cheveux longs, des vêtements sombres, un air ténébreux ou mélancolique, voire un peu fou (mais je suis aussi superstitieux que

sérieux, et il me suffisait de considérer ce que le doute et la haine de soi avaient fait du jeune compositeur devant qui j'étais allé chanter *Les chemins de l'amour* pour n'être pas tenté de jouer avec l'image de la folie). Des simagrées qui m'ont éloigné d'une carrière de soliste : il m'aurait fallu travailler non seulement ma technique mais mon apparence, ce corps que je n'arrivais pas à mettre en avant et que les femmes ont fini par me faire accepter, encore qu'il y ait bien des moments où, me regardant dans la glace, je ne vois rien qui me fasse admettre qu'on puisse me désirer, n'ayant rien de remarquable dans le visage ni dans le corps, sinon ma haute taille et des épaules assez larges, et donc contraint d'accepter que la faveur des femmes me vienne surtout de ma condition d'artiste, avec le malentendu qu'il suscite et qui n'est peut-être, après tout, qu'une version un peu moins pathétique de l'éternel malentendu qui règne entre les sexes.

Je ne suis pas un mauvais altiste. *Les chemins de l'amour* autrefois chantés par M^{me} Lauve ne m'ont pas conduit là où ils l'avaient menée, elle, fuyant un mari impossible, un fils taciturne et une bourgade oubliée de Dieu en dépit de ce nom qui s'écrit Siom mais se prononce Sion, comme la Jérusalem céleste, pour aller à Paris, là où les amours trouvent leur fin, leur désillusion, ou, tout simplement, cet anonymat qui est la justice rendue aux cœurs aventureux. Non pas là, donc, mais dans la voie austère du solfège et des études musicales, ce qui n'a pas été sans mal : il a d'abord fallu convaincre mon père, qui avait renoncé à la succession de son propre père et laissé à son frère cadet la ferme de La Moratille pour faire des études de gestion et prendre, aux Buiges, chef-lieu de canton situé à quatre kilomètres de Siom, sur la route d'Ussel, la direction d'une petite fabrique de contreplaqué et, parce qu'il n'aimait pas vivre en ville, comme il disait, s'installer à Siom, derrière l'église, dans l'ancien presbytère depuis longtemps reconverti en bureau de poste et qui s'était retrouvé sans usage lorsque l'administration des Postes avait décidé de le fermer et que la postière était allée finir ses jours chez son fils, en basse Corrèze, du côté de Turenne.

Il avait fallu le convaincre, cet homme devant qui j'avais dû, en cet après-midi d'avril, expliquer pourquoi la maîtresse d'école avait inscrit sur mon carnet de notes des mots quasi infamants qui faisaient de moi une sorte d'idiot ou de buse : oui, trouver à dix ans des mots pour expliquer que la musique avait fait de moi quelqu'un d'autre, ce jour-là, et dire que je voulais devenir musicien à cet homme qui ne croyait pas plus à la terre qu'aux grandes abstractions et surtout pas à la musique, qu'il détestait, comme presque tous les Siomais et la plus grande partie de l'humanité, mais qui devinait que l'art et les affaires peuvent malgré tout ne pas faire trop mauvais ménage, conforté dans cette opinion par le temps et par ma grand-mère Saint-Yrieix, laquelle

avait joué un peu de piano, dans sa jeunesse, et qui l'aurait bien fait parvenir de Meymac jusqu'à Siom, ce vieux Gaveau dont le nom, la haute forme sombre, l'ivoire et l'ébène des touches avaient toujours eu pour moi quelque chose de si funèbre qu'il n'a pas eu un rôle peu considérable dans mon goût quasi exclusif des cordes et des bois, si mon père n'avait mis pour condition à mon apprentissage musical qu'il n'aurait pas à supporter chez lui la moindre note de musique, que c'était bien assez d'en tolérer à la radio, à la télévision et aussi dans les magasins, comme si on avait peur du silence.

« Pas même en mon absence ! » avait-il ajouté en donnant l'impression que sa haine de la musique était assez forte pour qu'il lui soit donné de l'entendre jusque dans son bureau des Buiges, malgré la distance, le bruit des machines débitant les troncs de chêne et de hêtre, les écorçant, les déroulant comme une peau qu'il fallait ensuite aplatir, sécher, découper, assembler, coller et redécouper, selon un modèle unique, en fonds de sièges de bureau, de bistrot, de salle d'attente.

Il avait fallu le convaincre, mais sans doute l'était-il déjà, lui qui n'attendait rien de moi – rien de bon, veux-je dire, parce que je venais trop tard et que sa haine de la musique (une haine qu'il partageait avec ma mère et mes sœurs et dont je n'ai jamais su la raison, mais qui devait bien en avoir une, et plus terrible que ce que j'ai pu imaginer, puisque cette haine confinait à une sorte de terreur qui n'est, peut-être, que la peur de la mort ou de l'amplification infinie du souvenir) le confirmait dans l'idée que je pouvais être musicien comme on est fonctionnaire, associant dans un étonnant mélange de condescendance et de résignation l'art et la fonction publique, et jugeant somme toute que pratiquer un instrument en professionnel valait autant que de travailler pour l'État.

Pas de scène violente, donc ; nul tableau à la Greuze ou à la Stendhal, aurait pu dire Nicole ; il ne m'a ni humilié ni chassé : je n'étais pas un chien de musicien ni un enfant prodigue, mais un fils trop tard venu pour qu'on s'intéressât vraiment à lui, croyais-je, ou qu'on ne voulût pas lui laisser faire ce à quoi il se pensait destiné, lui qui présentait les choses en termes de destin, alors que j'étais à plaindre, avait-il murmuré, de croire qu'on vient au monde pour accomplir ou bâtir quelque chose... Mon père était, au fond, plus honnête que mauvais, même si je pense que quelqu'un de sourd à la musique ne peut être tout à fait bon. Ou alors c'est soi-même qu'on fuit, injuste à force d'être honnête, oui, simplement, obstinément honnête, puisque c'est à nous-mêmes que nous renvoie la musique : nous-mêmes, c'est-à-dire pas grand-chose, une présence fugitive, un

frêle bruit, un nuage.

Peut-être mon père était-il surtout, comme tant de gens simples, intimidé par ce qu'il appelait la « grande musique », lui qui était né près de la terre, des bêtes et des grands bois, dans les derniers temps d'une civilisation millénaire dont le folklore était depuis longtemps éteint et dont on peut entendre les ultimes échos dans les beaux *Chants d'Auvergne* de Joseph Canteloube, et particulièrement dans cette mélodie intitulée « Obal, din lou Limouzi », ou cette berceuse qui adjure le sommeil, *soun, soun, minou minauno*, de passer sous la table et sous le banc pour enfin venir à l'enfant, et que je n'écoute jamais sans être ramené là-bas, dans le Limousin, où il me semble que c'est sur une tout autre poitrine que celle de ma mère que je laisse aller ma tête, oui, ailleurs, étendu au plus haut d'un pré, uniquement soucieux du mouvement des nuages qui me font peu à peu basculer dans le ciel.

Il avait, cet Alain Feuillie, choisi les affaires moins par goût de l'argent ou pour s'élever au-dessus de ce qu'on appelait encore sa condition en reniant les travaux agricoles et en épousant la fille d'un petit négociant en vins de Meymac, que pour avoir très tôt compris qu'il n'y avait pas assez de place pour plusieurs frères sur une terre aussi ingrate et dans ce type d'exploitation traditionnelle, que le temps n'était d'ailleurs plus aux métamorphoses naturelles, à l'ensemencement des terres, des bêtes et des femmes, mais à des choses à la fois plus simples et plus complexes, comme ces arbres qu'il allait lui-même choisir sur pied pour les transformer en fonds de sièges pour les collectivités et même pour ces gourles qui s'imaginaient entrer dans le progrès parce qu'elles posaient leurs fesses sur du contreplaqué recouvert de formica ou de moleskine au lieu de chaises paillées. Et que cela produisît de l'argent n'était pas moins extraordinaire à ses yeux que le déploiement de cette musique qu'il faisait profession de détester et d'interdire chez lui, mais dont le pouvoir sur les autres et, surtout, le profit qu'on pouvait en tirer avaient fini par le convaincre de laisser entrer dans cette voie, comme il disait avec la solennité des autodidactes, ce fils dont la seule fierté qu'il lui procurait était qu'on le vît encore apte à procréer à près de cinquante ans, lui, Pierre Feuillie, fût-ce un bougre non désiré et à passer par profits et pertes, et pourquoi pas par l'an, avait-il dû déclarer à la cantonade : sa façon à lui de justifier qu'il me fît donner des leçons par un professeur de musique d'Ussel que ma mère allait, deux fois par semaine, chercher en voiture à la gare, à deux kilomètres de Siom, en rase campagne, comme disait le petit homme dont le langage était aussi vieillot et parfois aussi étrange que le manteau gris qui lui arrivait à mi-cuisse et dont il était vêtu été comme hiver, et qui, à tout autre que nous, aurait paru de mauvais augure, encore qu'il s'accordât à merveille à l'extraordinaire des conditions posées par mon

père et qui était que le professeur ne ferait pas retentir la moindre note de musique entre les murs de l'ancien presbytère.

— Une Pâque perpétuelle, si je comprends bien, murmura le professeur en souriant, avec l'air non pas de se moquer mais de quelqu'un qui est revenu tout.

— De quoi parlez-vous ? demanda mon père en songeant probablement au fait que nous nous trouvions en un lieu qui avait abrité des hommes d'Eglise.

— De la Pâque juive, pendant laquelle pas même une miette de pain ne doit se trouver dans la maison. La musique n'est-elle pas le pain de l'esprit ?

Mon père eut un étrange sourire ; il se tourna vers la fenêtre, regarda le lac, les hauts sapins qui descendaient en rangs obscurs des collines de Veix, de Cougnoux et, plus loin, des hauteurs du Montheix, pensant (l'entendrais-je dire plus tard à ma mère) non seulement que la présence d'un Juif était, sur ces hautes terres, même dans une petite ville comme Ussel (puisqu'il croyait savoir que les juifs s'établissent exclusivement dans les métropoles et qu'à moins d'être originaire du coin ou envoyé là par l'Administration, personne ne pourrait sérieusement songer à venir vivre à Ussel), bien plus extraordinaire que celle des Arabes et des Portugais qu'il employait à l'usine, mais que c'était la première fois qu'il parlait à un Juif, s'étonnant qu'un Juif puisse avoir les yeux bleus et le nez droit, qu'on puisse même être juif et français, avait-il dit à ma mère, sans ironie et sans méchanceté, n'étant pas, je le répète, un mauvais homme, étant même dépourvu de vrais préjugés, mais, n'ayant pas voyagé, voyant des étrangers dans tous ceux qui n'avaient pas l'accent du haut plateau limousin, à commencer par les fils de réfugiés espagnols en compagnie de qui il avait été à l'école, et finissant par me considérer moi aussi, dès lors qu'il fut arrêté que je serais un musicien, comme une sorte d'étranger, de juif, d'artiste qui ne parlait plus tout à fait la même langue que lui.

Il ne croyait à rien, ou alors que l'immatérialité, la transcendance, les mystères majeurs ne pouvaient trouver d'autre incarnation que dans ce qu'on appelle aujourd'hui le système monétaire international, mais qu'il résumait, lui, de ce seul mot : l'argent. Non pas la thésaurisation, l'avarice, la rapine propres à la lignée dont il était issu, comme tous ceux qui ont vécu là, entre le granit et un ciel assez vaste pour que l'idée d'un monde immobile se suffise à elle-même, mais la fascination qu'exerçaient sur lui les affaires : un jeu entre le concret et l'abstrait, à quoi il ne perdit ni ses fonds ni son âme, au contraire de tant de Siomois qui s'y étaient essayés, le grand Pythre, Lauve le père, Amélie Piale, Berthe-Dieu, les Bugeaud ou Orluc, et songeant donc, devant ce petit professeur juif aux cheveux blancs et un peu trop

longs, et au manteau minable, qu'il y avait des règles pour tout, des rites aussi, pour la Pâque comme pour la musique ou le commerce des fonds de chaises, et que ce qui était un tissu de règles et de rites était plus près d'une science que de ce qu'il avait d'abord considéré comme un métier de saltimbanque et qui, vu sous l'angle de la coercition, ne pouvait pas être tout à fait mauvais.

C'est lui-même qui dit au professeur de musique (j'étais resté dehors, à peine si le petit homme avait posé les yeux sur moi, je commençais à croire que je rêvais debout) qu'on ne pouvait espérer qu'un enfant devînt musicien pour la seule raison qu'il avait été ému par une mélodie chantée par une femme perdue, pensais-je en essayant de deviner ce qui se disait au salon, assis sur la plus haute des trois dalles de granit usé menant à notre seuil, ma mère se tenant debout sur la deuxième marche, dans le tiède vent d'avril qui faisait frémir sa jupe claire dont le tissu frôlait ma joue et me semblait d'une douceur incomparable, non seulement celle des caresses auxquelles ni elle ni mes sœurs ne m'avaient habitué, mais celle du jupon dont le vent me révélait par intermittence la soie et dont j'imaginais qu'elle avait la même fraîcheur crémeuse que la peau de sa jambe, tandis que je rougissais de ce plaisir inattendu comme de ce que j'entendis enfin dans la bouche de mon père :

— Si on peut en faire un artiste et qu'il gagne correctement sa vie...

A quoi le professeur répondit que gagner correctement sa vie avec un instrument de musique supposait un travail quotidien, long, difficile, acharné, avec peut-être, au bout, une absence de gloire, ou alors la gloire secrète du musicien solitaire, la dévotion à la seule musique : de quoi emplir toute une vie, en effet...

— Une espèce d'obscurité lumineuse, si vous voyez ce que je veux dire, ajouta le petit homme après un silence pendant lequel il m'a semblé qu'on aurait pu entendre le bruit que faisait sur ma joue d'enfant le frôlement de la robe maternelle et le feu qu'elle y faisait naître, à cette joue qui n'avait connu si grand plaisir.

Je doute si mes parents voyaient ce que voulait dire le petit homme aux yeux pâles. Avec sa mine lasse, son manteau fatigué que personne n'avait pensé à lui proposer d'ôter et qu'il n'aurait d'ailleurs peut-être pas quitté, il avait l'air d'un comptable bien plus que d'un artiste ou d'un maître de musique. Moi-même je n'étais pas certain d'avoir compris que l'obscur clarté dont il était question n'ait pas renvoyé aux seuls yeux du visiteur, ni que ma destinée ne se soit pas jouée en quelque sorte dans mon dos, ce jour-là, pendant la conversation qui a suivi, autour d'un verre de Suze ou de Pernod, et au cours de laquelle le petit professeur juif et le chef d'entreprise corrézien fermèrent la porte du salon pour discuter du prix des leçons

à donner à un petit garçon qui n'avait pas l'air comme les autres et dont il fallait bien faire quelque chose...

Bien sûr, j'avais été touché par la grâce, et je ne m'imaginais pas vivre autrement que dans la perpétuation de cette grâce, laquelle ne s'obtient, je n'allais pas tarder à le comprendre, que par un long cheminement dans son contraire : l'envers de la grâce, la déréliction, la souffrance, me disais-je en m'expliquant de la sorte l'obscurité lumineuse à quoi avait fait allusion le petit homme, oui, un travail et une vie dont j'aimais par avance l'austérité, la souffrance que j'allais y trouver, puisque je croyais comprendre ou avais cru entendre dans la bouche du professeur, avant que mon père ne referme la porte du salon, que l'art ne vit que de contraintes, d'abnégation, de souffrance, et que la seule chose que j'avais à faire, pour le moment, était de mériter cette souffrance ; ce qui n'était pas si mal vu, surtout si on considère que j'aurais été bien en peine d'expliquer pourquoi il n'y avait pas de contradiction entre cette souffrance que j'imaginais terrible et la joie, non moins foudroyante, qu'il m'avait été donné de connaître, quelques semaines plus tôt, sous la fenêtre de M^{me} Lauve. J'aurais toutefois été incapable de parler de salut. Je le suis toujours. Il y a toujours, dans le fait d'être musicien, comme dans le fait que la musique existe, je ne sais quoi qui se refuse à ma conscience et qui, disait Nicole, fait partie de mon innocence, de la même façon que je ne pouvais comprendre que, dans le petit salon de l'ancien presbytère, mon père et son visiteur aux yeux si étrangement clairs tendaient ma destinée sur les quatre cordes d'un instrument qui n'était ni un violon ni un violoncelle ou une viole de gambe, encore moins une contrebasse, mais qui ressemblait à un violon, en un peu plus large, et portait le nom, pour moi inconnu, d'alto.

Un instrument qui m'est resté non pas mystérieux mais a gardé quelque chose du mystère de son nom, de ce qui a sonné à mes oreilles d'enfant lorsque j'ai été appelé dans ce qui avait été la salle de séjour de plusieurs générations de curés avant de devenir le bureau de la recette postale puis le salon d'un homme qui avait renié la terre pour devenir le chef d'une petite entreprise (« Comme s'il y avait une continuité entre le commerce des âmes, celui des messages humains et la métamorphose des arbres en fonds de sièges », avais-je dit à Nicole qui m'avait répondu que le monde obéissait à des évidences qui ne sont pas obscures pour tous, et que c'était à de telles logiques qu'elle avait abandonné sa propre existence) afin de m'entendre signifier par mon père que je serais un altiste, oui, un altiste et non, comme j'avais cru l'entendre, puisque le mot « alto » n'avait pas encore été prononcé, un artiste : confusion qui semblait devoir faire de l'altiste une altération risible du mot artiste et de moi un artiste par défaut ou pas tout à fait un artiste, ce qui a été sur le point de me dégriser et m'a

donné à l'égard des mots une méfiance qui n'a fait que s'accroître, surtout si on songe que dans la mélodie chantée par M^{me} Lauve ce n'était pas à ce que disaient les paroles qu'était allée ma ferveur mais au fait que je ne les comprenais pas vraiment, qu'elles constituaient avec la musique une langue dont la compréhension ne passait pas par la signification ordinaire mais une sorte de promesse, l'espoir d'un sens supérieur qui me serait révélé plus tard, et qui m'était pourtant déjà familier, rendant désuets les mots que je percevais là et dont l'obsolescence n'était pas due qu'à la médiocre articulation de la chanteuse mais à ce que la musique tend à faire des mots : un élément de la matière musicale.

— Oui, un altiste ! avait répété mon père comme si la famille des cordes n'avait pas de secret pour lui qui ignorait pourtant, quelques minutes auparavant, l'existence de cet instrument et qui avait maintenant l'air de savoir que l'alto est l'ancêtre des cordes, que le corps de cet instrument mesure entre trente-trois et quarante-trois centimètres, que sa technique de jeu correspond à celle du violon mais qu'il est plus difficile de le faire sonner de façon virtuose, qu'il existait au XVII^e siècle de nombreux altos de dimensions plus importantes qui répondaient à la nécessité d'un solide instrument ténor dans l'écriture pour cinq instruments à cordes telle qu'on la pratiquait à l'époque ; des instruments dont les parties ne descendaient jamais plus bas que le *do*, qui se jouaient sur le bras, se notaient en *ut* quatrième et *ut* troisième, et dont le plus connu est la *viola medicea* fabriquée par Stradivarius pour le duc de Toscane ; et puis qu'avec la réduction à quatre parties de l'écriture pour cordes, au XVIII^e siècle, ces instruments avaient disparu, sauf *Y alto viola* dont les dimensions sont en principe trop réduites pour descendre jusqu'au *do* : d'où les nombreuses tentatives pour transformer l'alto, au XIX^e siècle : le violon ténor de Dubois, le contralto de Vuillaume, la *viola alta* de Ritter, le *violetto* de Stelzner – instruments trop difficiles à jouer et qui ne se sont pas plus imposés que l'*arpeggione* auquel Franz Schubert a dédié une sonate qu'on interprète aujourd'hui au violoncelle. Il avait également l'air de savoir, ce père qui me regardait avec une sorte de ferveur triomphale, que les luthiers du XX^e siècle ont compris qu'on ne pourrait améliorer l'alto qu'en conservant les mesures traditionnelles de l'instrument : ils ont obtenu des résultats si remarquables que sa sonorité est supérieure à celle de la plupart des anciens, même si tout altiste peut rêver de jouer sur un instrument de l'école de Brescia, un Gasparo Da Salo de 1560, par exemple.

Il ajouta que le professeur de musique avait bien pensé à faire de moi un violoncelliste mais que lui, mon père, s'y était catégoriquement opposé pour en avoir déjà vu un, de violoncelliste, une femme, qui plus est, à la télévision, un jour qu'il prenait l'apéritif

chez un client de Peyrelevade :

— Une jolie femme, d'ailleurs, en jupe, avec des talons hauts et des cheveux qui menaçaient tout le temps de se prendre dans les cordes, comme si elle le faisait exprès pour avoir l'occasion de les rejeter en arrière et montrer combien elle était belle avec ses cuisses écartées autour de l'instrument, avait-il dit en ajoutant qu'il n'était guère plus convenable à un homme qu'à une femme de pratiquer un instrument pour lequel on écarte sans cesse les cuisses.

Je ne comprenais pas ; j'aurais été bien en peine de distinguer un violoncelle d'une contrebasse, et le vieux *Petit Larousse* à reliure grenat qui traînait sur une étagère du salon, à côté d'un guide Michelin et de quelques livres de poche, ne m'était d'aucun secours, puisque je ne pouvais me précipiter pour l'ouvrir afin de faire bonne figure devant le professeur de musique qui s'est enfin tourné vers moi pour m'expliquer ce dont il venait de persuader mes parents : que le violon, comme le piano, est un instrument roi avec lequel il est très difficile de faire carrière, une carrière de soliste, s'entend, les places étant très chères, les rivalités exacerbées, le marché quasi saturé de jeunes prodiges russes ou asiatiques.

— Et puis vous n'êtes ni juif, ni un singe savant, et vous vous y prenez même un peu tard, me dirait-il plus tard, avec l'air de se moquer tout en me signifiant que, mon père n'étant convaincu ni par le violoncelle ni par les cuivres ou par les bois, il ne nous restait plus que l'alto, un instrument plus rare, méconnu, mystérieux, particulièrement aimé par Bach et par Beethoven, qu'il pratiquait, lui, avec autant d'intérêt que le violon, et grâce auquel je pourrais espérer faire une carrière de musicien d'orchestre ou de chambriste.

J'ai regardé s'avancer sur le seuil le petit homme au visage creusé, fatigué (« Une lassitude de plus de cinq mille ans », me dirait-il lorsque nous nous connaîtrions mieux), flottant dans son court manteau gris dont on ne savait, tant il était passé de mode, s'il lui était trop court ou pas assez grand, posant sur mon épaule une main aussi lisse que celle d'une femme (« Nous avons les mains nues depuis Abraham », me dirait-il encore) et me poussant vers l'extrémité de la terrasse, à l'endroit d'où on avait vue sur Siom, sur le lac, les grands bois de sapins, l'étagement des collines, le ciel si vaste qu'un oiseau de proie qui y tournait semblait tomber dans son propre cri, et murmurant de cette voix dont l'ironie faisait tout le mystère et où traînait un accent qui n'était pas de chez nous et dont lui-même prétendait qu'il n'était de nulle part, pas même de cette Europe centrale dont il était originaire, me confierait-il une autre fois, et qui n'existait plus et qui faisait qu'il venait, lui, non pas vraiment de

Pologne mais de bien plus loin, d'avant, pouvait-il dire, d'avant la nuit, le brouillard, le froid, même si cet avant était à présent pris dans un hiver bien plus terrible que ceux des hautes terres et qui semblait avoir pris dans ses glaces ses cinq mille ans d'existence : un hiver comme il ne s'en présenterait probablement plus et auquel seule la musique lui avait donné la force de ne pas s'abandonner – toute la musique qu'il connaissait et qu'il s'était remémorée mesure après mesure, note par note, jour et nuit, la laissant sonner au plus inaccessible de lui-même et qu'il n'était alors plus question de nommer ni le for intérieur ni l'âme, mais le heu le plus secret, irréductible, de la mémoire, là où, entré dans l'hiver de la parole, et au plus près de renoncer à son corps, il continuait d'être avec les autres, ses semblables, ses frères, comme il disait, se chantant muettement, avec la précision d'un lecteur des grands textes sacrés, *Le Clavier bien tempéré*, et les sonates et les partitions de Bach pour violon et ses *Suites pour violoncelle*, certaines symphonies de Brahms, de Bruckner, de Mahler, des sonates de Haydn, les quatuors de Beethoven, quelques lieder de Schubert, le *Winterreise*, surtout, qui lui donnait l'impression d'être ce *Wanderer*, ce voyageur d'hiver, un errant dans le désert des champs de neige, arrêté devant l'auberge funèbre où il n'y a pas même l'espace d'une fosse, et continuant dans l'hiver, avec, à l'horizon, les trois soleils des parhélies dont il regarde disparaître deux d'entre eux avant de souhaiter voir s'anéantir le troisième, puisque le beau rêve nuptial est mort et que le voyageur s'abandonne à un vieux ménestrier joueur de vielle qu'il suit on ne sait où, nulle part, probablement, sinon dans le rêve d'avoir existé et l'infinie plainte de Job, me dirait-il, quelques années plus tard, lorsqu'il me ferait travailler la *Sonate pour alto et piano* de Charles Kœchlin, une œuvre sombre et intime, une plainte humaine composée au début de la Grande Guerre et dont le caractère général semble avoir été déterminé par la nature même de l'alto. Nature dont il avait fallu toutes ces années pour qu'il me soit donné de comprendre ce qu'est la voix d'un instrument que je pouvais désormais dire mien, et aussi ce que le petit homme avait voulu me faire entendre, le jour où il s'était mis d'accord avec mes parents et où il m'avait amené au bord de la terrasse, non pas pour me précipiter dans le jardin d'en dessous, comme j'avais pu le penser à l'instant où l'oiseau criait dans le ciel, mais pour me dire, avec un geste assez large pour laisser croire qu'il tirait sur un archet invisible, que la musique n'avait rien à voir avec l'immensité qui était devant nous :

— Rien de tout ça, ni la beauté de ce paysage, ni son mystère, ni votre solitude, rien, la musique n'exprime rien, ne décrit rien ; au mieux, elle renvoie au mystère d'un drame aussi ancien et mystérieux que l'existence de l'homme. Quand vous l'aurez compris, vous serez un musicien...

Et il me planta là, l'homme venu de nulle part et à l'âge duquel il fallait ajouter cinq mille ans, le premier adulte qui m'ait vouvoyé, écouté sans regarder ailleurs, traité avec déférence. Il remonta dans la voiture de ma mère pour aller prendre l'autorail qui le ramènerait à Ussel après m'avoir entrouvert le ciel, si j'ose dire – ce que je pourrais formuler autrement en disant qu'il m'avait laissé pressentir que le mystère du monde relève du sonore bien plus que du visible, et que c'est par lâcheté, paresse ou peur que l'homme a asservi le sonore au visible.

Il me laissait là, en ce jour tiède de printemps, à l'entrée d'un chemin qui se confondait peut-être avec ces sentiers recouverts d'herbe ou de brume dans lesquels j'aimais croire que j'allais me perdre, au plus profond des grands bois qui entourent Siom et où j'espérais, les jours de grand vent, entendre hurler l'orgue de Baudelaire, me disais-je en me rappelant le mot « chambriste » employé par mon maître et qui me faisait penser que mon chemin me conduirait à des chambres dans lesquelles je retrouverais des êtres tels que lui, venus on ne sait d'où, solitaires, ironiques ou taciturnes ; des gens que l'expression « musique de chambre » me faisait imaginer dans la pénombre de pièces tapissées de bois clair, semblables à ma chambre d'enfant, au premier étage de l'ancien presbytère, et qui se réunissaient là pour se taire et faire tenir l'immensité du ciel dans l'espace de la main ou du souffle – pour n'être plus que ce souffle, cette main qui s'absente, ce corps obscur, penché, noué, tourmenté qui cherche dans des sons une lumière qui n'est plus celle du dehors, me dirais-je bien des années plus tard, lorsque j'aurais pris la mesure de ce qui m'avait poussé vers ces chambres et vers ce moindre bruit qu'est la musique (et que j'entendrais un jour mon maître définir comme la noblesse de l'impossible silence), pour peu qu'on accepte de partager avec quelques-uns le silence où elle a lieu et qui est, au fond, de même nature que la taciturnité de mes ancêtres siomois ou que le silence que j'observais, le jour de l'éclipse, devant Nicole allongée sur son lit.

Nicole encore profondément enfouie en elle-même, immobile, muette, absente, alors que le jour se levait, avais-je envie de m'exclamer et ne sachant comment dire autrement la fin de l'éclipse, l'éclaircissement progressif de la chambre, la restitution du jour à lui-même, puisque l'ombre dans laquelle nous étions plongés n'était pas celle d'une vraie nuit, mais autre chose que la nuit, et dont une lointaine rumeur d'applaudissements et de cris de joie saluait la fin, laquelle ne se confondrait donc pas avec celle de Nicole, commençais-je à espérer, aidé en cela par ma légère ivresse et par un agacement pour le fait de n'avoir pu y échapper, moi non plus, à ce phénomène météorologique auquel je n'aurais pas prêté la moindre attention s'il

n'avait plongé Nicole dans une telle terreur et ne l'avait en quelque sorte placée au cœur du phénomène, et moi aussi qui, pour veiller sur elle et attendre qu'elle revienne à elle, avais dû faire le mort et m'interdire de la regarder, comme j'avais cru entendre qu'elle m'en priait, ou de la regarder les yeux fermés, de la même façon que certaines musiques ne se livrent jamais mieux que si on les écoute de façon quasi distraite, de biais, voire dans le peu de goût qu'on croit avoir pour elles, mais dont la beauté nous est révélée d'une façon le plus souvent inattendue, inespérée, qui fait de notre étonnement l'accomplissement de l'amour qu'elles nous avaient inspiré d'entrée de jeu et qui ne s'avancait que masqué.

C'est de cette façon que j'aime *Diadèmes* de Marc-André Dalbavie, sorte de concerto pour alto, ensemble instrumental et dispositif électronique, dont je n'ai jamais cherché à jouer la partie soliste, non seulement à cause de la technique particulière requise par l'emploi du synthétiseur, le traitement de l'alto en temps réel et l'amplification des violons, mais parce que, pour moi, certaines œuvres ne demeurent belles que dans la mesure où je ne les travaille pas et où leur écoute ne peut avoir lieu qu'à de certaines conditions qui les renvoient aux circonstances dans lesquelles je les ai découvertes : grâce au disque, pour *Diadèmes*, et en compagnie de Nicole, nue sur mon lit, une nuit, après l'amour, dans mon appartement du boulevard de la Bastille, alors que je n'avais plus à poser sur son front humide que ce musical diadème ; avec d'autres femmes, aussi, à ce moment de la nuit où le bruit du métro, des automobiles et des passants cesse, au bas de chez moi, sur le boulevard Bourdon et sur le quai de la Râpée, pour laisser se déployer avec nos respirations apaisées les pierreries de *Diadèmes* ; lesquelles devenaient au cœur de la nuit les signes d'une constellation d'instantanés dont se tissait notre temps amoureux, même après que la musique s'était tue et que, dans le vent qui soufflait de l'ouest et qui entraînait par une baie entrouverte en nous faisant frissonner délicieusement, on pouvait entendre le rugissement d'un tigre, de l'autre côté de la Seine, dans la solitude du jardin des Plantes.

Or, ces diadèmes que je posais parfois sur la tête de mes visiteuses nocturnes, ils n'auraient, ce jour-là, été d'aucun secours à Nicole, n'auraient rien apaisé en elle, surtout pas ce qui semblait continuer à lui faire peur et dont elle ne me parlerait d'ailleurs pas, dont il me faudrait deviner les causes et qui ne pouvait être mis au compte d'une simple superstition, le jour de l'éclipse coïncidât-il, comme je le pensais, avec le premier jour de ses règles et cette « impureté » qu'elle détestait mais qui ne m'a jamais gêné, moi, pour faire l'amour avec une femme dont j'ai le goût : Nicole était docteur en médecine, elle exerçait le métier de radiologue et, je le répète, il me paraissait inconcevable qu'elle puisse trouver dans un phénomène

relevant des lois de l'astrophysique le signe de sa propre mort, voire une incitation à mettre fin à ses jours, comme dit pudiquement la langue française, et comme Nicole elle-même disait lorsqu'elle évoquait cet acte et, depuis qu'elle avait eu quarante-quatre ans, en février dernier, non seulement sa possibilité mais son imminence. Sans doute était-elle trop irlandaise et hantée par le vieillissement et la déchéance pour ne pas chercher dans des signes qui n'appartenaient plus au domaine de l'art la certitude qu'il lui fallait quitter ce monde, comme disait un autre euphémisme qui ne m'irritait pas moins que le précédent. Et à mesure que la clarté du jour d'été reprenait possession de la pièce, je comprenais que Nicole souhaitait être aidée d'une autre façon, que la lecture de son ciel intérieur ne lui était plus d'aucun secours, et que c'était à moi qu'elle la demandait, cette aide, et non à ses autres amants au nombre desquels se trouvaient, pouvais-je penser, des médecins pourtant mieux placés qu'un altiste pour l'aider à entrer dans la vraie nuit : non pas la nuit des amants, ni la nuit sans nuit des solitaires et des pauvres, des malades et des enfants tristes, mais celle qui est en nous et dans laquelle nous ne cessons de marcher, disait aussi Nicole, usant là encore d'un vocabulaire qui n'est pas le mien, trop littéraire, presque religieux, mais qui, dans sa bouche, surtout quand elle évoquait sans que j'y croie vraiment l'imminence de sa mort, avait la conviction mélancolique des *Ballades* de John Coltrane, ajouterait-elle en se reprenant et en faisant mine de rire de tout ça.

Je l'ai de nouveau regardée. Je veux dire que je me suis franchement tourné vers elle en me disant, un peu bêtement, qu'il fallait prendre le taureau par les cornes. Le vin me donnait cette petite audace, et aussi le retour de la lumière qui rendait tout leur éclat aux grands rideaux terre de Sienne qu'elle avait choisis parce qu'ils lui rappelaient la couleur des rideaux de ma chambre : de lourds rideaux ocre laissés chez moi par le précédent propriétaire et que j'avais gardés parce qu'ils étaient d'excellente qualité et que leur couleur orangée me rappelait, le matin, en m'éveillant dans cette chambre dont je n'abaissais jamais les stores, et aussi l'après-midi, lorsque je m'étendais sur mon lit pour une de ces siestes grâce auxquelles j'ai appris à compenser des nuits abrégées par l'insomnie, les concerts et les travaux amoureux, quelque chose de mon enfance, à Siom, dans ma chambre lambrissée de ce bois de pin verni qui donnait à mes aubes et à mes songes une couleur de miel de forêt.

A ce moment Nicole avait un visage très dur, le plus austère que je lui aie jamais vu, même dans les moments où elle se disait mauvaise : si fermé, si ténébreux qu'on l'aurait dit effondré en lui-

même, comme si elle était non pas morte mais plus tout à fait là, devant moi, et qu'elle eût profité de ma présence pour s'absenter, ayant peut-être pris des cachets avant mon arrivée, ai-je pensé en remarquant à la tête du lit une petite boîte verte contenant de ces tranquillisants dont j'ignorais qu'elle fît usage et dont elle me fournissait : je les prenais, moi, mélangés à de l'alcool, lorsque le sommeil me fuyait et que ni la musique ni les femmes ne parvenaient à me délivrer de ma trop longue veille.

Regarde-t-on vraiment les gens, même les femmes dont on s'approche pour les dénuder et enfouir en elles les cris qu'on n'aura pas su pousser ? Qui a jamais contemplé sans ciller un visage, s'en est approché assez près pour soutenir cette nudité qui effraie bien plus qu'elle n'attire, puisqu'un visage est à cet instant aussi étrange et inquiétant que la surface d'un champ vue de tout près, et qui, en fin de compte, se dérobe, ce visage, à mesure que le reste du corps se propose, s'ouvre, se donne, participe de la tentative d'exténuation qu'on appelle l'amour ? Est-ce que j'avais une seule fois regardé Nicole telle que je la voyais là, dans ce qui n'était peut-être ni le sommeil ni la mort mais son absence, ou son absentement, si je puis dire, Nicole descendue à ce qui n'était pas encore son tombeau tout en y ressemblant fort, pensais-je en reposant l'abricot que je m'apprêtais à porter à ma bouche et me levant, m'approchant d'elle, m'agenouillant à la tête du lit devant lequel je l'avais tant de fois dévêtue et où elle m'attendait, toujours allongée la première, moins en vertu de quelque aptitude à la soumission que parce qu'elle tenait aux formes, à la politesse amoureuse, à un raffinement dont seules sont capables les femmes, je crois, même lorsqu'elles s'emparent d'un sexe d'homme dressé au-dessus d'elles dans l'intention de le délivrer avec leur bouche, cet homme, et mettant à cela une délicatesse proche de la grâce ou, plus simplement, de l'habileté déguisée en pudeur, fût-elle à ce moment, la femme, telle Nicole agenouillée au bord du même lit, une autre fois, ayant dépouillé lentement vêtements et bijoux pour ne garder que ses bas qu'elle portait sans jarretelles et dont elle aimait la légère pression au haut de ses cuisses, sachant que, si je n'ai qu'un goût médiocre pour les mises en scène érotiques, je ne déteste pas le contraste entre l'incomparable douceur du gras de la cuisse, à la hauteur de l'entrejambe, dans la partie comprise entre le tendon, le muscle et la toison, et le soyeux toujours plus frais du bas, bien que je n'aie pas érigé le port du bas en condition de plaisir non plus que le fait de jouir dans la bouche ou même dans l'anus, trop de femmes s'imaginant que c'est là pour un homme une faveur suprême, une marque de virtuosité, de transgression d'on ne sait quel interdit, ou d'abnégation, et mettant à cela une trop évidente bonne volonté pour

qu'on ne doute pas s'il ne s'agit pas d'en finir au plus vite avec un acte somme toute répugnant, en tout cas avec ce qui se dresse devant elles de façon tout à la fois triomphale, obscène et pathétique, oui, même pour les plus jeunes, à qui la pornographie contemporaine a imposé la fellation et la sodomie comme des figures obligées de l'amour, n'ayant pour la plupart connu que des hommes aussi jeunes qu'elles et nourris de la même brutalité sexuelle, de la même méfiance à l'égard du sentiment amoureux, et me les imposant, ces figures, y mettant parfois tout leur cœur, jeunes femmes rencontrées lors de tournées d'été ou de festivals d'automne, et la plupart du temps grâce au prestige attaché au musicien bien plus qu'à mon physique de quadragénaire mélancolique, encore que les plus jeunes d'entre elles aient l'illusion de mordre là dans l'épaule d'un père.

Nicole se releva, ôta de son visage ce tulle qui, dans la lumière retrouvée, ressemblait à un linge d'autel ; elle se mit debout, non pas tournée vers moi mais vers la clarté de l'après-midi dont elle alla, je crois, vérifier la nature ou la qualité en ouvrant tout grands les rideaux et en enlevant des miroirs les voiles qui les recouvraient, puis renversant la tête dans cette pleine lumière, exactement comme elle l'aurait fait si je m'étais approché d'elle par-derrière, avais défait et enlevé sa courte robe noire et l'avais prise là, debout, après lui avoir écarté doucement les jambes et qu'elle eût, autre moment du rite, laissé couler sa chevelure blond-roux sur ses épaules et dans son dos qui se creuserait sous cette chute autant que pour recevoir ce que je logeais en elle et qui la faisait se cambrer davantage tout en rehaussant les fesses et les hanches, qu'elle avait magnifiquement larges, afin que j'y pose une main plus sûre, la gauche, par exemple, tandis que de l'autre je lui prendrais l'épaule droite – et rien d'autre, nul de ces palpations, pelotages, baisers ou caresses dont s'accompagne d'ordinaire l'accouplement, mais une sorte de danse lente et qu'elle voulait telle, quelque chose d'épuré, de presque abstrait, puisque entre nous il n'avait jamais été question, je le répète, j'y reviendrai encore, de ce sentiment qui se réduit la plupart du temps à de la sentimentalité fade ou exacerbée, en tout cas vouée au malheur, à l'ennui, à la défaite des sens.

Non que Nicole fût incapable de caresses ou de laisser les mains et la bouche d'un homme lui envahir le corps : il y avait néanmoins en elle le refus du geste imprécis, vulgaire, mécanique, un souci d'élever la chair à sa dimension la plus noble, quasi liturgique, la moins basse en tout cas, elle qui en connaissait tout, de cette chair, la sienne et celle des hommes, et non seulement la chair désirante et belle à voir, à sentir, à caresser, mais le corps tout entier, l'apparent et l'organique, le corps naissant comme le corps malade, mourant, putréfié.

— Le corps humain, m'avait-elle dit quelques semaines plus tôt, après l'amour, avec l'air d'être sinon heureuse, du moins de s'être traversée elle-même et délivrée. Oui, le corps assourdi, endormi, comme le corps malade ou le corps jouissant, exultant, tendu à l'excès, vers l'excès de sa joie et la délivrance, l'abandon, l'amollissement, sa lourdeur, aussi, sa belle lourdeur sur moi, en moi, contre moi, comme toi, en ce moment, mon cher amour ; mais aussi le corps mort, l'Hadès, l'enfer, vraiment, les cours d'anatomie, ma première année de médecine, à l'université Laval de Québec, les dissections qu'on pratiquait sur des cadavres qui devaient rester anonymes et qui, pour qu'on ne puisse pas les identifier, faisaient l'objet d'un échange : ceux de l'Est envoyés dans les provinces de l'Ouest et nous, au Québec, travaillant sur des corps venus de Vancouver, de l'Alberta ou du Manitoba ; cadavres embaumés voyageant par le Canadien Pacifique, brinquebalant sur des milliers de kilomètres dans leurs cercueils plombés et se croisant peut-être dans les plaines enneigées du Saskatchewan ou sur les hauteurs des Rocheuses, avant que de jeunes étudiants ne leur donnent une seconde vie, si on peut dire : quelque chose, cette étrange vie d'après la vie, qu'on fait de moins en moins, aujourd'hui, les dissections coûtant cher et pouvant se figurer sur des logiciels, la préférence donnée à l'image, au lointain, au simulacre, à l'aseptisé, un rite de passage qui va se perdre. Les premiers morts... Une vraie descente aux enfers, crois-moi. On passait vraiment la porte de l'enfer, dès l'antichambre du laboratoire de pathologie anatomique, avec l'odeur de formol et de corps en décomposition. Je ne savais presque rien de la vie, hormis ma volonté de vivre et d'être médecin. Mes études avaient semblé ne jamais devoir commencer. C'était l'hiver ; il y avait une grève à l'université, et j'avais passé un automne interminable à me refuser à l'homme que j'aimais, si lente, si lente, tu le sais maintenant, et alors incapable d'aller jusqu'au bout de l'amour, peut-être parce que les études n'avaient pas commencé et que je n'avais pas franchi la porte de l'enfer, et que ce qui m'avait jusque-là tant fait souffrir et rendue si malade, malheureuse, presque perdue, n'était rien à côté de ce vers quoi je descendais et où il me fallait la main de l'homme que j'aimais pour m'aider à descendre. Je le caressais, ce jeune homme que j'appelais mon fiancé et qui n'était en vérité qu'un étudiant en médecine, comme moi ; je le faisais jouir dans ma bouche ou sur mon ventre, mais c'était à d'autres corps que nous songions, qui nous hantaient, nous attendaient dans le laboratoire fermé de l'université Laval en grève. J'avais bien pensé, pour en finir, à m'inscrire à l'université McGill de Montréal, mais il aurait fallu travailler en anglais et depuis longtemps déjà le français était pour moi la langue de mon accord avec le monde, celle aussi du seul homme de ma famille, Jean Dupré, mon père, et bien sûr celle du

Rouvière que je découvrais avec l'émerveillement que tu devines pendant ces journées d'automne au cours desquelles j'avais l'impression que jamais je n'échapperais à la tristesse et à l'ennui de mon enfance. Le sexe de mon fiancé, donc, et le *Traité d'anatomie humaine descriptive et fonctionnelle* qui me fait me dire, encore aujourd'hui, que s'il n'avait pas existé je n'aurais probablement rien fait de ce que j'ai fait, que je n'aurais pas, dès le mois de janvier 1974, passé le sarrau blanc des élèves de première année pour aller contempler, derrière le chirurgien, vêtu, lui, de la noble blouse verte, et sous le regard singulier d'un vieux garçon de laboratoire dont je n'ai jamais pu savoir s'il était muet ou s'il avait fait vœu de silence, contempler ce qu'il est donné à peu de gens de voir et qu'il allait me falloir des années pour digérer, oui, entrée dans l'immense salle où se dressaient vingt tables tombeaux, vingt sarcophages d'acier ou d'aluminium qu'on amenait à bonne hauteur au moyen d'une manivelle et dont on ouvrait les panneaux de dessus pour faire apparaître le cadavre attribué à chaque équipe de cinq ou six élèves : des vieillards, pour la plupart, qui avaient légué leur corps à la Science par haine des curés et des pasteurs, ou parce qu'ils avaient cru dur comme fer à cette Science qui avait été incapable de les sauver de la maladie et de la mort, et dont ils espéraient cependant qu'elle prolongerait une existence déjà longue, là, sur une table de dissection, privés de leurs noms, dans une nudité que nul vivant n'aura jamais connue, pendant les six mois que durerait la dissection, à raison de deux fois par semaine, dans l'étrange lumière tombée des vitres au verre dépoli et des plafonniers pendant entre les grands schémas anatomiques accrochés aux murs et qui donnaient à ce lieu quelque chose d'un décor de théâtre où on travaillait parfois sans gants, dans la puanteur du formol qui rendait la chair luisante, gélatineuse. Une odeur dont on mettait des heures à se débarrasser mais qui n'empêchait pas les cadavres d'avoir l'air presque aussi frais que s'ils venaient de mourir et nous d'être vulgaires et grossiers, comme il fallait bien l'être pour supporter tout ça, les médecins aussi, sauf le médecin-chef devant qui on se surveillait, dans le grand amphithéâtre, devant le cadavre modèle disséqué de façon quasi divine par ce grand anatomiste qui s'était réservé le plus beau corps, un jeune, un suicidé, la plupart du temps, dont il parlait avec une éloquence et une piété extraordinaires. Je me croyais, en l'écoutant, dans un voyage à la Jules Verne, entrée avec lui sur des terres inconnues, perdant la notion du temps malgré l'odeur de formol et de mort, devant l'abandon du cadavre qui avait je ne sais quoi d'un Christ descendu de la Croix, une déposition que nul tombeau n'accueillerait puisqu'on ne tarderait pas à le brûler, celui-là, une fois la leçon terminée, et le beau, le précis, le puissant langage du médecin-chef retourné à la nuit de la langue ou à

la rumination de ceux qui, comme moi, avaient de la médecine une vision romanesque et bien du mal à supporter, du moins au début, les séances de dissection, le corps mort et ouvert, le silence, l'hiver, oui, cet hiver au cours duquel j'ai enfin fait l'amour, en février exactement, pour mon anniversaire, avec celui que j'appelais mon fiancé et à qui je resterais longtemps fidèle sans me décider à l'épouser, à cause de l'intérêt que me portait un autre homme, un diplomate indien en poste à Québec et originaire de Mysore, un homme bien plus âgé que moi, qui voulait lui aussi m'épouser et m'emmener à Paris, où il était muté. J'ai eu avec lui une incomplète, une frustrante liaison lorsque je me fus relevée de l'espèce de maladie où j'étais tombée, en novembre : une langueur dépressive qui m'avait fait croire que je resterais à jamais enfermée en moi-même, qu'il n'y aurait rien d'autre que ce frêle corps de trop jeune fille encore terrifiée par l'ennui, même si je me jurais de ne jamais le laisser, ce corps, atteindre la déchéance de la vieillesse, non, jamais, me suis-je promis, plutôt ressembler à ce jeune suicidé que la chance avait attribué à notre équipe, un blond-roux, comme moi, que nous avions surnommé Johnny à cause de la ressemblance (au moins pour la forme du visage et le pli de la bouche) qu'on lui trouvait avec l'acteur Sterling Hayden, dans *Johnny Guitar*, et aussi pour éviter le mot de « cadavre » ou cette troisième personne du singulier qui n'aurait pas été très longtemps de mise, vu qu'on ne saurait entretenir des rapports de distance et de froideur, je le dis sans plaisanter, avec un corps sur lequel on va travailler pendant six mois et qui livre peu à peu des secrets qu'aucun vivant ne laisserait entrevoir, fût-il aimé à la folie. Il fallait également conjurer l'effroi où nous plongeait ce que nous lui faisons subir, à lui qui avait notre âge. On avait parfois du mal à s'y faire, et ça n'a pas peu contribué à ma maladie de cet hiver-là, avant que je me décide à faire l'amour pour la première fois, à cause de Johnny, probablement, afin de chasser de mon esprit ce corps dont nous avons ouvert l'abdomen et sorti les viscères, et que je trouvais malgré ça aussi beau que celui de mon fiancé. Et je l'imaginais, ce Johnny, en fils de fermiers de l'Ouest, l'Alberta ou le Manitoba, par exemple, à l'extrémité d'un *trail* éloigné de tout chemin de fer, de toute ville, de toute foule déchaînée, avec d'un côté la chapelle de bois peinte en blanc, le *général store* avec ses deux pompes à essence, l'école de planches claires, quelques maisons à cheminée de brique, et puis, de l'autre côté, ou, plus exactement, tout autour, la prairie ondulée où sont arrimées quelques fermes et où rien n'arrête le vent ni le regard, non, rien, pas même les yeux bleu pâle de la fille des plus proches fermiers, des Danois, pourquoi pas, à trois miles de la ferme paternelle dont on aperçoit, surgissant d'un repli de la plaine, le faîte rouge du silo à grains, non pas comme une balise heureuse ou un amer prometteur, mais comme le signe de l'éternel

regret de ne pas vivre au bord d'un fleuve ou de l'océan, voire d'un lac, parmi les grands sapins, les faux trembles et les tilleuls d'Amérique, au lieu de ces maigres bouleaux pas même bons à constituer un bois où aller rêver à l'abri des regards et du vent. Rien, rien du tout : les rêves arrêtés au pied du silo rouge, piétinés par les bœufs, répudiés par la parole du pasteur, dispersés par le vent, et les femmes trop rares pour qu'il ne faille pas se résoudre à épouser celle que les parents vous désignent, par exemple la petite aux yeux pâles et aux trop blonds cheveux qu'il se serait résolu à épouser, Johnny, s'il n'y avait eu la fille du maître d'école : un peu plus grande, celle-là, et mieux formée, avec des cheveux sombres, des yeux noirs et dans le regard quelque chose qui en dit bien plus long que n'en dira jamais la petite fille blonde et prête à assurer la descendance des deux familles, de sorte que le même étendard flotte sur les deux silos rouges, dans la prairie. C'est donc vers les yeux sombres et hautains qu'on se tourne, à dix-huit ans, et vers ces corps qu'on connaît à peine, dont on a eu, au mieux, un avant-goût dans un bordel de Winnipeg ou d'Edmonton, une des rares fois qu'on s'est rendu en ville et que le père a donné un peu plus d'argent de poche que d'ordinaire en se détournant légèrement pour dire au fils qu'il en fit ce que bon lui semblerait mais qui ne pouvait bien sûr pas être autre chose que le passage d'une porte, au fond d'une rue écartée, après laquelle on ne sera plus le même. Dès lors initié au mystère de la chair, pense-t-on, et retournant au *seulement* pour s'apercevoir qu'on ne sait rien et qu'on préfère le journal radiophonique aux imprimés qui arrivent toujours avec retard, la parole vive plutôt que le corps des lettres, cette même parole dont on usera pour approcher la fille au regard sombre, pas forcément la plus belle, mais la plus mystérieuse, parce que arrivée depuis peu et brune parmi tous ces immigrants danois, norvégiens ou finlandais, brune comme on croit que seule peut l'être une *French Canadian* avec une goutte de sang indien dans les veines, murmure-t-on, et qui en appelle à l'or des reins bien plus qu'au fil d'argent que les deux pères rêvaient de voir se tendre entre les deux silos. Il faut imaginer Johnny poussant une porte invisible mais non moins lourde que celle du bordel de Winnipeg pour aborder la belle et lui demander de le rejoindre dans tel bosquet de bouleaux, là où la prairie semble se dérober à son infini en proposant ce repli de terrain et ce peu de bouleaux où attendre, à la brunante, celle qui ne viendra pas et qu'on attendra jusqu'à la nuit tombée, faute d'avoir compris ce que signifiait le rire de la belle et qu'on aurait dû y mettre les formes, qu'un billet, même maladroit, eût été préférable à une voix quasi blanche et à une face écarlate ; qu'il aurait, ce billet, probablement amené la fille du maître d'école au bosquet de bouleaux, au lieu qu'elle allât écouter les fadaises débitées par le commis du *général store*, celui qui prenait des

poses avantageuses que seul, murmurait-on parmi ces luthériens, un catholique peut prendre, adossé à la pompe à essence, à la porte de la remise ou au *pick-up* Dodge, le paquet de Camel serré dans une manche de sa chemise retroussée sur le biceps, comme s'il n'était pas le commis mais le fils de la maison, un parti, un gars qui savait en tout cas faire croire que l'ennui peut se muer en bonheur, en vie meilleure ; un gars nullement retenu à la terre par des bottes trop lourdes ou par la culpabilité originelle et tout ce qui peut déplaire à une fille qui a lu des romans et préfère l'odeur de l'essence et des Camel à celle des grands bœufs roux et du vent sur l'herbe ; un gars qui sait rire et faire oublier la courte rue du *seulement* et le mauvais vertige de la plaine ; un type qui sait ce qu'il veut et qui fait connaître à une fille de dix-huit ans ce qu'elle ignore encore et qui ne recoupe pas forcément les songes du père instituteur ni du fils de fermiers qui attend parmi les maigres bouleaux dont l'écorce se pèle dans le vent pendant que dans son ventre s'ouvre quelque chose qui ne se refermera pas plus que ce qui s'est déchiré, le même soir, peut-être, entre les cuisses de la fille aux yeux noirs, à la brunante, ailleurs dans la plaine, dans un autre repli de la prairie, sur la bure de l'armée sur laquelle coule du sang mêlé de cette chose blanchâtre qu'on prend entre ses doigts pour les porter à ses lèvres et découvrir ce qui goûte l'or du soir, oui, tel que j'y ai goûté, moi aussi, une nuit de l'hiver de 1975, dans un lit de la Basse Ville, à Québec, essayant de ne plus mêler Johnny à ma vie, mon ennui, mes terreurs, ma mère, la folie de ma mère. Mais on en revient toujours à ça : la douleur, la mère, la folie, le désespoir, surtout quand on a devant soi le corps d'un suicidé de vingt ans dont on a incisé l'abdomen là où ça s'était déchiré en lui, dans le bois de bouleaux, et qu'on a mal, à son tour, de ce qui vous pénètre et vous déchire le ventre, mais pas autant que ce qui s'ouvrait dans le ventre du fils de fermiers, là-bas, au fond du Manitoba ou de l'Alberta, le brave gars qui ne savait pas sourire en faisant la moue et en regardant par en dessous comme il l'avait vu faire, au cinéma, à Paul Newman ou à Marlon Brando, avec un air d'ange en exil qui était sans doute la clé de quelque chose : des cœurs, s'était-il dit, c'est-à-dire des corps, de ce qui semblait encore plus inaccessible que le cœur, surtout quand on était élevé dans un ennui semblable au mien, je veux le croire, moi qui ai grandi dans un univers de femmes, mère, sœurs, grands-mères, tantes, bonnes, et rien qu'un père souvent absent puisse laisser entrevoir du grand corps masculin, pas même un renflement du bas-ventre, pantalons et maillots de bain alors portés fort lâches, tout comme les slips séchant sur les fils de l'arrière-cour de la maison de Sillery après être passés entre les mains d'Emérentienne Martel et que, malgré la peur d'être surprise, j'allais examiner de plus près sans qu'ils me révèlent rien, me renvoyant à mon ignorance, à cette solitude dont

je souffrais autant qu'avait dû en souffrir Johnny, grandi en fils unique dans la ferme paternelle, près de ce qui était à peine un village et n'avait peut-être pas de nom, ou alors un nom si récent qu'on ne s'y faisait pas encore, pour peu que ce ne fût pas un de ces maudits noms indiens qui sonnent comme une éructation, un blasphème ou un piétinement de bêtes mystérieuses, devait-on se dire, là-bas. C'est pourquoi j'ai tant songé à lui, Johnny, au cours de cet hiver de 1975, dans sa solitude de la plaine, auprès de ces parents déjà vieux qui n'écoutaient que la Bible et le *weather report* ou les glorieux combats des Canadiens de Montréal contre les Black Hawks de Chicago, les Orioles de Baltimore ou les Maple Leaves de Toronto dans la Coupe Stanley, après l'ouvrage, par un de ces soirs semblables à celui où le fils était allé attendre la fille aux yeux noirs, non seulement le soir où il l'y avait invitée mais les soirs suivants, avec une patience qui n'avait plus rien à voir avec l'objet de son attente, puisqu'il savait que la fille ne viendrait pas, qu'il l'avait peut-être toujours su et ne pouvait pas ne pas deviner qu'elle se trouvait dans les bras du commis, dans un repli de la plaine, près du *pick-up* dont le moteur refroidissait à mesure que s'échauffaient les corps et que le commis cherchait, trouvait de tout autres replis, tièdes, humides et doux, extraordinairement doux, l'extrême douceur qu'il n'aurait pas été donné à Johnny de connaître, pas même avec la prostituée d'Edmonton, se disait-il peut-être, dans le bosquet de bouleaux où il n'y avait même pas une maîtresse branche à laquelle se pendre, ainsi qu'il le ferait, un peu plus tard, dans la grange du père, sans laisser le moindre mot, se méfiant plus que jamais de l'écrit, et sans que personne comprenne, sinon la jolie brunette et, peut-être, le commis à qui elle en toucherait un mot en frémissant d'un orgueil qu'elle mettrait au compte de l'air qui fraîchissait, puis secouant la tête avec un petit rire, les filles sont cruelles, à cet âge, bêtement heureuses et cruelles à proportion de cette ivresse qui les empêche de voir qu'un commis qui singe Marlon Brando ou Paul Newman n'est pas un demi-dieu mais un type comme les autres qu'on pleurera quand il vous laissera tomber pour une autre, c'est vieux comme le monde, cette affaire-là, et ça n'empêche pas que ce soit pour un type comme ça qu'on pleure et non pour le pauvre gars pendu à la poutre de la grange paternelle, dans la tiède odeur d'étable, au début d'un maigre printemps, et que les pauvres vieux découvriront avant l'aube, parce qu'ils voyaient bien qu'il n'était pas rentré et que les bêtes faisaient du raffut dans l'étable, comme si elles sentaient la mort, oui, leur Johnny qu'ils contempleraient sans comprendre et qui semblerait leur sourire, le visage pas abîmé, calme, la langue point sortie de la bouche, tel que je le découvrirais, quelques mois plus tard, après que les deux vieux eurent laissé partir pour la ville ce fils à qui on n'avait pu donner des funérailles chrétiennes et dont il fallait se

résigner à oublier le corps qui ne pouvait reposer en terre consacrée, autant valait le léguer à la Science, n'est-ce pas, qu'au moins il serve à ça, qu'il ne soit pas né pour rien, lui qui n'avait pas voulu vivre, et qu'il expie de la sorte son geste, devaient-ils se dire tandis que le jeune mort passait de la morgue du comté au Canadien Pacifique par lequel il arriverait au laboratoire d'anatomie pathologique de l'université Laval, à Québec, entre nos mains ; entre les miennes, surtout, lorsque j'ai eu le courage de retourner à mes études et à ce cadavre dont les autres étudiants avaient, pendant ma courte maladie, sorti de l'abdomen, pour les disséquer, les organes auxquels le légiste de l'Alberta ou du Manitoba n'avait pas jugé bon de toucher. Ils me laissaient ce qui m'intéressait le plus et qui les avait conduits à venir me voir, à la maison, pour m'exhorter à me reprendre, me rappelant à moi-même et à ce dont je voulais tant sortir : ce monde de femmes, la folie de ma mère, la mienne aussi qui me guettait en ce corps où je me sentais tellement à l'étroit avant qu'un homme ne m'en délivre et que j'entreprenne de le comprendre, ce corps, ce n'était pas pour autre chose que j'avais entrepris des études de médecine : oui, pour étudier plus que pour pratiquer, de hautes études, le savoir pour le savoir, et tout le côté romanesque de la médecine, non pas à cause de ces personnages en blanc dont j'avais pu voir les figures héroïques sur la couverture de livres de poche français, à la librairie Pantoute ou dans les mains d'Emérentienne Martel, mais parce qu'il y a dans la médecine un grand roman du corps, un langage, et que j'aimais ce langage, que c'était la langue française que je dressais contre la mort, que je voulais nommer exactement le corps humain, jouissant, souffrant et périssable, pour me défendre ou me consoler de ce que je voyais au labo d'anatomie, même si j'avais fini par trouver un intérêt particulier aux muscles du visage, de la mimique, de la physionomie – à ce qui est à la fois le plus humain et le plus étrange : les orbiculaires des yeux et des lèvres, les releveurs des paupières, les obliques, les droits, le canin, le risorius, le buccinateur... Disséquer le visage est particulièrement difficile, sais-tu, les mains aussi qui se replient sous l'effet de la rigidité cadavérique ; et disséquant le visage de Johnny, c'était la vie que je recherchais. Je rêvais. Je sublimais à partir des masques de chair et de muscles obtenus par le bistouri et qui le faisaient ressembler peu à peu aux cires anatomiques du XVIII^e siècle, aux terrifiants dioramas de Ruysch avec leurs squelettes de fœtus dressés sur un décor de poumons et de morceaux d'abdomen, aux écorchés en papier mâché sentant le vernis et qu'a dû contempler Flaubert enfant dans l'ancien hôtel-Dieu de Rouen, ou encore à ces coupes de corps humains, lacis de veines, membres disséqués, peaux sans corps, et même un homme à cheval, réalisés à partir de cadavres embaumés et figés pour l'éternité dans du plastique transparent par un

médecin de Heidelberg. Je tentais de le réveiller, ce jeune mort. Je voulais avoir son visage avant qu'on en vienne à la boîte crânienne, lorsque le préparateur aurait scié la calotte et qu'on aurait sorti le cerveau : le pire, ce qui fait que la dissection tourne à la boucherie, à la violence guerrière, et qui me faisait horreur, moi qui avais été si impressionnée par l'armée fédérale patrouillant dans les rues de Montréal, quelques aimées plus tôt, à cause de la loi sur les mesures de guerre prises contre le Front de libération du Québec, et qui pensais, quand le regard d'un soldat se posait sur moi, un anglophone le plus souvent, que j'étais coupable de quelque chose dont j'allais devoir m'expliquer dans la langue de ma mère... Le reste, les membres supérieurs, les inférieurs, le tronc, les organes génitaux, le cou, tout ça pouvait donner l'illusion de la chirurgie et il était possible d'en conjurer l'effroi, après, par le plaisir, la libido absolue, la musique, le Champagne, du Dom Pérignon, quelle folie, n'est-ce pas, dont je n'ai jamais autant bu que cette année-là, et aussi par des promenades solitaires qui me menaient côte de la Fabrique, entre la porte Saint-Jean et le Petit Séminaire, rêvant devant la vitrine de la librairie Garneau, les tricots de chez Racine, les affiches de L'Empire, la pharmacie Livernois, les gâteaux de chez Kerhulu, les magasins Holt Rentrew, jusqu'à la rue des Remparts ou la terrasse Dufferin d'où je contemplais le fleuve, assise sur un banc, comme mon père, comme mes grands-pères, avec l'idée que seuls les hommes peuvent passer autant de temps à contempler un fleuve... Mais quelquefois, à midi, j'allais disséquer Johnny, toute seule. J'entrais dans la lumière étrange du labo. Le ciel était bas, neigeux. Je me dévêtais, j'enfilais le sarrau bleu et, seule au milieu de ces vingt cadavres dont la boîte crânienne était ouverte, je m'emparais des pinces, des ciseaux, d'un bistouri neuf, le Rouvière posé sur un lutrin, tout près, et je me penchais sur Johnny allongé sur le dos avec l'espèce de minerve qui lui maintenait le cou. C'était long, très long : une demi-heure pour dégager un petit muscle du visage de cet homme à présent méconnaissable mais dont je voulais à tout prix faire apparaître l'autre visage, le vrai, me disais-je, quelque chose qui soit plus près de ce que la brunette n'avait pas voulu voir que des planches d'anatomie de l'*Encyclopedia britannica* de mon grand-père Cleary : celui d'un jeune gars aux yeux entrouverts mais point boursoufflés par le formol qui donne à la plupart des cadavres des allures de Mongols, et aux lèvres si belles que j'ai approché ma bouche de la sienne, tout près, si près que je crois les avoir frôlées, même si c'est la réverbération de mon souffle sur sa bouche qui peut m'en avoir donné l'illusion sans pour autant m'empêcher de penser que j'ai vraiment senti leur douceur, leur extraordinaire douceur, comme je ne suis pas sûre d'en avoir senti de pareille sur les lèvres d'aucun homme, tu comprends, sans doute parce

qu'il restait entre celles de Johnny et les miennes l'infime distance de l'intention, du désir, de l'interdit... Tu trouves ça sentimental, trop romanesque ? Pense combien il était émouvant, troublant, déstabilisant, ce tête-à-tête avec le cadavre, pendant de si longues heures. Et avec ça l'urgence d'apprendre quelque chose de lui, et l'idée que si on n'apprenait rien de la mort, on donnerait la mort, vu qu'on sortait la plupart du temps du labo avec le sentiment que le mystère restait entier, qu'on était en quelque sorte gîlé par les limites du savoir, de la Science, que la différence entre expliquer et comprendre était trop grande et qu'il fallait chercher d'autres chemins de connaissance : on était si démuni, on en avait assez de la mort, l'écorché que je faisais surgir toute seule sous le bistouri ne m'en disait pas plus que ce que livraient les corps autopsiés, à l'hôtel-Dieu de Québec, où je me rendrais quelquefois, le jeudi, l'année suivante, pour les démonstrations faites par une femme aux beaux cheveux blonds, comme les miens, pour me plonger à nouveau dans un univers romanesque. Il y avait là des cadavres plus frais, dans lesquels on voyait tout, les lésions, les caillots, les tumeurs, comme en chirurgie, l'embaumement n'ayant pas figé ni sclérosé les tissus. Et je voulais voir ça, j'en avais besoin, je songeais à devenir chirurgien de la main, malgré le côté technique, trop physiquement technique, l'idée m'intéressant plus que sa réalisation répétitive, un peu comme Glenn Gould, tu le sais, à la fin de sa vie, n'avait plus besoin du piano pour jouer certaines œuvres, celles de Bach par exemple : il lui suffisait de se les représenter pour les entendre, les laisser chanter en lui. Et puis c'était trop réducteur : j'avais besoin des êtres, de leur histoire, de rêver sur d'autres Johnny ou sur cette belle femme autopsiée à l'hôtel-Dieu et à propos de qui j'entends encore la voix de la démonstratrice, une voix pleine, rayonnante, même, qui déployait dans une langue magnifique les paroles par lesquelles elle disait : « Ceci est une femme de quarante-deux ans, admise pour dyspnée progressive et hémoptysie, qui n'a pas répondu au traitement anticoagulant avec héparine et qui a succombé à une embolie pulmonaire massive dans la nuit suivant son admission. » Ou quelque chose de cet ordre, aussi simple et rythmé qu'un chant, entends-tu, l'entends-tu, cette langue française qui faisait de moi quelqu'un d'autre que ce à quoi me destinait l'anglais maternel : *illness*, *madness*, la folie, oui, celle qui naîtrait de l'abandon, de la répudiation dont me menaçait ma mère, et aussi mon incapacité à surmonter mon dégoût du corps malade et de la folie des autres, ce qui m'éloignait de la chirurgie comme de la médecine générale ou de la psychiatrie pour m'orienter vers une spécialité qui me ferait pénétrer à l'intérieur des gens sans avoir à les toucher, la radiologie, parce que c'est un métier du regard, qu'on passe sa vie devant le négatoscope, à scruter des radiographies, et que

ça a quelque chose d'abstrait vu que c'est un technicien ou un instrument qui touche les malades. J'en étais rendue à ce point de paradoxe que la chair morte que je disséquais me répugnait moins que la peau malade des vivants, refusant la fameuse imposition des mains pour m'en tenir aux images et aux mots : pythie, sainte, sorcière, et non pas guérisseuse, comprends-tu... Et puis la radiologie a une histoire récente, comme la psychiatrie, comme le Nouveau Monde. Marie Curie était, après tout, une héroïne de mon enfance ; elle a habité l'île Saint-Louis, comme Baudelaire, comme Robert Bresson, dont le *Procès de Jeanne d'Arc*, à seize ans, m'avait tenue éveillée, et en larmes, pendant plusieurs nuits, pleine du désir d'être sinon Jeanne d'Arc du moins de ressembler à l'actrice qui l'interprétait, Florence Delay dont j'enviais le beau, le pur visage ; et ce n'est pas pour rien que je me suis réfugiée ici, dans cette île, au milieu d'un fleuve, et que je passe mon temps à visualiser des choses invisibles, à lever le voile sur des organismes par des investigations non invasives qui préservent le corps en lui donnant, là encore, je ne sais quoi de romanesque. « Les plages pulmonaires sont normales. La biométrie du fœtus vu à l'échographie est harmonieuse pour le terme. » Ce genre de phrases que je répète cent fois par semaine, et que je ne me lasse pas de trouver belles, puisqu'elles font que ce métier n'est pas très éloigné de l'astronomie de mon grand-père Dupré, et que nommer le corps intérieur, c'est le restituer blanc sur noir, comme les constellations, le secret des os valant bien celui de la poussière d'astres, étant donné qu'on peut, par la radiographie des os et des articulations, tant que les épiphyses ne sont pas formées et les os pas encore scellés comme un destin, déterminer l'âge osseux et ainsi l'âge chronologique – ce qui fait des os un très singulier miroir du temps, n'est-ce pas ?

— Et Johnny ? ai-je fini par demander à la fin d'un silence pendant lequel Nicole était allée préparer du thé, tout bas, si bas que j'ai pensé qu'elle n'avait pas entendu ou que ma question était superfétatoire, sinon une sorte de blasphème, comme si le destin de ce jeune homme à qui elle avait inventé une histoire était de ne survivre que de cette façon, dans l'imagination de deux amants dont l'un ne l'avait jamais vu, même mort, et l'autre lui avait, plus de vingt ans auparavant, disséqué le visage au point de le rendre méconnaissable, plus anonyme encore qu'après avoir été renié par son père, son nom effacé de la page de garde de la Bible familiale et le corps abandonné avec l'autorisation, sinon la recommandation, d'en faire ce qu'on voudrait, livré pourquoi pas à cette Science à laquelle il pourrait être utile, lui qui n'avait pas cru en la miséricorde divine et qui

demeurerait à jamais parmi les hommes sous forme d'âme en peine, au heu de se retrouver à la droite du Père.

— Johnny ? avait fini par murmurer Nicole en revenant de la cuisine avec une théière de porcelaine blanche, et me regardant gravement comme si elle avait suivi la pente de ma rêverie et qu'elle eût deviné que je me demandais, comme la mère, ce qu'on avait fait du corps, puisque, dans quelque état qu'il fût, même aussi démembré qu'un dieu de l'ancienne Egypte, il fallait bien qu'il eût une fin, ce cadavre, les flammes de l'incinérateur ou la terre québécoise. Johnny m'a sauvé la vie, oui, m'a empêchée de me suicider, tout autant que mon fiancé, lequel en devenait presque jaloux... On a donné une cérémonie en l'honneur des cadavres, à la fin de l'année universitaire, avant qu'ils ne partent pour la fosse commune, puisqu'on ne les brûlait pas, à cette époque, comme on faisait pour les organes disséqués, les bandages, les instruments et ces gazes qui me hantaient depuis l'enfance et m'ont toujours fait penser à Lazare. Enterrés tous les vingt, ensemble, sous le sobriquet qu'on leur avait donné. Il faisait beau. Je me souviens du ciel où défilaient très haut de petits nuages blancs qui ne parvenaient pas à cacher le soleil. Toutes les équipes étaient là, devant le carré de terre : une centaine d'étudiants, quelques médecins, et les préparateurs, pour des funérailles au cours desquelles on a lu des poèmes, des épitaphes, quelques prières ; des funérailles qui n'avaient pas l'air tout à fait vraies, mais qui étaient notre seule façon de leur rendre hommage et de lutter contre les forces mortifères qui ne nous laisseraient jamais en paix, nous le savions, nous qui frissonnions dans le soleil, rendus à nous-mêmes, c'est-à-dire à la perspective d'avoir nous aussi à mourir, songions-nous dans ce bel après-midi de juin où il nous semblait que nous n'avions rien appris, aussi ignorants qu'avant d'être descendus là où il n'est pas possible d'aller plus bas et sans être parvenus à pénétrer plus avant dans le secret qu'ils emportaient sous terre, Johnny et les autres cadavres... Et maintenant je vais dormir, oui, dormir vraiment, je suis fatiguée, si fatiguée, tu comprends... Étends-toi près de moi, si tu veux. Allonge-toi, je te fais de la place, viens, viens contre moi, prends-moi dans tes bras, endormons-nous, mon amour, entrons ensemble dans cette bonne nuit...

Ces paroles, ces moments du récit par lesquels elle avait entrepris (d'entrée de jeu, mais plus précisément dans ce qu'il me faut à présent appeler les derniers temps) de me livrer sa vie tout entière et par là, peut-être, de me lier davantage à elle, je me les suis rappelés quelques semaines plus tard, le jour de l'éclipse, en la voyant se lever pour aller préparer une théière de ce même thé de Chine vert qu'elle aimait tant et que je l'ai regardée boire en me souriant enfin : l'éclipse était terminée et Nicole vivante. Elle m'a tendu la main, une main amoureuse mais encore trop lasse pour que je n'y sente pas, sous la chaleur humide laissée sur sa peau par les objets qu'elle venait de manipuler, la froideur de l'étrange sommeil dont elle sortait, une main qui semblait retenue ou happée par ce sommeil : non pas Nicole tout entière mais sa seule main, si bien qu'il m'est venu à l'esprit l'expression irrésistible de « main de nuit » et qu'il m'a fallu abandonner Nicole à cette nuit qui n'avait maintenant plus rien d'inquiétant, puisqu'elle n'était plus qu'une heureuse hésitation entre la nuit et le jour, et dont seul, peut-être, le titre du sextuor d'Arnold Schönberg *La nuit transfigurée* pourrait donner une idée.

Je ne me suis pas allongé à côté d'elle. Une tout autre nuit m'appelait, si on peut appeler ainsi la torpeur procurée par le vin, c'est-à-dire le sommeil farouchement solitaire de la sieste. Je l'ai regardée s'endormir, du moins fermer les yeux, car je ne la croyais pas de celles qui peuvent s'abandonner au sommeil comme ça, avec ce qu'elle venait de remuer en elle, pendant des heures, et qui lui tirait des larmes. Je les ai vues, ces larmes, en me penchant sur sa joue pour l'embrasser tandis qu'elle se tournait légèrement de l'autre côté, comme pour me refuser ses lèvres, sans doute parce que je sentais le vin. Je retrouvais le dur, l'austère profil qui m'avait tant inquiété, tout à l'heure, et qui maintenant m'étonnait, me faisait comprendre que quelque chose se produisait dont l'éclipse et les moments que Nicole me livrait de sa vie, depuis quelque temps, étaient les signes annonciateurs, et que si ce n'était pas ce jour-là qu'elle devait mourir, il n'en était pas moins évident – une évidence qui avait l'énigmatique beauté d'une nudité surprise – qu'elle avait noué avec sa propre fin un pacte dont je connaissais depuis longtemps la nature mais à la possibilité duquel je ne pensais pas, que je ne prenais peut-être pas au sérieux, et à propos de quoi je me refusais à donner le nom de suicide, trop cru, maléfique, même, et qui ne serait pas une seule fois prononcé entre nous, non plus que (sauf dans la douce et tendre ironie du vocatif) celui d'amour.

Je pouvais donc la laisser à son endormissement, finir mon verre, m'en verser un autre, grignoter le pain aux raisins, attendre qu'elle se soit complètement tournée du côté opposé au jour, me découvrant davantage ses larges, ses belles hanches qui ne porteraient pas d'enfant et dont le balancement, lorsqu'elle marchait, avait quelque chose d'excessif, de provocant, rien de vulgaire, pourtant, obéissant autant à une conscience très précise de sa beauté qu'au mouvement ondulatoire suscité par sa grande taille et ses chaussures presque toujours à hauts talons, qui donnaient l'impression qu'elle dansait en marchant, un peu comme ces actrices des années 50 et 60 qu'elle allait admirer dans ces cinémas de Montréal aux noms étranges et fabuleux, Le Séville, L'Eve, L'Élysée, Le Midi-Minuit et Le Rialto – ce Rialto qui faisait dire à sa tante Mary, une des sœurs de sa mère, qu'on ne ferait rien de bon d'une fille *educated at the Rialto* ! Et rêvant, Nicole, non plus à la fraîcheur de Julie Andrews dans *The Sound of Music*, le premier film qu'elle soit allée voir seule, un dimanche, dans sa petite jupe plissée à carreaux et son manteau en *camel hair*, mais aux battements de cils d'Elizabeth Taylor, à la moue de Brigitte Bardot, aux hanches de Sophia Loren, et à tous ceux pour qui ces belles battaient des paupières, boudaient, minaudent, se déhanchaient, et dont les noms ne devaient pas franchir la porte des lèvres, disait auntie Mary : des noms sous d'autres noms, des secrets qui lui paraîtraient dérisoires lorsque à dix-sept ans elle verrait, à L'Empire, côte de la Fabrique, à Québec, *Cris et chuchotements*, ce grand poème du silence traversé de murmures et de hurlements qui la tiendrait éveillée toute une nuit, non plus dans l'espèce de ravissement où l'avait plongée la *Jeanne d'Arc* de Bresson, mais terrifiée, la bouche ouverte sur le vide, disait-elle, comprenant qu'on ne meurt pas seulement en s'endormant, comme sa grand-mère Dupré, quelques années plus tôt, à Saint-Romuald, en face de Québec, sur l'autre rive, dans un sommeil de conte, dans le lointain, la quasi-abstraction de ce qui a lieu non seulement de l'autre côté du fleuve mais ailleurs, de l'autre côté de toute chose, dans ce qui devient récit familial, légende, grand-mère Dupré morte dans son sommeil, sans souffrir, avait-on dit, montée tout droit au ciel et se penchant de là-haut comme à un balcon pour contempler ceux qui restaient, avec un amour qui était au-delà de l'amour.

— Et pourtant, avait ajouté Nicole, ça n'était pas possible, un tel amour, ça n'aurait pas pu tenir à l'intérieur d'un vivant, ça l'aurait tué, un amour qui traverse un fleuve incomparablement plus large que le Saint-Laurent, et qui nous aurait fait pleurer toutes les larmes de notre corps, comme elle aurait dit, cette Alice Dupré qui venait de mourir et dont la mort m'attristait tant que ma mère avait dû me chanter, plusieurs soirs de suite, ce qu'elle faisait si rarement, *My Wild*

Irish Rose et *My Bonnie Lies Over the Océan*, et d'autres chansons irlandaises, d'une voix que je ne lui connaissais pas et qui me la rendait presque étrangère, ou familière à force d'étrangeté, accentuant le sentiment de séparation que j'éprouvais devant elle, si bien que j'ai sangloté de plus belle et que je l'ai regardée comme si elle était le yabe en jupons, oui, le diable, sa propre impossibilité à m'aimer me rendant incapable d'aimer vraiment, ou d'aimer comme tout le monde, de vivre comme tout le monde, et qu'il faudrait bien appeler folie et qui faisait que l'amour qu'Alice Dupré continuait à nous témoigner depuis les balcons du ciel me paraissait incroyable, inacceptable même, une morte contre une vivante qui était ma mère, my own mother, unbelievable, you know, surtout quand *Cris et chuchotements*, quelques années plus tard, m'a placée devant la même chose : la coïncidence de l'amour et de la mort, death and entrances, a sad little girl suddenly grown up and becoming beautiful in front of the dark door, oui, placée devant l'irréparable qui faisait brusquement de l'enfance quelque chose d'aussi bref que l'été québécois...

J'ai fini mon verre de vin. J'aurais pu rester là, à me remémorer ce que je savais de la vie de Nicole tout en veillant sur le sommeil de cette petite fille trop brusquement poussée devant la porte sombre et qui reposait à présent devant moi, sur l'océan de ses draps, dans une odeur de rose sauvage. J'aurais pu m'allonger et m'endormir non pas en homme qui partage la couche d'une femme, mais, si j'ose dire, en m'allongeant à mon tour dans ma propre enfance. Or je ne voulais pas dormir. Ma semi-ivresse me dictait autre chose, je ne savais pas très bien quoi, même si je pouvais me dire qu'il ne s'agissait pas de jouir d'une femme, en tout cas pas de Nicole, que j'ai laissée à son sommeil d'enfant, me levant sans bruit, repassant la saharienne récemment offerte par la jeune femme avec qui je venais de nouer une relation aussi tendre qu'énigmatique et dont Nicole était, je crois, un peu jalouse, feignant du moins d'être irritée par cette saharienne dont elle prétendait qu'elle ne m'allait pas et que j'avais en entrant installée sur un cintre et accrochée à ce long porte-manteau auquel pendait presque toute sa garde-robe, selon un ordre que je pourrais dire musical, tant Nicole était sensible à tout ce qui touche à l'œil et au mouvement : la texture et l'allure, le grain et la ligne, et dont la complexité quasi rythmique se retrouvait, me disais-je, dans cette garde-robe dont l'énumération aurait eu pour elle quelque chose d'aussi long et rigoureux que la liste des vêtements de poupées de Madeleine et de Camille, dans *Les petites filles modèles*, qui l'avait tant fait rêver avant d'en venir à ce qui recouvrait le corps de sa mère et de sa grand-mère Cleary : non seulement leurs parfums (« Was it Joy, de Patou, or Ma griffe, de Carven, or both of them mixed with the smoke

of *Black Cat* and *Craven A* ? » se demandait-elle), mais surtout la chaleur habitée de leurs jupes à plis, twin-sets, manteaux de fourrure, petites robes droites que la mère cousait à partir d'un même modèle et déclinait dans diverses matières et couleurs, habillant quelquefois une poupée avec les retailles et les filles toujours de la même sorte de jupes plissées en viyella, avec des plaids très classiques, des manteaux en laine bleu marine, tout ça très anglais, très écolière sage, alors que la petite Nicole rêvait de s'habiller comme sa mère, quand celle-ci sortait, avec ses bas, ses jarrettières, comme elle disait en traduisant son anglais *garter*, qui évoquait pour elle l'ordre des chevaliers anglais de la Jarretière, alors qu'il s'agissait d'une sorte de gaine à jarretelles, et ses jupons, ses robes en crêpe de soie ou en shantung turquoise ou jaune dont Nicole garderait le goût, comme de l'ensemble des vêtements des années 60 dont je pouvais voir quelques pièces, dans sa penderie à ciel ouvert. Par exemple une cape de velours noir à capuche, une autre en loden autrichien, un manteau en laine noire bouclée garni d'un col de lapin blanc et de gros boutons en forme de pastille, deux ou trois vieux imperméables Burberry's chinés aux puces, dont un acheté à Rome et d'un beige rosé biscuit qui lui faisait songer à certaines façades italiennes, façon pour elle, peut-être, de porter les couleurs d'un de ses amants italiens qu'elle allait retrouver de temps à autre, à Venise, Viterbe ou Naples.

J'ai regagné la pénombre du couloir où l'odeur de la lessive qui y séchait d'ordinaire m'a manqué : une privation soudain si insupportable que j'ai été sur le point de me mettre à pleurer comme un enfant, de me retourner vers la porte que je venais de claquer le plus doucement possible et d'y tambouriner, de supplier Nicole de m'ouvrir, de m'expliquer pourquoi elle n'avait pas fait de lessive, ce jour-là, pourquoi j'étais ainsi abandonné, privé de l'odeur de lavande, de cette extraordinaire fraîcheur que toute femme peut apporter à notre front, au front des hommes qui se retrouvent seuls dans la pénombre d'un palier, au début d'un après-midi d'été, aussi perdus que dans ces couloirs de l'enfance à l'extrémité desquels il y a toujours un vitrail inaccessible comme le sera, plus tard, voire dès l'enfance, quelque succès qu'on s'imagine avoir auprès des femmes, le grand corps féminin.

Je me suis ressaisi. J'ai même ri, tout doucement, puis j'ai descendu l'escalier en réactivant mon téléphone mobile : l'écran m'indiquait qu'on m'avait laissé quatre messages. Je ne les ai pas écoutés, ne voulant pas entendre d'autre voix avant d'être rentré chez moi, par le pont de Sully et le boulevard Henri-IV où, le long des hauts murs de pierre bosselée des bâtiments de la Garde républicaine, une autre odeur, celle des écuries, subtil remugle de paille et de crottin montant par les soupiraux, m'a ramené à ma jeunesse siomoise et aux

souffles puissants des étables où j'allais, l'hiver, me réchauffer en regardant les derniers paysans soigner leurs bêtes et se plaindre en patois de l'étrangeté qu'il y avait à ne pas avoir de successeurs, de voir que la terre sur laquelle des générations avaient peiné allait se retrouver abandonnée, démantelée, replantée de sapins qui ne produisaient que de l'ombre et de l'humidité, et que c'était la première fois que les choses s'arrêtaient là, non pas à cause d'une guerre ou faute de descendants, mais parce que plus personne ne voulait faire ça : se plier vers le sol, sentir la terre, la bête, la sueur, le fumier.

Chez moi, j'ai baissé les stores et tiré les rideaux de la chambre, puis je me suis allongé sur le lit, oubliant les messages et le téléphone dans la poche de ma saharienne pendue dans l'entrée, songeant que la position et l'orientation de mon corps étaient à peu près semblables à celui de Nicole : à l'ouest, comme un gisant médiéval, comme si mon optimisme avait été excessif et qu'elle et moi n'en eussions pas encore fini avec la mort, ce jour-là, qu'il nous fallût dormir en plein jour, d'une façon ou d'une autre, et que nous dussions sortir du sommeil tout autres que nous n'étions, heureux et délivrés. Ce n'était pas la mort terrifiante et nue de *Cris et chuchotements*, ni le martyr mystique de Jeanne d'Arc, ni la mort solitaire de Céline Soudeils, revenue expirer à Siom sans qu'on sache pourquoi, trente ans plus tard, dans la maison des Geniettes, auprès de cette mère qu'elle avait fuie à l'âge de douze ans, et en m'abandonnant, faut-il que je le redise, que je remue encore ça, nostalgie, naïveté, illusion, paradis sans couleur ni porte de bronze doré derrière laquelle retrouver la cavalière imaginaire d'un faux roman russe confondant la steppe et le plateau de Mille vaches... C'était plutôt la mort dont Nicole m'avait parlé, quelques jours plus tôt, au téléphone, à propos d'un film de Dreyer qu'elle était allée voir, seule (« Parce que c'est le genre de film qu'on ne peut voir que seul », avait-elle ajouté), et dans lequel un simple d'esprit, un innocent, se place devant le cercueil d'une jeune femme morte et lui intime l'ordre de se lever, lui fait rouvrir les yeux, et se relever, cette femme en ses blancs habits d'épouse trépassée, dans une famille de paysans d'un coin désolé de la côte danoise. Oui, la toute-puissance de la parole et de l'innocence qui avait tant ému Nicole, ce pouvoir salvateur qu'elle aurait peut-être attendu de moi, ce jour-là, si l'éclipse lui eût été fatale, elle à qui je n'ai jamais demandé si elle avait la foi et moi qui ne crois pas en Dieu mais à qui elle a toujours trouvé une manière d'innocence, sans doute parce que je suis musicien, que j'ai grandi dans un ancien presbytère et qu'on n'habite pas en vain dans un lieu de ce genre, qu'il n'était pas possible que les ombres de ces vieux curés de campagne ne soient pas revenues, la nuit, incliner sur mon lit d'enfant leurs visages à la fois terribles et bons, et que je n'en aie pas reçu quelque chose, de cette dureté, de cette bonté, de ces pouvoirs

que je ne manquais pas de leur attribuer et dont Nicole me pensait investi, la musique ayant, selon elle, à voir exclusivement avec le sacré – les danses profanes auxquelles elle se livrait n'étant qu'une façon de se souvenir des transes des anciens dieux qui avaient régné sur le monde avant d'en être chassés par la Parole du Christ.

Sans doute mon téléphone a-t-il sonné plusieurs fois dans la penderie. Je ne me suis levé ni pour répondre ni pour le placer en position de veille. Il ne me déplaisait pas qu'on ne sache pas où j'étais, que ça sonne dans la penderie comme dans l'obscurité d'un tombeau et que la messagerie vocale se mette en marche, enregistre des paroles qui m'auraient paru, si je m'étais donné la peine d'aller les écouter, portées par une voix qui se fût adressée à moi depuis un autre monde. Et puis je ne me suis jamais trouvé assez d'importance pour croire qu'on veuille me joindre à tout prix et qu'il me faille répondre dans l'instant, ni organisateur de concerts, agent, compositeur, musicien, élève ou femme – pas même la jeune femme qui venait, comme on dit, d'entrer dans ma vie et se plaignait déjà de rester sur le seuil, redoutant probablement de comprendre qu'on ne peut pénétrer plus avant dans l'existence d'un homme tel que moi. Ni cynique, ni frivole, encore moins un collectionneur de femmes, mais un musicien solitaire, une sorte d'indifférent, un type entre deux âges, ni désabusé, ni désespéré puisque je ne me suis jamais soucié de découvrir un sens à l'existence, l'ayant liée, mon existence, à la musique instrumentale parce que je savais qu'il n'y avait rien au bout des chemins de l'amour, pas même l'espoir de retrouver la fillette qu'on aime à douze ans et qui s'enfuit pour toujours sur un cheval imaginaire, oui, aussi innocent que pénétré de la vanité de tout ce qui n'a pas trait à la musique, au sexe ou à la conversation, et en cela, probablement, supérieur aux autres hommes, et m'efforçant de ne pas faire trop mauvaise figure parmi eux. Je m'en tiens à l'honnêteté qu'il y a dans tout métier et aux femmes que me vaut le prestige lié à la pratique d'un instrument – fût-il, comme l'alto, le plus méconnu des cordes, l'instrument des violonistes ratés, le parent pauvre, l'accompagnateur, le bouche-trou entre les violons et les violoncelles, et l'altiste celui qu'on a toujours envie d'assassiner après le chef d'orchestre, disaient en plaisantant mes condisciples du conservatoire de Toulouse, où j'étais allé étudier lorsque le petit professeur d'Ussel m'eut montré tout ce qu'il savait, m'ayant par exemple fait travailler les passages difficiles à des vitesses, à des rythmes et dans des tons différents afin de ne rien jouer en public que je ne sois capable d'exécuter dix fois plus vite et plus fort pour donner au public le sentiment d'une infinie réserve de puissance, disait-il en souriant, lui qui, violoniste de formation, n'a

jamais joué d'alto devant moi, me laissant seul, d'entrée de jeu, pour me faire comprendre que le musicien est toujours seul, aussi seul et aussi pauvre que Job sur son fumier, et me montrant les exemples au violon ou au violoncelle, sous le prétexte que j'avais à trouver mon propre son, et cultivant cet instrument comme un exercice spirituel pour lequel il avait transcrit les *Sonates et Partitas pour violon seul* de Bach, ne se consolant pas de ce que le Cantor n'ait pas écrit pour l'alto, qu'il aimait et pratiquait, une œuvre semblable à ces *Sonates* ou à ces *Suites pour violoncelle seul* dont il m'a donné le goût et qui me font rêver non pas de la gloire (« La plus belle des musiques est-elle digne de la plainte de Job ou des lamentations de Jérémie sur la destruction de Jérusalem ! » s'exclamait mon vieux maître), mais qu'il me soit donné de connaître, par exemple, ce qui est arrivé au violoncelliste Pierre Fournier, en 1974, dans l'église Saint-Michel-de-Cuxa, lorsque, après une exécution de ces *Suites*, le public s'est levé comme un seul homme et est demeuré là, debout, dans un silence extraordinaire.

Rêve d'enfant. Rêve de l'adolescent que le petit professeur juif a regardé partir avec une sorte de tristesse, je crois, ayant trouvé en moi non pas une filiation mais une justification au fait d'être venu s'installer à Ussel (par quel hasard, décision ou fatigue : je ne lui ai jamais demandé, persuadé que le secret est la meilleure façon de supporter les autres et de leur rendre tolérable notre propre personne), et, à travers moi, peut-être (et bien que je ne fusse, m'avait-il répété en souriant, ni enfant prodige, ni juif, ni membre d'aucune franc-maçonnerie ou minorité susceptible de me faire valoir, mais fort de mon seul talent, moi qui avais comme il disait ajouté à mon cœur les quatre cordes de l'alto), le lien entre Paul Hindemith, dont il avait été l'élève, à Berlin, et un futur où il pressentait que l'alto allait se développer. Un futur où il ne serait pas, lui qui, pour avoir réchappé d'un événement qui était autre chose qu'un événement et dans lequel l'humain s'était nié dans l'Homme, vivait dans une sorte de présent auquel il avait le sentiment de ne pas appartenir tout à fait, sursitaire, imposteur ou quasi-fantôme, avait-il murmuré le jour où je suis parti pour Toulouse, sur le gravier lie-de-vin de la gare des Buiges où nous regardions manœuvrer un train chargé de troncs d'arbres, s'adressant à moi comme si je n'étais plus tout à fait là, moi non plus, tandis que mes parents et Laure, ma plus jeune sœur, se tenaient un peu à l'écart, près de la lampisterie, après m'avoir embrassé, et qu'il me disait que j'allais avoir à me faire ma place, que ma vraie famille portait non pas le patronyme de Feuillie mais celui, innombrable, de Leclair, Telemann, Berlioz, Brahms, Walton, Bartok, Milhaud, Britten, Schnittke, Ligeti et tous les modernes qui écrivent pour l'alto, murmurait-il sur ce quai de gare quasi désert où c'était bien la seule

fois qu'on entendrait sonner de tels noms. Tout un répertoire, n'est-ce pas, qu'il ne tiendrait qu'à moi d'illustrer, avait-il ajouté, avec cet instrument qui n'a, je le savais maintenant, ni le brillant *virtuoso* du violon ni le pathos du violoncelle, encore moins la dimension méditative de la viole de gambe, mais qui est un bel instrument à la voix automnale, un passeur à la fois viril et féminin, apte à susciter l'émotion sans la revendiquer, un peu distant et par là très moderne, d'une chaleur maternelle ou plus sèche selon qu'il est de facture italienne ou française, qu'il répand le son ou tend à le garder si sa table est plate ou courbe ; un instrument capable d'évoquer les disparus, pensait le petit homme dont je ne donnerai pas le nom, lui qui m'avait dit un jour qu'un nom n'est qu'une formule incantatoire par laquelle on croit évoquer quelqu'un, alors que nous ne sommes que l'écho du nom imprononçable de Dieu.

« Mon nom, ma personne, à mon âge tout ça n'a plus d'importance ; c'est ce que je vous ai appris qui compte », avait-il fini par dire, me voussoyant comme au premier jour, aimant dans la langue française ce pluriel de politesse qui n'avait pas selon lui la fadeur démocratique de l'anglais, lequel était, avec le français, la seule langue qu'il consentît encore à parler, ayant renié le polonais et l'allemand, me suis-je rappelé en le voyant tourner ses regards vers les hauts sapins de la route de Siom, à l'horizon.

L'autorail sentait le tabac brun, le collégien mal lavé, le vieillard et ce relent d'étable qui traînait encore, à cette époque, sur ces lignes rurales. J'avais l'impression de quitter un monde effroyablement ancien, condamné, dans lequel j'avais été peu ou prou méprisé. Mon maître m'avait serré la main en silence. Il avait l'air un peu gêné, misérable, déplacé, sur ce quai de gare : un survivant, ai-je pensé sans peut-être comprendre vraiment ce que je me disais, moi qui n'avais jusque-là connu que le granit, le brouillard, les longs hivers, le repli sur soi dans un village où les morts semblaient vivre au milieu de nous autant que les derniers vivants. Je descendais vers une ville de brique rose et violette, après avoir passé bien des heures enfermée dans un cabanon de jardin que mon père avait fait bâtir par Chabrat, le charpentier de Siom, étouffant en été et, le reste du temps, chauffé par un radiateur électrique dont la chaleur m'engourdissait. C'est là que pendant des années j'ai manié l'archet, les yeux fixés sur les doigts de cette main gauche dont je ne pensais pas qu'ils deviendraient si prompts à l'ennobler, cette main qu'à l'école on nous avait appris à mépriser et dont Yvonne Piale, l'institutrice des Buiges, disait qu'elle n'était pas même bonne à s'essuyer les fesses. Et, comme me l'avait dit

mon maître, je comprenais que ce qui était à voir (pour peu qu'il y eût quelque chose de particulier à voir, quelque chose qui relevât de ce que les humains s'accordent à juger digne de contemplation) se trouvait en moi et non à l'extérieur, autour de moi (le jardin de mon père, l'étroite vallée de derrière avec le pont sans arche qui sépare le lac de l'étang du curé, et le cimetière, sur la plus haute colline, au-dessus des champs où déjà ni Berthe-Dieu, ni Chadiéras, ni Orluc ne menaient plus de vaches, vu qu'ils avaient renoncé à la terre, comme tant d'autres, et qu'il n'y avait plus que les bêtes d'Arbiouloux qu'on voyait paître librement dans les grands prés, de l'autre côté du lac, et dont j'ai souvent suivi du regard, en travaillant, les déplacements, trouvant dans leur lenteur et la logique hasardeuse ou solaire de leur errance je ne sais quel apaisement, et même, comment le dire autrement, une sorte d'encouragement). Et encore ne s'agissait-il pas de ma petite personne mais de ce qui est commun à l'humanité tout entière, à tout le moins partageable par quelques-uns, vivants ou morts, m'avait expliqué mon maître, sur le pas de sa porte, lorsque je suis passé du collège des Buiges au lycée d'Ussel et que c'est chez lui que j'ai pris mes leçons, dans la petite maison qu'il louait à l'entrée de la ville, sur la route de Bort-les-Orgues, ayant trouvé là non pas la Terre promise mais un lieu où achever le temps qu'il lui aurait été donné de survivre, aurait-il pu dire, avec au loin les neiges des monts d'Auvergne qui valaient bien les hauteurs enneigées de l'Hermon, m'avait-il laissé entendre, un autre jour, dans un étrange murmure qui me laissait penser que la Terre promise ne se trouve pas ailleurs qu'en nous-même, et que la musique est le chemin non pas de l'amour mais de cette terre à laquelle on n'arrive sans doute jamais mais où tout nous appelle, les vivants et les morts, et les voix de ceux dont la musique est le seul, le frêle, l'impalpable écho :

« Vous les entendrez vous aussi, ces voix, vos voix, un jour elles seront là, elles sont déjà là, en vous... »

Oui, je les trouverais, je les entendrais, dès lors que j'y aurais renoncé, que se seraient apaisées les terreurs de l'enfance, de la grande nuit siomoise, et le chagrin d'avoir été abandonné par Céline Soudeils et de n'avoir été aimé par personne, même s'il est toujours extraordinaire qu'un enfant ne soit pas aimé, qu'il soit élevé avec une justice qui n'est pas celle de l'amour : alors, oui, j'entendrais quelle plainte passerait par moi, de quelle ténèbre sortirait la clarté que je pourrais appeler ma voix, faute de mieux, et dont j'allais avoir la révélation au cours de la première année que je passerais à Toulouse, dans la maison d'une vieille dame apparentée aux Berthe-Dieu, M^{me} Fabre, chez qui j'ai demeuré pendant mes études au conservatoire de la ville.

On voit avec quel romantisme j'interprétais ce que je pensais être

la philosophie de mon maître et qui n'était rien d'autre, chez lui, qu'une façon de se tenir à égale distance de l'ironie et de la piété, voire de se méfier des pouvoirs de la musique, laquelle suscite, fait entendre, ou apaise en nous ce qu'il faut bien appeler des voix qui ne sont très souvent que l'ombre de ce que nous souhaiterions entendre : à peu près ce que les vessies sont aux lanternes. J'avais dix-sept ans, me répétais-je dans l'autorail, et je ne rêvais que de mes vingt ans, comme si cet âge était celui auquel tout devait m'être donné : une sonorité qui me soit propre, une gloire mesurée et les femmes, ces femmes qui me promettaient un territoire aussi merveilleux que celui qui s'étend sous les neiges du mont Hermon, en Galilée, et dont parlait mon vieux maître. Je ne tarderais pas à savoir qu'ils sont, ces vingt ans, un âge cruel, une triomphale entrée dans le temps, c'est-à-dire dans une autre solitude que celle de l'enfance, qu'il n'est d'autre Terre promise que celle que le temps nous impartit, que le temps nous dicte sa loi, à moi comme à tous ceux qui tentent de ruser, d'établir avec lui un pacte que l'art ne rend pas plus fiable ou plus clément, surtout si on se contente, au bout de cinq années d'études, d'un prix d'alto décroché dans un conservatoire de province, la musique étant une façon de moudre le grain par lequel on meurt de faim.

Une autre solitude, donc : celle, paradoxale, de cette vie qu'il me restait à vivre. Mon père disait qu'il fallait la gagner, et son père employait l'expression « gagner son pain », comme si une vie pouvait se gagner, m'avait dit mon maître en me faisant remarquer, avec son accent de nulle part, que c'était une faute de français, qu'on peut en effet gagner son pain mais certainement pas sa vie, pas ce qui relève du destin ou de la main de Dieu. Les temps changeaient. Mes sœurs s'étaient mariées, vivaient ailleurs. La petite fabrique de contreplaqué des Buiges n'était plus rentable, mal adaptée au marché, mal gérée, peut-être, si bien qu'entre une affaire qui battait de l'aile et un fils qui ne savait que battre la mesure après avoir passablement battu la campagne, murmurait-on à Siom, mon père avait dû chercher ailleurs, non pas du côté de la terre, mais dans le courtage d'assurances, puis dans le commerce du vin, comme son beau-père, qu'il accompagna puis remplaça dans ses tournées en Belgique et en Hollande, où il représentait une grande maison de bordeaux.

Et moi, à vingt ans, n'ayant pas eu de jeunesse, déjà plus vieux que ceux de mon âge, avec pour toute fortune la maîtrise de l'alto et une mine ténébreuse dont je n'avais pas besoin de jouer pour qu'elle m'attirât la faveur des femmes, je ne me souciais que de la voix dont j'avais eu la révélation, à dix-sept ans, au cours de ma première année d'études : une voix singulière, qui m'a tiré des larmes, un soir où, dans ma haute chambre de la rue Jacques-Labatut, à Toulouse, je travaillais la *Romance pour alto* de Max Bruch – une musique pour laquelle je

n'avais qu'une médiocre estime, mais bien écrite et qui, comme tant de musiques de second plan ou comme les chansons populaires, est douée de propriétés quasi médiumniques.

J'étais là, dans cette chambre presque obscure, à 9 heures du soir, un vendredi de février. Le vent soufflait dans la rue déserte. Je ne songeais à rien de précis. La *Romance* de Bruch n'évoquait pour moi nulle image, aucun de ces sous-bois dont la lumière crépusculaire baigne les *Sonates* de Brahms pour alto et piano, ni l'atmosphère lunaire et hivernale de celle de Chostakovitch. Je travaillais comme je le faisais depuis bien des années, exécutant scrupuleusement mes exercices, déchiffrant, apprenant par cœur, surmontant peu à peu les difficultés avec la fureur rentrée de mes ancêtres laboureurs, faucheurs, forestiers, qui ne cédaient à la fatigue qu'une fois le champ retourné ou fauché, le bois à terre, les branches séparées des troncs et réunies par ordre de grosseur, les troncs sciés et soigneusement empilés à l'entrée de la clairière, laissant aux femmes le soin de ramasser la branchaille restée sur place pour la lier en fagots.

Je ne voyais donc rien, je ne regardais rien et soudain j'ai été dans le temps, projeté dans ce que j'ignorais être le temps et que la plupart des hommes découvrent d'ordinaire entre les cuisses d'une femme : non pas entré en paradis, comme on pourrait le croire, mais expulsé de ce seul paradis qu'est l'absence de temps, c'est-à-dire l'enfance. Les femmes ne nous délivrent que de l'enfance, et c'est en vain qu'on espère la retrouver entre leurs bras puisque ce n'est pas nous qu'elles veulent : non pas l'homme avec son intolérable nostalgie de l'enfance, de la mère, de l'absence de temps, mais ce qu'il a entre les jambes, sa semence, cette liqueur qui a la couleur de la Voie lactée dans la nuit étoilée et qui rend le ventre des femmes aussi vaste et profond que le ciel nocturne. Je n'étais pas ce ciel nocturne. Je n'étais pas le temps et je n'avais rien à attendre de l'autre sexe : je l'apprendrais le jour de mes dix-huit ans, grâce à mon père qui, revenant de Bordeaux, était passé par Toulouse pour voir si tout allait bien, comme il disait, et m'avait demandé si j'étais encore puceau. Je l'étais. Je le lui ai dit. Aurais-je d'ailleurs pu répondre autre chose à un homme dont il n'était pas difficile de comprendre qu'il était lui aussi terrifié par le temps et qu'espérant apaiser cette terreur dans d'autres bras que ceux de ma mère il cherchait à nouer une complicité qui me désarmait, me répugnait, même, et dès lors m'emmenant, moi dont la semence n'avait jusque-là coulé que malgré moi, à la faveur de rêves qui me laissaient au matin un sentiment de défaite, plus soucieux de frotter du crin que ce qui se dressait entre mes jambes, me conduisant donc vers une fille publique, ne me laissant pas le choix de la fille ni celui de refuser, me remettant à une grande blonde, un soir, en pleine rue, avec assez d'argent, semblait-il, pour que celle-ci me jouât ce

qu'elle appelait le grand jeu et fît de moi un homme, dans un studio dont je me rappelle la couleur, le même rouge sombre que ses sous-vêtements, et qui le devint, un homme, avec si peu de plaisir que je n'ai pas cherché tout de suite à le retrouver ni espérer en accroître l'intensité, les jeux étant faits et moi réduit à constater que ce n'était que pour ça, cet infime frémissement du temps, que les hommes et les femmes s'affrontent à l'arme blanche.

Révélation qui pesait bien peu en regard de celle qu'il m'avait été donné de connaître, quelques semaines plus tôt et dont je n'aurais pour rien au monde parlé à mon père. Je dois à la vérité de lier ces deux événements, comme si la révélation avait eu lieu en deux temps et que la grande blonde payée par mon père n'avait fait que prêter figure humaine à ce qui ne s'était jusque-là manifesté que dans les songes et qui ne pouvait ainsi qu'être la face trop évidente et banale du mystère devant lequel je m'étais trouvé, j'y reviens, dans la nuit venteuse de février, au deuxième étage de cette maison où on respirait un mélange de cire, de compote, de tisane et d'eucalyptus, et dont je ne sortais que pour mes cours au conservatoire, quelques concerts à la Halle aux grains, des promenades au jardin du Grand Rond, le long du canal du Midi, dans les allées Jean-Jaurès, ou alors remonter vers le haut plateau limousin, à Siom, chez mes parents, pour des vacances au cours desquelles je ne faisais rien d'autre, dans mon cabanon, au fond du jardin, que ce à quoi je m'occupais dans ma chambre toulousaine : travailler mon alto, non plus avec l'opiniâtreté d'un garçon de charrie mais comme si ma vie en dépendait, vu que j'étais entré dans le temps, que je ne pouvais faire autrement que de jouer, ne sachant rien faire d'autre, d'ailleurs, et ne voulant pas décevoir mes parents, me disant qu'il y avait à présent entre mon instrument et moi une relation bien singulière, quelque chose qui ne résulte d'aucun travail, un son, une voix qui m'était propre et de laquelle je m'étais imprégné très jeune, mais dont la révélation ou la conscience ne m'avait pas été donnée d'emblée, mais, comme souvent, à la faveur d'un événement inattendu, inopportun même, sans rapport apparent avec la musique ; ou alors par un banal morceau, comme en cette nuit de février où, reprenant une fois encore cette *Romance* de Bruch dont le pathos m'était indifférent, quelque chose, soudain, s'est donné à entendre, sans que rien ait changé dans la chambre ni dans la rue. Le vent continuait à souffler, la lumière de la petite lampe éclairant mon pupitre tremblotait de temps en temps, le murmure du téléviseur de M^{me} Fabre montait comme chaque soir jusqu'à ma porte avec les odeurs de soupe et de tisane : rien qui aurait pu m'apparaître comme un signe avant-coureur, nulle atmosphère particulière, nulle disposition intérieure qui aurait préparé ce qui allait survenir en arrêtant à ma porte les bruits de la télévision, les repoussant même,

leur intimant le silence pour laisser bruire en moi, inattendue, bouleversante, une voix qui ne parlait pas plus qu'elle ne chantait mais qui était entrée en moi avec un calme, une innocence dont la musique n'était plus le fil conducteur. Une voix que j'ai dite inattendue mais que j'espérais depuis bien des années et à laquelle il m'avait fallu renoncer pour qu'elle se manifeste, inconnue et néanmoins familière, à supposer qu'on trouve familier ce qui relève des ténèbres, de la seule puissance de l'obscurité, ai-je pensé, plus tard, lorsque tout fut rentré dans l'ordre et que la voix se fut apaisée en moi, pour moi, ai-je envie de dire, tant il est vrai que cette voix avait la fraîcheur de ce qui s'impose, de ce qui entre dans une vie pour ne plus en sortir.

C'était sa voix que m'avait fait entendre la très sentimentale *Romance* de Bruch : le grain de sa voix, ce que toute voix possède d'inconnu et de familier, de bouleversant et d'insupportable lorsqu'on l'entend pour la première fois, dans une proximité qui est le sourire du lointain, aurait pu dire mon maître, un peu comme quand on écoute sa propre voix enregistrée. Le reste m'avait été révélé par ma logeuse, M^{me} Fabre, avec qui je n'avais pour ainsi dire jamais parlé, bien qu'il m'arrivât de ne pouvoir échapper à ses récits que j'écoutais en pensant à autre chose, le soir, le temps d'une tisane, avant de retourner à mon alto dont je me rejouais en moi-même des pièces que j'étudiais alors et pour lesquelles je n'avais pas plus d'estime que pour la *Romance* de Bruch, comme les *Sonates* de Telemann et de Haendel, ou *l'Élégie* de Glazounov, mais qui me permettaient de supporter le bavardage de M^{me} Fabre : elles accompagnaient à merveille son langage vieillot et coloré de vieille provinciale un peu sourde qui vivait hors du temps et finissait peut-être par voir en moi le fils qu'elle n'avait pas eu, n'ayant donné le jour qu'à une fille, qui travaillait dans l'informatique, près de Nice, et qu'elle ne voyait plus guère depuis la mort de son père et son mariage avec un mulâtre, arabe ou hindou, elle ne savait pas très bien, le père n'avait jamais voulu le voir ni assister à la noce, vouant aux gémonies ce gendre basané et cette fille sans cœur qui était aujourd'hui en instance de divorce et Dieu merci sans enfant, sans petit métis qui vînt perpétuer la honte d'une alliance contre nature, disait-elle. Elles se téléphonaient un dimanche sur deux, le matin, très tôt, et brièvement : une ingrate, oui, une intellectuelle, une de ces filles d'aujourd'hui qui ne savent aimer qu'elles-mêmes, et encore, et qui ont honte de leur propre mère, allez savoir pourquoi, murmurait-elle en tournant les yeux vers une photographie disposée sous verre, dans un cadre ovale et doré, sur une petite table ronde recouverte de satin bleu nuit, et qui représentait une jeune fille blonde, sans grâce, au sourire figé, presque cruel, aux yeux durs, et dont le visage n'avait rien de celui de sa mère, laquelle aurait tout aussi bien pu passer pour

sa grand-mère et n'avait probablement pas été considérée autrement par cette fille de l'existence de qui j'avais fini par douter, même s'il m'arrivait d'entendre M^{me} Fabre, le dimanche, parler au téléphone, trop fort, presque prise de panique, comme si le volume de sa voix devait être proportionnel à la distance où se tenait son interlocutrice.

M^{me} Fabre m'avait donc trouvé hébété, ce soir de février, sur le palier du premier étage, devant le cabinet de toilette qu'elle m'avait attribué et où j'étais sans doute incapable de pénétrer. Elle montait se coucher, maudissant l'âge qui lui rendait toujours plus difficile et dangereux l'escalier qu'elle finirait par gravir à genoux, comme les degrés de pierre menant à la Vierge noire de Rocamadour, disait-elle, bien qu'il n'y eût au haut de ces marches de bois sombre et bien ciré nulle statue à qui demander ce que la vie ne vous a pas accordé ; et de même qu'on ne pète jamais plus haut que son derrière, on ne pouvait monter plus haut qu'à la chambre qui nous sert à dormir ou à mourir, ou au grenier où se pendre, ajoutait-elle avec ce petit rire de demi-sourde et cet aplomb de vieille femme qui ne se trouve pas plus de pitié pour elle-même que pour autrui, et qui, ce soir-là, l'a fait se planter devant moi, une main sur la rampe de l'escalier, et l'autre tendue vers mon épaule, tout en me lançant :

— Êtes-vous donc amoureux pour avoir l'air, comme ça, plus ahuri qu'une effraie jetée dans le grand jour !

Pouvais-je lui dire ce qui se passait ? Devais-je lui révéler qu'il m'avait été donné d'entendre une voix très ancienne, quoique d'une extraordinaire fraîcheur, terriblement lointaine et néanmoins si proche que j'aurais pu prendre ce qu'elle disait, à supposer que je fusse capable d'y distinguer des mots, pour la vérité même ? Fallait-il en parler à cette vieille femme qui n'était elle aussi plus tout à fait de ce monde, et qui aurait sans doute aimé m'y faire tomber, dans cette absence de temps, moi qui avais l'air si sage, si travailleur, si brave, comme on disait à Siom, et qui ne demandais qu'à vivre ?

Elle m'a pris par la main, m'a tapoté le visage avec le petit mouchoir de batiste qu'elle portait dans son corsage, m'a dit qu'il fallait la laver, cette figure, qu'elle était moite et sale, qu'on ne pouvait s'enfoncer dans cette nuit avec un visage souillé.

— Quelle nuit ? ai-je crié. Quelle nuit ?

— La nuit, la vraie nuit, mon petit Philippe, l'ai-je entendue me répondre sans m'étonner ni de ce que sa voix eût brusquement changé, ni de ce qu'elle me disait et qui ne pouvait être une réponse acceptable, non, surtout dans la bouche d'une femme qui, comme M^{me} Fabre, ne s'intéressait à rien, pas plus aux images qui défilaient chaque soir dans son téléviseur qu'à la musique que je jouais, et depuis si longtemps détournée du monde qu'il ne lui en restait plus que des récits d'autrefois, avant le temps où elle avait été femme, ce

lointain où les petites filles se confondent si aisément avec les esprits et les songes déçus de ceux qui les ont engendrées, des histoires qu'elle ressassait devant son téléviseur ou près du téléphone qu'elle laissait, la plupart du temps, sonner dans le vide, comme je l'avais fait pour le mien, tout à l'heure, dans la penderie, avant de m'endormir en revenant une fois encore à cet étrange épisode de ma jeunesse.

— Je ne comprends pas, avais-je dit à M^{me} Fabre.

La colère me gagnait. J'étais au bord des larmes. J'aurais tout aussi bien pu me mettre à rire. L'air de mystère dont se grimaient ma logeuse avait quelque chose de ridicule et d'inquiétant tout à la fois. Elle ne répondait pas, ne s'expliquait pas, me laissait devant ses mots comme devant cette nuit dont elle venait de me dévoiler l'existence et qui était encore plus profonde que celle de Siom – laquelle était pourtant assez noire pour m'avoir donné dès l'enfance une peur des ténèbres qui, aujourd'hui encore, m'empêche de traverser un couloir obscur ou de m'endormir dans le noir sans craindre de ne pas aller jusqu'au bout de la nuit, et n'ayant rien trouvé de mieux que de chanter à voix haute, voire à tue-tête, tel air du *Magnificat* de Bach ou de la *Messe en si*, par exemple, pour surmonter cette peur qui me fait dire aujourd'hui, s'il fallait donner une autre raison à mon amour de la musique, que je suis devenu musicien par horreur des ténèbres, oui, que la musique est une manière de les tenir à distance, ces ténèbres contre lesquelles mes ancêtres paysans n'ont cessé de lutter.

C'était au bord de moi-même que je me retrouvais, ce soir-là, autant dire au bord du gouffre. M^{me} Fabre continuait à sourire non pas de ce que j'avais l'air perdu mais parce qu'elle savait qu'on ne pouvait en rester là, qu'il fallait parler, elle ou moi – elle, surtout, ai-je pensé, à la voir se tenir bien droite, comme si ses rhumatismes l'avaient soudain quittée, dans cet étroit couloir au fond duquel un haut vitrail reproduisait, à une échelle réduite, le grand vitrail qui se trouvait, en bas, au fond du corridor d'entrée, à ceci près que le centre, dans celui du bas, représentait un théorbe, tandis qu'au cœur de celui-ci on voyait une mandorle et qu'au second, dans le couloir menant à ma chambre, un ultime vitrail, plus petit que les autres, laissait passer à travers une tête d'angelot soufflant dans un cor de basset une lumière qui ne me semblait pas plus venir de l'extérieur que de dedans et qui me faisait me dire que ce n'était pas par hasard que je m'étais retrouvé dans cette maison dans laquelle je doutais cependant qu'avant moi on ait entendu une seule note de musique.

Ce qui m'était révélé, ce soir-là, ce qui me bouleversait (et qui n'était pas seulement dû au fait que j'avais pu dominer enfin la partition de Bruch), c'était cette voix fraternelle, à la fois intérieure et venue d'espaces inconnus, harmonieuse et cependant un peu grinçante, qui s'insinuait, insistait, pressante, consolatrice, qu'on

aurait pu dire chaleureuse si le mot de « fraîcheur » n'eût été celui qui la caractérisait le mieux, à défaut d'autre chose, et m'imposant peu à peu sa houle sentimentale et presque excessive, impérieuse, menaçante même, quoique pleine de détresse, comme si elle avait traversé non seulement l'espace qui sépare Toulouse des hautes terres limousines, mais le temps, oui, surgie de tout près comme du fond des âges et laissant entendre en elle toutes les voix d'enfants morts depuis l'origine des temps, m'avait-il semblé : de quoi pourrait donner idée le carillon funèbre de Jonathan Harvey intitulé *Mortuos plango, vivos voco*, où le compositeur britannique, pour plaindre les morts et en appeler aux vivants, a enregistré la voix de son propre fils, retravaillée par l'électronique, pour la faire dialoguer avec un ensemble de cloches, en un saisissant mouvement perpétuel.

Et elle continuait à résonner en moi, cette voix, bien après que j'eus reposé l'alto et l'archet dans leur étui et quitté la chambre où rien n'avait changé, où il ne faisait pas plus froid ni plus clair ni plus obscur, mais où je sentais que je ne pourrais plus rentrer tant que je n'aurais pas compris pourquoi rien ne serait plus comme avant. Elle m'avait accompagné sur le palier, en m'y poussant doucement, comme une main fraternelle, avais-je pensé, encore que je fusse incapable de savoir ce que c'était qu'une main fraternelle : je n'avais pas d'ami, et mes sœurs, bien plus âgées que moi, n'avaient posé sur moi que des mains aussi sèches que celles de ma mère ; pas de petite amie, non plus, qui eût approché de moi une autre sorte de main. Plus seul que jamais, donc, particulièrement ce soir-là, sur ce palier presque obscur, au bas de cet escalier aux marches recouvertes d'un tapis usé que j'avais descendu pour me retrouver au premier étage, devant M^{me} Fabre, qui me répondait enfin, avec elle aussi des larmes dans les yeux :

— La grande nuit de ceux qui n'ont pas vécu, celle où les morts, les pauvres morts se rappellent à nous, allez savoir pourquoi et ce qu'ils peuvent nous vouloir, votre frère, par exemple, ou ma petite nièce, renversée par une voiture, dans une rue d'Angers...

— Mon frère ?

Je ne comprenais pas, la croyais égarée, radotant, rebusant, comme on dit à Siom, ne voulais pas en entendre davantage, et cependant je restais là à guetter sur ces lèvres de demi-sourde les mots qui me délivreraient et qu'elle a fini par prononcer, en un murmure léger, presque joyeux, se mettant à me tutoyer comme si ce qu'elle révélait lui donnait sur moi une autorité qu'elle n'avait visiblement jamais eue sur sa propre fille :

— Ton frère, oui... Tu ne savais pas ? On ne t'a rien dit, là-haut ? Ce n'est pourtant un secret pour personne, ce frère qui n'a pas vécu un an, mort de je ne sais quoi mais dont on a dit à Siom qu'il n'a pas

voulu vivre, comme si on pouvait, à cet âge-là, décider de ne pas vivre, n'est-ce pas, vouloir passer de l'autre côté, retourner d'où on vient... Et les deux autres, là-haut, ton père et ta mère, brûlant comme des fadards tout ce qui avait appartenu à ce petit Philippe, un beau matin, dans le jardin de l'ancien presbytère, comme si ça n'aurait pas pu servir encore, à tes sœurs, et même à toi, et que les flammes pouvaient brûler le souvenir, effacer leur douleur, alors que c'était leur propre cœur qu'ils auraient voulu brûler avec les affaires du petit... Ils avaient même été sur le point de se jeter dans les flammes, a-t-on raconté ; ta mère, en tout cas, s'en était approchée si près que sa jupe avait commencé à prendre feu et qu'il avait fallu pas moins de ton père et de cet innocent de Jean Pythre, qui sortait de derrière l'église où il allait fienter, comme tous les matins, pour la maîtriser, la pauvre femme ; si bien que lorsque tu es né, bien des années plus tard, après tes sœurs, ce n'est pas qu'ils n'ont pas été contents, ne va pas croire ça, mais ce n'était plus pareil : ils étaient déjà âgés, ils ne t'attendaient plus, ils n'avaient plus le cœur à ça ; et puis rien ne pouvait remplacer le petit mort, même quelqu'un qui en portait le nom, et même si, on peut le croire, tu es à peu près comme il serait, aujourd'hui, s'il avait vécu, s'il n'était pas retourné dans les limbes, dans cette grande nuit où on peut les entendre gémir, quelquefois rire, et même parler. C'est ça que tu as dû entendre, tout à l'heure, avec ton espèce de violon qui n'a l'air bon qu'à faire parler les morts, à les appeler et les plaindre, les petits morts et les autres, ceux qui se tiennent dans la nuit noire, qui n'ont jamais eu la parole et qui veulent parler, maintenant, qui ont tant de choses à dire et l'éternité pour cela, et qui en savent tellement plus que nous autres vivants, pauvres vivants, disait-elle de sa voix égale et un peu aiguë de sourde qui ne se souciait pas de savoir si je l'entendais ni de ce que je pouvais ressentir à me découvrir un frère aîné qui avait à peine vécu, qui ne reposait ni au cimetière de Meymac ni dans celui de Siom, non pas comme s'il n'avait pas existé, ce petit Philippe Feuillie, mais comme s'il ne cessait pas de vivre et que j'existasse moins que lui, puisque je ne l'avais pas remplacé, que je n'étais que l'image infiniment altérée de celui qui n'était plus là tout en persistant à se rappeler à eux, mes parents, mes sœurs, et maintenant à moi, le fils par défaut, celui dans lequel on avait en vain cherché le reflet, les paroles, les sourires, toutes les promesses que le premier Philippe n'avait pas eu le temps de donner. Et il m'avait accompagné, veillé, encouragé, dès ma naissance, ce petit grand frère si tôt en allé, mais dans le nom et les traits de qui je vivais sans doute comme si une partie de moi-même se trouvait de l'autre côté et qu'il me fût malgré tout donné de vivre normalement, et non plus seul, comme je l'avais cru tout en m'étonnant d'être capable de supporter pareille solitude, mais vivant grâce à lui, et sans doute pour

lui, oui, pour celui qui m'avait précédé et me précéderait éternellement en me donnant parfois le sentiment de le précéder, lui, le précédant et le suivant tout à la fois, selon que ma joue se trouvait du côté de la nuit ou appuyée sur l'alto, évoquant non seulement la voix de mon frère mais toutes celles qui voulaient chanter avec lui et qui constituaient, au-delà de la pure technique, mon propre son, celui, m'avait dit mon premier maître, qu'il n'appartiendrait qu'à moi de faire reconnaître.

Il m'a ouvert le monde, ce petit frère. Il m'a aidé à sortir de moi-même, à m'y trouver moins à l'étroit, à devenir ce que je suis : non pas le musicien sans importance que mes parents pensaient que je serais, ni un être influençable ou poursuivi par la haine que j'eusse vouée à ce frère disparu, comme j'ai pu le croire, pendant quelques jours, après qu'il me fut apparu ou qu'on m'eut révélé son existence, comme on voudra, mais un homme libre, voué jusqu'à l'abnégation à l'instrument choisi par un père qui haïssait la musique et ne m'aimait sans doute pas davantage, et devenu musicien sur les conseils d'un homme revenu de plus loin que tout et qui avait su convaincre mes parents, qui n'y avait même eu aucun mal, comme s'ils avaient deviné que cet instrument à peine plus épais, oserais-je dire, que le corps du petit Philippe ou que le cercueil qui l'avait contenu, pourrait me permettre d'incarner, comment le dire autrement, le petit disparu, à tout le moins d'établir avec lui une solution de continuité qui était pour mes parents une façon d'en finir avec le deuil, même s'ils ont échoué à faire de mon frère et de moi une seule et même personne.

C'est donc mon frère qui m'a fait entrer dans le temps ; c'est à ce petit mort que j'ai dû de ne pas désespérer, moi dont les parents ni les sœurs n'approchaient jamais de mes joues les lèvres ni les mains, moi que Céline Soudeils avait laissé seul à Siom, parmi les vents qui rabattaient toute plainte sur ma bouche ; c'est lui, encore, qui m'a amené vers les vivants, c'est-à-dire aux femmes, et non plus aux seules prostituées dont mon père m'avait sinon donné le goût, du moins laissé croire qu'elles sont l'unique moyen d'entretenir de saines relations avec l'autre sexe – le reste (l'amour, le mariage) n'étant que l'accommodement de désillusions partagées. Relations vénales dont je me suis contenté pendant bien des années, jusqu'à ma rencontre avec la pianiste Jeanne Delamare, après un concert où elle tenait, à Toulouse, la partie soliste de la *Symphonie cévenole* de Vincent d'Indy. Il m'arrive encore d'y recourir, certains soirs de solitude ou de détresse, lorsque je joue dans une ville inconnue et que j'ai subi l'éternel dîner d'après le concert en compagnie des organisateurs et de femmes seules qui ne poussent pas toujours l'admiration jusqu'à me

suivre dans ma chambre d'hôtel.

C'est enfin lui qui m'a fait quitter, après ma dernière année de conservatoire, la maison de M^{me} Fabre pour un clair studio donnant sur la Garonne et dont j'ai d'abord payé le loyer en donnant des leçons de violon à des fillettes qui avaient manifestement autant de talent pour torturer le corps de leurs poupées que les cordes de l'instrument, dans des appartements profonds, avant d'entrer à l'Orchestre du Capitole comme altiste de rang. J'y resterais près de dix ans, ayant compris qu'il me fallait me mesurer à d'autres musiciens, trouver ma place et la tenir, revêtir la livrée grâce à quoi faire dans le monde une figure honorable, être un individu qui réponde d'autre chose que de la nostalgie d'un frère mort en bas âge, bien des années avant ma propre naissance – ce petit mort que nous abritons tous en nous et qui n'est pas exactement l'enfant que nous avons été ni celui que nous n'aurons jamais, me dirait un jour Nicole Cleary Dupré, me suis-je rappelé, chez moi, le jour de l'éclipse, avant de m'abandonner au sommeil.

Nicole que je revois telle qu'elle est venue à moi, huit ans auparavant, envoyée par un ami d'Amsterdam qui me faisait présent d'un nouvel archet.

Je dis ami, bien que je n'en aie jamais compté de véritable parmi les hommes, même s'il fut tout près d'en incarner la figure, ce Tobias Suttermans, un violoniste de quinze ans mon aîné, rencontré grâce à Jeanne Delamare, et avec qui j'ai joué les quatuors et les quintettes de Schumann, de Brahms et de Dvorák avant qu'il ne se convertisse (le mot n'était pas trop fort, ni de moi, mais de Suttermans lui-même dont la haine du romantisme musical devenait aussi irréversible qu'injuste) à la musique baroque sans abandonner le répertoire contemporain, et particulièrement le courant spectral français, dans lequel il voyait un antidote au grand sirop néoromantique dont notre époque se laisse poisser l'esprit.

Un excellent violoniste, donc, qui avait déniché pour moi, à Amsterdam, où il vivait, un archet français du xvm^e siècle qui aurait pu appartenir à Jean-Marie Leclair, le compositeur assassiné à Paris, dans sa maison de la rue Carême-Prenant, l'idée l'en ravissait, et qu'il me fit tenir (comme on disait au siècle de Leclair, m'avait rappelé au téléphone Tobias Suttermans, qui poussait l'amour du baroque jusqu'à ne plus lire que des écrivains du XVII^e et du XVIII^e siècle) par une jeune femme dont il avait naguère eu les faveurs et avec qui il entretenait désormais une relation tendre et spirituelle.

— Une belle Irlandaise, que tu voudras bien recevoir chez toi, demain, car elle n'est pas à Paris pour longtemps. On ne saurait rêver

plus bel écrin pour ce que je t'envoie, tu verras...

En vérité je me souciais bien plus de l'archet que des engouements féminins de Suttermans, lequel approchait de la soixantaine et avait tendance à trouver jolies toutes les femmes de moins de quarante ans qui se laissaient éblouir par le grand musicien qu'il est et qui, comme tant d'autres, est terrifié à l'idée de ne plus plaire, de ne plus voir tomber gratuitement la robe d'une femme, lui qui en aura payé, des femmes, pour le plaisir, tant qu'il pouvait les séduire, et qui avec l'âge prétend les avoir pour rien, pour ses seuls charmes.

La femme que j'ai découverte sur mon seuil, le lendemain soir, et à qui je n'avais prêté nul visage entre le moment où elle m'avait téléphoné depuis la gare du Nord, puis redonné son nom, une demi-heure plus tard, en bas, à l'interphone, avant que je ne la voie devant moi, cette femme ne me paraissait pas mériter le titre de beauté, ai-je vaguement songé en la faisant entrer et me rappelant ce que m'avait dit Suttermans. J'ai pour les femmes de taille moyenne, voire petites, très brunes, minces et à la poitrine lourde, un goût quasi exclusif, et la messagère était grande, trop grande pour que je me sois attardé à ce visage aux traits plutôt anguleux, presque durs, sous une chevelure d'un blond roux, et à ce corps aux formes trop prononcées.

— Elle fait penser à Virginia Woolf jeune, avait encore dit Suttermans au téléphone.

Virginia Woolf, dont j'avais découvert le portrait quelques jours plus tard dans une librairie : c'était précisément là un type de visage que je n'aime pas, mais que je pouvais trouver sinon beau du moins intéressant, c'est-à-dire non désirable, tout comme la messagère, donc, qui avait en effet quelque chose de la jeune Virginia ou encore de Julie Schumann, fille de Robert et de Clara Schumann, telle qu'on la voit sur une photo de 1869, en sa belle robe blanche, cette future jeune morte devenue comtesse Radicati di Marmorito au lieu d'épouser le vieux Johannes Brahms qui en était amoureux : même façon de relever sa chevelure au-dessus de la tête et de s'accouder quelque part pour regarder en se tournant à demi, même bouche aux lèvres un peu minces, même regard qui en sait déjà long sur la mélancolie, la folie, la brièveté de la vie, rétorquerais-je à Tobias, qu'irritait bien entendu mon goût pour l'auteur des *Kreisleriana*.

Elle avait en tout cas, cette messagère, de quoi intéresser un homme tel que Tobias, mais pas moi qui ne me souciais pas d'elle mais de ce qu'elle me tendait et que je suis allé découvrir dans le salon sans penser à la faire asseoir, la plantant là pour ouvrir l'étui non pas devant elle, mais en lui tournant pour ainsi dire le dos afin d'examiner l'archet à la lumière d'une lampe halogène dont j'ai augmenté la

puissance avant de prendre mon alto, que j'ai accordé un peu fiévreusement, tant j'avais hâte de l'essayer, cet archet, alors que (je m'en rendrais bientôt compte, je le savais même déjà, mais je continuais de m'en tenir à l'immédiate version des faits qui me disait que j'étais déçu ou que Tobias, qui n'ignorait pas mes goûts en matière de femmes, s'était moqué de moi) c'était à la messagère que je m'étais mis à penser et que je brûlais d'essayer, si j'ose dire, non pas comme je l'aurais fait d'une de ces proies trop faciles, ou qui se donnent pour telles, lors d'un de ces festivals auxquels il est difficile à un musicien de chambre d'échapper (puisque j'étais devenu chambriste, au bout de dix années passées au Capitole et quelques mois de vie commune avec Jeanne Delamare dont je ne me séparerais que pour m'apercevoir que, si nous ne pouvions vivre en ménage, il nous était impossible de ne pas jouer ensemble, en duo, quatuor ou quintette) : l'été, dans telle petite ville du Sud-Ouest, par exemple, qui a son festival de musique comme tant de communes françaises, et où on ne connaît pas grand-monde, sinon personne, et où il faut regagner seul une médiocre chambre dans ce qu'on vous a présenté comme le meilleur hôtel de la ville et dont la situation, toujours un peu en dehors du quartier central, en fait un repaire d'amours clandestines, avec ses cloisons et planchers trop minces pour qu'on n'y entende pas la sempiternelle quête de joie par laquelle les hommes et les femmes tentent d'oublier ensemble qu'ils vont mourir, et qu'on n'ait pas besoin, soi aussi, de plonger dans ce même Léthé, après la bataille, lorsque la musique a été de la routine, qu'on est mécontent de la façon dont on a joué ou au contraire ému par son propre jeu, et qu'on l'a en quelque sorte dédié, ce morceau, ce concert, aux belles jambes nues qui n'auront cessé de se croiser et de se décroiser, là, au second rang, ou à la belle poitrine sur laquelle votre position sur scène vous donne un point de vue privilégié et qu'il n'est pas difficile, ensuite, de s'attarder avec celle qui écoute et qui n'a souvent de beau que ce qu'elle montre et avec qui on se jette néanmoins à l'eau, parce que toute femme qui s'offre à quelque chose de beau, même si elle ne peut vous délivrer vraiment de vous-même et que, devant l'air inquiet de la nageuse, on exagère, on met sa déception au compte de la grande tension du concert, de la mélancolie des *Sonates pour alto et piano* de Brahms, par exemple, qu'on a fait suivre de celle de Kœchlin, et puis, le public vous ayant rappelé, de la *Pavane* de Philippe Hersant, oui, osant, devant cet auditoire qui vous était acquis, une pièce contemporaine aussi émouvante que celle-là, ou même la difficile *Sequenza pour alto* de Luciano Berio – des pièces que je ne joue jamais sans en avoir expliqué brièvement la nature à un auditoire étonné de m'entendre une autre voix que celle de mon instrument, créé pour moi par Jacques Fustier, à Lyon, en 1983, dont j'ai attendu plus de deux ans la

réalisation et dont je n'aurais jamais pu passer commande si Jeanne Delamare ne m'avait persuadé qu'il serait indigne de moi de jouer sur autre chose qu'un Vatelot ou un Fustier et, surtout, ne m'avait fait rencontrer une vieille dame fortunée qui s'était prise d'affection pour moi et qui n'a pas peu contribué à ma notoriété.

Elle, Paule Cazenove, ne me l'avait pas offert, cet instrument ; elle m'en laissait la jouissance à la condition que je viendrais, une fois par mois, chez elle, pour elle, exclusivement, jouer quelques-unes de ces pièces contemporaines qu'elle ne goûtait peut-être pas autant qu'elle le disait, mais qu'elle s'efforçait d'aimer non pas pour être de son temps (« comme veulent l'être à tout prix ces vieillards imbéciles qui arpentent le monde en dentiers éclatants, survêtement de sport et casquette de base-ball, et tous les insignes de la vulgarité démocratique », s'indignait-elle), mais parce que c'était son rôle de défendre cette musique en faisant jouer chez elle, fût-ce pour son seul plaisir, la *Sonate pour alto solo* de György Ligeti, le *Prologue pour alto* de Gérard Grisey, ou les *Tre notturni* de Salvatore Sciarrino, pièces que j'ai travaillées à son intention et auxquelles je dois non seulement d'avoir pénétré dans un domaine que je pensais réservé à d'autres, mais aussi de m'avoir fait connaître Tobias Suttermans et quelques musiciens en compagnie desquels je faisais de la musique de chambre, dans son salon de la rue Singer qui donnait sur un minuscule jardin au fond duquel on pouvait voir, éclairée par-dessous, une vasque où se penchait une néréide pâmée ou agonisante sous un ciel de lierre et sans qu'on aperçût, depuis le salon, le vrai ciel dont notre hôtesse soutenait qu'il n'était pas ailleurs que dans la musique.

— Et puis je ne sais plus ce que c'est que le temps ; non seulement le temps qu'il fait et dont je ne me soucie plus depuis belle lurette, mais celui qui nous humilie, qui nous en veut particulièrement à nous autres femmes, n'est-ce pas ?

Et à voix plus basse, les yeux mi-clos, avec aux lèvres la même espèce de sourire qu'on pouvait voir à la néréide du jardin, elle ajoutait que c'était une humiliation à laquelle l'art – la musique, surtout – ne nous permet bien sûr pas de nous soustraire mais face à quoi il nous donne de la dignité avant de choir dans la vasque, comme la jeune néréide, l'entendais-je murmurer en pensant qu'elle, Paule Cazenove, était aussi vieille que la néréide était jeune et qu'elle ne trouverait pas éternellement dans la musique de quoi surseoir à la chute, me disais-je après avoir joué devant elle la *Sonate* de Ligeti et en la voyant fermer les yeux, ou plutôt ne pas les rouvrir et moi, gêné, me demandant si elle ne s'était pas endormie, regardant Jeanne Delamare qui m'a souri en posant un doigt sur ses lèvres puis s'est levée pour aller admirer les deux toiles de Dufy représentant des orchestres et encadrant, sur le mur du fond, un grand dessin orphique

de Cocteau, avant de venir s'asseoir près de moi pour attendre avec moi, au milieu de ce mobilier Arts déco auquel se mêlaient ces porcelaines de Saxe et de Sèvres sans lesquelles M^{me} Cazenove, disait Jeanne, n'aurait pas été tout à fait elle-même, elle qui était à ce moment hors du temps, endormie ou encore sous ce qu'elle appelait le « charme » de la musique, en donnant à ce mot, précisait-elle, le sens magique que lui donnait Paul Valéry, avec qui elle avait souvent conversé, ici même.

On aurait aussi bien pu la croire morte, là, dans son fauteuil Bauer, la tête rejetée en arrière, le chignon aussi défait que le système tempéré qui avait régi la musique pendant deux siècles, aurait pu dire Tobias Suttermans, la bouche entrouverte comme les trépassés ou les femmes qui viennent de jouir, et en tout cas hors du temps, dans ce salon d'un autre âge, où avaient fréquenté Satie, Stravinsky, Honegger, Martinu, Jolivet, Dutilleux, et où j'imaginai volontiers Yvonne Printemps et Francis Poulenc interprétant pour elle *Les chemins de l'amour*, ou Pierre Bernac, toujours avec Poulenc, dans ce *Montparnasse* que je n'écoute jamais sans tressaillir ni fermer les yeux, comme la vieille mécène de la rue Singer, au rez-de-chaussée de cet immeuble qui, comme tant d'immeubles du quartier de Passy, me faisait penser, à cause de leurs façades à encorbellements, aux falaises surplombant la Vézère, non pas la jeune Vézère au bord de laquelle j'ai grandi, à Siom, mais beaucoup plus bas, dans le Périgord, où elle prend une lenteur de fleuve après avoir creusé des voûtes au pied des parois de calcaire où s'ouvrent ces cavernes dans lesquelles est né l'art, sous les doigts de chasseurs de bouquetins, de bisons, de cerfs, de taureaux, de chevaux, de rennes et, qui sait, de licornes.

Elle aussi avait fermé les yeux à demi, la messagère, la jeune femme qui m'apportait l'archet d'Amsterdam et qui avait fini par s'asseoir sur le canapé de la salle de séjour, face à la baie vitrée, sans me regarder, donc, et se taisant, la tête un peu penchée sur le côté, attendant je ne sais quoi, que je parle, lui serve à boire, me mette à jouer pour elle, Tobias Suttermans lui ayant probablement dit que je n'étais pas un trop mauvais altiste ; ou alors, fatiguée par le voyage et mettant à profit l'impolitesse avec laquelle je la traitais pour reprendre souffle et se reposer un peu, même si ce n'est pas vraiment un voyage, aujourd'hui, que d'aller d'Amsterdam à Paris par ce train à grande vitesse qui porte un nom de muse, ai-je pensé en la voyant fermer les yeux, et m'irritant de la trouver presque épuisée, comme si je m'assurais par là qu'elle ne passerait pas la soirée en ma compagnie et qu'il me parût déplacé qu'elle vienne chez moi se défaire avec des airs mystérieux d'une fatigue qu'il fallait attribuer à autre chose qu'au

voyage – à une nuit ou une après-midi d’amour avec Tobias, par exemple, avant de prendre le train pour Paris et d’arriver à moi le visage et le corps à peine remis de ce dans quoi ils avaient été jetés, Tobias m’offrant en quelque sorte de prendre la suite, de parachever ce qu’il avait commencé et dont il était peut-être las, ça ne m’eût pas étonné de sa part. À moins qu’il ne fallût la mettre, cette fatigue, au compte d’une étrangeté dont je ne pouvais deviner la nature et qui m’a fait me tourner vers la messagère, la regarder franchement, contempler à loisir ce visage qui me faisait face sans me regarder, ou qui me voyait autrement qu’avec les yeux, cette Nicole Cleary Dupré dont le nom m’avait autant séduit qu’irrité lorsque je l’avais entendu, d’abord dans la bouche de Tobias, ensuite au téléphone, puis de nouveau dans l’entrée, prononcé à l’anglaise et à la française avec un tel aplomb et une telle grâce que je me suis dit qu’il devait y avoir du bonheur à habiter un tel patronyme et que je ne pouvais que commencer par l’oublier, ce nom, pour m’attacher au seul visage qu’il désignait et dont je me suis là encore détourné, ne le trouvant décidément pas à mon goût, afin de leur laisser accomplir en moi, le visage et le nom, un long, un mystérieux trajet.

Ce visage étroit et long, clair et grave, visage d’Irlandaise hérité de sa lignée maternelle (ce qui explique qu’elle ait tenu à porter aussi celui de sa mère, enchâssé entre le patronyme et ce prénom qu’elle avait bien des raisons de ne pas aimer, notamment parce qu’il faisait d’elle la quasi-homonyme de la violoncelliste britannique Jacqueline Du Pré, dont la mort, en 1987, à l’âge de quarante-deux ans, d’une sclérose en plaques qui l’empêchait de jouer depuis quatorze années, avait en quelque sorte délivré Nicole sans lui donner la possibilité d’être, elle aussi, une artiste, m’avait-elle dit, la seule fois où elle fit allusion à cette jeune morte dont elle avait été la jalouse admiratrice et dont elle ne pouvait écouter sans pleurer l’interprétation du lumineux *Concerto* de Delius), je continuais de ne pas l’aimer. Sa beauté me restait étrangère. Car Nicole était belle, indéniablement ; belle et non jolie, et mon goût ne va qu’aux femmes jolies ou dont la beauté est en quelque sorte adoucie, voire rendue un peu vulgaire par la sensualité des formes : des femmes, même, qui ont plus de chien que de beauté.

J’imagine qu’elle l’avait vu dans mon regard, dès que j’avais ouvert la porte ; oui, qu’elle avait d’emblée remarqué qu’elle ne me plaisait pas, que ce grand corps aux formes si généreuses, cette figure altière, cette voix aux inflexions savantes, ne relevaient pas pour moi du désir immédiat, ne se plaçaient pas sur le terrain du sex-appeal mais d’une autre forme de séduction, plus lente, plus sûre, que j’appellerai, faute de mieux, de l’amour, et qui faisait appel à un bien étrange désir, qui me faisait désirer Nicole sans le savoir, ni même le

vouloir, et l'aimer sans pouvoir me dire amoureux d'elle ni éprouver le besoin de la posséder ni de la revoir de longtemps, comme si cette relation (ainsi que nous l'appellerions le plus souvent) ne pouvait s'inscrire dans le temps commun puisque, selon Nicole, elle relevait du destin, comme toute vraie rencontre.

Je ne me souviens plus très bien de ce que nous nous sommes dit, ce soir-là, ni même de la façon dont elle était vêtue. Elle semblait ne se soucier ni de l'heure ni du dîner, ni même de moi qui avais replacé l'archet dans son étui et m'étais resservi du whisky dont j'avais déjà bu un verre en l'attendant et qu'elle a refusé, me demandant de l'eau et me disant qu'elle ne buvait jamais de whisky, fût-il irlandais comme ce vieux Bushmills avec lequel je venais de porter un peu ridiculement un toast à sa beauté.

« Non, jamais, sauf le jour de la Saint-Patrick », avait-elle déclaré sur un ton que j'avais trouvé presque méprisant mais dont elle atténua l'effet en souriant franchement et en ajoutant : « Le 17 mars, en hommage à ma mère qui est d'origine irlandaise, et à ce jour où la coutume veut que les Irlandais, *top of the morning*, s'offrent leurs vœux en portant des couleurs vertes et, si possible, en s'offrant un brin de *shamrock*, ce trèfle qui aurait servi à saint Patrick pour illustrer la Sainte Trinité... »

Sa voix avait trouvé son point d'équilibre, d'un grain à la fois clair et un peu rauque, en tout cas très étudiée, tout comme les poses que la jeune femme prenait sur le canapé, le visage presque jamais tourné vers moi, mais en direction du soir de printemps qui tombait sur Paris et qui faisait qu'il était difficile de contempler autre chose que ce qu'on apercevait par les baies vitrées de mon dernier étage : le gris tourterelle des toits, les clochers et les coupoles, et aussi les tours de Montparnasse, de l'ancienne Halle aux vins et du quartier Italie qu'on ne se résolvait pas à accepter, ai-je fini par murmurer. Elle a acquiescé, ajoutant que Paris était une ville du passé, une ville close, et qu'il était vain de vouloir la faire ressembler à Montréal.

— Pourquoi Montréal ?

— Je suis canadienne... Québécoise, a-t-elle aussitôt repris comme si elle s'était mal exprimée ou que la nationalité canadienne fût quelque chose de trop vague et de trop peu prestigieux pour la définir, elle, Nicole Cleary Dupré, déclinant une nouvelle fois son nom en précisant que c'était un singulier mélange, irlando-québécois, un héritage où elle avait parfois du mal à se reconnaître.

Je ne me rappelle rien d'autre, sinon le soir d'avril qui tombait doucement dans des alternances de bleu pâle et de vieux rose qui m'ont fait penser à la musique pour viole de gambe de François Couperin. Le whisky me donnait une gaieté que je n'ai pas d'ordinaire ; du moins la mettais-je au compte du whisky et de

l'étrange paix que je trouvais à regarder Nicole contemplant la nuit tombante en buvant de cette eau de Vol vie dont je lui avais déjà servi deux verres. Elle était attendue, avait-elle dit sans avoir cependant l'air pressée de s'en aller, mais finissant par se lever, s'approchant de moi assez près pour que j'aie été sur le point de lever la main vers sa joue ou son cou et l'imaginant emprisonnée, cette main, par l'inclinaison de sa tête sur son épaule, alors que c'est dans sa main qu'elle l'a prise pour la serrer avec une douceur qui, me suis-je dit, valait probablement celle de son épaule ou de son cou. Je rêvais, la nuit était là, et Nicole s'échappait en disant que nous nous reverrions, oui, que nous ne pouvions pas ne pas nous revoir, et ajoutant dans un souffle, devant la porte ouverte de l'ascenseur : – Je suis lente, vous savez, très lente...

Cette lenteur, elle y a de nouveau fait allusion, quelques semaines plus tard, dans une brève lettre postée à Montréal : un bristol, plutôt, sur lequel elle me disait, d'une écriture minuscule tracée à l'encre violette, que le trajet d'un être à un autre est ce qu'il y a de plus difficile, difficile, peut-être (mais elle m'écrivait de l'hôpital où elle travaillait et n'avait sous la main nul dictionnaire qui lui permît de vérifier le sens d'un adjectif qu'elle osait pour la beauté de ses sonorités), d'interminable même, qu'elle avait aimé les moments (avaient-ils duré une heure ? se demandait-elle) passés ce soir-là avec moi, dans le crépuscule bleu-rose, qu'elle avait trouvé, à Paris, dès le lendemain, le disque consacré aux *Sonates pour alto et pour violon* de Koechlin dans lesquelles Tobias Suttermans et moi étions accompagnés par Jeanne Delamare. C'était là, écrivait Nicole, deux œuvres très belles, qui me ressemblaient, elle n'en doutait pas, écoutées dans un autre crépuscule, celui de Montréal où elle exerçait le métier de radiologue mais ne vivait que pour l'art, pour la musique, surtout, le seul art capable de tenir les démons à distance ; la seule activité, avec l'amour et, peut-être, la poésie, qui fût à la hauteur de notre désespoir, ajouterait-elle, dans une autre lettre où elle ne semblait pas tenir compte de ce que je n'avais répondu à la première que par l'envoi d'une cassette contenant l'enregistrement pris sur le vif, cet été-là, au festival de Saint-Léon-sur-Vézère, des deux *Quintettes* de Fauré et de celui de Louis Vierne, dans lesquels je tenais la partie d'alto.

« Ce qui m'émeut, écrivait-elle, ce sont vos mains et vos épaules ; vos épaules, surtout, qui ont quelque chose de granitique, oui, du granit de ce Limousin que je ne connais pas, bien qu'une partie de ma famille paternelle en soit originaire, mais que j'aime pour cette pierre qu'on trouve aussi au Québec, son grain, sa couleur grise ou rose, la

patine qu'il prend, sa puissance et sa douceur qui sont celles de votre jeu et de cet instrument qui vous dispense de parler. »

Je l'ai revue à la fin du mois d'octobre, dans la tiédeur douceâtre d'un été de la Saint-Martin qu'elle détestait autant que moi (« L'été indien, oui, l'été des sauvages, comme on l'appelle, chez moi », me dirait-elle plus tard), sur la place qui se trouve devant Saint-Germain-l'Auxerrois, où on peut écouter un beau carillon jouer à vêpres et où, certains soirs, il suffit de fermer les yeux pour se croire dans une cité du Nord et voir sortir du brouillard une souriante et grave jeune fille qui est soudain là, devant soi, comme Nicole devant le banc où je l'attendais en me remémorant une jeune Henrika brièvement aimée à Copenhague et dont la blondeur et les yeux bleus se sont un instant confondus avec ceux de Nicole, debout devant moi dans une robe d'été blanche, très serrée à la taille et parsemée de larges coquelicots rouges qui mettaient en valeur ses hanches et sa poitrine et, bien sûr, ce qui m'émouvait le plus, ce soir-là, ses bras : la chair ferme, ronde et comme irisée de ses bras que je n'ai cessé de regarder dans la pénombre du restaurant chinois de la rue Perrault où nous avons dîné de mets à la vapeur accompagnés d'un bordeaux que je savais trouver là et que je me promettais de boire en sa compagnie, et qui nous a réjouis, délié les mains autant que les langues ; des mains qui se sont cherchées sans oser se trouver, tandis que nos pieds s'évitaient sous la table avant de nous conduire sur les quais de la Seine toute proche, près du pont des Arts. La nuit était tombée. Nous avons beaucoup parlé. Nous parlions encore en marchant vers les Tuileries, jusqu'à l'endroit où des hommes se guettent, se croisent, se flairent, et où nous avons rebroussé chemin pour aller nous asseoir sur un banc de pierre lisse, en face de l'Institut, et nous embrasser du bout des lèvres, presque sans y toucher, comme s'il était trop tôt et que le geste par lequel je soupesais un des seins de Nicole avait, sans qu'elle m'en empêchât, quelque chose de déplacé qui me faisait penser que les femmes ont sur nous cette supériorité physique de pouvoir nous abandonner quelque partie de leur corps à peu près comme, de guerre lasse, on laisse jouer un enfant avec un objet dont on lui a d'abord interdit l'usage.

— Allons ailleurs, ai-je fini par dire, d'une voix trop basse, un peu ridicule, et frissonnant de suggérer aussi platement à une femme dont je n'étais toujours pas certain qu'elle me plaisait de me suivre en un lieu qui ne pouvait être que chez moi, alors que ce n'est d'ordinaire pas moi qui fais le premier pas ; ni geste ni mot, rien, ayant depuis longtemps (depuis la fuite de Céline Soudeils, probablement) compris que cette initiative est l'apanage des femmes, que ce sont elles qui

décident, élisent, accomplissent la majeure partie du chemin, malgré les apparences – ou par-delà ces apparences qui laissent croire aux hommes qu'ils mènent la danse, même à des types comme moi qui se soucient avant tout de ne pas être ridicules ou de ne pas souffrir. Et je trouvais, ce soir-là, qu'il y avait quelque chose de trop convenu, sinon de dérisoire, à bécoter une jeune femme qui ne me plaisait sans doute pas, sur ce quai, violemment éclairés par les projecteurs des bateaux-mouches qui passaient sur la Seine.

— Ailleurs ? Je vous l'ai dit : je suis lente ; j'aime prendre le temps. Je n'ai pas fini d'arriver jusqu'à vous...

Je n'étais pas pressé, moi non plus : pas plus amoureux d'elle que soucieux de savoir si elle l'était de moi. Ce que j'appellerai notre amour (sans m'habituer à ce mot qui sonnera toujours dans ma bouche comme un galet trop épais) était d'une autre nature, obéissant à une nécessité d'un autre ordre que le sentimentalisme dont on entoure généralement les rapports sexuels pour les exalter ou les dénaturer, ou simplement les rendre possibles : nous étions, Nicole et moi, au plus près de ce qui rapproche un homme et une femme, dès lors qu'il ne s'agit ni de vivre ensemble ni de procréer, au plus près de cette vérité que je dirais volontiers supérieure, asociale, non pas clandestine mais secrète, d'une exigence inouïe et cependant sans vraie souffrance, énigmatique parce que sans visée de bonheur ; un vrai, un beau défi, en même temps que quelque chose de vain et qui tirait toute sa force et, si j'ose dire, son originalité, de ce sentiment d'absolue vanité.

Je n'étais pas impatient. Je me délassais de mes journées dans les bras de femmes aussi désabusées que moi. Nicole n'était à Paris que pour peu de temps, à l'occasion d'un congrès de radiologie. Je comprenais qu'elle n'était pas venue seule, m'ayant laissé entendre non pas qu'elle n'était « pas vraiment libre », comme elle aurait dit à un homme qu'elle eût fait lanterner, mais « pas encore libre », ce qui ne s'adressait qu'à moi qui, de mon côté, n'étais jamais plus libre que lorsque je menais de front plusieurs liaisons, d'un autre ordre, légères, éphémères, comme le savait sans doute Nicole, là-dessus renseignée par Tobias Suttermans, imaginai-je en l'écoutant me dire qu'il fallait laisser se faire ce qui était en train de nous lier et qui ne pourrait jamais finir, et que c'était pour ça que nous ne pouvions aller ailleurs, murmurait-elle ce soir-là, sous les applaudissements des touristes d'un bateau-mouche dont je me rappelle qu'il portait le nom de Catherine Deneuve, et qui devaient, ces touristes, trouver non pas touchant le couple que nous formions, Nicole et moi, mais parfaitement à sa place dans ce décor : automnaux amoureux surpris dans la lumière des

projecteurs ; des figurants, aussi bien, et qui devraient sortir de leur propre image pour arriver l'un à l'autre, dirait encore Nicole.

— Plus tard, a-t-elle ajouté après un moment de silence pendant lequel elle semblait vouloir laisser aux vagues soulevées par le passage du bateau le temps de retomber, plus tard, au printemps, lorsque je reviendrai, que les neiges auront fondu, là-bas, chez moi, et que les glaces auront redescendu le fleuve...

J'ai souri. Je n'avais pas l'habitude d'un tel langage ni de cette manière de voir les choses. Je me suis retourné pour allumer une de ces cigarettes anglaises à bout de liège que je fumais à cette époque où je supportais encore l'odeur de tabac froid que me renvoyait la table de l'alto, lorsque je jouais. Sans doute avais-je aussi besoin de me donner une contenance pour l'écouter me parler d'elle, sachant qu'une femme qui se refuse ou n'est pas tout à fait disposée à se donner ne peut que se mettre à parler d'elle, que la qualité de notre écoute est, même, la condition d'un bonheur à venir, et qu'un type aussi peu loquace que moi avait toutes ses chances avec une fille comme Nicole, laquelle s'est mise à parler en reprenant ce que je lui avais dit, au restaurant, à propos de ce frère à qui j'avais parfois l'impression de prêter mon corps, non pas comme si je me laissais habiter ou posséder par une présence maléfique, mais selon une autre sorte d'incarnation ou de complémentarité dont la musique était la seule justification.

— Une présence, avais-je dit à Nicole, une présence qui a indigné bien des femmes qui ont traversé ma vie, et qui ont été jalouses, oui, de ce petit être qui n'a pas eu le temps d'exister et qui, ces femmes, finissaient par tout haïr : mon frère, la musique et moi, bien sûr, comme si la musique ne les attirait que pour mieux les repousser ou leur montrer combien elles étaient seules...

— Nous en sommes tous là, dirait Nicole, venus au monde en lieu et place d'un autre, ou, faute de mieux, dans le rêve éternellement déçu de nos parents, toi l'inattendu, celui qui n'a pas remplacé son frère, à qui on a laissé faire de la musique comme si c'était le saut de l'ange, et moi à la place de personne, sinon de l'héritier mâle que mes parents auraient voulu se donner et qui a fini par avoir une sorte d'existence puisque c'est aussi à son absence qu'on songeait, là-bas, infiniment, côte des Neiges, à Montréal, puis à Dollard-des-Ormeaux, dans la banlieue, et enfin à Québec, lorsque nous nous sommes installés chemin Saint-Louis, à Sillery, et qu'après avoir mis au monde cinq filles ma mère a cessé d'enfanter et que nous avons enfin commencé à vivre, mes sœurs et moi, cinq filles séparées les unes des autres par un peu plus de deux ans mais en réalité par bien autre chose que ce peu de temps qui ne réussissait pas à faire de nous des proches, en tout cas pas à faire oublier l'absence de celui qui n'était pas né mais qui existait malgré tout dans la constellation que nous

formions aux yeux de nos parents et dont il était, le jamais né, l'étoile morte, ou le trou noir : à la fois des corps étrangers et la chair de leur chair, et dès lors investies de leurs rêves et de leurs déceptions, de leur ennui de vivre, surtout, de cette mélancolie irlandaise-québécoise qu'ils nous communiquaient, à nous, les filles, qui existions alors comme un corps unique et cependant divisible par cinq, venues au monde entre 1955 et 1964 sous forme de corps braillards, informes, exigeants, avant de devenir des filles, cinq filles bien distinctes et bientôt isolées dans leur individualité farouche, presque sans rapport les unes avec les autres, sauf pour d'éphémères alliances qui avaient toutes pour but de m'isoler, moi, l'aînée, parce que trop étrange et sans doute plus que mes sœurs marquée par ce Nicolas qui n'avait pas existé mais dont je porte le prénom féminisé. Sans alliée, donc, du côté féminin, ni mère, ni sœur, ni tante, pas même la grand-mère Dupré, qui vivait à Saint-Romuald, en face de Sillery, de l'autre côté du fleuve, ni la grand-mère Cleary, cette Katherine Cleary dont je savais que je n'étais pas aimée plus que mes sœurs, voire moins aimée qu'elles, et que je pleurerais pourtant, oui, pleurant de façon incontrôlée devant son corps exposé sans avoir été embaumé dans le salon de la demeure de la Grande Allée, à Québec, pleurant encore dans la grande limousine noire qui nous emmenait au cimetière Saint-Patrick, alors que ni mes sœurs ni ma mère ne pleuraient, elles, et que je pleurais aussi de ne pas la voir pleurer, elle, ma mère, à la place de qui je pleurais, et qui ne me consolait pas, qui a laissé sa sœur cadette le faire, Heather, celle qui était sur le point de sombrer dans la folie et qui s'est mise à sangloter, elle aussi, avant que la sœur de mon grand-père, auntie Margaret, nous prenne toutes deux par l'épaule et nous serre contre elle. Sans allié féminin, donc, mais avec quelques-uns du côté des hommes, déjà, et particulièrement mon grand-père Albert Dupré, homme brillant, bourru et alcoolique, qui ne supportait pas la vie, je crois, et avait pour manie de dessiner des nouveau-nés endormis dans des nacelles de fleurs. Il était né à Boston, à la fin du XIX^e siècle, avait fait ses études à Harvard, et puis avait passé la frontière, Dieu sait pourquoi, afin de devenir astronome à Québec. Il m'avait prise en affection et me parlait bien sûr de son métier, de ce qu'il observait dans le ciel, la Grande Ourse, la Petite Ourse, les Pléiades, le Chariot, Andromède, Vénus, Orion, la Voie lactée, à travers ce télescope que ses filles, les sœurs de mon père, mes tantes, astiquaient une fois par semaine, avec la même ferveur qu'elles trouvaient à monter mesurer chaque jour la quantité d'eau tombée sur le toit de l'observatoire, comme si elles n'avaient rien eu de mieux à faire, se marier, par exemple, ou devenir infirmières, comme leur sœur aînée qui était allée travailler au vieil Hôpital français de New York, dans la 34^e rue ouest, où elle avait connu le jeune médecin et poète William Carlos Williams, au lieu de

passer leur vie dans cet observatoire dont elles n'imaginaient pas qu'il serait un jour démoli, ses services transférés à l'aéroport de Québec et elles relogées à l'entrée des Plaines d'Abraham, déjà vieilles filles, avec le vieil astronome qui finirait par ne plus les supporter et que je soupçonne d'avoir eu pour elles moins d'amour que pour sa petite et unique sœur, Madeleine, une belle enfant dont il me parlait quelquefois et qu'une photo montre avec une grosse fleur blanche dans les cheveux, un hortensia probablement, et que je confondais, cette Madeleine, avec les personnages de la comtesse de Ségur que je lisais alors. Elle était morte d'une pneumonie, à dix ans, en revenant de La Pocatière, où elle était pensionnaire, dans le bas Saint-Laurent, ayant pris froid sur le quai de la gare où elle attendait le train qui la ramènerait à Québec, cette Madeleine Dupré, éternelle petite fille dont l'histoire me tirait des larmes et qui m'émeut encore, et que je vois aujourd'hui moins comme un personnage de la comtesse de Ségur que comme une héroïne de roman russe, à cause de ce « née Rostopchine » qui figurait sous le nom de la comtesse et qui m'intriguait tant, à cause de la neige, aussi, des bouleaux argentés, du train, de la pâleur de Madeleine, de son manchon de renard et de la fourrure de chat sauvage qu'elle portait et qui ne l'ont pas préservée du froid, oui, une sorte d'Anna Karénine enfant, morte avant d'avoir pu aimer, et cependant devenue ma grand-tante...

Nous étions, ce soir-là, entrés, Nicole et moi, dans l'infinie conversation qui est le destin général de l'amour, dans ce qui est sans doute le meilleur de l'amour : les paroles nocturnes, quêtées, échangées, murmurées au plus secret des corps. Nous cherchions à réduire des distances, à pénétrer dans un ordre de temps qui ne fût pas celui d'une époque que nous avions tous deux en horreur, Nicole plus que moi, encore, et dont elle m'apprenait à voir combien elle était vulgaire, violente, plus hypocrite et sournoise qu'aucune autre dans sa volonté de simplification morale. Nous venions, elle et moi, de bien plus loin que de la classe sociale à laquelle nous appartenions. Nous vivions dans l'ombre d'êtres qui avaient à peine existé, sinon jamais : des ombres qui nous interdisaient un destin ordinaire, faisaient de nous des gens à part, d'une étrangeté qu'on n'aurait sans doute pas tolérée si nous n'avions pas porté les masques du médecin et du musicien, lesquels ne nous empêchaient pas d'être promis (nous l'avait-on assez répété !) à des fins misérables.

Cette conversation, cette grande liberté de parole seraient notre vraie nudité – la mienne, en tout cas, puisque je n'aime pas me montrer nu (enfantine pudeur, méfiance héréditaire des paysans à l'égard de ce qui les eût trop rapprochés des bêtes, et qui m'a conduit à préférer la pénombre amoureuse et à adopter le noir pour les concerts comme pour le plein jour, me créant sans le vouloir une

image à la fois austère et ténébreuse qui ne me sied pas mal). Quant à Nicole, elle avait vu trop de corps dans leur dernière nudité, et au-delà de ce qu'il est permis de contempler, pour que sa propre nudité, lorsqu'elle s'approcherait de moi, une autre nuit, au printemps de l'année suivante, comme elle me l'avait dit en octobre, ne fût pas à la fois soulignée et défendue par des bijoux, des bas noirs et un porte-jarretelles dont elle ne se déferait pas pendant l'amour.

— Ton souffle traversant la soie qui couvre le sexe, lorsque ta bouche se porte là, et la rendant aussi mouillée que la vulve au point que l'étoffe n'est plus qu'une peau qu'il faut ôter, presque douloureusement, avant d'être pénétrée, remuée, bouleversée, me dirait-elle, cette nuit-là, attentive à ces détails qui faisaient de l'amour avec elle non pas une simple exténuation des corps et de peurs très anciennes, mais une sorte de danse, de cérémonie, dont le but semblait être la joie bien plus que le plaisir.

Dès le printemps, donc, et lorsqu'elle fut revenue à Paris pour trois semaines, en vacances, si je me souviens bien, et non plus accompagnée de son amant en titre, lui aussi médecin, un homme plus que mûr, m'avait-elle laissé entendre en me parlant moins de celui qu'elle n'aimait plus mais à qui elle gardait une grande admiration (la plupart du temps d'une extrême discrétion à propos de ceux qui croisaient son chemin et dont je ne crois pas qu'elle ait prononcé une seule fois le nom), que de son goût pour les hommes plus âgés qu'elle. Un goût qu'elle devait à son père, disait-elle sans aucun de ces détours par lesquels tant de jeunes femmes tentent de justifier leur incapacité à établir avec un homme autre chose qu'un ambigu ou impossible rapport filial, et recherchant, ces jeunes femmes, pour la plupart filles de parents divorcés ou de pères lointains, des hommes aux tempes grisonnantes et aux larges épaules, c'était aussi simple, aussi dérisoire, et c'était le cas pour Nicole (pour qui j'étais, ayant le même âge qu'elle, une exception qu'elle mettait au compte d'une autre sorte d'amour et de désir, lesquels lui restaient assez mystérieux pour lui permettre de m'aimer sans souffrir, dans la distance, l'énigme, ou l'intermittence), elle ne s'en cachait pas, ne cherchait pas à dissimuler combien l'avait fait souffrir l'éloignement de son père, ce lointain dans lequel il s'était toujours tenu.

— Oui, le fils de l'astronome, qui avait transmis à son fils cadet non pas le goût des études mais de la contemplation et aussi, disons-le, son peu d'amour pour la vie, du moins pas assez de confiance en soi pour que celui-là, le cadet (l'aîné était devenu ingénieur, et on disait dans la famille qu'il avait épuisé l'héritage paternel, ne laissant pas grand-chose à ses sœurs ni au petit dernier, mon père), aille dans ses études plus loin que ce qui lui permettrait de tenir honnêtement un rang de sous-directeur de compagnie financière, d'abord à Montréal,

puis à Québec, dans les bureaux de Seamus Cleary, rue du Sault-au-Matlot, chez cet Irlandais dont il avait épousé la fille cadette, Eileen, dont la famille possédait la moitié du vieux Québec. Car il n'avait même pas réussi ça : épouser une femme qu'il aimait, me dirait Nicole, ce printemps-là, après l'amour, parlant jusqu'au milieu de la nuit et parfois jusqu'à l'aube, lorsque nous nous retrouvions après un concert. Et il est vrai qu'il était beau, ce Jean Dupré, ajouterait-elle, Eileen Cleary n'était pas sans grâce, elle aussi, et ils s'étaient l'un l'autre laissés prendre à cette beauté ; ils avaient cru qu'elle pourrait tenir lieu d'amour et produire des enfants splendides. En quoi ils ne se trompaient pas, n'est-ce pas, my dear love ! Un mariage que les riches Cleary avaient accepté non sans difficulté, tout comme les Dupré, d'ailleurs, lesquels étaient modestes mais orgueilleux ; d'autant plus orgueilleux, sans doute, qu'ils ne soupçonnaient pas comment des anglophones, catholiques il est vrai, avaient pu se résoudre à donner non pas une fille mais les deux (la dernière ne comptant pas, cette Heather peu à peu sombrée dans la folie) et à deux frères, deux francophones qui plus est, dont le père exerçait l'extravagante profession d'astronome et était né non pas au Canada mais aux États-Unis, ce qui ne l'empêchait pas de passer pour un maudit Français, comme on disait encore au Québec, dans les années 50, ni d'avoir la tête dans les étoiles, murmurait-on chez les Cleary, dans la demeure de la Grande Allée. Et s'ils avaient quand même les pieds sur terre, Albert Dupré et Pierre, son fils aîné, ça ne semblait pas vrai pour le cadet, Jean, qui avait brusquement arrêté ses études pour s'en aller, s'enfuir serait plus juste, dans le sud des États-Unis, sans qu'on sache pourquoi, ni ce qui l'avait fait revenir, quelques mois plus tard... Un homme un peu falot, instable, mais beau, très beau. Un rêveur, un mélancolique, comme son père ; un absent, aussi bien, qui n'a pas été tout à fait l'homme que pouvait attendre une petite fille, moi, son aînée, surtout dans le monde de femmes où je grandissais et qui a fait de mes deux grands-pères, le rentier et l'astronome, les hommes les plus importants de mon enfance, Seamus Cleary et Albert Dupré, donc, qui ont d'ailleurs fini par cohabiter de façon infernale, à la fin de leur vie, une fois leurs épouses décédées, non pas à Québec, sur la Grande Allée, ni dans la maison de Saint-Romuald qu'il avait fallu vendre pour régler je ne sais quelles dettes, mais plus loin, sur la rive sud, à Saint-Michel, dans le comté de Bellechasse, où ils allaient prier ensemble dans une église qui ressemblait à celle devant laquelle, tout près de là, à Beaumont, le général Wolfe avait autrefois rassemblé les colons français pour leur signifier qu'ils étaient vaincus et puis les déporter en Louisiane... La maison de Saint-Michel, bâtie par l'arrière-grand-père John Cleary, sur une hauteur, une maison de parvenus, dont l'emplacement et les dimensions s'expliquent par le fait que

l'aïeul avait d'abord habité, enfant et pauvre, une simple maison de fermier située dans la baisseur, au bord du fleuve, et que de là il avait longuement contemplé la hauteur où il s'était juré, un jour, s'il devenait riche, quand il serait devenu riche, qu'il bâtirait sa demeure, moins pour en remontrer aux autres que parce que de là-haut on avait vue sur l'île d'Orléans, au milieu du fleuve, et, au-delà, sur la rive nord, sur le mont Sainte-Anne et sur la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré, où j'aimais tant me rendre, petite fille, ayant une vraie dévotion pour cette sainte à cause du livre qu'elle apprend à lire à la Vierge Marie, contrairement à ma mère, qui nous les interdisait, les livres. Le vieux Cleary avait le sens de la tradition et de la famille, comme tout Irlandais qui se respecte, même s'il y avait près d'un siècle qu'ils vivaient au Canada. C'est lui, ce John Cleary, qui était si gratteux, économe, avare même, mais qui ne détestait pas, à la fin de sa vie, claquer son argent aux courses et probablement avec des femmes, c'est lui qui avait fait de sa maison, du moins de son salon, une sorte de sanctuaire dédié à la porte du tabernacle de l'église de Saint-Michel dont il s'était porté acquéreur afin de la préserver des interminables travaux qu'on y avait entrepris et au cours desquels elle se serait sans doute perdue. Et je revois l'Agneau mystique et la crosse de saint Jean-Baptiste en bois de pin sculpté et doré sur fond de velours noir, entouré d'un cadre d'or et trônant au cœur de cette maison juchée sur une hauteur certes moins importante que celle à laquelle il avait pensé quelque temps, non loin de là, à Beaumont, avant qu'Hydro-Québec n'y installe les gigantesques pylônes soutenant les lignes qui faisaient franchir le fleuve aux soixante-treize mille volts de la rivière Manicouagan dans un bruit de frelons traversant l'espace jusqu'à Montréal et à New York, disait Seamus Cleary à Albert Dupré, lequel acquiesçait en contemplant le paysage tout en se balançant comme l'autre dans sa chaise berçante, sur la terrasse de la maison de Saint-Michel... Deux hommes que tout séparait, qui ne se supportaient pas et qui ont pourtant fini leurs jours ensemble, dans cette grande maison où nous allions en vacances, l'été, et d'où ils venaient nous voir, le reste de l'année, non pas ensemble, mais séparément, le dimanche, dès que nous nous fûmes installés à Sillery, dans la banlieue de Québec, l'un suivant l'autre, Albert Dupré dans sa Buick bordeaux, et Seamus Cleary dans son Oldsmobile noire dont l'arrière avec ses grands ailerons dessinait une figure qui lui ressemblait, disais-je à mes sœurs, l'un et l'autre débarquant chez nous, chemin Saint-Louis, après avoir passé le pont de Québec, puis, à partir de 1970, lorsqu'on a construit, parallèle au premier, le pont Pierre-Laporte, chacun empruntant un pont, non dans l'espoir de dépasser l'autre mais pour ne pas se laisser distancer, se surveillant, mettant un point d'honneur à arriver ensemble et à l'heure devant chez nous, de chaque

côté de la Pontiac que mon père a gardée plus de trois ans, lui qui tous les printemps achetait pour faire comme tout le monde une nouvelle voiture et dont je me rappelle le *hard top* rose magenta : le même rose que le vernis que ma mère se passait sur les ongles des pieds et qui s'appelait, je m'en souviens, j'en respirais l'odeur avec délices, *Love that Pink*, de Revlon. Et ils entraient ensemble chez nous, avec des manières, comme s'ils ne se connaissaient pas ou qu'ils ne s'étaient pas vus depuis des années, celui qui avait passé son temps à observer les étoiles et l'autre, qui avait possédé la moitié du vieux Québec et s'était chaque jour rendu à son bureau de la rue du Sault-au-Matelot, au dernier étage d'un grand immeuble de pierre grise, entre des hôtels de passe et des bureaux maritimes, gérant ses rentes en contemplant le fleuve, immobile, avec sur les lèvres ce sourire un peu amer que je lui ai toujours connu et qui me faisait l'imaginer, ce Seamus Cleary, devant ses hautes fenêtres par lesquelles il regardait les cargos remontant ou descendant le Saint-Laurent surgir du brouillard comme des vaisseaux fantômes, après la débâcle des glaces, au printemps, en se disant peut-être qu'il aurait pu les accompagner, ces cargos, oui, s'en aller, en Louisiane, comme l'avait fait celui qui allait devenir son gendre, ou ailleurs, en songe, puisque l'avarice et le sens de la famille et de la tradition étaient plus forts que tout, avec aussi, sans doute, la vanité de tout départ, comme le dirait le futur gendre en revenant du Mississippi pour lui demander la main d'Eileen Cleary, sa deuxième fille, avec qui le jeune Dupré formerait un couple en fin de compte moins solide que celui que le vieux Cleary constituerait un jour avec le vieux Dupré, dans la maison de Saint-Michel-de-Bellechasse où ils s'éteindraient doucement sous les yeux d'une vieille domestique à moitié sourde, sans se supporter ni pouvoir se passer l'un de l'autre, par orgueil autant que par fidélité à je ne sais quelle mémoire familiale, l'un et l'autre assis dans leur chaise berçante sur la terrasse qui donnait sur le fleuve et sur l'île d'Orléans, Seamus Cleary répétant à l'intention d'Albert Dupré, dans un mauvais français, que les affaires n'avaient de sens que pour ça : se balancer dans un rocking-chair au bord d'un fleuve immense, à la brunante, jusqu'au moment où surgissaient les étoiles et même au milieu de la nuit, et Albert Dupré lui répondant, dans son excellent anglais de Boston, qu'on pouvait voir dans les étoiles bien plus que ce qu'on y apercevait d'ordinaire : la naissance et la fin du monde, bien sûr, et, pourquoi pas, la lumière morte et cependant encore perceptible d'une étoile dont on pouvait penser qu'elle avait été, sur terre, une petite fille morte de pneumonie, vers 1910, pour avoir attendu trop longtemps un train sous la neige d'une gare lointaine...

J'avais, bien sûr, revu Tobias Suttermans avant la nuit de printemps où Nicole s'était donnée à moi (et je ne sais pourquoi, s'agissant d'elle, moi dont le langage est d'ordinaire peu châtié, surtout quand je m'entretiens avec Tobias des femmes que nous avons eues, je ne peux faire autrement que d'employer des tournures solennelles ; on ne faisait pas plus l'amour avec Nicole qu'on ne la baisait : elle se donnait, elle avait une façon à la fois glorieuse et unique de s'offrir ou de s'abandonner qui élevait ces gestes en vérité si répugnants, dès lors qu'on les considère de l'extérieur, à la dimension d'un rite – vêtements enlevés un à un, ma chemise, puis son caraco, et ainsi de suite, lentement, un vêtement après l'autre, jusqu'au moment où elle n'était plus vêtue que de dentelle et de soie, et moi d'un slip devant lequel elle s'agenouillait pour presser sa joue contre le membre qui n'en finissait pas de durcir sous le tissu dont elle le délivrait, l'appliquant de nouveau contre sa joue pour éprouver la douceur de la peau et y entendre les battements de mon cœur, les sifflements du sang, le chant profond du désir, aurait-elle pu dire, et puis le prenant dans sa bouche, ce membre, de façon presque distante, et si grave que je me demandais parfois si elle n'y trouvait pas du dégoût, les yeux fermés, avec sur le front un pli qu'on aurait pu croire douloureux si elle ne s'était reculée pour délivrer ses cheveux du chignon où elle les enserrait et les faire retomber sur mon sexe avec une fraîcheur extraordinaire, et puis se relevant, rejetant en arrière cette chevelure blond-roux où elle faisait mine de dissimuler son visage tout en s'allongeant sur le lit dont elle tenait, où qu'elle se trouvât, à ouvrir elle-même les draps afin que je m'allonge sur elle, ou en elle, aurait-elle pu dire).

J'étais allé le retrouver non pas à Amsterdam, dans sa lointaine maison de la Pythagorasstraat, qu'il partageait avec une sœur plus âgée que lui, veuve d'un fonctionnaire des Antilles néerlandaises, mais à Bruges, où il dirigeait un ensemble consacré à la musique baroque avec lequel il travaillait les *Leçons de ténèbres* de Michel Lambert qui sont un des monuments du Grand Siècle, moins connues que celles de Couperin, de Charpentier ou de Delalande, mais pas moins belles, et bien sûr ignorées de ces foutus Français qui trouvent que c'est toujours meilleur dans l'assiette de l'étranger tout en voulant faire croire qu'ils continuent à inventer le monde, clamait Tobias dans un néerlandais que je n'avais pas besoin de comprendre pour deviner contre quoi il s'emportait, et qu'il ne prenait d'ailleurs pas soin de traduire, s'approchant de moi, rouge, en nage, s'essuyant la figure avant de m'embrasser avec un petit rugissement d'aise et ajoutant en se tournant vers ses musiciens, en français, cette fois :

— Le voilà enfin, le paysan limousin, l'altiste des hauts plateaux,

un des rares hommes capables de faire entendre des voix qui ne sont pas de ce monde !

Il voulait mon opinion sur la contralto imposée par la maison de disques pour l'enregistrement de ces *Leçons*. Je lui ai dit que les voix de contralto me mettaient mal à l'aise, qu'elles me troublaient à l'excès, comme des femmes au désir inquiétant, à la sexualité harassante, que je fréquentais trop mon alto pour ne pas rechercher des voix plus hautes, plus limpides, celle de Véronique Gens, par exemple, à laquelle je voue une passion à peu près du même ordre que celle de Suttermans pour Lisa Délia Casa : deux femmes dont on ne sait si la beauté leur vient de leur voix ou de leur visage, ou de l'extraordinaire conjonction du visage et de la voix.

Il voulait aussi me faire entendre un violon fabriqué à Venise, en 1730, par Domenico Montagnana, dont le collectionneur souhaitait se séparer en même temps que d'un autre alto du XVIII^e fabriqué à Füssen par Sympertus Niggeli, que je n'avais bien sûr pas les moyens de m'offrir mais sur lequel j'ai été heureux de jouer, avec Tobias, quelques duos pour violon et alto de Joseph et de Michael Haydn, ce qui a permis à Tobias d'évoquer une fois encore la question du génie, de soutenir que Joseph Haydn était certes un génie mais qu'on ne se demandait pas aux dépens de qui, et surtout si ce n'était pas aux dépens – quelle injustice, n'est-ce pas, comme toujours entre deux frères – de ce frère cadet Michael, lequel entretenait de bonnes relations avec Joseph mais savait qu'il n'était pas de taille à lutter contre l'aîné, et que s'il avait été le premier à composer pour des chœurs d'hommes *a cappella*, c'est à son frère qu'on attribuerait longtemps le charmant *Quintette à cordes en ut* majeur, et à son ami Mozart l'ouverture de la *Symphonie en sol* majeur KV 444. De quoi finir dans l'aigreur, le sentiment d'injustice et la maladie, et à la tête d'une œuvre qui ne compte pour ainsi dire pas, puisque, au mieux, on la confond avec celle du grand Haydn et qu'on a beau avoir laissé inachevé à cause de l'ultime maladie son propre *Requiem*, celui-ci n'aura pas le destin du *Requiem* du génial ami...

J'aime le matin de Bruges, en semaine, lorsque le brouillard tarde à se dissiper et que les collégiennes en jupes plissées et manteaux bleu marine jetés sur des chemisiers blancs se rendent en classe à bicyclette, la tête le plus souvent couverte d'un de ces bérets qui sur une chevelure de femme ne manquent pas de susciter en moi un trouble qui me fait croire que je suis sur le point de tomber amoureux, surtout quand ils tressautent, ces cheveux, ou qu'ils sont soulevés par le vent autour d'un visage grave ou souriant avec la pudeur des Vierges des vieux tableaux flamands, disais-je à Tobias, qui approuvait l'admiration que je portais aux jeunes filles de Bruges et me faisait remarquer la belle pesanteur de leurs seins remuant sous les corsages,

une des rares qualités plastiques qu'il accordait à ces filles du Nord qui ne tarderaient pas à s'empâter comme des servantes de Frans Hais, ajoutait-il avec l'air de ne pas tout à fait croire à ce qu'il disait.

Rien ne semblait devoir rapprocher le peu liant Français des hautes terres limousines et l'ironique Hollandais de la Frise qui aurait pu être son père, sinon le goût de musiques rares ou méconnues, des très jeunes femmes et des alcools qui se boivent lentement, au milieu de la nuit. C'était du moins ce que nous mettions en commun, Tobias et moi, dans les lieux où nous nous retrouvions, chez nous, dans des bars de nuit, dans des chambres d'hôtels des villes d'Europe où nous jouions ensemble avec Jeanne Delamare et le violoncelliste belge Guillaume Denuncques, Tobias Suttermans n'acceptant de renoncer au baroque que pour servir la musique de chambre française, dans laquelle il entendait l'écho des œuvres de Charpentier, de Marais, de Couperin, de Grigny, de Rameau. Nous parlions de femmes, de musique, de ce que nous buvions, comme peuvent en parler deux hommes qui ont renoncé à se perpétuer et tentent de faire tenir tout ça ensemble, la musique, l'alcool, les femmes, tout ce qui nous faisait tenir debout, nous empêchait de désespérer vraiment ou de sombrer dans un pessimisme vulgaire – les très jeunes femmes, notamment, parmi lesquelles Nicole faisait figure d'exception, ayant passé la quarantaine et appelée à devenir la composante essentielle de ce qui nous liait, lui et moi, et qui nous gardait, selon lui, de la sentimentalité d'un rapport filial. Nicole que nous avions possédée tous les deux, que nous aimions chacun à sa manière et qui nous aimait d'une façon bien plus extraordinaire encore : elle était le sel, l'élément opératif sans lequel la musique eût été lettre morte, l'alcool une source de stupeur définitive et nos vies des carrières plus ou moins heureuses, et non ces existences dont l'individualité n'avait de sens que d'être liées à quelques autres, comme Tobias et moi, et que nous avons jusque-là hésité à appeler amitié, cette notion nous demeurant aussi suspecte que celle d'amour, parce que appartenant à l'insipide vulgate des psychologues et des journaux féminins.

— Tu vas me parler de Nicole, j'imagine ; c'est aussi pour ça que je t'ai demandé de venir. Tu veux en savoir davantage sur cette fille dont on ne tombe pas amoureux mais qu'on ne peut oublier, m'avait-il dit en français et en roulant les *r* comme les vieilles femmes de Siom. On ne peut pas l'aimer et pourtant nous l'aimons, toi et moi, d'une manière qui ne ressemble à aucune autre, sans exclusive, sans jalousie ; et nous ne sommes pas les seuls, tu t'en doutes... Elle me téléphone, me dit qu'elle arrive, non pas comme si elle était à Montréal mais à côté, en bas de chez moi, et qu'elle voudrait que nous nous voyions, où que je sois, à Amsterdam, par exemple, dans ce studio que tu es un des seuls à savoir que je possède, non loin du

Vondel Park, et où je la retrouve dès que je peux, l'après-midi, le soir, au milieu de la nuit, jamais le matin – elle n'est pas du matin, tu le sais. Je ne me fais pas d'illusions : elle ne vient pas en Europe pour moi, pas pour moi seul, du moins. Elle aime en moi l'homme d'Amsterdam, le musicien, l'amant, peut-être, naguère, puisque nous ne faisons plus l'amour, nous contentant de dormir quelquefois ensemble, de parler, surtout. Elle va d'Amsterdam à Paris, à Venise ou à Londres, ailleurs encore, dans toutes ces villes auxquelles elle peut associer un homme, un type qui l'aide à voyager, non seulement financièrement, mais en lui faisant traverser les nuits sans qu'elle se sente près de hurler, comme on peut l'être certains soirs, seul, dans une ville étrangère, j'ai connu ça à Vaduz, un soir de printemps où la pluie ne cessait pas, devant une bouteille de vin blanc. Elle voyage comme elle vit : sans grand argent, ce qui m'a fait croire au début que c'était une poule de luxe, quelque chose comme ça, cette fille étrange et belle qui ne fait pas forcément l'amour avec les hommes dont elle partage le lit. Comment elle est venue à moi ? Très simplement, il y a environ quatre ans, un été, à Saint-Guilhem-le-Désert, dans l'arrière-pays montpelliérain, après un concert où on donnait la *Symphonie concertante* de Mozart, et où j'ai ensuite joué, en duo avec Maurier, les KV 423 et 424 que j'aimerais tant jouer avec toi, si tu te décidais à aimer Mozart autant que tu aimes Haydn. Car qu'est-ce qu'un type qui n'aime pas Mozart, sinon un pauvre d'esprit, un rustre, un amateur de rock ! Nicole n'est pas venue à moi, ce soir-là : elle a été là, dans le désordre de l'après-concert. Je croyais que c'était pour Maurier ; je me suis retourné vers lui, qui avait replacé son violoncelle dans son étui et regardait s'avancer cette grande fille aux cheveux blond-roux, mais je ne désirais pas qu'elle soit pour lui, celle-là, ça ne se pouvait pas, la tête me tournait un peu, on était dans un lieu consacré, impossible de fumer, j'ai encore ce respect-là, et il faisait si chaud dans cette abbaye, et j'étais là, en train de me dire qu'il n'était pas possible qu'elle soit pour Maurier, il a beau avoir une belle gueule et avoir été l'élève de Navarra, ça ne lui donne pas des droits sur toutes celles qui s'approchent de nous après les concerts, non, ce n'était pas possible, me suis-je dit en jetant un coup d'œil au Christ en croix, au-dessus de l'autel, prêt à me mettre à prier, même, pour qu'elle n'aille pas jusqu'à Maurier, puisqu'il y en avait autour de nous de plus jeunes et de plus évidemment jolies, me répétais-je encore lorsqu'elle a été là, devant moi, pour moi, il fallait y croire, elle me regardant et moi lui souriant non pas avec le sentiment d'avoir à la conquérir ou que c'était dans la poche, comme vous dites, vous autres Français, mais la certitude qu'elle était là, tout simplement, comme si elle avait été là depuis toujours ou depuis plus longtemps que je ne l'imaginais, tout comme elle l'a été, devant toi, je suppose, avec l'archet que je t'ai envoyé.

— Ce n'est pas l'archet que tu m'as envoyé...

— Si, l'archet. Nicole n'est pas de celles qu'on se refille. Pas un hasard, non plus, si elle est venue à toi.

J'ai répondu que c'était trop beau pour être vrai, que tout ça, la prédestination, les rencontres bouleversantes, les coups du hasard ou de la Providence, les femmes qui traversent l'été et les songes pour donner l'impression qu'elles ont toujours été là ou que nous les attendions sans le savoir, tout ça c'était de la blague et qu'il n'y avait que la solitude, oui, l'os d'une solitude bien plus dur à ronger que les concertos romantiques qu'il détestait tant, lui, Tobias Suttermans.

— Bien sûr que c'est trop beau, invraisemblable même, cette fille qui débarque et se tient debout devant toi avec l'air d'en savoir sur toi bien plus que ce que tu pourrais lui en dire, à ce moment, et avec qui tu te mets à parler comme tu ne l'as peut-être jamais fait parce que tu as déjà peur de la perdre et que tu te dépêches de dire ce que tu as à dire et qui est bien peu en regard de ce qu'elle s'est mise à dire, non pas comme ces petites femmes un peu paumées qui nous accompagnent, après les concerts, jusqu'au milieu de la nuit, et qui ne cherchent rien d'autre qu'oublier leur solitude sur notre épaule, nous qui connaissons la musique, n'est-ce pas, et qui s'imaginent qu'elles la boivent à nos lèvres, la musique, et qui parlent, pauvres petites femmes, qui parleraient jusqu'au matin si nous ne savions muer leurs mots en soupirs et en râles, puis en silence ; non, pas de celles qu'on mène à l'hôtel, un soir de concert, cette Nicole en vacances dans le Midi et montée pour me rencontrer jusqu'à Saint-Guilhem-le-Désert à cause des *Sonates* de Franck et de Pierné et de la mystérieuse *Sonate-poème* de Tournemire que j'avais autrefois enregistrées avec Pierre Chenavard, mais toute disposée à boire quelque chose en tête-à-tête dans la pénombre de la petite place, près de l'immense platane dont une pluie d'orage, à la fin de l'après-midi, avait réveillé l'odeur, laquelle avait de quoi faire tourner la tête à un type du Nord comme moi autant qu'à Nicole, fille d'un autre Nord et qui, le verre bu, avait néanmoins disparu dans la nuit on ne sait où ni comment, sans frôlement ni baiser : un simple mot d'adieu, un sourire bref, la promesse que nous nous reverrions un jour, et ce regard pâle qui n'a rien à voir avec le bleu de mes yeux à moi, par exemple, ni même, peut-être, avec les ciels irlandais sous lesquels sont nés ses ancêtres maternels, mais qui possède je ne sais quoi d'insensé qui la fait s'approcher de types comme nous, comme moi qui ai regardé s'en aller dans la nuit languedocienne cette inconnue qui ne s'est pas retournée et qui marchait comme si elle dansait sur les pavés inégaux avec, à la main, une large feuille de platane dont elle s'éventait en souriant.

III

Je veux dire ça simplement : la vérité sur Nicole, me montrer digne d'elle, de son amour, malgré l'étrangeté, le malentendu, la distance, la folie, sa lutte contre la maladie venue de l'enfance et de la mère et, plus loin que la mère, de ce comté de Sligo, dans le nord-ouest de l'Irlande, d'où venaient les ancêtres maternels, et ce qu'elle appelait la folie d'émeraude, à cause de la verte Erin dont sa mère avait une nostalgie d'autant plus singulière qu'elle n'y avait pas plus mis les pieds que Nicole ou nulle autre de ses filles ; à cause aussi de son père, qui ne parlait jamais de ses origines limousines et bourguignonnes, qui se considérait comme un pur Américain du Nord, faisant commencer son histoire avec la naissance de son propre père, à Boston, à la fin du XIX^e siècle, et qui n'avait jamais traversé l'Atlantique : pas de retour en arrière, vers les vieux pays, répulsion, régression, peur qu'on lui demande de l'argent, terreur de tomber malade et de n'être pas soigné comme il faut, ou qu'on lui fasse faire son service militaire, haine, haine de l'ancienne Europe et de la misère sans doute imaginaire qu'il avait fallu fuir, puisque c'est toujours contre un passé plus ou moins mythique qu'on s'adosse, ruines, légendes, silences, maudissure, disait Nicole.

Je tente de retrouver une voix, celle d'une petite fille, voix enfantine résonnant perpétuellement en Nicole, et qui ne pouvait être ni celle de la petite Madeleine Dupré ni celle d'Eileen Cleary enfant, mais de Nicole elle-même, l'écho de ce qu'elle avait été, tout entière dans ce reflet et cette souffrance qu'elle tenait à distance et qui donnait à sa voix son grain incomparable, sa douceur, également, et sa clarté, quelque chose d'un cristal impur, de rauque par moments, ou de voilé, qui faisait dire au violoniste hollandais qu'elle était toujours au bord de se rompre. J'aurais aimé la faire entendre, cette voix, un peu comme je donne voix à mon frère mort, en l'écoutant me parler, oui, aujourd'hui encore, au plus silencieux de ce qui s'est tu et qui continue cependant de bruire et de se déployer comme ces musiques qui voyagent en nous, inlassablement, qui en appellent à nous et dont on se laisse pénétrer avec une patience qui est sans doute, pour moi, la seule forme de compassion.

Dès ce printemps, dès que j'eus goûté à ce sexe aux lèvres très brunes et dont la nacre avait une saveur sucrée, j'ai revu Nicole chaque fois qu'elle venait à Paris, où elle logeait chez une compatriote, du côté de Montmartre, dans un quartier que je connaissais mal, n'ayant pour Paris qu'un goût médiocre, surtout pour

les quartiers du Nord, sombres, populeux, voire dangereux, dans lesquels je me sens encore moins à l'aise que, enfant, au cœur de la forêt du Montheix où je ne m'aventurais jamais sans m'imaginer en train de traverser une ville endormie et pleine de menaces. Je suis resté cet enfant : j'ai encore de ces peurs, ces préjugés, ces désirs qui me portent à croire que ma vie peut basculer à tout instant dans une nuit dont je ne verrai pas la fin, et que je mourrai sous un couteau qui m'ouvrira la gorge pour me faire ressembler à Celui en qui je n'aurai pas eu foi.

Nicole était de ces femmes qui passent rarement une nuit entière chez un homme, s'enfuyant au petit matin, n'ayant jamais vécu avec un homme : ni concubine, ni ce qu'on désigne aujourd'hui du nom un peu solennel et agaçant de compagne ; regagnant donc, après m'avoir quitté, l'immeuble de Montmartre dans le couloir duquel il lui arrivait de trouver un jeune clochard à barbe blonde et bonnet de laine rouge qui lui rappelait un pêcheur de la Gaspésie qu'elle avait autrefois soigné à l'hôpital de Rimouski, endormi sur le paillason et qu'elle devait enjamber, malgré sa peur de le réveiller et qu'il lui saisît la cheville, s'engouffrât sous sa jupe, lui dévorât le sexe, m'avait-elle avoué avec un étrange sourire. Elle passait donc par-dessus ce corps recroquevillé, malodorant, qui lui donnait envie de hurler et la dissuadait, une fois de l'autre côté de la porte, de rien faire d'autre que d'éteindre la lumière et de se mettre au lit sans faire de bruit, ne se décidant pas à appeler la police et attendant un sommeil souvent long à venir, malgré la fatigue, à cause de ce corps d'homme endormi, geignant, grognant, ronflant de l'autre côté de la porte et qui réveillait les figures sombres de son enfance, les ombres dessinées par la lune sur les murs de toutes ses chambres de petite fille, à Montréal, à Dollard-des-Ormeaux, à Sillery, à Saint-Romuald, chez sa grand-mère Dupré, ou chez les deux vieillards, à Saint-Michel-de-Bellechasse, partout où elle avait une chambre à elle, parce que l'aînée, et déjà si différente de ses sœurs qu'on la laissait toute seule avec les ombres, la lune reflétée par la neige, les bruits de la nuit d'été, et tout ce qui vient heurter à la vitre obscure, puisqu'il n'y a pas de volets, là-bas, et qu'aucun rideau n'a jamais pu empêcher les ombres et les bruits de pénétrer jusqu'à un lit d'enfant...

Une chambre à soi, comme elle n'en avait pas à Paris, pas assez riche pour demeurer longtemps à l'hôtel et préférant le modeste logis d'une compatriote absente à un hôtel où elle se serait sentie au-dessous de sa condition, disait-elle sans qu'il y eût là nul jugement social, étant d'un pays où la démocratie est plus active qu'en Europe, plus américaine, du moins, parce que sans idéologie, les distinctions s'établissant non pas entre riches et moins riches mais, plus insidieusement, entre catholiques et protestants, par exemple, ou

francophones et anglophones, Européens et Amérindiens, et depuis longtemps entrée, Nicole, dans ce qu'elle appelait non sans solennité (avec cependant la grâce qu'elle mettait à affirmer ce qui relevait pour elle d'une nécessité vitale et permettait de comprendre qu'un médecin qui aurait, comme on dit, pu faire de l'argent ne voulût pas y perdre son âme, jetant sa carrière aux orties, préférant le modeste salaire d'un dispensaire français aux honoraires d'un grand hôpital de Montréal) son vœu de pauvreté.

Elle venait plus souvent en Europe, avec l'idée de quitter le Québec, de s'exiler bien plus que de retourner à ses origines françaises, l'exil étant une des rares qualités irlandaises, disait-elle encore, en souriant, comme si elle devait obéir moins à son sang français (la terre, la vigne, la lumière, certains visages, la langue, la musique, le rêve et l'assomption de l'origine, le lointain qui a la douceur d'une caresse) qu'à l'irlandais, encore et toujours, au vent, à la mer, à l'herbe rase, au ciel ouvert, à l'impression de ne pas être tout à fait au monde tout en étant d'un coin de terre, une terre qui reste sous les ongles et fait qu'on ne peut vivre comme tout le monde.

— Autrement, disait-elle, en voyage, dans la distance, l'écart, les sentiers recouverts, les rues traversières, les mondes déserts, les provinces perdues, tu comprends, et partout ailleurs qu'au Québec, qui est une mauvaise province, mauvaise pour moi, à cause de ce peuple politiquement infantile, peuple de *losers* qui refuse son indépendance et me renvoie sans cesse à ma propre folie...

Elle employait ce mot-là de préférence à « maladie », sans doute parce qu'il lui semblait d'une autre espèce que celui qu'elle réservait à ses patients, ai-je remarqué lorsqu'elle s'est installée à Paris, à l'automne de l'année suivante, en 1996, ayant trouvé dans un dispensaire de Pantin ou de la porte des Lilas un poste de radiologue qui ne lui permettait de se loger que médiocrement, mais dans l'île Saint-Louis, un studio sur cour, d'abord, pour quelques mois, au premier étage d'un immeuble de la rue Poullétier, sombre, étroit, aussi peu commode qu'une cabine de navire et trop sonore, avec au-dessus d'elle un couple de jeunes Australiens qui faisaient bruyamment l'amour et la renvoyaient à elle-même, à ce désir sexuel qui l'avait tourmentée dès l'enfance et la faisait se relever dans la nuit, elle qui était si seule, à cette époque, longtemps après que les Australiens avaient fini de s'étreindre. Nous ne nous sommes guère vus, cet automne-là, Nicole ayant besoin de temps pour accomplir en réalité les distances que les avions et les décisions brusques nous donnent l'illusion de parcourir, et j'étais occupé, moi, à d'autres amours et à une tournée qui nous avait conduits dans plusieurs pays d'Europe, où Suttermans, plus royaliste que le roi et apologiste du rare, entendait montrer que la musique française ne se résume pas à Saint-Saëns,

Debussy et Ravel mais tire aussi sa gloire de compositeurs délicieusement mineurs tels que Chausson, Séverac, Pierné ou Jolivet, allant à la fenêtre contempler la cour d'une école voisine dont le préau lui faisait penser au cloître d'un couvent et à ces sœurs grises dont le nom l'impressionnait tant, autrefois, et à ces journées de classe de l'école Saint-Thomas, à Dollard-des-Ormeaux, qui s'ouvraient par la récitation du Credo, se poursuivaient par le Benedicite puis l'Action de grâces, pour se terminer par l'Acte de contrition, avec, une fois par semaine, la confession obligatoire pendant laquelle Nicole faisait comme les autres, inventant quelques péchés pour avoir non pas l'âme en paix, mais brûler tranquillement, si on peut dire, de ce qui, depuis longtemps déjà, ne la laissait plus en paix : le désir sexuel, qu'elle ne comprenait pas et dont elle pensait que rien ne pourrait l'apaiser, pas même le prêtre, le mercredi des Cendres, qui venait à l'école avec des cierges bénits qu'il leur croisait sur la gorge afin de purifier les paroles à leur source, puis il traçait sur les fronts enfantins une croix au moyen de cendres puisées dans un pot en argent tenu par un jeune vicaire aux yeux plus charbonneux que ce dont le prêtre leur marquait le front, cette croix gris-noir qu'elles portaient sans se laver et veillant à ne pas l'effacer sur l'oreiller, le plus longtemps possible, dans un mélange de fierté et de honte, et le cœur battant de ce qu'elles comprenaient sans comprendre.

Folie ou maladie, ou innocence perdue, j'étais entré, au printemps de 1997, dans une agitation amoureuse qui ne me ressemblait pas, moi qui ai toujours pris soin de mettre entre l'amour et moi la saine distance du sexe. Ni tombeur ni cynique, redisons-le, pas même désabusé, puisque je ne m'étais fait d'illusions sur rien, je n'avais été amoureux que d'une enfant, Céline Soudeils, à Siom, bien des années auparavant, et j'avais regardé le temps me défaire de cette innocence où se confondaient l'amour et l'enfance et qui me fait dire que je n'ai jamais aimé, du moins pas au sens où on l'entend généralement, la musique et la solitude m'ayant permis de rendre supportable la haine qu'on se voue à soi-même et que la plupart des hommes s'arrangent pour faire supporter aux femmes en le donnant pour de l'amour. Je ne fréquentais que des femmes faciles, des égéries, des prostituées ; les autres, les jeunes femmes qui espéraient autre chose et méritaient mieux qu'un type comme moi, voulaient des enfants. Là-dessus j'étais, comme Nicole, depuis longtemps entré dans ce refus d'engendrer dont il faut chercher la raison au-delà du désir de rester libre : dans l'étrange commerce que j'entretenais avec ce frère aîné qui devenait avec le temps une sorte d'enfant que je ne cesserais d'engendrer tout

en continuant d'être protégé par lui, et, pour Nicole, la volonté de ne pas ressembler à sa mère et de mettre au monde un enfant malade, atteint de cette folie qu'elle combattait pied à pied, et qui ne pourrait être qu'une fille, bien sûr, aussi folle que la mère, et qu'elle, Nicole, ne pourrait pas protéger, et dans laquelle elle se regarderait devenir folle à son tour.

Tout me portait donc à une forme de relation amoureuse dont le sexe et la conversation étaient les éléments quasi exclusifs, ce qui ne pouvait que faire souffrir celles qui s'approchaient de moi avec le souci d'autre chose qu'une nuit d'amour, et qui souffraient en silence, elles qui, ayant toujours su à quoi s'en tenir, avaient cependant risqué l'affaire pour me quitter dignement, sans grandes larmes, plus occupées à me plaindre, disaient-elles, qu'à me haïr ou à tenter de m'infléchir, mais finissant pour la plupart par dire qu'il y en aurait bien une pour les venger et avec elles, se plaignaient-elles, l'éternelle défaite des femmes.

Vengées, elles l'ont sans doute été d'une façon inattendue (une demi-victoire, en vérité, puisque cette vengeance n'a pas pu contribuer à m'ouvrir le cœur sans me rendre meilleur pour autant : je suis ainsi fait qu'il n'y aura pas d'amour après Nicole, le souvenir de l'amour étant peut-être le meilleur de ce qui nous a fait croire que nous pouvons échapper un peu à nous-même) par une jeune fille, une adolescente, disons-le, âgée de dix-sept ans, à qui je donnais des cours particuliers, l'unique enfant d'une femme un peu plus âgée que moi et dont le visage semblait, comme beaucoup de femmes de cet âge, déchiré entre le désir de faire jeune et l'abandon à ce qu'elle-même appelait, avec une fausse résignation, « l'autre côté », ce qui se traduisait par le port de jeans délavés et de pantalons en cuir et, surtout, une libre crinière de cheveux grisonnants qui est sans doute ce qu'on peut voir de plus pathétique chez une femme qui approche de la cinquantaine et que les vieilles de Siom m'avaient appris à trouver vulgaire, en usant à ce propos d'une expression aujourd'hui obsolète mais qui dit bien ce qu'elle dit : une femme « en cheveux ».

Elle, la mère, enseignait le français dans un collège de Fontenay-sous-Bois, non loin du conservatoire où je tiens la classe d'alto. Je l'avais rencontrée, au printemps qui précéda l'installation de Nicole en France, à une table du bistrot du vieux Fontenay où je prends quelquefois mes repas. Nous avions lié conversation. Il n'était pas difficile de voir combien elle était seule : une de ces solitudes singulières que j'ai appris à reconnaître et qui n'ont rien à voir avec l'ennui ou le fait de ne fréquenter personne. Elle ne pouvait pas ne pas voir, lorsque je l'ai refermée pour la laisser s'installer, la partition des *Suites pour alto solo* de Max Reger que je faisais travailler à mes élèves.

Elle prétendait aimer la musique. Elle s'est bientôt confiée à moi. Elle semblait la proie de peurs qu'elle avait du mal à contenir. Elle souhaitait que je préserve sa fille du dégoût que lui inspirait pour le violon son professeur du conservatoire de Saint-Maur-des-Fossés, auquel elle l'avait confiée, dans la banlieue lointaine qu'elles habitaient toutes deux, m'avait-elle expliqué, et où la jeune Delphine vivait quasi seule, la plupart du temps, allais-je bientôt comprendre, une fois que j'eus accepté non pas de sauver en elle le goût de la musique mais de lui rendre assez de confiance en elle pour présenter l'épreuve de musique au baccalauréat.

— On ne peut rien contre ça, vous le savez, la haine de la musique, d'un instrument ; c'est pire que le dégoût inspiré par un corps, avais-je dit à la mère, qui rétorquait que la musique est une manière de salut, qu'elle nous console de l'injustice que font naître en nous le désir et l'amour, surtout quand une femme a passé la quarantaine, ajoutait-elle avec un petit rire faux, comme si elle ne croyait pas tout à fait à ce qu'elle disait et qu'elle fût avant tout soucieuse de me refiler sa fille, pour des raisons que je ne comprendrais pas sur-le-champ et qui me feraient entreprendre un amoureux trajet dont tout laissait penser qu'il m'éloignerait de Nicole, alors que ce ne serait qu'un détour pour mieux arriver jusqu'à elle, m'accorder à sa lenteur, mesurer la nature énigmatique de notre amour.

J'ai donné à Delphine les leçons de violon demandées par la mère. Je lui ai surtout montré l'alto, fait découvrir cet instrument dont la voix est plus mystérieuse encore que celle de la viole de gambe à quoi elle prétendait s'intéresser à cause d'un film qu'elle avait vu et revu, qui la faisait se retrouver dans le destin douloureux de la fille de Sainte-Colombe. Peut-être rêvait-elle avant tout d'être la fille d'un père qu'elle admirât. Peut-être ne rêvait-elle que d'aimer, de mêler l'amour et la musique, de sortir des forêts obscures et solitaires où elle errait. Il a fallu la faire renoncer à vouloir apprendre la viole, et à l'idée selon laquelle les gambistes français retrouvent dans les cordes les plus graves de cet instrument la voix de leur enfance perdue, ce qui n'a pas été sans mal, puisque j'aime moi aussi cet instrument, en particulier les rares *Pièces pour viole seule* de M. Demachy et les rudes, les hautaines *Suites* d'Antoine Forqueray. Je ne pouvais que proposer l'alto : autant me montrer nu à elle devant qui j'avais été sur le point de reprendre l'argument de mon père à propos de l'inconvenance qu'il y a à voir une femme ouvrir les cuisses autour d'une caisse de bois. Je me suis contenté de dire à Delphine que la musique est une illusion qui nous délivre des autres illusions.

On le voit : je vieillissais. On devine surtout de quoi j'allais

devenir le jouet, moi que la musique avait jusque-là gardé de l'illusion amoureuse, avais-je dit à Nicole qui m'avait enjoint d'accepter, me mettant néanmoins en garde contre la mère, maintenant que j'avais vu la fille et qu'elle m'était apparue, cette Delphine, telle que la mère avait voulu que je la voie, que je remarque ce dos couleur de miel, l'ovale parfait du visage et ce ventre qui semblait se rétracter sous une main invisible.

« Vous pouvez beaucoup pour elle, m'avait-elle dit après ma première entrevue avec Delphine. Elle est déjà séduite. »

— Tu peux surtout lui briser le cœur, même si elles le savent, la mère comme la fille, avait murmuré Nicole, à qui j'avais raconté comment la mère me l'avait en quelque sorte offerte, cette fille, au cours de nos déjeuners dans le bistrot de Fontenay, me détaillant ses qualités physiques d'une façon qui me montrait autant le peu d'estime dans lequel elle, la mère, tenait les hommes que l'espèce de haine qu'elle semblait vouer à sa fille, et par là m'intriguant plus, la mère, que l'adolescente au tee-shirt perpétuellement relevé au-dessus d'un nombril percé d'une perle, chose qu'elle croyait propre à émouvoir un type de quarante ans et qui l'a été, ému, et même séduit, lorsque j'eus découvert Delphine, un soir de mars, appuyée à la porte de ma salle du conservatoire et me regardant par-dessous, l'air de boudier : elle était là, elle aussi, cette jeune fille de taille moyenne, plutôt mince, aux cheveux lisses, blond cendré, coupés au carré, à la poitrine menue, aux yeux d'un beau marron profond, presque noir, très grands, et qu'on ne pouvait regarder qu'en souriant, puisqu'ils souriaient, ces yeux, qu'ils tenaient à distance je ne sais quelle détresse pour me convaincre de l'accepter, elle, Delphine dont la bouche s'entrouvrait sur une voix dont je doute qu'elle ait passé ses lèvres ou même si elle a dit quelque chose, ce soir-là, avant que sa mère n'entre, la prenne par l'épaule, la pousse dans la salle en me disant :

— Je ne vous ai pas menti, hein ?

— Tu as donc accepté, me dirait, le même soir, au téléphone, Nicole qui connaissait assez mon goût des très jeunes femmes pour ne pas deviner ce qui s'ensuivrait lorsque je lui eus décrit Delphine, avec le sentiment non pas de la tromper mais de rompre l'espèce de pacte par lequel nous nous serions interdit d'évoquer nos amours parallèles, même avec l'élégance des silencieux, et aussi l'impression que si Nicole m'écoutait, me guidait, même, pendant ces trois saisons de 1996 et de 1997 où elle s'efforçait d'oublier l'homme qu'elle avait accompagné pendant si longtemps, c'était qu'elle me sentait promis à une grande souffrance, surtout quand elle sut que les leçons auraient heu chez Delphine, à Saint-Maur.

Je dis chez Delphine parce que je n'ai pas tardé à comprendre comment vivait l'adolescente, dans ce studio qui dormait sur un vaste cimetière : sinon seule, du moins partageant son temps entre ce petit appartement où la mère ne faisait que de rares apparitions et la maison de son père, à Champs-sur-Marne, où elle se rendait le week-end, quelquefois en semaine, le mercredi, selon son humeur ou les lubies de sa mère qui vivait, elle, une singulière passion avec un apprenti garagiste de Helles, non loin de Champs-sur-Marne, qui avait l'âge de sa fille, et avec qui, comme on disait encore à Siom, elle s'était plus que compromise : envolée avec l'apprenti pour qui elle avait eu le coup de foudre, un soir qu'elle rejoignait le pavillon de Champs et qu'elle avait crevé à l'entrée de Helles et peinait à changer sous la pluie la roue de la Peugeot dont l'apprenti se rappelait avoir fait la révision, quelques jours plus tôt, comme il le lui dit, alors qu'il se rappelait sans doute plus le châssis de la conductrice que la carrosserie de l'auto, lui dirait-il plus tard en ricanant, lorsqu'ils seraient amants et qu'ils auraient humilié le mari et la fille, puisqu'on ne saurait vivre dans une zone pavillonnaire autrement qu'on le fait à Siom : au vu et au su de tout le monde, et dès lors obligée, la mère, de quitter Champs après en avoir appelé à l'innocence de l'amour puis à l'implacable destin de ceux que frappe la passion, et enfin à l'impossibilité de vivre avec un mari qu'on n'aime plus et au désir de vivre seule avec sa fille, ailleurs, dans un studio déniché à la hâte à Saint-Maur-des-Fossés, par exemple, où elle passait en réalité fort peu de temps, les rares nuits où elle n'était pas dans un autre studio, à Helles, dans les bras de l'apprenti garagiste, incapable de réfréner cet amour qu'elle savait mauvais, humiliant, destructeur. Une passion injustifiable, qui enlaidissait ceux qui s'aimaient de la sorte et les approchait de la damnation, disait-elle à présent, tout en me laissant entendre que si elle aimait ce garçon c'était parce qu'il y avait eu dans sa vie à elle quelque chose d'intolérable dont j'étais réduit à supputer qu'il était du même ordre que la perte d'un enfant en bas âge. Je ne cherchais pas à en savoir davantage ; je faisais semblant de comprendre, me contentais d'écouter, ce qui revenait à ne pas lui jeter la pierre, puisqu'elle souffrait, c'était visible, non pas, comme on aurait pu le croire, de l'infidélité et de la brutalité de l'apprenti, qui avait laissé tomber son garage pour vivre aux crochets de la mère et, peut-être, de revenus moins avouables qui ne faisaient qu'ajouter à son charme, disait la mère en rougissant d'évoquer la nature de son attachement à ce garçon (un beau, un sauvage garçon que j'avais eu l'occasion de croiser à la porte du studio, un jour où la mère m'avait appelé en prétendant qu'il avait sur Delphine des vues de plus en plus pressantes et que c'était pour ça qu'il continuait à coucher avec elle, la mère, qui se gardait bien d'ajouter que c'était en grande partie pour

cette raison qu'elle me l'avait jetée dans les bras), mais souffrant de cet amour, de sa soumission à un garçon dont elle aurait pu être la mère, de sa veulerie, même, de tout ce qui faisait d'elle non plus une femme amoureuse mais une mère, j'allais bientôt le comprendre, moi, l'homme mûr, disponible, expérimenté, dont elle n'avait pas manqué de surprendre les regards que je portais aux très jeunes femmes et de faire mine de s'en plaindre, puis de me plaindre comme si elle doutait que je puisse les avoir sans payer, ces trop jeunes beautés dont elle réprouvait qu'on puisse les désirer tout en m'en proposant une, sa propre fille, sans que j'aie pu mesurer alors, malgré les avertissements de Nicole, le prix qu'il me faudrait payer. Lequel prix n'était pas seulement que je la débarrasse de Delphine au moment où celle-ci commençait à demander des comptes et à ne plus tolérer la présence dans le studio de Saint-Maur de l'ex-apprenti dont il n'était pas difficile de voir qu'il était plus attaché à la mère que celle-ci n'osait l'espérer, mais pour que je comprenne, moi aussi, et en souffrant, qu'on peut aimer en dépit des différences d'âge, et ce que c'est que d'aimer un être plus jeune que soi, trop jeune, même, et inexpérimenté, tout en étant celle par qui le scandale arrive, et confrontant le scandale au pur amour pour pencher en faveur de l'amour, malgré cette fille qui avait à peu près l'âge du jeune amant et qui le reprochait à sa mère, cet amant, avec sa figure d'ange déchu, sa brutalité, ses foudres, ses coups en douce, ses mauvaises fréquentations, qui avait de quoi réussir le tour de force de la faire rêver, elle, la quasi-quinquagénaire, d'être en quelque sorte sa fille, oui, son enfant, l'enfant de son amant, quelle folie, n'est-ce pas, mais il fallait connaître ça une fois, au moins, envers et contre tout, puisque l'amour est séparé du bonheur comme la parole de la bouche qui la profère, ou le présent du passé, m'avait dit la mère en sanglotant, venue au studio, à l'improviste, un soir, après la leçon, chassant ainsi Delphine qui ne supportait en vérité plus sa mère, et pas du tout de nous voir ensemble, comme si elle redoutait un complot d'adultes qui la concernât, ou que je retourne, moi, du côté des adultes, c'est-à-dire de femmes dont elle se doutait bien qu'elles peuplaient ma vie et au rang desquelles elle n'excluait pas de voir figurer sa mère.

C'est ce qu'elle me laisserait entendre, le même soir : la souffrance à venir, la jalousie, le manque de confiance en soi, le pari sur autrui, tout cet envers de l'amour qu'elle avait exprimé avec le vocabulaire d'une trop jeune fille, lorsqu'elle était rentrée au studio une fois sa mère repartie, ayant compris que celle-ci ne s'en était pas tenue au verre de whisky qu'elle s'était versé en arrivant, mais qu'elle avait bu et parlé beaucoup, en avait dit bien plus que je n'aurais dû en savoir sur elles deux, et surtout sur ce qu'elle, Delphine, éprouvait déjà pour moi, moi qu'elle trouvait si bon, si séduisant, si proche d'elle

avec cet alto dont je prenais soin comme d'une femme alors que je semblais un peu maladroit avec son violon d'étude.

Les leçons étaient principalement consacrées à l'écoute d'œuvres que nous analysions ensemble, comparant diverses versions, écoutant comment Gérard Caussé, Youri Bashmet ou Kim Kashkashian interprétaient ce que je lui donnais ensuite à entendre dans ma propre version, lui faisant découvrir aussi bien ce qu'elle croyait connaître, le rôle soliste de l'alto dans *Harold en Italie*, que Delphine appréciait plus que moi, les combinaisons inédites de la *Sonate pour flûte, alto et harpe* de Debussy, et celles, encore plus inouïes, de la série de pièces pour alto et petit ensemble que Morton Feldman a intitulée *The Viola in my Life*, et dans lesquelles l'alto semble révéler toute la profondeur de surfaces, de paysages aussi abstraits que ceux de Jackson Pollock ou de Mark Rothko dont je l'ai emmenée voir des toiles, au musée du Centre Pompidou, où elle n'avait jamais mis les pieds, vivant dans une banlieue qui est déjà un peu la province et se comportant donc en provinciale, nourrissant à l'égard de Paris des sentiments de refus et de fascination qui la rendaient quelquefois irritante. Mais rien ne bouleversait Delphine comme le *Concerto pour alto* de Bartok : une œuvre que m'avait fait découvrir mon premier maître et qui m'a toujours ému – l'attaque du premier mouvement, surtout, lorsque l'alto se met à chanter, avec de rares accords de l'orchestre, une mélodie mélancolique dont on retrouve la belle et simple mélancolie dans *Vadagio religioso*. Je le joue souvent, pour moi, seul ou avec Jeanne Delamare, dans une réduction pour alto et piano, et sans jamais oublier, disais-je à Delphine, que c'est là l'œuvre ultime de Bartok, laissée par lui à l'état d'esquisses et achevée par son compatriote Tibor Serly, qui s'est fait un scrupule de respecter l'opposition voulue par le maître entre le caractère sombre et plutôt masculin de l'alto et la masse transparente de l'orchestre. Musique d'un homme malade, exilé en Amérique à cause de la guerre, un homme pauvre, dont l'épouse était en train de sombrer dans la folie et dont le corps ne ressemblait plus qu'à du parchemin finement tendu sur une cavité sonore et qui avait l'air de se creuser davantage à chaque pulsation, avais-je un jour entendu dire à Yehudi Menuhin : un corps-instrument, un corps en quelque sorte devenu cet alto pour lequel il composait ce concerto, au lit, dans une petite maison des Adirondacks, à l'intention de l'altiste William Primrose, un corps au sang rongé par la leucémie et qui ne faisait plus que capter et propager des vibrations, non seulement celles de la parole, de la toux, de la respiration du compositeur mais aussi, on peut le croire, celles de la musique qu'il composait et qui frémissaient en lui, comme si entre l'esprit et le corps il n'y avait plus eu que l'infime épaisseur de cette chair presque impalpable, cette peau sur laquelle le destin

tambourinait son rythme impitoyable avant de rendre à la terre celui qui avait dressé entre l'homme et la mort une cadence tout autre et qui s'efforçait de la faire chanter jusqu'au bout, jusqu'aux dernières forces, avant de s'abandonner à la terre, au vent, au ciel ouvert, à ce feuillage éternellement remué qu'est la musique d'un homme dont le portrait, le beau visage tendu, austère, lumineux, ne cesse de m'accompagner, de me donner du courage, de m'empêcher de sombrer dans cette pitié pour soi-même qui sonne la mort de l'artiste.

Delphine aima le visage de Bartók. Puis-je ajouter sans trop de honte (moi qui voue à ma propre figure une sorte de haine et me suis toujours demandé quel ragoût trouvent là les femmes qui se donnent à moi) qu'elle préférait le mien, qu'elle avait pour le mien cette préférence qu'elle justifiait ainsi, avec une simplicité qui aurait dû m'ouvrir les yeux dès ce temps-là : « Vous êtes vivant, vous... »

Si elle m'écoutait parler, jouer, lui montrer la filiation hongroise de l'alto de Bartók à Ligeti, Kurtág et Eötvös qui tous ont écrit pour cet instrument comme s'il leur fallait se mesurer, eux, Hongrois, à l'un des pères de la musique moderne, je voyais bien que c'était moi qu'elle aimait, que la musique n'était plus qu'un prétexte à nos rencontres, que je jouais sur du velours, si j'ose dire. Songeant à cette époque, je reste frappé par la facilité, voire la complaisance avec laquelle on confond l'inéluctable et la grâce, la fatalité et la puissance de séduction qui s'attache à la musique, et je ne puis trouver, pour l'évoquer, d'autre expression que ce « jouer sur du velours » qui a quelque chose de vulgaire, surtout si on se représente quel empire j'établissais dans le cœur de l'adolescente.

J'aurais dû m'en tenir là, ne pas me tromper d'amour, ne pas prendre le sentiment que je voyais se développer pour cela même que j'étais incapable d'éprouver et qui ne serait jamais, au mieux, que de l'affection. Je suis allé plus loin, encouragé par ce que je sentais naître en moi autant que par les raisons obscures de la mère et celles, qui ne l'étaient pas moins, quoique d'une autre nature, de Nicole, que je rendais jalouse à son insu, je crois, et qui, cet été-là, retourna au Québec pour y régler diverses affaires, le cœur sans doute meurtri mais plus généreuse que jamais (généreuse comme une femme qui trouve dans sa souffrance ce surcroît d'abnégation propre à dompter une douleur qui lui vient de bien plus loin que de l'amour), certaine que nous nous retrouverions non seulement dans la parenthèse nocturne des corps, mais dans ce que les langues dressent contre la folie, la mort, l'oubli : ces récits dont nous avons pris l'habitude, la musique de nos vies, ce que nous avons de plus précieux encore que la jouissance qui nous arrache à nous-même, nous éloignant de toute sentimentalité.

Or, voilà que j'y plongeais, dans cette sentimentalité, comme n'a

pas manqué de me le faire remarquer Tobias Suttermans en voyant que je lui devenais fidèle, à cette petite Delphine à la fois capricieuse et soumise, au corps quasi parfait, à l'exception de trois ou quatre petits grains de beauté qu'elle avait entre les seins (de beaux seins ronds aux fines pointes roses, qui n'avaient pas peu compté dans mon ravissement) : grains que j'avais trouvés assez disgracieux pour la décider à se les faire ôter – opération que j'ai fait exécuter par un médecin de Nogent-sur-Marne et payée de ma poche, qu'elle n'avait accepté de subir qu'à la condition que je me ferais enlever, le même jour, en contrepartie, un naevus que j'avais au menton, et à l'issue de laquelle nous sommes allés enterrer ces minuscules parties de nous-mêmes dans la terre du bois de Vincennes, au pied d'un grand marronnier en fleur dont l'odeur profonde nous rendait graves, si graves et en même temps si ridicules que nous avons éclaté de rire et nous sommes étreints debout contre le tronc du marronnier.

J'aimais ces fines cicatrices laissées par l'opération sur le torse de Delphine ; je passais souvent le bout de la langue sur ces traces d'un rose nacré plus délicat, encore, que celui de son sexe dont j'avais taillé l'épaisse toison blonde au moyen d'une paire de petits ciseaux ouvragés dont je n'avais jamais su que faire, rapportés du Puy-en-Velay par une amante auvergnate et qui ont trouvé là leur unique emploi. Peut-être voulais-je voir dans ces cicatrices la trace de sa virginité perdue : celle que je lui avais ravie, disait-elle, comme si le garçon qui l'avait dépucelée n'avait pas compté, n'avait fait le travail qu'à moitié, laissait-elle entendre, oui, le plus intime de ce corps qui s'était mis à vivre à un autre rythme, non plus celui du garçon avec lequel elle sortait, quelques mois plus tôt, ni celui, alternatif, de son père et de sa mère, mais le mien – celui d'un homme mûr, donc, et voué à devenir tout ça à la fois, amant, père, maître et en quelque sorte sa mère, puisque celle-ci me laissait non seulement la jouissance de sa fille mais me déléguaient le peu d'autorité qu'elle avait sur elle et que j'ai transformée en empire, y trouvant une satisfaction inédite, marchant main dans la main avec une adolescente qui aurait pu être ma fille et qui attirait le noir regard des femmes, des hommes et même des adolescents, suscitant la réprobation ou l'envie, Delphine se plaisant même à les susciter avec ses jeans serrés, ses courtes jupes, ses tee-shirts et ses chemisiers que le moindre souffle semblait sur le point d'ouvrir ou de soulever, et surtout l'air de grand bonheur qui se voyait sur son visage, avec ce sourire qui la faisait paraître quasi nue, tandis que je demeurais, moi, dans la rue, vêtu de noir, un peu distant, conscient de l'étrange couple que nous formions : quelque chose d'incestueux, en vérité, de scandaleux, lisais-je dans les regards des passants comme dans ceux de Nicole ou de Jeanne Delamare, qui ne me jugeaient bien sûr pas mais auguraient le pire de cette liaison qui,

pendant près de six mois (ces quelques mois qui sont en général le temps de vie et de mort d'un amour qui prend le caractère de la passion), éloignerait de moi toute autre femme, Delphine s'étant d'emblée montrée plus qu'exigeante, possessive, lunatique, jalouse à l'excès, m'accompagnant dans le Sud-Ouest pour une petite tournée d'été où je la faisais passer pour ma nièce, sauf, bien sûr, aux yeux de Tobias qui avait fini par approuver mon choix comme il l'eût fait d'un vieil Islay, d'un tabac de Sumatra, d'un violon de Jacob Stainer de 1676, d'un archet Sartory, de la sonorité de Christian Ferras, de la voix de Christa Ludwig, ou de la *Correspondance* de Diderot ; sauf, aussi, dans le salon de M^{me} Cazenove, où on ne pouvait s'offusquer de ce qu'un artiste fût tombé amoureux d'une aussi charmante élève, où on encouragea même nos amours en mettant à notre disposition une maison de gardien, dans la propriété que la vieille dame possédait près de Chaon, en Sologne, où nous sommes allés passer une partie de l'été au milieu des sapins, des petits chênes, des bouleaux, de la brume qui montait des étangs, dans cet étrange amour qui nous isolait du monde et dont je garde un souvenir qui a goût de salive, de sperme, de résine, de bruyère chauffée par le soleil et de cette gelée de coing que Delphine me faisait lécher dans les lèvres de son sexe.

Une nièce pour laquelle j'avais dû m'inventer une sœur morte en mettant Delphine au monde, comme dans un de ces romans qu'elle lisait, cet été-là, pendant que je travaillais des pièces contemporaines que Tobias voulait que j'enregistre avec lui et un petit ensemble – explication qui ne trompait probablement personne et mettait mal à l'aise Delphine, à qui j'avais parlé de mon frère et qui trouvait que j'entourais notre amour de trop de jeunes morts pour que ça ne finisse pas par nous porter malheur. Sans doute songeait-elle à la fin de l'été, à la rentrée, au moment où il nous faudrait regagner elle le studio de Saint-Maur et moi ce qu'elle appelait, sans mesurer tout à fait ce qu'elle disait (ou alors avec cette prescience d'amante promise à une souffrance prochaine), ma vie antérieure.

Faut-il que je me justifie, que je redise qu'en fin de compte je n'aimais pas plus Delphine que je n'aimais Nicole, mais que cette absence d'amour n'était pas de même nature, qu'avec la première il y avait l'obscur volonté de me perdre et, avec l'autre, l'espoir d'accéder à une forme supérieure de solitude ? Je me laissais aimer par elles afin que leur amour me touche comme une grâce, que j'en sois illuminé, rendu meilleur et, pourquoi pas, amoureux à mon tour puisque je n'étais pas loin de penser, comme Delphine, qu'il n'y a pas d'amour sans réciprocité – à ceci près, aurais-je pu ajouter, avec Nicole, cette fois, que ce sont la plupart du temps des réciprocités inégales, d'où naît toute l'injustice du monde, et que, me dirait-elle plus tard, nous

étions les seuls, elle et moi, capables de les battre en brèche ; des sortes de justes, ajoutait-elle, en donnant à notre amour une dimension qu'il me restait à mériter.

En vérité je me tenais à distance de tout : dans le lointain, sur l'autre rive d'où j'assistais à mes amours sans pouvoir rejoindre celles qui les inspiraient et qui en paraissaient souvent plus les ombres que des personnes de chair et à qui j'inspirais un sentiment en fin de compte désespérant. Ni pire ni plus frivole qu'un autre, pourtant, pas plus un libertin comme Tobias Suttermans qu'un vrai indifférent : un type qui avançait avec sur les épaules le poids de neige d'un frère mort et qui n'avait, pour se sentir peu ou prou de ce monde, que la musique et les femmes, l'alto me rapprochant des femmes et celles-ci me renvoyant à lui, sans cesse, en un mouvement que je ne cherchais pas à contrôler – auquel, même, je m'abandonnais avec une légèreté qui était à mes yeux l'unique chance de ne pas sombrer dans ce dans quoi je voyais tomber tant d'autres et où je me suis trouvé à mon tour sur le point de choir, lorsque j'ai été las de Delphine et que j'ai avoué à Nicole combien j'étais effrayé de voir cet amour entrer dans son propre hiver.

— Tu ne peux pas prendre sur toi la folie de la mère et celle de la fille, s'est-elle contentée de me dire.

J'ai rompu. J'ai sans doute quitté Delphine parce qu'elle n'avait pas eu d'enfance, une enfance digne d'être contée et qui m'eût rapproché d'elle, qui m'eût permis d'oublier non pas mon enfance révolue mais celle qui avait pris fin avec la fuite de Céline Soudeils, autrefois, à Siom. Nicole, qui était en train d'enfouir en elle-même l'homme qui avait longtemps été la basse continue de sa vie, m'avait exhorté à ménager Delphine, à être patient, à faire semblant, à attendre le moment opportun, même si, ajoutait-elle, il n'y a pas de bon moment ni de justification aux mots par lesquels on signifie son congé à une femme, sa répudiation, son renvoi à une solitude plus humiliante encore que la trahison. J'ai rompu parce que depuis longtemps – depuis le commencement, peut-être – éloigné de cette trop jeune fille que j'avais conduite au bord d'elle-même où elle était désormais seule à pouvoir se tenir, danser, ou s'effondrer.

Une jeune fille à qui il ne manquait plus que la souffrance que j'allais lui infliger, disait Nicole, et qui lui a d'abord fait ravager ma salle de bains, où elle s'est enfermée après avoir écouté ce qu'elle pensait ne jamais voir passer mes lèvres et à quoi elle a répondu en s'infligeant aux poignets, avec un de mes rasoirs, des blessures sans gravité, quoique d'assez vilain aspect pour que je juge bon de téléphoner à sa mère, qui me dit d'abord de me débrouiller seul, trop occupée à rompre, une nouvelle fois, avec son jeune amant mais qui, lorsqu'elle eut compris ce qu'avait fait sa fille, se dressa devant moi,

ai-je imaginé, comme la mère qu'elle n'avait pas su être et dont la fureur ne parvenait qu'à lui donner une dimension pathétique, grotesque, et fausse, me menaçant, me sommant de revenir sur ma décision, de ne pas foutre en l'air les études de sa fille. Je lui ai raccroché au nez.

— C'est maintenant que tu entres dans le péché, m'avait dit Tobias, au téléphone, depuis Amsterdam, cette même nuit, après avoir réussi à calmer Delphine que j'avais reconduite à Saint-Maur et à qui j'avais menti en promettant de la revoir dès le lendemain. Oui, le vrai péché, le crime amoureux, puisqu'on ne peut désigner autrement le fait de quitter une femme qui vous aime, qu'il n'est rien de pire, surtout pour les très jeunes, à qui il faut laisser l'initiative ou l'illusion de la rupture, n'est-ce pas, que ce sont elles qui nous quittent, nous chassent, nous renvoient à l'éternel besoin de consolation...

— Tu vas souffrir, toi aussi, avait ajouté Nicole avec un étrange sourire qui me faisait croire que c'est elle qui souffrait non pas pour elle mais à ma place, comme si elle savait que c'était aussi à moi qu'il manquait cette souffrance et que je m'étais trompé en me croyant supérieur à Delphine : nous étions elle et moi aussi démunis devant l'amour que devant la souffrance, à ceci près qu'elle s'imaginait ne pas pouvoir la supporter, cette souffrance, alors que je la souhaitais, moi, d'une certaine façon, pour aller plus vite, m'en défaire au plus tôt et, faut-il le préciser, en arriver au point où en était Nicole de sa souffrance à elle, non pas la rattraper mais me rendre digne d'elle en lui sacrifiant, faut-il le dire, la petite Delphine.

Dans un autre ordre d'idées (celui de Tobias ou de la mère de Delphine), il fallait que j'expie : les choses ne pouvaient en aller autrement, et puis j'étais, moi, le célibataire, l'homme mûr, l'artiste, un coupable idéal, me résignant à revoir Delphine dès le lendemain, au studio de Saint-Maur. Calme, souriante, elle tirait sur une cigarette avec l'air d'y trouver, elle qui n'avait jamais fumé, un intérêt considérable. Elle m'a dit, d'une voix claire, trop légère, qu'elle me laissait libre, et sautant, moi, l'aveugle, le présomptueux, sur cette occasion, me croyant libéré tout de bon, disant à Delphine mon bonheur de la voir revenue à des sentiments raisonnables sans songer que je n'avais même pas fait semblant de lui dire ce qu'elle souhaitait entendre, un déni, une repentance, un serment d'amour prononcé avec un visage ruisselant de larmes, par exemple, mais lui représentant au contraire la nécessité de ne plus nous revoir pendant quelque temps.

— Quel temps ? a-t-elle hurlé en se levant. De quel temps parles-tu ?

Elle m'a regardé, s'est approchée de la fenêtre embuée, s'est retournée, a souri étrangement puis s'est mise à hurler, plus fort que la première fois, quelque chose que je n'ai pas compris et qui n'était

peut-être pas des mots. Elle est sortie en courant : cette précipitation fut une autre sorte de hurlement, ou son prolongement, son écho le plus sauvage, qui m'a laissé les bras ballants, dans le studio où je l'ai attendue et où il n'y avait pas d'autre lumière que celle du réverbère de la rue qui bordait le cimetière. Il était plus de minuit et j'entrais dans la terre vaine, dans ma souffrance à moi, le remords, l'expiation. J'imaginai Delphine errant dans les rues de Saint-Maur, perdue en elle-même et capable de tout – toutes sortes de sacrifices qu'elle m'eût dédiés pour me prouver combien elle m'aimait et combien j'étais indigne de cet amour, moi qui étais devenu la proie d'une inquiétude qui n'avait plus seulement pour objet la jeune fille, une inquiétude dès lors muée en angoisse puis en fureur. Étrange, étrange fureur... J'ai appelé Nicole ; je lui ai dit où je me trouvais, où j'en étais, à quel sacrifice j'étais moi aussi disposé, ce que j'allais faire, ce que j'ai bientôt été en train de faire dans le temps même où je lui parlais, l'écouteur coincé entre le menton et l'épaule, les mains libres d'accomplir ce que n'avait fait qu'esquisser Delphine, la veille, m'entaillant assez profondément la peau des poignets, réussissant même à m'ouvrir au poignet gauche une veine d'où a jailli le sang, très haut, avec une puissance qui m'a coupé le souffle, tandis que Nicole me suppliait de me calmer, d'avoir pitié de moi et d'elle, aussi, qu'il était criminel de la faire assister à ça, impuissante, incapable de me rejoindre puisque je m'obstinais à ne pas lui donner l'adresse du studio de Saint-Maur, qu'elle ignorait le nom de famille de Delphine, que je lui interdisais de sauter dans un taxi pour venir me soigner, me serrer dans ses bras, me presser sur la figure un linge humide et frais en même temps que ces mots encore plus frais que des linges et par lesquels elle seule, ne le savais-je pas encore, avait le pouvoir de m'apaiser.

Je ne pouvais plus rien entendre. J'étais au cœur ténébreux de mon histoire. J'ai dû raccrocher. J'ai appelé le commissariat pour signaler qu'une jeune fille errait dans la ville, une mineure en danger, désespérée, capable de tout. On m'a demandé mon nom : j'ai donné le premier qui me soit venu à l'esprit, François Couperin, sans rire, qu'il me pardonne. On a voulu savoir qui j'étais. « Un parent », ai-je répondu en songeant que je n'étais somme toute qu'un imposteur, depuis le début, et répétant : « Un parent, oui », avant de reposer l'écouteur pour composer un autre numéro et demander un médecin de garde. Le téléphone était couvert de sang, la moquette aussi, et le mur devant moi ressemblait à un arbre de Pierre Alechinsky ou, pour prendre une comparaison qui me touche davantage, à une arborescence sonore de Xenakis. J'ai rappelé Nicole. Je lui ai demandé de me pardonner. Je m'entendais parler de bien plus loin que de moi-même, et c'est de plus loin encore que je l'ai entendue me dire que

c'était à moi-même qu'il me fallait pardonner. Je me regardais accomplir les gestes que je décrivais à Nicole, enveloppant mes poignets dans des serviettes-éponges, me resservant du whisky dont je veillais à ce que le studio fût pourvu et qui était, avec quelques disques et un nécessaire de toilette, les seuls indices de ma présence entre ces murs. Le médecin est arrivé : un petit homme chauve, au teint jaunâtre, qui m'a examiné avec une sorte d'irritation ou de crainte, pour voir si je ne m'étais pas sectionné un tendon, sans me demander les raisons d'un geste qu'il réprouvait pourtant si ostensiblement que c'est en rougissant qu'il a décroché le téléphone pour appeler une ambulance.

— C'est ça qui est excessif, l'ambulance, votre présence, mon besoin de consolation, ai-je murmuré en interrompant la communication pour dire que ce n'était pas la peine de déranger une ambulance, que ma voiture était en bas, que j'en avais fini avec ce qui m'avait amené jusque-là et que j'allais rentrer chez moi.

— Il faut vous faire recoudre, monsieur Couperin, a-t-il répondu en me regardant comme s'il ne croyait pas possible de recoudre un type tel que moi, me reprenant le téléphone pour appeler les urgences de l'hôpital Sainte-Camille, à Bry-sur-Marne, et les avertir de mon arrivée. J'avais envie de rire : il m'aurait volontiers envoyé au diable, ce petit homme mécontent, s'il n'avait craint de réveiller en moi le furieux capable de s'ouvrir les veines avec une telle sauvagerie.

— Une histoire d'amour, docteur, une histoire d'amour qui tourne mal, ai-je murmuré avec un sourire niais, tandis qu'il me tendait pour que je le signe le chèque qu'il avait détaché du chéquier pris à ma demande dans la poche de ma veste et lui-même rempli, sans paraître remarquer que je ne m'appelais pas Couperin, et haussant les épaules avec l'air de penser que les histoires d'amour ne peuvent pas finir autrement.

J'ai roulé lentement à travers Joinville, Nogent, Le Perreux, dans une nuit d'automne froide et humide. Je ne pensais plus à Delphine ni à Nicole. Je ne me souciais plus que de ne pas attirer l'attention d'une patrouille de police sur mes avant-bras enveloppés de serviettes (même si je me dis aujourd'hui que c'est peut-être ce que je souhaitais : être arrêté, interrogé, confessé, enfermé, puni, entrer enfin dans la délivrance, fût-ce par un surcroît d'infamie ou de lâcheté, puisque, dirait Nicole, il est bien plus pardonné à un artiste qu'à tout autre, même si, n'est-ce pas, la justice n'y trouve pas son compte).

Aux urgences, pendant qu'on soignait mes poignets, j'ai expliqué que j'avais trop bu, que j'avais trébuché sur un tapis, que j'étais tombé les bras en avant dans une bibliothèque vitrée. On ne m'a pas cru. Je n'avais moi-même pas l'air d'y croire. On a fait semblant. Tout cela me paraissait à présent excessif, de mauvais goût : un pur excès de

sentimentalité. Je suis sorti. L'aube était proche, derrière la grande lueur orangée de Paris, là-bas, à l'horizon, et ces chants d'oiseaux qu'on n'entend qu'à cette heure indécise et qui entraient considérablement dans ce qui se levait en moi : la joie qui précède le pardon, car j'avais besoin de me pardonner à moi-même, non pas juge et partie, mais en homme exténué, égaré, qui se ressaisit pour en appeler à sa propre pitié, cette pitié pour lui-même grâce à laquelle pardonner aux autres. J'ai allumé une cigarette. J'ai regardé s'éclairer les cuisines de plusieurs pavillons, en contrebas, et j'ai eu envie de pleurer ; des larmes que j'imaginais très douces, d'une agréable chaleur, qui m'ont fait penser avec reconnaissance à la langue française, à cause de l'expression « pleurer à chaudes larmes » avec laquelle je me sentais en accord, oui, la méritant corps et âme, cette pitié, cette consolation gisant au fond de la langue. Un sentiment d'innocence et de calme qui m'a fait songer que la vie méritait d'être vécue et que j'aurais été heureux de mourir, sur-le-champ, puisqu'il y avait là des arbres, des maisons, la Marne endormie au creux de la vallée, les premiers oiseaux du matin ou les derniers de la nuit, et la mauvaise lueur orange de Paris qui se dissipait, là-bas, tandis que je redescendais lentement des hauteurs de Bry pour regagner mon appartement de la Bastille où je me suis couché sans avoir appelé Nicole ni le studio de Saint-Maur, ne doutant pas (quelle présomption ! quelle légèreté cependant si proche de la vérité !) qu'elles avaient regagné leurs lits, l'une comme l'autre tombées dans le sommeil, qu'il fallait à l'amour ce peu d'indifférence ou de négligence qui permet de tromper l'angoisse et qui nous fait entrer dans un sommeil aussi paisible que celui où je me suis laissé glisser, les bras le long du corps, comme dans les eaux d'un fleuve.

Je ne veux pas réduire ma liaison avec cette jeune personne à ce que je viens d'en dire : on sacrifie toujours quelqu'un à quelqu'un d'autre ou à quelque chose, et Delphine le fut bien plus à la musique (à la vie singulière que dicte l'inlassable compagnonnage avec un instrument de musique) qu'à Nicole, laquelle me rappellerait que Delphine avait été sacrifiée, dès le début, par sa propre mère à l'implacable cours d'une histoire qui les dépassait l'une et l'autre. Delphine connaissait l'existence de Nicole : j'avais eu l'imprudence, ou la fatuité, de lui parler d'elle, d'évoquer ce que je pensais être une amitié exceptionnelle, alors que j'ignorais que l'amitié ne saurait exister pour une amoureuse de cette trempe, qui avait dès lors conçu à l'égard de cette amie trop lointaine pour n'être pas en vérité très proche, une de ces jalousies que la distance ne faisait qu'aviver puisqu'elle n'obéit pas forcément à la sentimentalité génitale mais à

un désir qui a le temps pour lui, qui est une autre version du temps, la moins vulgaire peut-être.

Je ne pouvais bien sûr pas reprendre mes cours avec aux poignets des bandages trop évocateurs pour n'avoir pas quelque chose d'ostentatoire, voire d'obscène. Je ne pouvais pas davantage rester chez moi, boulevard de la Bastille : la mère de Delphine m'avait téléphoné pour me dire sur un ton étrangement calme, qui aurait même prêté à rire si je n'y avais senti monter quelque chose qui dépassait le ridicule de sa menace et qui avait à voir avec sa propre folie, qu'elle n'entendait pas que les choses en restassent là et qu'elle s'était procuré, dans une salle de chimie de l'établissement où elle enseignait, de l'acide chlorhydrique dont elle se promettait de m'asperger la figure.

— C'est ma fille, mon seul enfant, et tu l'as démolie, tu comprends...

Elle avait en hurlant la même voix trop aiguë et insensée que sa fille, la veille, quand Delphine s'était enfuie du studio. J'avais raccroché sans attendre qu'elle eût fini : je connaissais la plainte des femmes mûres ; je ne voulais pas entendre celle d'une désespérée qui voulait que je paie, croyais-je l'entendre dire, non seulement pour sa fille mais pour tout ce que les hommes font subir aux femmes.

Je me suis terré chez moi jusqu'à ce que Tobias vienne à Paris, dès le lendemain, pour constater que ma figure ne ressemblait toujours pas à celle du fantôme de l'Opéra, jugeant en outre venu le moment d'accomplir le voyage dont il était entre nous question depuis des mois, à Saint-Chartier, dans le Berry, chez Samuel Du Bois, ce vieux et rare compositeur qui avait cessé d'écrire après la mort accidentelle de sa fille et détruit le manuscrit d'une immense symphonie, refusant dès lors toute allusion à son œuvre publié, et offrant à toute une génération de jeunes musiciens l'occasion de prendre son silence pour une posture esthétique qui ne lui donnait pas moins de mystère que des compositeurs tels qu'Anton Webern ou Giacinto Scelsi, alors qu'il n'avait fait que l'épreuve du deuil et de la vanité de l'écriture, et regardé pendant près de vingt ans son image acquérir la dimension d'un mythe vivant ; ce qui avait fait trouver presque incongru qu'il se remette à composer et désirer d'être joué. Il venait d'achever, abordant la voix pour la première fois avec une œuvre pour mezzo-soprano et orchestre, *Rapides*, sur des poèmes d'André Du Bouchet, et voulait consulter Suttermans sur le *Trio pour violon, alto et violoncelle* auquel il travaillait et dont il avait parlé à plusieurs reprises dans des lettres au musicien hollandais chez qui il aimait le lien que celui-ci tentait d'établir entre le baroque et le contemporain, lui confiant qu'après une pièce aussi monumentale que

Rapides, le retour à la musique de chambre serait l'occasion d'une de ces ironiques approches du silence qui avaient constitué la première manière de son œuvre. Tobias me proposait d'aller le voir pour le convaincre de nous confier la création de cette pièce.

— Il nous faut ce *Trio*, me disait-il, dans le couloir qui mène à mon appartement, au moment où, tendant la main vers le bouton de la minuterie, j'ai eu la joue déchirée d'un coup d'ongle si vif que j'ai bondi en arrière, comme si j'avais posé la main sur un de ces aspics qui étaient ce que, depuis mon enfance siomoise, je redoute le plus au monde, avec les puits sans fond, les survêtements de sport, le bruit du rap et l'odeur de l'ail.

Nous avons maîtrisé à grand-peine une Delphine hors d'elle et dont les hurlements avaient attiré les voisins sur le pas de leur porte. Tobias leur a intimé l'ordre de rentrer chez eux, avec une autorité merveilleuse, sa belle main silencieuse de violoniste plaquée sur la bouche de Delphine et, de l'autre, lui tenant le bras replié derrière le dos par une prise dont elle a pourtant fini par se délivrer. Nous l'avons rattrapée dans l'escalier puis traînée jusqu'au parking souterrain, et enfournée dans ma voiture. Nous nous taisions. Nous avions l'air de deux scélérats du XVIII^e siècle enlevant une jeune proie pour la conduire dans un château des Alpes, me dirait Tobias, plus tard, lorsque nous aurions ramené Delphine à Champs-sur-Marne, ce qui, avait ajouté Tobias en découvrant cette lointaine ville de banlieue, ne devait pas valoir beaucoup mieux qu'un sadien repaire : chez son père, donc, remise à cet homme que je voyais pour la première fois, abîmé dans le silence et la mélancolie, et qui n'avait pas besoin du surcroît de honte que lui donnait ce soir-là cette fille que nous lui ramenions en la tenant par les aisselles et par les pieds, et qui se débattait en hurlant de nouveau comme un beau diable, oui, jamais l'expression ne m'avait paru plus juste, malgré le masculin, ou plutôt, grâce à lui, puisque, à ce moment, Delphine n'avait plus rien de ce qui faisait d'elle une jeune fille ou une personne du sexe féminin, mais qu'elle était la figure même de la possession, m'étais-je dit pour supporter l'opprobre dans lequel nous étions nous aussi entrés, sous les yeux des voisins venus contempler le retour de celle dont les cris suscitaient les aboiements de leurs chiens, et dont ils avaient pensé ou espéré que ce serait la mère mais qui n'était que la fille que deux inconnus remettaient à ce père aux yeux éteints qui nous avait ouvert la porte sans un mot et nous regardait déposer sur le canapé d'un salon vieillot et mal rangé cette enfant qu'au fond il ne connaissait pas et qui lui rappelait sans doute trop la femme qui avait fui avec un godelureau aux mains pleines de cambouis.

Je n'ai jamais revu Delphine. Elle m'a téléphoné, l'année suivante, pour me féliciter du disque consacré au *Trio pour cordes* de Samuel Du Bois, que je venais d'enregistrer avec Suttermans et le violoncelliste Maurier, et qui, couplé avec une Suite de quatre pièces pour quatuor avec piano (une œuvre ancienne, à laquelle le compositeur avait retranché une pièce qu'il jugeait incompatible avec les autres et transformée en une longue pièce pour piano seul figurant également sur le disque), remportait un succès non pas inattendu, puisqu'elle était depuis longtemps, cette œuvre, l'objet de maintes supputations voire exécutions partielles et quasi confidentielles, mais inespéré.

« Un homme sans tonalité : voilà ce que tu es », a-t-elle ajouté doucement, avant de raccrocher.

J'ai cessé de penser à elle – sans doute rentrée dans le rang et appelée à devenir ce que sa mère souhaitait qu'elle fût : un professeur de mathématiques, une jeune femme qui a fait ses premières armes amoureuses et qui sait maintenant ce qu'elle veut, fût-ce en brûlant ce qu'elle a aimé.

Je me rappelle plus volontiers ce voyage de l'automne 1997, à Saint-Chartier, Tobias logeant chez le compositeur, derrière des murs recouverts d'un lierre si épais que Du Bois devait composer en plein air, dans son jardin, l'été, et le reste du temps dans un rayon de lumière, devant une fenêtre étroite ou dans la clarté ronde d'une petite lampe – ce qui explique, prétendait Tobias, la part d'ombre et de silence régnant dans ce *Trio* que nous avons créé, une œuvre pleine d'assombrissements sonores, d'interrogations, de ruptures, de granulations ironiques, qui insiste d'abord sur le caractère particulier et indépendant de chaque instrument pour les faire ensuite jouer ensemble, puis liguer le violon et le violoncelle contre l'alto avant de les laisser peu à peu seuls pour des aventures sonores brèves et contrastées, radicalement modernes, avec néanmoins des moments rhapsodiques qui sont un clin d'œil à cette tradition avec laquelle Du Bois n'a cessé de jouer.

Nicole avait tenu à être du voyage, autant pour rencontrer Du Bois que pour être avec moi, et aussi parce que Tobias avait décrété qu'un voyage d'automne dans une province aussi reculée que le Berry ne pouvait avoir lieu qu'en compagnie d'une femme de la beauté de Nicole, la seule personne au monde, disait-il, capable d'empêcher de faire de nous de plaintifs compagnons errants, expliquait-il en se mettant à chanter le premier des *Lieder eines fahrenden Gesellen* de Mahler.

Nous sommes descendus, elle et moi, dans un petit hôtel comme il s'en trouve encore en province, par exemple à Siom, chez Berthe-

Dieu, vieillots, humides, un peu inconfortables. Celui-ci portait, si je me souviens bien, le nom d'Hôtel de France, et ce qu'on y respirait et y entendait venait surtout de l'enfance ou, pour Nicole, de livres passionnément lus enfant et parmi lesquels les admirables *Maîtres sonneurs* de George Sand qui l'avaient fait rêver de cette vallée Noire où elle dormait enfin comme on peut s'endormir dans les draps d'une langue, murmurait-elle, alors que j'avais encore l'esprit tiraillé par le remords comme les poignets par ces fils de suture qui avaient fait dire à Du Bois que la partie d'alto de son *Trio* n'impliquait pas l'usage d'un archet aussi tranchant. Nous avons ri (un rire un peu forcé, qui nous dispensait de toute explication, Du Bois ayant une sainte horreur de tout ce qui a trait au suicide). Nous dînions dans une auberge tenue par une vieille dame qui avait un langage et un sourire qu'on ne rencontre plus que dans ces provinces et qui, a murmuré Du Bois, semblait sortir d'une pièce pour clavecin de Jean-Philippe Rameau.

« Un air de bonté, aussi, qui nous rappelle que l'homme n'est, en vérité, pas bon, nous sommes tous d'accord là-dessus, mais il faut que nous pensions qu'il n'est pas tout à fait mauvais si nous voulons continuer à faire de la musique, n'est-ce pas ? » avait ajouté le vieux compositeur en élevant à la lumière d'un plafonnier un verre dans lequel il faisait tourner un blanc de Reuilly en les comparant, le geste et le vin, aux mélismes d'un haute-contre dans un air de cour de Joseph Chabanceau de La Barre, dont Tobias se mit à fredonner, à l'intention de Nicole, les paroles suivantes :

*Loin de Philis, je suis loin de moy-même
Sans elle hélas ! je ne suis propre à rien
Un grand amour serait un trop grand bien
Si l'on voyait toujours ce que l'on ayme.*

Nicole avait plu à Du Bois comme elle plaisait à tant d'hommes mûrs que son étrange beauté fascinait ; elle était, même, cette beauté, la seule dont il m'ait été donné de voir que non seulement elle n'intimidait pas, mais qu'elle rassurait ceux qui s'approchaient d'elle, fût-ce en vain, hommes mûrs ou très jeunes, ces derniers étant voués à errer interminablement dans les forêts solitaires, les lieux affreux et les stériles déserts des airs de cour.

Sans doute ne me plaisait-elle pas comme m'avait plu Delphine ou comme je goûterais la jeune Polonaise qui entrerait dans ma vie quelques semaines avant l'éclipse. J'étais lié à Nicole par autre chose que ce qu'on a coutume de réduire au plaisir : un lien plutôt qu'une liaison ; un lien dont la nature ne tenait pas au fait que Nicole ne s'installait pas dans ma vie ou qu'elle dût se contenter d'y passer, ni même dans son aptitude à y survenir perpétuellement, ce qui aurait

suffi à combler les plus sévères attentes, mais à ce qu'elle m'avait très tôt laissé entendre du mystère de sa vie – une vie que je serais, disait-elle, le seul à connaître, peu à peu, d'abord au hasard de nos rencontres, puis au cours du déjeuner dont nous avons institué le rite pendant la dernière année, celle de l'éclipse, lorsqu'elle m'a confirmé ce qu'elle m'avait déjà laissé entendre : qu'il viendrait un jour, plus proche qu'elle ne l'imaginait elle-même, où ce serait la folie qui lui dicterait sa conduite, la terrible raison, la lumière, l'éclair de lucidité qu'engendre la folie, et où je serais la seule personne au monde capable de l'aider, tout comme elle m'avait aidé, dans les semaines qui ont suivi ma rupture avec Delphine, à garder la tête hors de l'eau, me réapprenant à nager, pendant la nuit de Saint-Chartier, dans le grand lit profond et grinçant où je me suis laissé faire, à cause de mes poignets bandés et encore douloureux, auxquels Nicole me demandait de faire attention tout en chuchotant son désir que ces plaies se rouvrent et que mon sang coule sur elle de la même façon qu'elle aimait voir mon sperme jaillir sur sa figure. Elle m'a chevauché, cette nuit-là, avec une autorité et une douceur dont je lui étais reconnaissant, moi qui de toute façon, avec ces mauvais poignets, n'aurais été sur elle qu'une tortue maladroite, tandis qu'elle donnait à ses gestes quelque chose d'une danse dont le plaisir n'était pas le but unique – l'orgasme, veux-je dire, car ce qu'elle m'apprenait, mieux qu'aucune de ces femmes qui cherchent désespérément de l'or dans les yeux d'un homme qui jouit, c'est que l'orgasme n'est qu'abstraction, crispation, négation de la beauté, volonté de mise à mort d'autrui et sans doute de soi dont on veut se défaire à tout prix, tant il est vrai que le spectacle de deux corps soupirant, râlant, criant, sursautant, se figeant dans des attitudes de suppliciés, a quelque chose de l'agonie dont il n'est peut-être que le joyeux ou le morbide avant-goût, même dans la vision forcément parcellaire et subjective que deux amants ont de leurs corps entrés dans cette étrange danse dans laquelle les poils, les lèvres, le sexe, les aisselles, l'anus, le nombril, les orteils, le creux des oreilles, l'haleine, la salive, le sperme, tout ce qui d'ordinaire se cache ou a besoin d'artifices pour se faire oublier ou se rendre acceptable, devient objet d'adoration. Et sur un corps sans défaut comme l'était celui de Nicole (ou du moins sur lequel je n'ai pas cherché, comme sur tant d'autres, le moindre défaut qui me les donne souvent à détester : nul grain de beauté, tache de vin, vergeture, mauvaise odeur, repli disgracieux, tant elle se surveillait, ne se nourrissant que de poisson, de laitages, de légumes et de fruits qui n'auraient pas permis à des carcasses comme les nôtres, disait Tobias, de tenir debout, et buvant d'autant moins qu'elle s'y serait trop volontiers laissée aller, désireuse de préserver cette peau dont la blancheur, la fermeté, le lisse avaient quelque chose d'extraordinaire

non seulement pour une femme de son âge, mais pour son siècle, où la beauté se mesure plutôt à la trace perpétuelle du soleil sur la peau), ce n'était pas aux détails qu'on s'arrêtait, ce n'était pas tel membre, organe ou parcelle de son corps qu'elle mettait en valeur – pas même le plus visible, ses jambes si longues, et cette poitrine d'un beau et juste poids qu'elle semblait quelquefois proposer comme une femme prête à se sacrifier – mais son corps tout entier, dressé au-dessus de moi dans la demi-nuit de la chambre d'hôtel où régnait un silence dont Nicole m'a fait remarquer qu'on ne le trouvait plus que dans ces campagnes, dans les romans anciens ou dans l'enfance, lorsque nous sommes encore capables d'isoler les bruits, de les détacher de leur contexte menaçant pour les transformer en rumeurs lointaines qui peu à peu retournent au silence heureux de la nuit.

Dressé au-dessus de moi, ce corps dont je ne pouvais, cette nuit-là, que caresser les hanches et dont les mouvements nous amenaient lentement à nous défaire de nous-mêmes, Nicole avec de petits cris semblables à ceux d'un lapereau dans les serres d'un hibou et moi cherchant à les entourer de ma bouche, ces cris, pour les faire miens, les avaler, et puis guettant ensemble dans nos regards le signe de notre délivrance, Nicole rejetant son visage dans l'ombre tandis que j'enfouissais le mien entre ses seins puis au creux de l'oreiller, comme ferait une femme, cherchant un peu de fraîcheur où reprendre des forces jusqu'à ce que je renverse la situation, nullement pour rétablir je ne sais quel rôle ou préséance qui m'obligeât à la dominer, cette situation, en me retrouvant sur Nicole pour lui imposer mon propre rythme, mais parce que je n'ai jamais aimé jouir dans la position où nous nous trouvions auparavant, le sang refluant vers la racine du sexe qui perd dès lors de sa puissance et de sa sensibilité, devient moins aisément contrôlable et moins propre au plaisir, quelque experte que fût, à ce moment-là, la main de Nicole flattant mes testicules tout en donnant à son propre sexe un surcroît d'étroitesse qui me faisait penser qu'elle se souciait moins de son plaisir que du mien, y sacrifiant même le sien ou paraissant m'en faire le sacrifice, vu qu'il est aisé à une femme non seulement de feindre le plaisir ou de le différer, mais de le trouver dans une dimension tout autre que celle de l'homme, et particulièrement dans le plaisir de l'homme, si on peut dire, dans cette jouissance qui fut, cette nuit-là, plus spirituelle que voluptueuse puisque ce n'est pas ma seule semence qu'elle a fait jaillir mais des larmes, des larmes de joie, comme s'il m'avait fallu tout ce temps, ces jours et ces nuits, depuis le moment où j'avais rompu avec Delphine dans le studio de Saint-Maur jusqu'à celui où je jouissais dans le ventre de Nicole, pour être enfin délivré et tirer de moi des larmes qui ne soient pas de souffrance et qui ne pouvaient couler qu'avec mon sperme, larmes et sperme mêlés d'un peu de sang, celui

de la blessure que Delphine m'avait infligée à la joue et qui se rouvrait là (puisque je m'étais refusé à y mettre aucun pansement, bien décidé à porter de la sorte la trace de mon infamie, avais-je dit à Tobias, qui avait rétorqué qu'en cette matière j'étais plus protestant que lui, moi qui ne croyais pas en Dieu) sur le ventre de Nicole, qui l'a caressé du doigt puis l'a porté à ses lèvres en murmurant : « Je te retrouve, Philippe, enfin je te retrouve... », exactement comme elle l'avait fait, quelques mois plus tôt, au cours de notre première nuit, comme si nous nous étions déjà rencontrés non pas ailleurs ni dans une autre vie mais, si on peut dire, toujours connus dans le mouvement qui nous avait amenés l'un à l'autre et plaçait notre rencontre sous le signe non pas du hasard mais d'une vraie reconnaissance, et qui ne m'a pas étonné, cette première nuit, lorsqu'elle m'a soudain repoussé pour me demander de jouir dans sa bouche afin de connaître la saveur de cette semence dont elle aimerait tant, dirait-elle, le goût de sous-bois et d'automne, et dont elle ne tirerait jamais, elle qui avait depuis longtemps décidé de ne pas avoir d'enfant, que de quoi entrer plus avant dans ses songes, se mettant à parler de son enfance, dans le silence de la nuit berrichonne, c'était son tour, à elle qui savait tout de la mienne dont elle disait qu'elle avait sans doute pris fin avec ma rupture avec Delphine, si tant est que l'enfance finisse jamais pour des êtres comme nous, avait-elle murmuré en se recroquevillant contre moi.

IV

C'est cette même nuit qu'elle m'a révélé sa décision de ne pas vivre au-delà de quarante-quatre ans, en m'expliquant que c'était à cet âge, précisément, que la folie de sa mère avait atteint son plus haut point d'égarément et de souffrance, et qu'elle, Nicole, ne pouvait vivre cela à son tour, ni laisser le temps empoigner son visage comme il l'avait fait pour sa mère, devenue vieille d'un seul coup, comme dans un conte, après avoir achevé la traversée de sa propre folie, et vivant désormais avec un masque d'argent qui lui tenait lieu de figure : celle d'une éternelle jeune vieille que lui avaient donné le temps, la maladie, la chirurgie esthétique, et qui serait le sien jusqu'à la fin, immarcescible, disait Nicole en précisant qu'il n'y avait pas d'autre mot que celui-là, rare et beau, impressionnant comme ce qu'était devenu le visage de cette femme à présent sans âge et qui emporterait dans la tombe le masque d'argent avec lequel elle attendrait la résurrection de la chair, au cimetière Saint-Patrick de Québec.

L'écoutais-je vraiment ? N'étais-je pas trop loin, tenu à distance de tout, y compris de moi-même, par la fatigue du voyage, du dîner et de l'amour, pour avoir, cette nuit-là, pris la pleine mesure de ce qu'elle me disait à propos de sa volonté d'en finir ? Ne devais-je pas plutôt voir là, surtout au moment où ce qui nous liait était appelé à se renforcer, une simple façon d'exorciser sa terreur de la mort, me demandais-je sans croire vraiment à la pertinence d'une interrogation qu'il suffisait (ce mouvement vers la lucidité dût-il durer des semaines et des mois) de déplacer hors du domaine psychologique ou sentimental pour mesurer l'extraordinaire demande que Nicole m'adressait à travers cette confiance, à moi qui avais toujours contemplé les autres depuis une rive où il ne semblait pas que j'étais tout à fait vivant.

Elle fuyait. Elle avait fui non seulement cet homme qui demeurerait longtemps entre nous comme un corps étranger qu'elle aurait bien du mal à mettre au tombeau, mais aussi le Québec, elle reviendrait souvent là-dessus, une société, un peuple qu'elle jugeait médiocre, pusillanime, sans audace, inculte, pauvre de langage et indigent à force d'être conformiste, et trop américain, malgré l'ascendance française, incapable de s'assumer, ayant plusieurs fois refusé son indépendance, la dernière fois de peu, en 1995, quelques milliers de voix qui lui avaient donné le sentiment d'une mauvaise farce, la démocratie comme répétition de la même défaite, depuis toujours défait, ce peuple, vaincu, déporté, ou trop longtemps maintenu sous la coupe ecclésiastique de Rome et sous le regard

pragmatique de l'Anglais, pour qui tout ce qui est français est source de nuisance.

— Quelques milliers de voix, oui, qui nous ont empêchés de nous détacher du Canada, de ces Canadiens anglophones encore plus vulgaires que les Québécois et qui ont fini de me faire prendre la décision de partir, de venir vivre ici, à Paris, dans cette île, poursuivrait-elle, le regard tourné vers la petite terrasse de l'immeuble voisin dont la paroi couverte d'azulejos et les orangers en pots lui faisaient songer à ces villes du Sud qui étaient probablement le but de ce voyage qu'elle avait entrepris en quittant son pays et dont Paris n'était qu'une étape, murmurait-elle en regardant, par-delà les azulejos et les toits de zinc, le ciel gris tourterelle de cet après-midi d'avril, après l'amour, allongés sur le lit aux draps de lin qui étaient une des rares choses qu'elle eût apportées du Québec, chuchotait-elle en se retournant sur le dos, non pour s'abandonner à la somnolence des amants mais à sa propre parole et m'y glisser, m'y allonger, m'y enrouler, dans ces mots qu'elle me proposait, dans ce récit qui lui était devenu aussi nécessaire que la danse, l'exil, ou l'amour.

— Trop irlandaise, oui, et trop femme du Nouveau Monde pour ne pas bouger, comme mon propre père, le fils de l'astronome, celui qui n'a sans doute jamais contemplé les mêmes étoiles que son père, celui qui a préféré laisser tomber ses études, tu te rappelles, pour entreprendre ce mystérieux voyage dans le sud des États-Unis, une fuite, aussi bien, un voyage devenu mythique, dans la famille, et à propos duquel il m'a fallu bien des armées pour apprendre quelque chose, et de la bouche des femmes, non pas de ma mère, tu t'en doutes, mais de mes grands-tantes, celles qui allaient recueillir l'eau de pluie sur le toit de l'observatoire avant qu'on le démolisse et qu'elles soient relogées avec leur frère, devenu veuf, un peu plus haut, presque en ville, dans une maison de pierre grise, face à un jardin public où on a installé, un peu plus tard, une statue de Jeanne d'Arc offerte par la France, et, n'ayant rien d'autre à faire, ces sœurs, que de ressasser des souvenirs du temps où elles vivaient dans les plaines d'Abraham et où elles allaient avec leur frère Albert jusqu'à la proche prison où avaient lieu des exécutions capitales auxquelles ils assistaient en fermant les yeux, la rumeur de la foule et sa soudaine interruption leur indiquant que le supplicié se balançait au bout de sa corde ; se souvenant aussi du temps où elles voyaient partir pour l'école en traîneau à chiens ces neveux qu'elles aimeraient autant que le mélancolique astronome : le cadet, surtout, c'est-à-dire mon père, à propos de qui elles en savaient bien plus qu'elles n'en diraient jamais, même à moi, sachant ou devinant ce qu'il était allé faire là-bas, dans le Mississippi. Un voyage auquel j'ai encore pensé, l'autre soir, en revoyant *Easy Rider* à l'Action Écoles que j'adore pour les coiffures

choucroute de son ouvreuse qui semblent venir du milieu des années 50, l'époque où Jean Dupré a fichu le camp dans le Deep South, pendant tout un hiver, pour un périple que je veux croire initiatique, celui des aventuriers et des coureurs des bois qui avaient tracé dans le Nouveau Monde, de la Louisiane à la baie d'Hudson, les chemins d'une Amérique française, des hommes perdus de la route, entrés dans le grand chant des pistes de cette Amérique où les gens sont demeurés nomades, go west, young man, and don't look back, never, par-dessus cette épaule où il n'y a plus rien à voir que la poussière de ce qui est déjà loin de soi, toujours vers l'ouest, donc, ou vers ce Sud que Jean Dupré savait qu'il ne pouvait atteindre grâce aux livres, lui qui n'aimait pas lire, mais en Greyhound ou en auto-stop, puis achetant sur place une moto d'occasion, croyaient savoir les tantes, pour errer du côté de domaines hantés où il suffisait de s'arrêter un peu pour percevoir le bruit d'une harpe d'herbe, le murmure d'un cœur solitaire, la grande plainte des nègres dans les champs de coton, et arriver, qui sait, jusqu'à une petite ville au centre de laquelle, près d'un marché aux melons et d'une banque d'où il aurait pu entendre s'élever le murmure de deux vieillards qui avaient passé et repassé les portes de la mort, s'approchant ensuite du péristyle à quatre colonnes blanches d'un palais de justice surmonté d'un campanile à l'horloge duquel il aurait pu lire l'heure avant de s'asseoir au pied d'un monument dont la haute colonne porte à sa cime la statue d'un soldat confédéré, le fusil entre les jambes, le regard perdu dans le lointain, dans un soir d'été où bourdonnaient les insectes et les balles Minié, un soir couleur de bourbon et plein d'odeurs de glycines, de caroubiers et de magnolias, et que Jean Dupré avait eu, rêvons-le, l'impression de sentir, même en plein hiver, et où il avait peut-être croisé la silhouette mince et vive d'un petit homme en costume de tweed, pipe à la bouche et moustache grisonnante, le visage levé vers ce que nul ne voyait déjà plus et qui n'était pourtant pas si lointain, et qu'il s'acharnait à donner à voir, lui, le petit homme aux yeux plissés, fatigués, ironiques, qui ressassait des histoires de familles maudites, de larrons, d'idiots, de charges de cavalerie, de nègres blancs, de chasses à l'ours, d'amours tuméfiées, d'enfants sacrifiés, tout ce qui ne cesse de s'engendrer et de se détruire, l'impossible rédemption, le basculement de la nuit dans la gorge des femmes et le rire des hommes. Et lui, Jean Dupré, qui s'était arrêté là par hasard, il aurait pu se croire, s'il avait aimé lire, un personnage du petit homme en tweed, lui, le grand gars qui fuyait l'hiver de la Belle Province et sans doute autre chose, vu qu'il était encore à l'âge où on croit pouvoir échapper à soi-même, où on peut ne pas être un enfant prodigue tout en étant le fils d'un astronome mélancolique alors que la parabole est depuis toujours écrite, dans l'autre livre, dans ce qui sera toujours

l'autre livre, l'autre de tout roman, le livre des livres, à quoi il ne pouvait pas ne pas penser, Jean Dupré, tandis qu'il décevait son père et que son frère aîné suivait les traces paternelles, à Harvard, et fréquentait Deirdre Cleary, jeune et jolie Irlandaise de la Grande Allée, à Québec. Il en avait probablement conçu du dépit, lui, le cadet, de voir que ça aussi c'était écrit, les fiançailles, les épousailles, la fondation d'une famille avec une jeune fille plus que convenable et qui avait du bien, comme on disait encore, alors qu'il préférait, mon père futur, la longue tresse blonde d'une fille de chauffeur d'autobus de la Basse Ville, plus avenante, plus langoureuse que les Irlandaises de la Grande Allée, mais inacceptable par les Dupré. Aussi inacceptable que d'avoir abandonné ses études d'ingénieur pour prendre la route du sud et aller se perdre Dieu sait où pour tenter d'oublier ce qui n'était peut-être rien d'autre que l'hiver, celui d'avant ma mère ; car il en est revenu, de ce paradis ou de cette absence de paradis. Pourquoi ? Pourquoi est-il rentré ? Était-il comme Ulysse qui, dans les bras d'une nymphe, a brusquement la nostalgie d'une mortelle ? Ou bien a-t-il eu peur, trop fragile, trop seul, abandonné encore une fois, lui qui, après être allé à l'école primaire en traîneau à chiens, avait été mis en pension, jeté dans une immense solitude, dès l'âge de six ans, à Saint-Louis-de-Gonzague, où les sœurs, d'anciennes orphelines battues, faisaient subir aux enfants quelque chose de ce qu'elles avaient elles-mêmes supporté mais qui lui importait moins que le froid, car il était frileux, si frileux que ni les rives du Mississippi, ni les marais de Louisiane, ni les yeux noirs d'aucune fille du Sud ni même, plus loin, les plages de Daytona, des Keys, des Everglades qui étaient sans doute le but de son voyage, rien n'avait pu lui faire oublier la tresse blonde d'une fille de laitier, pas plus que les lois du sang, le mimétisme fraternel, l'argent à gagner, la jeunesse à enterrer et la semence à enfouir dans d'autres ventres que ceux des filles faciles ou vénales. Peut-être s'est-il rappelé la parabole et y a-t-il trouvé de quoi rentrer à Québec la tête point trop basse, puisque c'était écrit dans le Livre et qu'il était fatigué de l'errance, des villes minuscules et en fin de compte aussi mornes que celles de son pays et de ces logeuses qu'il voyait avec dépit emballer ses sandwiches au pain de mie dans du papier journal, lui qui avait toujours été méticuleux et se craignait de tout mais qui a eu le courage de cheminer tout un hiver, comme Peter Fonda dans *Easy Rider*, et qui aurait pu dire, comme lui, tout simplement : « I gotta go, now... », pour justifier sa fuite, se l'expliquer à soi-même et en faire le vrai, le seul voyage, celui dont on ne reviendra jamais, même quand on aura épousé celle qu'on avait peut-être en tête, faute de l'avoir dans le cœur, non pas bien sûr la fille du laitier de la Basse Ville mais la petite sœur timide et moins jolie de celle qui était devenue sa belle-sœur, avant le départ pour le Sud, et

rencontrée aux noces de son frère Pierre et de Deirdre Cleary : la timide et gauche Eileen, dont il n'a jamais été amoureux mais qu'il a épousée parce qu'il fallait bien que l'enfant prodigue aille jusqu'au bout de son retour et qu'elle l'avait remarqué, elle, la petite Eileen, et que ça lui donnait le sentiment que tout était tracé, dans l'ordre, une belle symétrie qui pouvait passer pour l'accomplissement d'une vérité ou du destin. Il n'y a pas regardé de plus près, n'a pas repris ses études, ne s'est pas demandé pourquoi le destin prenait la figure du beau-père qui l'avait fait entrer comme fondé de pouvoir dans une banque qu'il contrôlait et envoyé à Montréal, dans une succursale, avec la petite Eileen dont il se rendait bien compte qu'il ne l'aimerait pas comme elle l'aimait, elle, son beau *French Canadian* en qui elle voyait l'albatros dont elle rêvait qu'il l'emmenât faire *the great tour*, c'est-à-dire en Europe, et qu'elle a commencé de moins aimer lorsqu'elle s'est rendu compte que c'était un sédentaire, au fond, un rêveur, ou, comme elle dirait joliment, « un albatros à l'aile brisée », à qui le moindre voyage professionnel à Toronto, Halifax ou Vancouver donnerait bientôt des nausées et des maux de ventre, un homme tout juste bon à lui faire des filles alors qu'elle aurait tant voulu des garçons, au moins un, qui fût aussi beau que lui, et surtout pas une fille comme celle qui lui est venue en premier, moi, Nicole, née à Montréal, comme mes sœurs, au Queen Elizabeth Hospital, dans Notre-Dame-de-Grâce, où allaient beaucoup d'Irlandais, ce qui n'a pas empêché ma mère de regretter que ce ne fût pas à Saint Mary's, un hôpital beaucoup plus chic, sur Côte des Neiges où elle aurait tant voulu habiter, aussi, au lieu d'emménager dans cette boîte à savon en bois, à Dollard-des-Ormeaux, banlieue alors toute neuve de Montréal. Un endroit qui porte le nom d'un antihéros de la colonisation française, tué par les Iroquois en défendant Montréal – un perdant, comme tant d'autres, dans l'histoire de ce pays. Une banlieue arrachée à la vie rurale avec, encore, son école de rang, une école primaire de campagne, dans laquelle une institutrice faisait la classe à tous les groupes d'âges et qui desservait non pas un village – c'était l'école de village, celle que tu as connu à Siom, j'imagine – mais une partie d'un comté dont le découpage se faisait selon des routes parallèles au Saint-Laurent : des rangs, donc, de plus en plus éloignés du fleuve à mesure qu'on va à l'intérieur des terres et qui portent le plus souvent des numéros, jusqu'au dernier rang en arrière, le plus arriéré, aussi. Nous avons vécu là plusieurs années, aux confins de deux mondes et de deux époques, la fin des années 50 et le début des sixties, avec des fils de fermiers – les dernières fermes peu à peu abandonnées à la vague d'urbanisation ; des garçons qui sentaient l'étable, comme ce Michel Deloche qui montait à cheval, après l'école, et les Carette, qui habitaient une roulotte, ou l'Écossais Barry Clyde, qui passait devant

nous, les filles Dupré, en claironnant ce que nous soupçonnions n'être pas tout à fait une chanson : « I measure my love to show you... », ou quelque chose de ce genre... On se serait cru dans un *seulement* avec ces rues non pavées, non goudronnées, auxquelles on donnait par exemple le nom du dernier fermier chassé, Anselme Lavigne, je me souviens, ou des noms anglais, Aldercrest, Woodlawn, Greenview, que prononçaient tant bien que mal tous les immigrants venus d'Allemagne, d'Écosse, de l'Italie du Sud, d'Égypte, de la Jamaïque : races, langues, religions et traditions qui ne se mêlaient pas, ne pouvaient se mêler, tant était vive la blessure de l'exil et l'éternelle rancœur entre les races, et qui faisait des petits coptes égyptiens de la rue Belcourt avec qui je parlais quelquefois, dans l'autocar GMC jaune qui nous amenait à l'école Saint-Thomas, des sortes de martyrs dont j'enviais le destin, m'imaginant moi aussi sinon en martyre, du moins en exilée pour être passée de l'appartement de la rue Peel, à Montréal, à ce Dollard-des-Ormeaux que nous avions en horreur et n'appelions, mes sœurs et moi, que DDO, en prononçant ces initiales à l'anglaise, comme si c'était plus injurieux ou une manière de tenir le lieu à distance, de ne pas tout à fait en être. Et il est vrai qu'il y avait de quoi mourir d'ennui, à DDO, où il n'y avait à l'époque aucun moyen de transport pour aller en ville, ce qui nous condamnait à rêver, infiniment, à la maison des Cleary sur la Grande Allée, à Québec, et à celles de Saint-Romuald et de Saint-Michel-de-Bellechasse, au bord du fleuve. Tout ça, l'exil, le lointain, le peu d'amour que se vouaient nos parents, les grossesses successives et interminables de ma mère que j'ai tout fait pour aider, surtout pendant la dernière, afin de ne pas aller à l'école, et la disgrâce d'être une fille, tout ça a fait de mes douze premières aimées une longue nausée, une maladie pendant laquelle je suis restée souvent au lit, des semaines entières, pour ne pas aller à l'école, écoutant la radio, tricotant, lisant, songeant, quelque chose d'une fille du XIX^e siècle, triste, particulièrement triste, lorsque je voyais tomber la première neige avant le 21 novembre parce que je savais qu'à Montréal elle ne tient qu'après cette date, oui, aussi triste que pendant les fausses débâcles de mars, et tout le temps envahie de ce désir qui me pesait chaque année davantage et que je ne savais pas nommer...

Elle les trouverait peu à peu, ces mots. Toute sa vie serait un extraordinaire effort pour nommer ce corps, ces tourments, cette chose invisible, grâce non seulement au *Petit Larousse* à reliure de toile grise dont elle et ses sœurs devaient se contenter faute de pouvoir ouvrir l'encyclopédie Quillet du père, mais à tout ce qui lui tombait sous la main et qui lui faisait voir au-delà de DDO : la comtesse de Ségur, Jules Verne, Daudet, Dumas, Dickens, Stevenson, et Shakespeare, bien

sûr, qu'elle lisait sans le comprendre vraiment. Des livres prêtés par des camarades de classe, puisque ses parents n'en achetaient pas. Des livres exclusivement en français, malgré la décision familiale qui voulait que les filles fussent élevées dans les deux langues, Nicole préférant s'isoler pour rêver dans celle de son père, même si le goût de lire lui était venu à travers l'anglais, les nursery rimes, les chansons irlandaises, et les prières, le *Hail Mary* et le *Our Father*, et la si belle *Elegy Written in an English Churchyard*, de Thomas Gray, que le grand-père Cleary récitait à ses petites-filles, dans la maison de Saint-Michel, l'été, et qu'entendait surtout l'aînée, cette heathly neglect Nicole, celle qu'on élevait dans un beau désordre, comme un jardin anglais, murmurait sa mère en songeant peut-être au futur jardin de Sillery, à Québec, et à cette fille qui se disait malade et restait au ht pendant des semaines et dont elle ne pouvait pas ne pas voir que c'était du bluff, qu'elle n'était pas vraiment malade ou alors qu'elle souffrait d'un mal mystérieux, sans doute de neurasthénie. Mais voulait-elle le voir, Eileen Cleary, qui avait déjà compris que son beau *French Canadian*, son albatros, son lord Snowdon, ne l'aimait pas et qu'il allait falloir passer plus de vingt ans, le temps d'élever les filles, dans cette absence d'amour, puisqu'il y aurait toujours une Louisiane, un Deep South entre eux, ce qui est presque pire qu'une multitude de maîtresses ou qu'une amante morte après qui elle fût venue, elle, la petite Irlandaise mortifiée de s'avouer qu'elle serait moins heureuse que sa sœur aînée, là-bas, avenue Laurier, à Québec, avec le frère de son mari et leurs deux fils beaux et sains, tandis qu'elle, Eileen Cleary, ne voulait pas voir que sa fille aînée souffrait d'un mal du même ordre, probablement, que celui contre lequel elle luttait depuis toujours, contre ce qui avait déjà jeté une de ses tantes, et bientôt Heather, sa sœur cadette, dans ce que les Français appellent « folie douce », comme s'il pouvait y avoir là quelque douceur, comme si ce qui gît dans votre sang pouvait vous dispenser de souffrir, yes, even though the writing was on the wall, disait ma mère, et qu'on ne peut que s'abandonner à ce mal venu de la lointaine Irlande où on n'a jamais mis les pieds et qu'ont apporté ces émigrants qui au siècle dernier servaient de lest aux navires chargés au retour de bois et de granit, oui, qu'on ne peut faire autrement, trop sensible, trop fragile, trop rigoureusement éduquée, la petite Eileen qui avait d'abord été destinée à être religieuse pour remercier le Seigneur d'avoir donné aux Cleary une aînée si belle et parce que la benjamine présentait déjà les signes du mal qui eût fait du couvent l'antichambre de l'asile ; mais elle ne l'a pas été, épouse du Christ, cette Eileen aux yeux pâles qui savait contre quoi elle avait à lutter, le mauvais ange, cette couleur verte qui avait dans sa tête une profondeur d'émeraude, et cette fille aînée qui restait au lit pendant des semaines, à fuir la même chose

qu'elle, probablement, le monde extérieur, la malchance, le destin, tout ce qui les rabaisait au niveau de ces immigrants de DDO alors qu'on était né sur la Grande Allée, à Québec, dans une maison à colonnade aujourd'hui détruite mais qui avait servi à Alfred Hitchcock pour quelques scènes d'intérieur de *I Confess* qui avaient donné à la petite Cleary l'occasion de voir de près ce Montgomery Clift dont elle croirait retrouver un peu plus tard la beauté dans ce Jean Dupré dont elle attendait chaque soir, à DDO, le retour en se demandant s'il rentrerait, s'il ne repartirait pas pour la Louisiane ou ailleurs, abandonnant ces femmes qui semblaient l'intimider, à qui il ne saurait jamais montrer d'amour, lui qui n'était pourtant pas un mauvais homme, qui avait pour les animaux une infinie compassion, et le sens de l'honneur, mais qui faisait comme sa femme et sa fille aînée, se fuyant lui-même, avec l'espoir de se quitter un peu, et ne parvenant qu'à être distant, lointain, tandis que la mère renonçait à ce côté du paradis pour camper sur ses privilèges abolis et son amertume, déçue, recluse, tyrannique envers ses filles qu'elle menaçait d'abandon et qui devraient lutter pied à pied pour conserver son amour.

— J'en hurlais quelquefois la nuit, poursuivait Nicole, j'en étais terrifiée, c'était le seul être qui m'aimait vraiment, je peux le dire, maintenant que je sais que mon père n'a jamais aimé personne, pas même lui, tandis que ma mère aimait, elle, mais d'un amour affreux, awful, you know, the dark side of the paradise when being loved by her, si bien que seul un autre amour, me disais-je déjà, dans mon lit de DDO, pourrait me délivrer de ce maudit amour-là qui me forçait à vivre au diapason de l'humeur maternelle, de sa folie orgueilleuse qui l'empêchait de rien considérer d'autre qu'elle-même : non pas ce qu'elle était mais ce qu'elle aurait voulu être, afin de ne pas voir combien elle s'était trompée en épousant ce gars qui fronçait les sourcils comme Montgomery Clift, ou alors se voyant en princesse déchue, solitaire, aimée de personne, n'ayant confiance en personne, susceptible à l'excès, angoissée, phobique, sans ami, et nous interdisant tout ce qui aurait pu attirer l'attention, soutien-gorge, pantalons, jambes croisées, maillots deux pièces, et qui me faisait désirer, moi, de regarder par exemple sous les jupes de Madame Fichini, dans *Les Malheurs de Sophie*. Quelle niaiserie, n'est-ce pas, mais où aurais-je pu regarder, avant les petites camarades du jardin de Sillery que je faisais se déshabiller pour voir si elles étaient faites autrement que moi et qui ne m'en apprenaient pas plus que ce que je découvrais sur mon propre corps, en tout cas pas sur ce qui me tourmentait depuis si longtemps, déjà, moi qui guettais ma puberté comme une bête sa proie, qui avais hâte d'avoir mes règles, d'être femme, oui, comme ma mère, d'enfiler nue le manteau de fourrure de ma mère, celui qu'elle portait quand elle était enceinte de moi et que

je porterais à mon tour, bien des années plus tard, avec l'impression d'être en elle, devenue la femme que je rêvais d'être, lorsque je lirais *Les Fleurs du mal*, à quinze ans, malgré la mise en demeure maternelle : « If you read that, Heaven knows what will become of you ! », oui, malgré cette menace de perdition qui était ce qu'elle pouvait m'adresser de pire, pire que la menace de brûler le livre, même si je savais les tenir à distance, les conjurer, par l'écriture, ces menaces, moi qui écrivais déjà, à huit ans, dans le journal que j'avais reçu pour Noël, je m'en souviens parfaitement, c'était la première entrée : « Mummy was very cranky, this morning », inaugurant ainsi la météorologie de sa folie, la sienne et celle dont j'étais menacée et qui me faisait croire que j'allais cesser d'exister, la nuit, en sombrant non pas dans le sommeil mais dans le néant, puisque, malgré les *Our Father* et les *Hail Mary* que je récitais dans le noir, au bord du vide, dans ma chambre d'enfant, j'avais peur de ne jamais me réveiller, et dès lors cherchant la lumière des prières et des livres...»

Il lui avait fallu la lumière des mots, disait-elle, puisqu'il n'y avait rien, à Dollard-des-Ormeaux, au début des années 60, ni église, ni cinéma, ni pâtisserie, si bien qu'on devait aller jusqu'à Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds, le dimanche, pour honorer le Seigneur en français (alors qu'une fois installés à Sillery, dans la banlieue de Québec, on irait à la messe tantôt en français, tantôt en anglais, selon l'humeur), puis acheter des mille-feuilles à la pâtisserie de Gascogne avant de s'échapper, l'après-midi, vers La Montérégie, les Laurentides ou les Cantons de l'Est, avec à ce moment le sentiment d'une enfance normale au sein de paysages aimés, les petites villes dont on oublie le nom sitôt qu'on les a traversées, les forêts d'épinettes, et les lacs, le lac Champlain, surtout, ou le lac Memphremagog dont on suivait la rive ouest jusqu'à la frontière américaine qu'on franchissait, parfois, pour rapporter de Plattsburgh ou de Burlington des cartouches de cigarettes, du cognac, du whisky. Et au retour, dans la fatigue du soir qui tombait sur la plaine de Montréal, la litanie des noms de lieux français, anglais, indiens, dont se tresse tout trajet d'enfance dans le nord-est de l'Amérique, et puis, devenues mythiques pour Nicole et ses sœurs, ces affiches et enseignes lumineuses qu'elles retrouvaient à l'entrée de Montréal : le nom de Miron inscrit en lettres verticales sur la haute cheminée d'une carrière visible depuis le boulevard Métropolitain, tout comme les lettres lumineuses de Redpath Sugar ou des Cimenteries du Saint-Laurent, visibles depuis les ponts Victoria et Champlain, et le panneau lumineux de la brasserie Molson, depuis le pont Jacques-Cartier, à chaque pont son monument industriel, son icône, son effigie, que la neige recouvrait parfois et qui donnait à l'immense bouteille de lait dressée sur le toit de la laiterie Guaranteed

Pure Milk, à l'angle des rues Guy et Dorchester, quelque chose de presque irréel.

— Et aussi, ajoutait-elle, les noms, bien plus mystérieux, des motels et des bars, le long de la route, à la sortie des villes, si mystérieux même qu'il me faudrait des années pour comprendre qu'ils signalaient des lieux pour les amours clandestines, les commis voyageurs, les camionneurs, les âmes en peine et les désargentés, tous ceux qui aimaient la liberté d'ouvrir une porte d'entrée inconnue : La Belle Françoise et Le Fenil bleu, près de Québec, La Fleur de lys et La Boîte à Mado, au nord de Montréal et, bien sûr, plus tard, dans Montréal, ces endroits clandestins qui ne sont peut-être, en fin de compte, que ceux où on ne va pas spontanément, à cause des préjugés, de l'éducation, du manque de courage ou de curiosité, et qui nous feront toujours préférer les lieux où on sert du Martini, des pâtes californiennes et des sushis au poussiéreux, au laid, au triste, absurde et kitsch qui se terre par exemple au Beauceron, à l'angle d'Ontario et de Pie-IX, au Town and Country, sur le boulevard Sainte-Anne-de-Bellevue, ou au Bar Salon Bière, dans Décarie, au sud de Queen Mary : des lieux sentant la solitude, le polyester, le dentier, la bière locale, le blush, la cigarette, la sueur, le type chaud qui parle tout seul dans un coin, la barmaid d'un certain âge, ancienne actrice de télévision dont les reparties sont destinées à l'ensemble de la clientèle et non au type qui la lorgne, au bar, le juke-box nostalgique ou l'orchestre western où officient le père et ses trois fils et où, à la Saint-Valentin, on tire des cœurs en chocolat avant de continuer la nuit, seule ou accompagnée, et d'avaler au Famous Deh Boys, sur Westminster, des *chopped liver*, des *blintze* ou des *latkes*, ou encore, à Verdun, chez Mademoiselle Wellington, des mets canadiens, italiens, chinois ou péruviens, avant d'aller plus loin, là où il me faudrait des années pour savoir qu'on allait, dans la pénombre de chambres anonymes, n'est-ce pas, murmurait-elle en élevant son bras nu vers la blancheur du plafond sur lequel l'après-midi d'avril finissait de glisser, dans son petit appartement du quai de Béthune, ajoutant que ce serait la première fois qu'elle ne verrait ni la débâcle des glaces sur le Saint-Laurent ni la brusque éclosion du printemps québécois ; elle se contenterait des eaux moirées de la Seine, sur l'île Saint-Louis, heureuse d'être dans une île, au milieu d'un fleuve, vu que pour les Québécois le monde se partage entre ceux qui sont des lacs et ceux du fleuve, et qu'elle, Nicole Cleary Dupré ne pouvait être que du fleuve, de l'eau qui coule, remue et mène toujours quelque part, fût-ce dans les eaux originelles, celles qui baignent la côte occidentale de l'Irlande, au large du comté de Sligo, d'où venait sa famille maternelle.

Nous nous sommes peu vus, cet hiver-là, non seulement parce que j'ai dû accompagner Suttermans, Jeanne Delamare et Etienne Maurier en Amérique du Sud pour une tournée dédiée à la musique de chambre française, de César Franck à Pascal Dusapin (Tobias râlant contre cette réduction nationaliste qui faisait de lui un Français malgré lui, comme si le plaisir avait une identité, disait-il, et Jeanne lui rétorquant que nous nous contentions de projeter sur le monde une lumière dont la couleur suscite un paysage ou, s'il préférerait, un arrière-pays que les autres reconnaissaient, désignaient et aimaient comme français), mais aussi parce que Nicole fuyait plus qu'un pays ou un homme, ou même la conjonction d'un pays et d'un homme afin de laisser mourir en elle un amour qui avait été trop long, trop difficile, trop violent. Elle allait vers autre chose, vers moi, peut-être, l'intercesseur, le passeur, ou plus sûrement vers une autre lumière, une autre façon de parler le français et de se taire, puisque c'est le plus souvent pour se taire qu'on s'exile, pour retrouver les grands silences de l'enfance au cœur desquels s'inventent les grands récits.

Des mois pendant lesquels je travaillais, moi, à oublier non pas Delphine (vu qu'on ne saurait oublier une femme qui a fait couler le sang d'un homme) mais le goût que j'avais de cette mince et experte amoureuse au corps trop parfait pour que je n'aie pas eu envie d'en déchirer l'immédiat, l'involontaire souvenir, et qui aura fini par m'apparaître comme la fille dont je rêve sans doute d'être le père et que je n'aurai pas, je le sais, maintenant : je ne ressemble à rien de ce qu'on peut imaginer que j'ai rêvé d'être, n'ayant pas désiré d'être autre que ce qu'on a voulu faire de moi, n'ayant pas même cherché à donner le change, ne me souciant ni de mon enfance ni de mon avenir, ne bâtissant rien, ni œuvre ni discographie, n'étant sans doute pas même le grand altiste que Nicole se plaît à voir en moi, mais un bon musicien qui fait une carrière honorable et n'aime rien tant que le corps des femmes et leur conversation, les siestes d'après l'amour, la lumière des soirs d'été, la solitude du matin, et le silence qu'on entend à Siom lorsque les chiens du soir ont cessé de se répondre d'une ferme à l'autre, dans le lointain. Sans Tobias Suttermans, Jeanne Delamare, M^{me} Cazenove et Nicole Cleary Dupré, je n'aurais sans doute rien enregistré, me serais contenté du répertoire courant, dans un orchestre de province. On peut passer sa vie au deuxième rang, vieillir en frottant du boyau et atteindre, sans se voir vieillir, non seulement le moment où on joue la musique sans l'entendre, mais celui où c'est la musique elle-même qui semble nous écouter, oui, accompagner le mouvement de notre disparition, se confondre avec le peu de bruit qu'on fait avant de disparaître et d'être soi-même glissé dans une boîte

de bois qui présente quelque ressemblance avec celle où on a pendant toute sa carrière rangé son instrument.

J'aurais eu quelques élèves, aurais fait un peu de musique de chambre, joué des choses un peu fades et plaisantes, romances oubliées et pages d'albums romantiques afin de conquérir des femmes de plus en plus mûres, un provincial faisant à ses moments perdus de la musique un peu rare, et ignorant ses contemporains.

« Vous les auriez haïs, vos contemporains », m'avait lancé un jour M^{me} Cazenove, qui jouait du piano aussi bien qu'une Yvonne Lefébure, dont elle avait d'ailleurs été l'élève, mais qui avait renoncé à toute carrière pour, disait-elle, mieux écouter les autres, c'est-à-dire ceux qu'on aime, tant il est vrai qu'on n'est contemporain que de ce qu'on aime, avait-elle ajouté, une des dernières fois que nous nous sommes vus, rue Singer, dans ce salon où elle n'était en vérité plus contemporaine que des ombres de ceux qu'elle y avait reçus et dont nous étions les héritiers, disait-elle en évoquant les « hommes exquis » qu'elle avait eu la chance de connaître, parfois de soutenir : Edgar Varèse entrant dans une « colère homérique » à propos d'un journaliste qui lui demandait si sa pièce *Déserts*, dont la création venait de susciter un scandale, était une œuvre existentialiste, puis se souvenant avec attendrissement de son enfance bourguignonne, Francis Poulenc lui faisant goûter du vouvray de sa propriété de Noizay, en Touraine, Pierre Boulez, un whisky à la main, jetant superbement aux orties presque toute la musique composée entre les deux guerres, Jacques Ibert fumant avec elle une cigarette dans les jardins de la villa Médicis pendant que sonnait l'angélus et qu'il soutenait que personne ne pourrait composer quelque chose qui ressemblât à cela : les cloches des églises de Rome sonnant ensemble parmi les pins et les coupoles dans un crépuscule safran, et nul nombre d'or qui eût permis, pour évoquer la beauté de Paule Cazenove, de trouver l'invisible accord de la chair humaine et du paysage, avait ajouté l'élégant auteur de *Tropismes pour des amours imaginaires*.

J'ai répondu à la vieille dame qu'il me semblait parfois l'entendre, cet accord de la chair et du paysage, ce déploiement inouï du visible et du sonore, cette transmutation de deux ordres en un troisième que Tobias Suttermans appelait l'ordre intérieur du visible et qui avait pour lui la force quasi théologique d'une définition de la vérité. Une vérité dont il soutenait pour nous convaincre que quelques œuvres contemporaines étaient exemplaires, telles que *La Partition du ciel et de l'enfer* de Philippe Manoury, le *Magnificat* de Jean-Louis Florentz, ou le *Concerto pour alto* de Toru Takemitsu : des œuvres qui suscitaient une grande ferveur chez moi, comme chez Jeanne et chez Nicole (que j'avais fini par amener chez M^{me} Cazenove bien que celle-ci rechignât à recevoir chez elle des femmes qui n'étaient pas des

artistes et qu'il lui ait fallu du temps pour se convaincre que Nicole était une artiste à sa façon, très moderne, vivant l'art dans une impossibilité de créer qui suscitait chez elle une inlassable réflexion sur les conditions de ce qui n'était dès lors plus de l'impuissance mais une épreuve quasi mystique de la solitude), et que la généreuse vieille dame consentait à aimer alors qu'elle leur préférerait par exemple l'austère *Trio* de Du Bois dont elle avait parrainé l'enregistrement et qui était ce qu'elle goûtait de plus moderne, avec la musique de Dutilleux et de Messiaen. *Trio* dont nous interpréterions le mouvement lent d'une façon encore plus émouvante que sur le disque, je crois, dans l'église Saint-Roch, à Paris, où aurait eu son service funèbre, en mai 1998, bien que ce ne fût pas là sa paroisse, mais où Paule Cazenove avait demandé à être accompagnée, parce que c'était l'église des musiciens et qu'elle y avait assisté aux obsèques d'Alexandre Lagoya, peu de temps auparavant, mais pas à celles de son ami Jean-Pierre Rampai, elle à qui nous répétions qu'elle nous enterrerait tous et qu'il avait bien fallu conduire jusqu'à sa dernière demeure, le cœur navré, dans le caveau familial de Chaon, en Sologne.

Nous autres musiciens nous sommes de peu ordinaires citoyens d'une époque envahie de bons sentiments et de mauvaise musique. Nous nous efforçons de rappeler que la musique, la vraie, est l'autre versant du silence, et que nous avons plus que jamais besoin de ce silence. Nous gardons mémoire de nos morts. Nous sommes quelques-uns à nous réunir secrètement, le jour anniversaire de la mort de Luigi Nono, à Venise, où le grand compositeur est mort, le 8 mai 1990, dans la maison où il a passé toute sa vie, je crois, dans les Fondamente Zattere, au bord du canal de la Giudecca, et que Nicole avait découverte par hasard, au cours d'un de ses séjours vénitiens, attirée par la façade sobre, d'un ocre rosé dont elle retrouverait la couleur dans de vieilles entrées d'immeubles, à Beyrouth, et qui regarde le mulino Stucky, de l'autre côté du canal, un ancien moulin désaffecté, à la belle architecture mitteleuropéenne, et puis, plus loin, la trinité des églises palladiennes du Redentore, des Zitelle, de San Giorgio Maggiore dont les carillons infiniment réverbérés dans la brume hantent le triptyque des *Caminantes* du grand compositeur vénitien.

— Et en disant ça, je m'aperçois que les quais de l'île Saint-Louis, les Fondamente Zattere, la grève de l'Anse-au-Foulon, à Sillery, et la hauteur de Saint-Michel-de-Bellechasse d'où j'entendais, petite fille, sonner l'angélus de midi à l'église Saint-Laurent de l'île d'Orléans, tout ça ne forme peut-être qu'un seul et même rivage, le rivage infini de

mon enfance et peut-être la rive où je vais bientôt aborder et où nous nous retrouverons tous ensemble, mon bel amour, m'avait dit Nicole, un 8 mai, après que nous nous étions réunis chez Paule Cazenove pour interpréter à la mémoire de Nono son quatuor à cordes *An Diotima*, une œuvre faite de silence autant que de sons, sorte de chant muet dans lequel le compositeur nous amène au bord de nous-mêmes pour nous donner à contempler d'autres espaces, d'autres cieux, et maintenir en nous l'espoir d'une autre manière d'être au monde – ou ailleurs, avait murmuré à mon oreille Jeanne Delamare, ce soir-là, en regardant M^{me} Cazenove, puis Nicole, comme si elle devinait que ces deux femmes allaient bientôt mourir, et reprenant à voix haute cette phrase, sans regarder personne, l'année suivante, après la mort de notre mécène, chez moi, où nous nous étions retrouvés parce que je dispose d'un assez vaste appartement.

Nous sommes surtout, pour reprendre une expression de Tobias, des racleurs de temps : nous raclons du temps sur du temps, nous cherchons à l'étrangler avec des cordes en boyau ou en métal, à le pacifier par le contrepoint et l'harmonie, à le réduire en quarts de ton et en micro-intervalles, à l'éventer à travers du bois, du cuivre, des marteaux, de l'or. Le plus sonore des arts n'est pas le plus bruyant, mais bien le plus silencieux, le plus immatériel. Nous sommes des nécrophages obsédés de dates, d'anniversaires, d'éternels retours. Nous aurions aimé rendre hommage à notre défunte mécène, chez elle, sous le portrait qu'avait fait d'elle Marie Laurencin, ou alors dans sa propriété de Chaon, avions-nous proposé à la nièce, qui était son unique héritière et qui s'opposa à toute commémoration, rue Singer, mais ne put empêcher que nous jouions en l'honneur de sa tante, dans une salle Gaveau quasi pleine, la *Sonate pour violon et piano* de Poulenc, les *Poèmes pour Mi* de Messiaen, le *Quatuor à cordes* d'Ibert, les *Figures de résonance* de Dutilleux et, bien sûr, le *Trio* de Du Bois. Elle ne put davantage contester le testament par lequel Paule Cazenove laissait à certains d'entre nous des sommes d'argent par lesquelles elle entendait perpétuer non pas tant sa mémoire que les liens subtils unissant l'argent et l'amitié.

Elle laissait à Tobias Suttermans de quoi commander à des compositeurs plusieurs pièces pour violon et orchestre ; à Jeanne Delamare le quart de queue Bösendorfer dont elle rêvait pour travailler chez elle ; à Etienne Maurier un violoncelle français de la fin du XVIII^e siècle dont elle savait par Vatelot que son propriétaire souhaitait se séparer ; quant à moi, Paule Cazenove me rendait non seulement propriétaire de l'alto de chez Fustier sur lequel je jouais depuis bientôt dix ans, mais elle me donnait aussi de quoi me faire bâtir un petit chalet, à Siom, au flanc d'une des plus hautes collines, dans un ancien pacage envahi de ronces, de genets, de fougères et de

coudriers, que mes parents avaient acheté à Berthe-Dieu lorsque celui-ci s'était défait des dernières vaches qu'on ait vues à Siom et qu'il n'avait plus eu l'emploi de ce terrain en pente sur lequel mon père avait songé à faire construire une maison avant de décider qu'ils seraient mieux en ville et d'aller s'installer à Meymac, dans une maison comme on en construisait dans les années 50 : tout en hauteur, et en escaliers, mal commode, humide, avec des chaînages de granit, un toit d'ardoise et un pignon qui lui donnait l'allure d'une forteresse limousine.

J'ai fait défricher ces deux hectares et, sur la partie la plus abrupte, le plus loin possible du cimetière, entre de hauts épicéas et un noyer centenaire, j'ai fait installer une petite maison en bois à toit d'ardoise, avec une terrasse de laquelle je peux contempler Siom, le lac, les collines à perte de vue où rien, nul château d'eau, ferme, route ou pylône, à peine quelque fumée montant d'une combe invisible, ne me rappelle l'existence humaine.

Je ne suis guère soucieux que de ma paix. Je ne me rends dans cette austère maison de bois ni pour jouer de l'alto ni pour écouter de la musique : pour rien d'autre que pour me taire. Je n'y amène pas de femme, parce que le confort y est rudimentaire et que partager avec une femme, fût-ce pendant deux jours, une telle absence de confort reviendrait à la perdre plus sûrement qu'Orphée se retournant vers Eurydice ; et puis j'ai toujours été seul, même pendant les mois où j'ai vécu avec Jeanne Delamare, même pendant les nuits d'amour où on croit échanger quelque chose alors qu'on ne fait que soupirer ensemble pour ne pas se mettre l'un l'autre en pièces.

L'amour nous ramène à notre préhistoire : mêmes gestes, terreur et attente de l'aube. Même brutalité, innocente, insoutenable. Des cris de bêtes dans la nuit, ai-je dit à Nicole qui aurait tant aimé m'accompagner à Siom. Je lui ai rappelé que nous nous serions vite haïs, dans ce paysage où tant de choses lui auraient rappelé le pays qu'elle avait fui, lacs, sapins, schiste, granit, que ce n'était là qu'un repaire de vieille bête, que j'avais beaucoup d'un vieil animal dès lors que je remettais les pieds sur ces hautes terres, que je n'étais plus tout à fait moi-même, qu'elle serait effrayée, elle qui goûtait tant la compagnie des amants raffinés qu'elle accompagnait au bord de lacs autrement prestigieux, en Savoie, en Carinthie, dans l'Italie du Nord, en Engadine, ou devant les eaux mortes d'Amsterdam et de Venise pour qui elle se découvrait une prédilection inattendue, elle, la fille du fleuve, qui se reprochait parfois d'aimer ce que tout le monde aime et qu'il n'y eût pas mille manières d'aimer les lieux, les choses, les gens, qu'il fallût retomber dans le chassé-croisé du désir, toujours à la recherche d'un équilibre à partir de cette vieille affaire sexuelle qu'on doit transformer en émerveillement quotidien, malgré la fatigue, les

désillusions, le danger, même. Et ils étaient, ces lieux, non seulement liés à leur propre beauté mais à la beauté des circonstances bien plus qu'à celle des amants qu'elle y accompagnait ou y rencontrait – des hommes mariés, pour la plupart, des hommes mûrs, je le savais, élégants, raffinés, artistes ou hommes de l'art, comme elle les appelait : cet architecte italien, par exemple, rencontré au Harry's Bar de Venise (« C'est trop beau, je sais, mais s'il faut donner ses chances au romanesque, ce ne peut être qu'à partir du banal, du convenu, du heu commun. Les prostituées ont leur territoire ; le Harry's, les bars d'hôtels, les musées font partie du mien...»), un hiver où elle y avait emporté le roman de Hemingway qui se passe dans une Venise hivernale, sombre, glaciale, une des plus belles méditations sur le désir, sur le temps et sur la mort qu'il nous soit donné de lire, me dirait-elle plus tard en répétant probablement ce qu'elle avait expliqué à l'homme qui avait quitté son tabouret, au bar, pour l'aborder en un français hésitant, à cause du titre lu sur la couverture du livre qu'il connaissait dans une traduction italienne, et refusant, elle, de passer à l'anglais que l'inconnu maîtrisait davantage et qu'il imaginait être sa langue à cause du rapport qu'il établissait entre Hemingway et ses yeux bleus, ses cheveux blond-roux, sa peau blanche, sa haute taille ; s'entretenant donc longuement dans ce qui était pour elle la langue de l'amour, ce français qu'elle trouvait toujours si émouvant de parler hors de son aire linguistique, la nuit, surtout, et particulièrement cette nuit-là, pendant le dîner avec l'inconnu qu'elle avait accepté de suivre, à pied, de l'autre côté du Grand Canal, par le pont de l'Accademia après avoir passé devant l'hôtel Europa & Regina au nom en lettres dorées sur le beige rosé et jaune paille de ses façades dressées comme deux sœurs jumelles dans la nuit, non seulement à l'Osteria Da Sandro, où ils avaient dîné de spaghettis à la seiche noire et d'une bouteille de Barbera d'Alba, mais chez lui, ou plus précisément à son bureau, toujours à pied, par les rues de plus en plus désertes du Dorsoduro, jusqu'à une ruelle donnant sur un petit canal où leurs pas avaient des échos presque souterrains.

— Pourquoi je l'ai suivi ? Je ne sais pas. Il ne me déplaisait pas, il était architecte, il se souvenait assez bien du roman de Hemingway. Et puis j'étais seule à Venise, cet hiver-là, si seule, loin de tout fleuve et sous aucun arbre, abandonnée au hasard, à la possibilité d'une rencontre à laquelle je ne croyais d'ailleurs pas, ou voulais ne pas croire, à cause du roman de Hemingway, et sans doute de toi et de ta récente histoire avec Marianne Fancourt, mais à laquelle, cette rencontre, je donnais cependant toutes ses chances, comme d'habitude, plus que d'habitude, peut-être ; mais je suis lente, tu le sais, et cet homme-là était pressé, affamé, un peu ivre et déjà dévêtu dans ce bureau qui lui servait de garçonnière et où il s'approchait de

moi, quasi nu, le sexe dressé, un fort beau sexe, ma foi, qu'il regardait en souriant et sur lequel il a replié ma main mais que je n'ai pas masturbé comme il m'y exhortait, puisque je ne voulais pas faire l'amour, encore moins le délivrer dans ma bouche, même s'il ne me déplaisait pas, ce membre si émouvant au milieu de ce bureau cerné par la nuit. Je le sentais frémir, ce sexe, sous la voix presque furieuse de l'architecte que je ne quittais pas des yeux, songeant enfin au danger qu'il y avait à être seule, là, dans un lieu inconnu et désert, avec un homme dont je ne satisferais pas le désir, et qui ne cachait plus combien il était déçu, blessé, frustré, incapable de comprendre pourquoi je ne me donnais pas à lui et que j'aurais, je crois, accepté de voir se délivrer devant moi, mais pas en se servant de moi, même si la situation était soudain inacceptable, et qu'elle me renvoyait à ma propre souffrance et au mal que j'avais à la tenir à distance ; et puis il s'était versé du whisky, avait voulu que je boive avec lui, espérant que l'alcool me convaincrait mieux que les dimensions pourtant intéressantes de son sexe, sans se douter qu'il n'avait pas à me convaincre, qu'il était assez beau comme ça, dans sa nudité dépitée, dans cette lassitude où le plongeait le whisky, près de la fenêtre qui donnait sur un canal obscur et dont il était alors si près, si nu, si abandonné qu'il m'a semblé que le moindre geste pourrait le faire basculer derrière la vitre...

Des hommes qu'elle évoquait trop rarement pour que j'aie jamais su ce qu'elle faisait vraiment de sa vie, à cette époque-là, pudeur, discrétion, goût du secret, surcroît de souffrance, ou bien parce qu'ils n'étaient pour elle que l'infini détour qu'elle empruntait pour arriver jusqu'à moi qui avais à ses yeux, je dois le dire, bien plus d'importance qu'elle n'en avait pour moi qui n'imaginais pas que je puisse tenir une telle place dans le cœur et l'esprit d'une femme ; à telle enseigne que je n'hésitais pas à lui parler de celles qui venaient à moi depuis ma rupture avec Delphine et qui étaient à peu près pour moi ce que les hommes de hasard étaient à Nicole : des voix aussi douces et bienfaisantes que des linges, et qui nous retenaient dans la pénombre des chambres, nous convainquaient de rester encore un peu de ce côté-ci de la vitre – dissuadaient en tout cas Nicole de ne pas mettre tout de suite à exécution sa décision de ne pas s'enfoncer dans l'hiver de sa beauté, comme elle disait en se servant d'une de ces expressions un peu surannées que je ne détestais pas, dans sa bouche, parce que j'y entendais quelque chose de très ancien qui me persuadait qu'il en va des langues comme de la musique : on peut les faire sonner en tous temps et en tous lieux, il suffit de s'en laisser pénétrer, de se laisser aimer d'elles comme ces voix qui ne cessent d'en appeler à nous depuis des territoires où on est à jamais séparé de soi-même.

C'est à cette époque, l'hiver de 1998, que nous avons pris l'habitude de nous voir régulièrement, le vendredi, vers midi, le dispensaire où elle exerçait (et où elle se sentait, elle qui avait mis fin à ce qu'on appelle une brillante carrière dans un hôpital de Montréal, la même volonté d'effacement, d'anonymat que le colonel Lawrence s'engageant comme deuxième classe dans l'armée britannique après la gloire d'Arabie) lui laissant ce jour-là de liberté, et moi ayant obtenu du conservatoire l'après-midi du même jour afin de la rejoindre chez elle, dans cette île où le simple fait de passer la Seine me faisait croire que j'allais me retrouver ailleurs que dans le vieux cœur de Paris, puisque au-delà d'un fleuve et sous le regard exigeant d'une femme on est toujours plus loin que là où on croit être parvenu : au centre du monde, peut-être, selon Tobias Suttermans, ou dans l'éternité des saisons, disait Jeanne Delamare, ou encore dans ce lieu sans lieu qu'est le secret des chambres où on se retrouve pour s'aimer, ajoutait Nicole.

Ce n'était pas un amour comme les autres : il ne faisait appel à presque rien de ce qui lie d'ordinaire un homme et une femme, sentimentalité, jalousie, méfiance, lutte pour la dévoration de l'autre, mutité traversée d'éclairs bavards. Cet amour ne se pliait pas plus au temps commun qu'à l'ordinaire de la passion, un amour non vulgaire, qui obéissait aux conditions climatiques autant qu'aux variations de l'humeur et du désir, au goût que nous avions des arrière-saisons, des crépuscules, d'un langage élégant auquel elle me contraignait avec douceur (moi qui, comme tant de musiciens, parle un français familier, voire grossier, puisque mon vrai langage est la musique, c'est-à-dire la possibilité, le luxe de me passer des mots). Goût de l'écart, aussi, du rare, de l'intempestif, de la solitude. Elle n'avait pas fui en Louisiane, elle : elle était en quelque sorte cette Louisiane, ce Sud profond et perdu. Elle avait le raffinement des vaincus, le mépris de l'argent, la force de vivre au-dessus de ses moyens, et tout ce qui faisait d'elle un être à part, non pas une petite individualité bien à l'aise dans une marginalité sexuelle ou ethnique à la mode, mais un être secret, asocial, avec l'élégance que donne une beauté singulière dont une femme comme Nicole s'autorisait pour se vêtir dans des boutiques d'occasion de Paris, de Londres, de Milan ou de New York, où elle dénichait une robe de satin noir à dos nu, des chaussures de danse de chez Flabella, à Buenos Aires, un châle de cachemire vert d'eau, un corsage tabac d'Espagne, une veste en pattes de vison, une

gabardine militaire, un de ces manteaux d'homme en tweed que les gentlemen faisaient d'abord porter à leur valet de chambre afin de les assouplir et qu'elle portait, elle, par-dessus une très courte jupe et des bas à couture, toutes choses que je voyais aux élégantes de mon enfance, quand mes parents m'emmenaient à Limoges, à Clermont ou à Brive et que je me demandais comment il pouvait exister des êtres aussi inaccessibles que ces femmes. Telle m'apparaîtrait Nicole Cleary Dupré, par exemple, arrivant un soir de mars, au Théâtre du Châtelet, dans une robe Lanvin noir et blanc des années 50, comme en portaient Nadia Boulanger ou Germaine Tailleferre, disait-elle, une robe d'un beau tissu épais, très près du corps et s'évasant sous les seins comme au temps de l'Empire, dont les couleurs alternées rappelaient les touches de piano et qu'elle avait dénichée chez Didier Ludot, dans une galerie du Palais-Royal ; une robe qu'on n'imaginait portée par nulle autre qu'elle ni avec tant d'aplomb et de grâce, et qui n'était pas moins audacieuse que cette gabardine militaire dans laquelle je l'ai vue arriver, un autre soir, à la Cité de la Musique, pour un concert consacré à la musique pour cordes de György Kurtâg, sans qu'elle me voie (la seule fois où j'ai pu la contempler sans qu'elle le sache, au bras d'un homme de belle allure, tranquillement hautaine et lumineuse, et souriant telle que j'imaginais Ava Gardner regardant toréer Dominguin) et qu'elle n'a pas quittée de la soirée puisqu'elle ne portait rien d'autre sous l'imperméable que *Ma griffe* de Carven, autrefois le parfum favori de sa mère et que lui avait offert l'homme qu'elle accompagnait, et les dessous rouges qu'elle savait que j'aimais particulièrement et qu'elle portait sans savoir que je serais là, moi aussi accompagné d'une femme auprès de qui elle a fini par m'apercevoir, en haut, dans la galerie au-dessus de la scène : la jolie Marianne Fancourt, critique au *Figaro*, à qui nous devons en grande partie le succès du *Trio* de Samuel Du Bois et dont Nicole aurait sans doute préféré, sans être vraiment jalouse, ne pas avoir à se représenter le visage, bien éclairé par la lumière de la scène, tandis que je cherchais et finissais par distinguer Nicole dans la semi-obscurité du parterre, pendant l'*Officium breve* du compositeur hongrois, repérant à vrai dire sa silhouette dans la gabardine kaki sans oser m'y attarder, si bien que nous nous sommes regardés, ce soir-là, sans vraiment nous voir.

— Sans te voir, mon cher amour, mais en te voyant quand même, nous contemplant l'un l'autre autrement ou mieux qu'avec les yeux, puisqu'il nous est donné de ne pas vivre tout à fait comme tout le monde, me dirait-elle ce soir-là, dans le message qu'elle laisserait sur mon répondeur, comme si elle avait senti là du danger, non pas de la part de Marianne Fancourt, dont elle appréciait les chroniques consacrées à la musique contemporaine et dont elle devait se dire

qu'elle était trop bien pour moi pour être dangereuse (trop chic, veux-je dire, trop bien en cour, trop mondaine et capricieuse, et surtout en âge d'exiger des enfants), mais du hasard qui nous avait réunis dans cette salle de concert où n'avait pas été prévu que nous nous rendrions l'un ni l'autre, et qui constituait le genre d'événement auquel elle attachait une importance qui m'agaçait un peu, je l'avoue, et dont je ne prendrais la pleine mesure que le jour de l'éclipse.

Nous nous aimions ainsi, pas comme tout le monde, dans une sorte de distance qui nous préservait de la souffrance que nous aurions pu nous infliger l'un à l'autre : l'amour sans la sentimentalité stratégique ni l'hystérie sexuelle, me disais-je, lorsque nous restions quelque temps sans nous voir ou que nous ne faisons pas l'amour ensemble à cause d'autres intensités (comme elle les appelait) qui nous auraient brouillé le regard et qui lui eussent tiré des larmes en lui faisant murmurer qu'elle était folle, décidément, et me donnant à croire qu'elle était comme les autres, sentimentale, jalouse, faible, éternellement déçue, me dirait-elle, par exemple en cet après-midi de mars où il faisait déjà tiède et où le ciel avait une douceur d'opaline qui a fini par la consoler, lui tirer un petit sourire puis la faire descendre sur la berge pour verser dans la Seine le contenu d'un flacon d'*Ysatis* offert par un homme marié pour qui elle avait décidé de ne plus souffrir, même si elle savait qu'avec ce genre d'homme (trop beau, trop riche, trop sûr de lui) on ne peut que souffrir et qu'ils étaient les seuls auxquels allât sa faiblesse, murmurait-elle en regardant les eaux du fleuve puis les façades des hôtels particuliers du quai de la Tournelle, et puis ce ciel opalin pour lequel elle s'était exilée, et enfin les vagues sur le fleuve qui lui faisait murmurer que la débâcle devait avoir commencé, là-bas, sur le Saint-Laurent, en aval de Québec, et que ça lui manquait soudain terriblement, ces avant-signes du printemps après l'interminable hiver que prolongeaient la souffrance et la solitude de l'enfance et de l'adolescence.

— Non plus la solitude de DDO mais celle, un peu moins lourde, de Sillery, jolie banlieue de Québec, où nous sommes allés vivre lorsque j'ai eu douze ans, dans une maison du chemin Saint-Louis, une grande et vieille demeure de bois peinte en blanc et entourée de chênes, avec un jardin où poussaient de hauts lilas et ce seringa que ma mère s'obstinait à appeler *mock-orange*, faux-oranger, et qui ont constitué les odeurs fondamentales de ma seconde enfance. Un jardin clos dont il me semblait que je ne sortirais jamais, parce que nous étions pauvres, répétait ma mère, alors que nous vivions modestement mais surtout déchus par rapport aux Cleary et même aux Dupré ; si bien que lorsque nous habitions à Dollard-des-Ormeaux, la grand-mère de ma mère, notre arrière-grand-mère, donc (celle qui avait épousé à

quinze ans un commis voyageur de souche irlandaise âgé de quarante-cinq ans qui était tombé amoureux d'elle et l'avait épousée pour la laisser veuve, quelques années plus tard, le temps d'amasser dans la potasse une fortune que la trop jeune Mary ne saurait pas gérer mais dont elle garderait tous les signes extérieurs, notamment le bel immeuble en pierre de l'avenue Peel, à Montréal, et la Cadillac noire conduite par le chauffeur Alphonse en livrée et casquette également noires), cette arrière-grand-mère qui avait toujours eu en affection et, maintenant, en pitié sa petite-fille Eileen lui faisait envoyer par Alphonse, une fois par semaine, généralement le samedi, prétextant la fête de quelque saint, ou un anniversaire, ou rien du tout, un plat préparé par sa cuisinière : quelquefois une entrée, le plus souvent un entremets, quelque chose de recherché, magnifiquement présenté dans un plat de service, un compotier de Limoges ou en argent, un cadeau aussi éphémère que récurrent, qui agaçait mon père et ma mère mais qui m'émouvait, moi, d'autant mieux que l'arrivée d'Alphonse dans cette minable rue de banlieue au volant de l'immense Cadillac du coffre de laquelle il ne tirait rien de plus que ce plat qu'il portait jusqu'à notre porte avec l'air de ne pas y toucher, comme s'il se rendait au *pawn-shop* en casquette et gants noirs, mais qui avait pour nous, les filles Dupré, quelque chose de la venue d'un ange, lequel me faisait sentir tout à la fois une promesse d'élégance, de beauté, de faste, et la gloire d'une lignée qui menaçait de s'éteindre avec nous, au grand désespoir de ma mère qui refusait de voir que non seulement elle qui s'était trompée en épousant son Canadien français mais que les temps changeaient, aussi, et qui vivrait toute sa vie avec l'espoir d'un retour to the lost paradise dont il ne restait plus que quelques fragrances, parfums offerts par sa grand-mère Mary, au jour de l'an, et l'arôme d'une mousse au saumon ou d'un entremets au chocolat – rien qui ait pu ôter au quotidien son goût d'amertume... Ce qui explique pourquoi mes parents ne fréquentaient personne, que nous ne sortions du jardin de Sillery que le dimanche, pour aller à la messe, à Saint-Romuald ou à Saint-Michel-de-Bellechasse, ou en promenade dans le parc du Bois-de-Coulonge que les maudits Blokes, les maudits Anglais avaient rebaptisé Spencer Wood et que les Cleary appelaient comme ça, moins pour rappeler à ma mère sa langue natale et leur tristesse de voir le français l'emporter, chez nous, les filles, sur l'anglais, que parce que, pour ces Irlandais, la ville de Québec, le paysage, les affaires, les gens s'énonçaient en anglais : une ville pas simplement traduite en anglais mais adaptée aux parcours de Seamus et de Katherine Cleary et de leurs filles Deirdre, Eileen et cette Heather qui allait sombrer dans la folie. Deux villes, en vérité : Québec, avec le chemin Gomin, le chemin Saint-Louis, l'avenue des Érables, la côte de la Fabrique, la Grande Allée, et l'autre : Quebec City, Gomin Road, Louis Road, Maple

Avenue, Fabric Street, the Great Allee – lesquels, ainsi nommés, n'avaient pas pour moi le même aspect ni le même goût que ceux qu'ils avaient en français et que j'arpenterais à loisir, plus tard, lorsque j'aurais enfin quitté le jardin de Sillery dont je rêvais tant de m'échapper en disant, devant ma mère : « I want to go in » et non « to go out », parce que je pensais que c'était le monde, le reste du monde qui m'était interdit, où il fallait que je pénètre, et le pas de mon père, le soir, d'abord sur le trottoir puis sur les dalles entourées de sable de l'allée, semblait m'apporter l'assurance que j'en aurais aussi ma part, de ce dehors qu'on nous interdisait, tandis que ma mère, surprenant mon regard, répondait en me regardant avec pitié, comme elle l'aurait fait d'une bête blessée, et comme elle le faisait de ce mari qu'elle apprenait à ne plus aimer : « All the world is an illusion, dear Nicole, an illusion... »

Peut-être songeait-elle aussi à sa Louisiane à elle, cette Europe où ne l'emmènerait pas celui dont le pas sur les dalles se faisait avec les ans un peu plus lourd, s'arrêtant un instant au bas du perron dont il gravissait pesamment les marches, puis semblait hésiter, s'immobilisant de nouveau, se demandant peut-être s'il n'allait pas rebrousser chemin et repartir pour le Sud, ou ailleurs, au lieu d'entrer pour retrouver cette femme qu'il n'aimait pas et ces filles dont il ne supportait probablement ni les cris ni, qui sait, la présence, mais qui ne l'empêchaient en tout cas pas d'être seul ni de rêver, et qu'il envoyait au lit après y avoir mis les formes (caressées, questionnées, embrassées avec toute la gêne d'un homme à qui on en demande trop, qui n'est pas fait pour ça, qui a toujours été loin, terriblement lointain), et qui finirait non pas par les abandonner, filles et femme, lui qui, au fond, n'avait jamais été tout à fait là, mais par s'en aller, quand elles seraient élevées, qu'on ne serait plus pauvre et que la mère aurait accompli avec sa sœur Deirdre le voyage en Europe dont elle avait tant rêvé. Alors il s'en irait, l'homme lointain, pour vivre seul, au milieu du fleuve, dans l'île d'Orléans, ensuite plus à l'est, dans l'embouchure, du côté de Mingan ou en face de Terre-Neuve, imaginai-je, à Harrington Harbour ou à Blanc Sablon, où il pourrait observer à sa guise la nature qui était au fond la seule chose qu'on puisse aimer quand on a renoncé à la tresse blonde d'une fille de laitier, oui, les oiseaux, macareux, eiders communs, guillemots noirs, fous de Bassan et sternes arctiques, et les marées et les nuages, mettant enfin à profit les dons d'observation et de méditation hérités de ce père astronome qu'il avait tant déçu comme il décevrait son épouse puis ses filles – sauf moi, d'une certaine façon, qui avais très tôt deviné ce qu'il était, non pas un *loser* mais un rêveur, et surtout qu'il n'y avait rien à attendre de lui, pas même son amour, du moins pas l'amour irréfutable qu'une fille attend de son père. Ce qui ne

m'empêchait pas de l'aimer, moi, de l'aimer en dépit de tout, de combler par une affection démesurée, désespérée, qui avait la beauté d'une offrande musicale, ce défaut d'amour pour faire de lui un père, puisqu'on ne peut vivre sans père, fût-elle bâtie sur du vent, cette figure extraordinaire que nous appelons un père, même lointain, même absent, même quand nous avons cessé d'avoir de ses nouvelles et que nous nous sommes demandé s'il n'était pas mort, là-bas, en face de Terre-Neuve, entré dans les eaux glaciales pour s'abandonner au mouvement des marées, enfin délivré, flottant, rêvant pour l'éternité.

Après l'amour, ou après ces récits qui en étaient l'accomplissement, nous descendions quelquefois dans le monde, c'est-à-dire sur les quais, où nous marchions sans parler, jusqu'au pont d'Austerlitz, généralement, où nous faisons demi-tour pour nous quitter brusquement, comme deux inconnus qui n'ont fait que se croiser. Mais ces promenades étaient rares, non seulement parce que les récits de Nicole nous menaient en général jusqu'à la fin de l'après-midi et qu'il nous fallait aller retrouver les « intensités extérieures » à notre amour, mais parce que je suis resté une sorte de solitaire, un vrai type des hautes terres limousines, un rustre, disait Jeanne Delamare, qui aurait volontiers employé, si elle l'avait connu, l'équivalent dialectal et bien plus péjoratif de « gourle ». « Quelqu'un qui n'ose pas être tout à fait lui-même », me disait quelquefois M^{me} Cazenove. Elles n'avaient pas tort. Je demeure au bord de moi-même comme en surplomb de Siom et de mon enfance, dans ce petit chalet où je me retire de plus en plus souvent, non pas pour travailler, comme je le laisse croire aux femmes qui traversent ma vie, mais pour y trouver ce que je ne peux trouver que là et qui n'est pas l'absence de musique, vu que je suis habité de trop de musique pour qu'elle puisse jamais se taire en moi, mais le silence même de la musique, celui qui établit en moi ses quartiers de nuit ou d'aube, et avec lequel reviennent à moi tant de figures de femmes qui m'ont aimé et que je ne puis dissocier des *Leçons des morts* de Sébastien de Brossard, des *Pièces de luth* de Jacques de Gallot ou de la *Musica callada* de Federico Mompou et de toutes ces musiques du silence que je laisse revenir à moi, dans le chalet de Siom, moi qui n'aurai su les aimer, ces femmes, que dans cette distance, ce souvenir, ce ressassement amoureux qui est une forme de gratitude.

Mais la raison pour laquelle nous nous promenions si rarement ensemble, Nicole et moi, tenait à sa trop rare beauté : une beauté qui attirait d'emblée le regard, intriguait, faisait qu'on se mettait à chercher, homme ou femme, ce qui l'avait retenu à ce point et qui, pour les hommes, était un défi lancé au désir et au fait même de vivre,

et suscitait chez les femmes une immédiate antipathie, une volonté de se mesurer à ce qui les dépassait, la plupart du temps, les renvoyant à l'effroi de ne pas être belles, ni même jolies, mais inférieures, osons le mot, tant pour le physique que l'élégance, le chien, le racé, la tenue morale, la superbe faite d'orgueil et de simplicité avec laquelle cette femme-là cheminait dans les rues comme si, je le répète, là encore, elle dansait, seule mais perpétuellement à la rencontre de quelqu'un, dans cette solitude supérieure du danseur exposé aux regards de tous ; et pas n'importe quelle danse, mais la quintessence de celles à quoi elle s'adonnait et qui, dans son cas, étaient bien plus qu'une façon de tromper le temps : un art de vivre, une façon de survivre, aussi, de s'accorder à ce corps presque trop beau pour que les regards qui le distinguaient ne fassent pas de celui qui l'accompagnait non pas l'autre membre de ce qu'on appelle d'ordinaire « un beau couple » mais une sorte de chevalier servant, pour ne pas dire de garde du corps dont on devait penser, s'agissant par exemple de moi, qu'il manquait singulièrement d'allure, qu'il n'était pas assez bien pour elle, ou alors qu'il avait bien de la chance, quelque chose d'immérité ou peut-être d'inaccompli qui le laissait dans la promesse infiniment différée du bonheur.

Et sans doute aimais-je trop n'être rien, passer inaperçu, pouvoir regarder les gens à partir du sentiment de ma banale apparence, pour que ces promenades avec Nicole n'aient pas été le prétexte à une sorte de mise en scène qui me mettait mal à l'aise. Notre lien en souffrait ; je le lui ai dit ; elle en a pris ombrage : elle a rebroussé chemin comme si je n'avais été qu'un importun dragueur remis à sa place, me laissant à un ridicule bien plus grand que celui à quoi je me persuadais que ces promenades m'exposaient et qui était à peu près du même ordre que la gêne que j'éprouvais à l'entendre clamer « Je t'aime » pendant l'amour : formule proférée d'une voix trop forte, presque désespérée et à laquelle je ne pouvais rien répondre, et surtout pas m'en faire l'écho, moi qui n'ai jamais prononcé ces mots devant aucune femme, pas même Delphine, parce que celle pour qui je les avais toujours eus à la bouche s'était enfuie de Siom, à l'âge de douze ans, et n'y reviendrait que bien des années plus tard, pour y mourir, et aussi parce que j'étais, à cette époque, pendant le printemps et l'été de 1998, non pas fatigué de Nicole, bien sûr (étant, elle, de ces femmes dont on ne se lasse pas, qui s'ingénient à ne faire l'amour qu'à la condition de sentir chez leur amant un désir qui ne peut se feindre), mais occupé d'une jeune femme dont je ne pouvais cacher l'existence à Nicole sans manquer à la règle fondamentale de notre lien.

Il fallait me faire pardonner ce que j'avais dit sur le quai, rentrer en grâce, lui offrir par exemple de ces lys qu'elle aimait parce qu'ils demeuraient à ses yeux le motif de cette France autrefois rêvée depuis

le Québec, et qu'ils figurent au drapeau québécois, la ramenant en pensée à ce pays qui se mettait à lui manquer, ce printemps-là, la renvoyant au primitif, au kitsch québécois, à ce mélange de mauvais goût, d'émerveillement enfantin et de beauté qui faisait qu'elle ne pouvait écouter sans nostalgie les rengaines de Gilles Vigneault ou de Robert Charlebois, qu'elle pleurerait, au début de l'été 2000, lorsqu'elle apprendrait par une lettre de sa plus jeune sœur la mort de Maurice Richard, le Rocket, le petit hockeyeur québécois qui avait trouvé avec Les Canadiens de Montréal une gloire qui serait celle de tout un peuple et à qui on ferait, cet été-là, des funérailles nationales, drapeaux en berne et Ginette Reno chantant devant la dépouille du numéro 9 pour les deux cent mille admirateurs venus rendre un dernier hommage à celui qui, au contraire d'un Joe Di Maggio épousant en Marilyn Monroe la fiancée de l'Amérique, était resté un simple gars de Montréal avec une sorte de grandeur tranquille, au même titre, m'avait dit Nicole en me demandant de lui pardonner de se montrer si sentimentale, que le poète Gaston Miron sur la tombe de qui elle était allée se recueillir, en 1996, à Sainte-Agathe-des-Monts, dans les Laurentides, non seulement en hommage à la poésie de *L'homme rapaillé* mais à cet homme qu'elle avait un peu connu, comme tout le monde, en tout cas rencontré plusieurs fois, dans la rue, qui l'avait même abordée, un soir, peu avant son départ pour Paris, devant le café Cherrier, pour lui dire ce que peu osaient dire sans que cela passât pour de la drague : qu'elle avait une beauté singulière, oui, arrêtée sur le trottoir, un soir d'été dans lequel dansaient des lucioles, comme ça, pour saluer sa beauté et pour rien d'autre, disait Nicole, que ce salut qui avait fait réciter un poème à celui qui ne savait pas qu'il allait bientôt mourir, la mâchoire agitée d'un tic qui lui donnait l'air de remâcher quelque chose comme la liberté de vivre en français dans ce territoire d'Amérique trois fois plus étendu que la France et cerné d'anglophones méprisant, haïssant la langue française, disait-il en tonitruant, le regard scrutant déjà on ne savait quoi au-delà de la jeune femme qui écoutait en souriant le vieil orignal fatigué mais nullement résigné à la domination des Blokes lui réciter sa *Marche à l'Amour*, et qui pensait à ce moment qu'on ne marche pas à l'amour, que c'était là une façon excessive de désigner comme une marche au supplice ce qui relève de la rencontre ou du destin, oui, d'une beauté de cet ordre, et qu'il y avait, dans cet amour dont elle faisait la basse continue de sa vie, autre chose qu'un supplice, il fallait y croire, de toutes ses forces, même si au bout de ce qu'on ne peut appeler un chemin mais un compte à rebours enclenché dès le premier regard, dès les premiers mots, il y a souvent les flammes d'un supplice.

« Mais on ne meurt plus d'amour, aujourd'hui », a-t-elle répondu au vieux poète qui ne l'avait probablement pas entendue, ou pas de

cette oreille, et qui l'avait forcée à répéter, à préciser, à expliquer qu'on ne meurt pas d'amour mais plus sûrement du défaut d'amour et de ce feu qui est dans la brûlure du désir et que rien ne saurait apaiser, n'est-ce pas, pas même un contre-feu mais, si on peut dire, une flamme apaisée par une flamme plus vive, ou encore le fait de trouver chez quelqu'un d'autre le même désespoir, cela même qui ne se partage pas et qui nous a fait nous rencontrer, Nicole et moi, nous reconnaître l'un l'autre, flairés, jugés, devinés, approchés, nous dépouillant des préjugés amoureux pour nous exposer l'un à l'autre dans la nudité incomparable d'une chair que nous nous efforcions de maintenir nue à partir de nos égoïsmes autant que de ce qu'il y a de plus généreux en nous, pour lutter contre le retour de la sentimentalité, laquelle n'est que le commencement d'une défaite et un sempiternel, un invraisemblable besoin de consolation.

Les premières semaines de 1999, je les ai occupées à tenter d'oublier non pas Marianne Fancourt mais ce qu'elle m'avait dit en me renvoyant à ma solitude de frotteur de crin, après avoir pris la mesure de ses illusions, et qui m'apparaissait comme une menace : j'étais incapable de perpétuer autre chose que la mémoire des sons, il y avait en moi quelque chose de mort, et mon alto n'était que le modèle réduit de mon futur cercueil... Elle n'avait pas tout à fait tort, mais elle se trompait quand elle s'imaginait que les linges dont elle entourait son amour blessé n'avaient pas, eux aussi, quelque chose de funèbre, jusqu'à sa voix si claire et qui avait joué un grand rôle dans la séduction qu'elle exerçait sur moi et qui devenait, dans sa vindicte, aussi rêche qu'un mauvais drap.

Elle m'avait quitté en février, devançant de quelques semaines l'époque à laquelle une femme quitte un homme : au début du printemps, généralement. Je ne lui en voulais pas : elle en avait assez d'être seule et je souffrais de ne pas l'être tout mon soûl. Jamais je n'ai cherché à retenir une femme, n'ayant pas le sentiment de mériter qu'on s'intéresse à moi pour autre chose que la musique, ou mes qualités sexuelles, ayant depuis longtemps compris qu'on existe à peine pour soi-même, qu'on n'est qu'une ombre dans le songe d'autrui ; je suis par exemple le fils que Tobias Suttermans n'a pas eu, non pas son fils spirituel, mais cette chair faite de nerfs, de muscles, de viscères et de sang qui se dresse dans le jour et que Tobias rêve de plus en plus de voir agir à sa place, particulièrement avec les femmes. Non que je veuille absolument être moi-même, pour parler comme Mme Cazenove : il me semble même n'avoir passé ma vie à rien d'autre qu'à oublier qui je suis, entre les cuisses des femmes, ou en jouant de l'alto. L'amitié (j'utilise ce mot faute de mieux) m'a sauvé de la médiocrité, m'a empêché de tomber dans cette prétentieuse monstration de soi qu'est l'amour, à quoi j'ai toujours préféré l'amitié amoureuse, qui est sans doute la forme supérieure de l'amour, comme ce qui me liait à Nicole ; et encore ne devais-je pas oublier qu'elle était une femme et moi un homme, et qu'il y a entre deux individus de sexes opposés un point d'incompréhension, de rivalité, de jalousie ou d'indifférence, voire de haine, que l'ordinaire des passions ne manque pas de susciter et qui – je ne pouvais pas ne pas le savoir tout en ignorant la façon dont ça arriverait – nous éloignerait l'un de l'autre, malgré l'extraordinaire liberté que nous nous accordions et qui faisait que nul inconnu, nulle Delphine, nulle Marianne Fancourt, ou Kryztyna Lukowska ne pouvait nous amener à renier notre amour.

La brune Marianne Fancourt que j'avais aimée à ma façon pour le mélange de sangs français et réunionnais qui donnait à sa beauté quelque chose de rare, elle aussi, que j'attribuais surtout à la goutte de sang indien dont on m'avait parlé et à propos de quoi elle se taisait, détestant les questions à propos de ses origines, pensant qu'on ne remonte jamais qu'à soi-même et que c'était là un vain voyage. Ce que je lui accordais volontiers, moi qui n'aurai eu de vraie famille que celle de l'instrument auquel je me suis voué et qui ne voyais plus mes parents qu'à Noël, dans leur sinistre maison de Meymac, en compagnie de mes sœurs, mariées, celles-là, puis divorcées, comme il se doit, puis remariées à des types dont elles divorceraient sans doute encore, comme tant d'autres, et comme ne voulait pas le devenir Marianne Fancourt que j'ai regardée partir, ce soir-là, en pensant non pas à la solitude où elle me laissait, encore moins à la sienne, mais au fait qu'on ne se remet pas d'avoir été abandonné une première fois, fût-ce à douze ans, à Siom, par une petite fille aussi solitaire et sauvage que le jeune Lauve ou que moi-même, et que j'ai aimée, à distance, non seulement parce qu'elle vivait loin, en Afrique, où son père était militaire, et d'où elle ne rentrait que pour les grandes vacances, mais parce que, même quand ses parents se sont séparés et qu'elle est venue habiter Siom, je n'osais pas lui parler, à cette Céline Soudeils qui vivait avec un secret qui la dépassait mais dont elle s'efforçait d'être digne, et qui passait son temps à courir sur les chemins et dans les bois comme si elle chevauchait je ne sais quel destrier, tout en contemplant le monde de bien plus haut que je ne le faisais, moi qui, à cette époque, étais plus silencieux qu'un ver de terre et ne me suis décidé à l'aborder que lorsque j'ai eu en mains mon premier alto et que je l'ai vue descendre la sente du curé qui passait derrière l'ancien presbytère pour rejoindre le fond de la vallée et le pont sans arches menant à la route des Buiges. Elle s'est arrêtée, m'a regardé en se demandant peut-être ce que je pouvais bien faire là, à l'entrée d'un cabanon, avec cet instrument qu'elle devait prendre pour un violon, puis elle a continué à descendre alors que j'en étais non pas à chercher mes mots mais à me dire que c'était la première fois que je voyais de si près un visage de fille, palpitant, la bouche entrouverte, la lourde chevelure rousse ramenée sur l'épaule, et qu'elle était enfin devant moi, celle que j'avais tant guettée, sur les hauteurs de Siom, derrière la rangée de vieux tilleuls qui bordaient le parc des Geniettes, sa maison de famille, et tenté de rencontrer en me promenant dans les mêmes lieux qu'elle, persuadé que le hasard finirait par la mettre sur mon chemin, et le croyant arrivé, ce bonheur (un jour d'automne où le brouillard ne quitterait pas avant midi la surface du lac), alors que c'était aussi la dernière fois que je la voyais, Céline Soudeils : elle s'enfuirait quelques jours plus tard, poussée par un amour plus

puissant que celui qui m'habitait et que j'aurais alors été bien incapable de m'expliquer à moi-même, même si, sur le seuil de ce cabanon où me reléguait un père qui ne supportait pas la musique, il aurait suffi de peu de chose, un sourire, une main levée vers ma joue, une parole, pour que je les trouve, non pas les mots qui m'auraient délivré, mais la mélodie par laquelle je l'aurais retenue et serais entré dans son cœur, au lieu de ces grincements que j'ai tirés de mon alto et qui me donnaient l'air aussi idiot que le dernier des Pythre, et qui m'ont amené au bord des larmes, pendant que Céline poursuivait son chemin en riant comme savent le faire les femmes, me laissant cloué à moi-même, avec le sentiment qu'elle m'avait maudit, cette petite fille que je croirais revoir, bien des années plus tard, devenue femme, et toujours d'aussi loin, au Théâtre du Châtelet où je venais de donner avec Jeanne Delamare la *Sonate* de Kœchlin suivie de celles de Milhaud et de Honegger. Elle était assise au parterre, à peu près semblable à l'enfant qu'elle avait été et souriant de la même façon, avec l'air de savoir où elle allait, c'est-à-dire à Siom, pour y mourir de ce cancer qui l'emporterait bientôt et me laisserait le sentiment que l'amour dure plus que la vie. Jeanne, la belle et fière Jeanne, avait surpris mon regard. Elle répugnait aux rappels et aux bis : « Ce qui est donné est donné. On ne réclame pas un cadeau... », aurait-elle pu lancer au public en s'inclinant devant lui et en allant se placer non pas à son piano mais derrière lui, dans l'ombre des tourneurs de pages, où elle me signifiait que c'était à moi de jouer, seul, généralement un mouvement d'une *Sonate* de Hindemith ou l'*Elégie* de Stravinsky. Mais ce jour-là, je suis allé parler à Jeanne et c'est la *Deuxième Sonate* de Brahms que nous avons jouée, apparemment en bis, mais en vérité pour celle qui était assise, là, non loin de moi, me semblait-il, et cependant terriblement lointaine, puisque prisonnière de ce passé où nous ne nous étions jamais parlé et de ce futur si proche vers lequel, sans m'avoir souri ni montré le moindre signe de reconnaissance, ni même que j'aie eu le temps de descendre vers elle, ou plutôt de la rattraper, elle s'était une nouvelle fois enfuie, me faisant douter si c'était bien elle qui s'était tenue là, devant moi, tandis que mes yeux se levaient vers Nicole, dont la chevelure blond-roux ne pouvait se confondre avec la rousseur de celle que j'avais prise pour Céline Soudeils ; Nicole qui était venue nous écouter, ce jour-là, sans m'en avertir et en payant sa place, et qui me dirait la même nuit, au téléphone, qu'elle avait rarement entendu jouer Brahms avec une joie aussi triste, comme si je n'étais plus tout à fait de ce monde, et en tout cas très loin d'elle, ajouterait-elle sans que cela pût passer pour un reproche, Nicole n'étant en fin de compte occupée que d'elle-même, égoïste par nécessité bien plus que par bassesse ou inclination, ayant à lutter chaque jour, faut-il le redire, contre cette folie qui l'éloignait

peu à peu du monde des vivants, de la même façon que ses parents s'étaient éloignés l'un de l'autre, le père, d'abord, dont tout pouvait laisser penser qu'il avait fini par se noyer dans les eaux froides de Terre-Neuve, et puis la mère, se séparant d'elle-même, si on peut dire, établissant entre son esprit et son corps une distance que nul amour n'aurait pu réduire, pendant des années, surtout à partir de quarante-quatre ans, l'âge que venait d'atteindre Nicole, en février dernier, me suis-je rappelé sans pour autant vouloir me souvenir de ce que cela impliquerait pour elle, qui me dirait, un autre soir, que sa plus jeune tante, Heather, qui venait de mourir dans un asile de Québec, « sous le regard de Dieu », dirait-elle tout en refusant d'en parler davantage, sans doute parce qu'elle aurait dû parler aussi de ce qui était en train de nous éloigner l'un de l'autre.

Nicole dont j'imaginai sans peine, la nuit qui avait suivi le concert au cours duquel j'avais cru apercevoir Céline Soudeils, le beau visage plus fermé que la musique d'Arnold Schönberg, aurait pu dire Tobias Suttermans, les yeux brillants, les lèvres serrées, colère ou désespoir.

« Tu te trompes de fantômes », m'a-t-elle lancé, avant de se remettre à parler dans la nuit et que pour la première fois je ne l'écoutais plus vraiment, songeant aux paroles de la fière Marianne Fancourt, le soir où elle s'était donnée à moi, quelques mois auparavant.

« Je sais ce que vous êtes, avait murmuré Marianne en m'abandonnant sa main et en fermant les yeux à demi comme si elle avait un peu honte de cette main trop longue, presque maigre, quoique douce et d'une exquise tiédeur. Je sais que vous êtes ce qu'il ne me faut pas, un musicien, un homme à femmes, et pourtant me voilà devant vous, près de vous, vous laissant goûter à ce que vous brûlez de prendre et que vous aurez bientôt, vous comprenez, et dont je ne comprends pas que vous ne soyez pas las, vous qui ne vivez que pour la musique, qui tirez de nous une musique pas moins singulière que celle de l'alto comme la bête sort du bois, la bête de l'enfance qui demeure tapie dans les songes des petites filles et des femmes, toutes les femmes, vous le savez, vous ne pouvez pas ne pas le savoir, de même que vous ne pouvez pas ignorer que c'est pour ça que je suis là, chez vous, la bête de l'enfance, la main et la voix qui chassent les démons de la nuit, ici et maintenant, avec vous, pour vous... »

Elle avait en parlant un sourire d'une extraordinaire douceur, presque menaçant, qui n'admettait pas de contradiction ; et ce qu'elle disait là était plus émouvant encore que ce corps dont la main me laissait deviner la forme de son sexe, non seulement les lèvres mais l'intérieur du conduit, selon une théorie qui faisait correspondre la forme de la main et la plus ou moins grande étroitesse du sexe féminin

et que nous développions à loisir, Tobias et moi, lorsque nous nous retrouvions entre hommes, chez moi, boulevard de la Bastille, dans ses garçonnières de Bruges et d'Amsterdam, ou encore dans les bars des hôtels où nous descendions ; théorie d'après boire et à laquelle nous nous acharnions à trouver de la vraisemblance, voire des preuves, ce qui revenait, disons-le, à nous raconter, fort tard dans la nuit, un certain nombre de nos bonnes fortunes, comme tant d'hommes désœuvrés ou revenus de tout, et pour qui le fait même de vivre est proche de cette extrême fatigue qui a soudain le visage d'autrui, ai-je dit à Tobias, un soir de février, au bar désert de l'hôtel Unger, à Stuttgart, où nous venions de donner des *Trios pour violon, alto et piano* de Cari Philipp Emanuel Bach et de son frère Johann Christian, les *Duos* de Mozart et le *Trio* de Hindemith *pour heckelphone, alto et piano*, une œuvre rarement jouée à cause de cette espèce de hautbois dont la basse fondamentale est le *la*, inventé par Wilhelm Heckel à Briebichum-Rhein, en 1904, d'après une idée de Richard Wagner, et qui est fabriqué dans de l'érable, possède une large perce et un pavillon piriforme tourné vers le bas, et dont l'usage, malgré Hindemith et Richard Strauss, ne s'est pas répandu.

Tobias, plus ivre que moi, prétendait que nous n'étions lui et moi que des heckelphones, le pavillon néanmoins tourné vers le haut, et destinés à nous répandre dans des ventres qui n'enfanteront pas.

— Des sentimentaux, en fin de compte, ai-je dit.

— C'est la musique qui nous rend sentimentaux, qui nous étend en nous-mêmes comme entre des draps plus doux que la soie.

Je ne l'écoutais plus, lui non plus. Ces sophismes, ces paradoxes, ces métaphores avaient depuis longtemps cessé de m'amuser ; et si le vieux Hollandais n'avait pas été surtout capable de silence, j'aurais cessé de le fréquenter aussi assidûment, encore que nous ne nous soyons jamais pensés amis, ayant l'un comme l'autre à l'égard de l'amitié la même absence d'illusions qu'envers l'amour, nous sachant seuls, ayant toujours été seuls, non seulement parce qu'originaires de la campagne et trop différents des citadins pour ne pas avoir à dissimuler nos origines rurales (Tobias né encore plus près de la terre que moi, avais-je fini par savoir, avec le temps, puisqu'il venait d'une famille de paysans du sud de la Frise qui vivaient dans une ferme regroupant la grange, l'étable et le logis sous une immense toiture en forme de meule de foin dont un des pans était non pas en chaume mais en tuiles disposées selon un motif géométrique dans la contemplation duquel était né son goût de l'architecture musicale, m'avait-il dit en me tendant ses mains courtaudes et noueuses qui avaient manié la faux et la fourche sur des terres bordées par des

dunes, par la mer, par le vent et par la parole de Dieu, jusqu'à ce que le pasteur remarque les dons exceptionnels du jeune garçon et convainque ses parents de le vouer à la musique, comme un musicien d'autrefois, disait-il, les fils du charron Haydn ou de l'épicier Verdi), mais parce que la solitude est la marque de musiciens tels que nous : une forme de bonté, la seule dont nous soyons capables, et qui dépend trop des cinq doigts de la main gauche et de la souplesse du poignet droit, ai-je coutume de dire, pour que nous nous résignions à nous laisser lier les mains par une femme.

Je ne voudrais pas laisser croire, pour employer une piètre expression du vocabulaire contemporain, que mes rapports avec Nicole se dégradèrent. Nous ne nous fréquentions pas moins. Nous n'avions pas de disputes. Ce que je ne voyais pas, ne voulais ou ne pouvais pas voir, c'était que la proximité de la mort donnait à son amour une générosité souveraine ; elle m'aimait, elle, comme rarement femme aura aimé un homme : dans le lointain de toute passion qui est, en même temps, la plus extraordinaire des proximités. Quant à ma façon de l'aimer, c'était la rencontre entre l'intérêt sexuel et une intelligence réciproque de nos vies ; et cela, je le répète, bien qu'elle ne fût pas mon type, ou alors grâce à ça, oui, à l'abnégation heureuse qu'il y a dans le fait de rencontrer, chez une femme qui ne nous plaît pas au point que nous tombions tout de bon amoureux d'elle, la grande science amoureuse, la vérité musicale des corps, cette vérité sur soi, aussi, qu'on ne peut trouver que dans les paroles d'après l'amour, non pas les fastidieuses confidences teintées de psychanalyse que nous servent tant de femmes, aujourd'hui, dans la semi-obscurité des chambres et qui sont, ces petites vérités, la menue monnaie des sentiments qu'on n'éprouve pas et grâce à quoi on espère échapper à soi-même, mais ces grands récits qui sont la vraie nudité, la dimension véridique de l'amour, n'est-ce pas, cette excessive et désarmante nudité du plaisir qui dérangeait par exemple le visage de Nicole au point de le rendre presque laid, parfois, sans âge, perdu, abandonné à l'absence de temps.

— Je te reviens, lui ai-je dit, au début de l'hiver, celui de 1999, sur le lit où nous n'avions plus fait l'amour depuis l'éclipse.

L'altruisme n'était pourtant pas notre fort ; il ne saurait se confondre avec la générosité ni le don de soi ; il avait même quelque chose de détestable, comme les bons sentiments.

— Tu ne me reviens pas : c'est le désir qui te rend fidèle.

— Fidèle ?

— Comme la foudre au paratonnerre, a-t-elle murmuré en une formule qui aurait mieux convenu à Tobias et qui, dans sa bouche,

avait je ne sais quoi d'ironique, d'étrangement amer, comme si je la décevais, non pas bien sûr à cause des femmes qui traversaient ma vie comme des oiseaux migrateurs, mais parce que j'allais entrer dans un âge, la cinquantaine, où j'étais guetté par tout ce pour quoi nous n'étions pas faits, elle et moi, la fidélité, la vie à deux, les serments amoureux, le bonheur, c'est-à-dire le moment d'avant l'aube où on est à même de se renier, sauf qu'il n'y aura pas d'aube ou que celle-ci se confondra avec la nuit, et où la fidélité n'est que la meilleure façon de manquer à la parole grâce à laquelle deux êtres se seront approchés l'un de l'autre bien plus près que par leur épiderme.

Nicole savait souffrir, comme toutes les femmes, mais différente des autres en ceci qu'elle n'aimait pas sa souffrance et qu'elle n'en faisait pas un objet de négoce entre nous. Elle souffrait non pas de cette jeune Kryztyna Lukowska rencontrée au Conservatoire national supérieur de musique de Paris où elle poursuivait des études de composition et qui était devenue ma maîtresse, l'été de l'éclipse, mais de ce que je la négligeais, que je ne comprenais pas qu'elle étendait sa souffrance à tout autre chose que ce dont je pouvais croire qu'elle souffrait et qui était d'avoir à s'éloigner de ce corps qu'elle entretenait par le sexe et la danse.

Je n'aime pas la danse. Jamais je n'ai dansé. J'ai une trop haute idée du rythme pour m'abandonner aux transes collectives par lesquelles mes contemporains pensent exorciser la peur de la mort. Et puis le corps humain ne m'est supportable que dans la semi-obscurité des chambres, ou au-delà de la rampe. Comme beaucoup de musiciens j'écoute peu de musique pour mon propre plaisir et je n'aime guère regarder jouer les autres ; il y a quelque chose d'obscène dans le visage d'un interprète sur scène, autant être surpris aux cabinets ou en train de jouir, et je ne suis pas loin de penser que je pourrais haïr la musique à cause du visage qu'elle me donne lorsque je joue et que je n'ose me représenter, particulièrement lorsque mon jeu ne parvient pas à me le faire oublier, ce visage, ni ce qu'il peut avoir de grotesque, de laborieux, d'indécent, surtout si on songe que la plupart des gens vont au concert autant pour voir que pour écouter, car ils ont en vérité peur de la musique ; celle-ci possède un si puissant pouvoir d'abstraction qu'elle finit toujours par nous conduire au-delà du plaisir pour nous placer face à notre propre nuit, à notre néant, à l'irréparable : ils viennent nous voir mourir à leur place.

C'est pourquoi je me refusais à contempler le visage de Nicole dansant, tango ou flamenco, ou même ces infinis tournolements de derviches que lui avait montrés un amant libanais. Il me plaît de penser que ce visage-là ne m'était pas destiné, même si elle a regretté que je ne l'aie jamais accompagnée, pas même pour la regarder de

loin, depuis le pont de Sully, par exemple, certains soirs de printemps et d'été où elle dansait le tango sur le quai de la Tournelle dans une ambiance très *porteno*, au clair de lune, avec dans les jupes le vent qui ajoutait son mouvement à celui de la danse qui est aussi un ensemble de sensations intimes, concédait-elle, une expérience privée qui n'a pas forcément besoin d'être vue ni reçue, qui a l'immédiateté, l'exclusivité de la vie, de la performance, de l'interprétation.

— Une lutte avec le corps, tu comprends, et avec la gravité, avec le poids des choses et du monde. Le plus ingrat de tous les arts, le plus exposé au vieillissement du corps. Une ballerine est finie à trente ans. Gaspillage, pur écoulement de sable entre les doigts, pratique tragique et archaïque, moins abstraite que la musique et néanmoins musicale, se rapprochant du chant dans sa nudité muette parce que sans autre instrument que le corps, ajoutait-elle en tournant les yeux vers la terrasse aux azulejos de l'immeuble voisin où elle n'avait jamais vu personne s'accouder, personne qui vînt se pencher là parmi les orangers en pots pour regarder dans ces grands puits que sont les cours intérieures des vieux immeubles parisiens, personne, non, pour rêver aux jardins qu'il y avait là autrefois et qui descendaient jusqu'à la Seine... J'ai toujours voulu danser, poursuivait-elle, un rêve d'enfant qui me venait peut-être de cette photographie d'Isadora Duncan dont j'avais lu la vie, vers l'âge de huit ans, dans un livre maternel évoquant plusieurs *Famous Women*, c'était son titre, parmi lesquelles Cléopâtre, Théodora, Marie Curie, Helen Keller... Un rêve que je n'ai pu réaliser que bien des années plus tard, et de manière incomplète, comme tant d'autres rêves, puisque ma mère réprouvait toute exhibition corporelle et que la danse a été interdite en tant qu'art, au Québec, jusqu'à la fondation des Grands Ballets canadiens, dans les années 60, par Ludmilla Cheriaev, je m'en souviens, ce nom m'était devenu presque aussi cher que celui d'Anna Karénine ou de Natacha Rostov, à moi qui rêvais devant les tutus roses et les jolies mallettes rondes de mes camarades à qui leurs parents permettaient de suivre des cours de danse, et me disant que c'était ça, bien plus que le piano dont j'aurais pourtant tellement aimé jouer, oui, la danse, qui me requérait : un engagement du corps tout entier dans ce qui me semblait pouvoir canaliser ce qui me tourmentait, me faisait si souvent porter la main entre mes cuisses, un besoin de me perdre, aussi bien, ou d'oublier, et que je n'ai pu satisfaire que vers l'âge de dix-huit ans, lorsque je me suis inscrite à l'école des Grands Ballets, côte des Glacis, à Québec, en même temps que je m'inscrivais à la faculté de médecine ; la danse contemporaine, donc, qui convenait mieux à mes débuts tardifs, qui travaillait avec le poids du corps et contre lui plutôt que de vouloir le nier, l'abolir, comme dans l'aérienne danse classique. Quelque chose de terrien, vois-tu, de tellurique, qui tient compte du

sol et de la gravité. Une danse plus libre, plus violente. Ombre et lumière. La mort omniprésente, le cygne égorgé et pas simplement la mort stylisée du cygne. Martha Graham, que je me souviens d'avoir approchée sans oser rien lui dire, dans les années 80, après une représentation à Montréal de *Appalachian Spring* d'Aaron Copland, qui m'avait tellement frappée que j'ai senti que je n'irais pas plus loin dans la danse contemporaine et que je me suis tournée vers le flamenco et le tango argentin, parce que l'âge n'y est pas un ennemi aussi absolu et que la maturité d'une danseuse ajoute à son expressivité, à sa puissance, et que c'était là un autre défi pour moi, la grande Irlandaise aux cheveux blond roux, que de m'ouvrir à cette raucité, à cette figuration brûlante de *Yamor brujo* par laquelle je rêvais de rejoindre le sublime de ces grandes déesses modernes que sont Cristina Hoyos, Pina Bausch et Carolyn Carlson. Et puis le tango, danse du Nouveau Monde, danse de déracinés, avec sa musique proche du jazz, si mélancolique, avec ses improvisations et ses rubatos, la plus belle et la plus dangereuse des danses de couple ; une marche, une avancée de l'homme sur la femme qui, loin d'être innocente, recule moins devant celui qui vient qu'elle ne l'attire à elle pour se renverser sous lui et rejoindre dès lors les belles allongées, la dormeuse surprise dans tous les états du corps requis par la lecture, le sommeil, le bain, danseuses, liseuses, dormeuses, baigneuses, et toutes les belles étendues, Olympias, Majas, nus de Bonnard étendus dans leur baignoire comme dans un cercueil...

Je lui ai répondu qu'au fond, malgré la lumière qui semble sourdre du corps d'une femme dont la robe vient de tomber à mes pieds, je n'aime pas les corps, l'exhibition du corps, que comme tant de musiciens je reste aveugle à certaines choses.

— Pourquoi m'aimes-tu, alors ? m'a-t-elle demandé en riant, une des rares fois où je l'ai vue rire aux éclats (et non sans penser que ce rire avait quelque chose d'insensé, non seulement parce qu'il n'avait pas heu d'être, en regard de ce qui venait de se dire, mais parce qu'il n'avait plus de rapport avec rien et que ce qui semblait le porter était plus proche du vertige que de la gaieté).

— Qui te dit que je t'aime ? ai-je répondu, sur le même ton, mais sans rire, n'ayant nulle raison de rire puisque, cet automne-là, il me fallait bien me rendre à l'évidence que quelque chose se défaisait entre nous, et remarquant au plafond, à ce moment précis, une infime lézarde à laquelle j'ai attaché mon regard tout en me disant que le meursault blanc que nous venions de boire était une des rares choses capables de rendre supportable l'éloignement des êtres et que je vieillissais, que la lézarde au plafond avait dû apparaître le jour de l'éclipse et qu'elle avait quelque chose de trop symbolique, d'entêtant, comme le meursault, comme le souvenir d'un corps, mais qu'elle

représentait bien, au début de cet après-midi d'automne, l'image de mon esprit, ai-je fini par dire à Nicole.

— Comme tu dois souffrir, a-t-elle murmuré en se mettant à genoux devant moi.

Je me suis laissé faire. Il me fallait aller au bout de ma détresse, et Nicole savait que c'était le seul moyen, qu'il ne s'agissait pas de faire l'amour mais d'accomplir un geste qui nous délivrerait momentanément, encore qu'il nous conduise, la plupart du temps, au-delà ou en deçà de nous-même, et nous force à reconnaître qu'on est toujours peu ou prou à l'écart de soi bien plus que d'autrui, et qu'on passe sa vie à tenter de réduire cet écart parfois plus considérable que la distance qu'il y a d'un homme à une femme.

Le 13 mars 1989, un des plus intenses orages électromagnétiques jamais enregistrés, modifiant la pression du vent solaire et le volume de la magnétosphère sous l'effet d'une éjection de masse coronale de notre étoile, a privé le Québec d'électricité, plongeant dans l'obscurité pendant plusieurs heures les sept millions d'habitants de la Belle Province.

— C'était il y a dix ans, quelques jours après mon anniversaire, et pas un hasard, je ne crois pas à ce genre de hasard. Je suis restée toute la nuit chez moi, à Westmount, incapable de me lever pour aller prendre mon service à l'hôpital Royal Victoria, non pas parce que je croyais ma fin arrivée mais parce que c'était là, je le devinais (je l'avais toujours attendu sans y croire vraiment, malgré ce que m'en avaient dit Aline et Suzanne, les sœurs de mon père, celles qui allaient recueillir l'eau de pluie sur le toit de l'observatoire et avaient de l'astronomie une vision à la fois scientifique et poétique à laquelle j'avais prêté l'oreille dès l'enfance), un coup de semonce, le premier de ces coups du destin qu'il est donné à chacun de nous d'entendre avant de mourir, pour peu qu'on prenne la peine d'y voir clair, ou qu'on soit assez fou pour ça, dans ce qui compose notre paysage intérieur, m'avait dit Nicole, le lendemain de l'éclipse – laquelle constituait, j'allais devoir l'accepter bien que je ne fusse en rien disposé à la lecture d'autres signes que ceux dont on se sert pour noter la musique, le second coup de semonce, prétendait-elle, et lui signifiait sinon l'imminence de sa fin du moins qu'elle eût à se méfier, à veiller sur elle-même, à se préparer, peut-être, à revenir à ce dont toute sa vie on a eu non seulement la nostalgie mais vers quoi on n'a cessé de se tourner : le corps de la mère, malgré la danse, la médecine, les hommes, l'exil...

J'en avais assez entendu, là aussi, avais-je envie de lui dire, assez de ces mystères, de cette théâtralisation, de cette souffrance que je ne comprenais plus ou ne voulais plus voir, moi qui suis au fond une sorte de simple, m'avait naguère dit Jeanne Delamare, laquelle m'avait fait comprendre que je devais le rester à tout prix, et fuir comme la peste la politique, les injonctions moralisatrices, les fausses évidences scientifiques, et cette nouvelle gnose qui fait de l'homme et de ses droits le centre d'un culte, d'un monde nouveau, alors que nous savons bien, nous autres musiciens, frêles amants du silence dans l'inversion du jour et de la nuit, ce qu'est le vrai centre du monde et au-delà de quel mur de Planck, de quelle antimatière, de quelle respiration galactique, de quels rayonnements de fond venus du big

bang et dont la musique serait la manifestation initiale, ou, plus simplement, dans quelle vanité, quel néant, notre petitesse trouve sa gloire. Nous ne sommes rien, avais-je appris à penser avec les compositeurs du xvii^e siècle, et le peu de bruit que nous faisons à la surface du monde est déjà du silence, oui, même la musique, même le chant des femmes pendant l'amour, même le fredonnement d'un enfant dans la forêt profonde.

Je ne voulais pas en entendre davantage, incapable de supporter ce qui allait arriver, cette fin que Nicole avait évoquée à plusieurs reprises, à l'occasion de l'éclipse surtout, et plus tard, lorsqu'il m'a bien fallu admettre que l'inacceptable décompte avait commencé et que le temps ne passait plus pour elle comme pour nous, mais que c'était là la basse obstinée de son destin, une façon de s'aider à mourir, à charge pour moi d'en tenir compte, voire le compte, et je me suis mis à attendre, à guetter à mon tour les signes, à redouter pour elle le troisième coup de semonce après lequel elle n'aurait plus, comme elle disait, qu'à se mettre à mourir, ce qui n'était pas un vain mot, je ne pouvais que l'admettre, vu l'état dans lequel je l'avais trouvée, pendant l'éclipse comme le 26 décembre de la même année.

J'avais quitté à l'aube le lit de Kryztyna Lukowska, que je rejoignais de plus en plus souvent, depuis l'automne, dans le petit appartement qu'elle louait, à Nogent-sur-Marne, devant le bois de Vincennes, comme je fais avec la plupart des femmes dont je partage la couche, ne parvenant pas à dormir le matin et ayant peu d'appétit pour les corps qui sortent du sommeil, les haleines lourdes, les yeux gonflés, les ventres soucieux de se délivrer, les voix plus lentes que celles des vieillards.

Ma plus grande joie était, après avoir quitté Kryztyna, de traverser l'avenue qui sépare son immeuble du bois et d'aller pisser ou m'accroupir contre un arbre, comme je le faisais enfant, à Siom où j'avais appris des paysans le plaisir qu'il y a à se soulager dans la nature, le matin, surtout, lorsque le soleil se lève dans le brouillard et les chants d'oiseaux et qu'on est aussi seul qu'à sa dernière heure, sauf que, ce matin-là, j'ai dû pisser le dos au vent, au milieu des arbres qui se sont mis à ployer extraordinairement, d'un seul coup, vers 7 heures, comme si quelque chose de plus puissant et de plus terrible que le vent les agissait : quelque chose d'excessif, de bruyant, de grotesque, même, qui suscitait l'indignation, comme le fracas du tonnerre ou le cri d'un enfant qu'on blesse ; quelque chose de menaçant, aussi, un danger qui était là sans qu'on en eût mesuré l'étendue ni la force, qui m'empêchait de poursuivre ma marche le long du bois jusqu'à la

station Château-de-Vincennes, à une demi-heure de l'endroit où je me trouvais, et qui a soudain dépassé ce qu'on pourrait appeler tempête, du moins vue à l'échelle d'un homme seul, surpris, à l'aube, dans un bois où semblaient s'être réveillées les puissances mythologiques sommeillant dans les forêts de Siom et qui ont pris la vie de tant d'innocents, comme la dernière des Piale, je me souviens, la belle, la sauvage Amélie qui avait été quelque temps ouvrière dans l'usine de mon père, aux Buiges, avant d'aller défier au Montheix les divinités des grands bois. Je ne voulais pas connaître le sort d'Amélie Piale. Je me suis mis à courir, non pas le long de l'avenue sur laquelle s'abattaient les grands marronniers, les pins maritimes et les chênes, écrasant des voitures garées le long du trottoir, défonçant des grilles, des balcons, des fenêtres, pénétrant même dans des appartements, tandis que le vent faisait voler des branches et des tuiles, mais en m'enfonçant dans le bois, vers une clairière assez vaste, au centre de laquelle je me suis réfugié, dans une mauvaise lueur orange qui semblait venir de plus loin que de la grande cité violentée, ai-je pensé, à genoux dans l'herbe pendant près d'une heure sous les nuages qui couraient dans le ciel, les yeux grands ouverts, et terrifié, comment le dire autrement, sans avoir cependant peur pour ma vie : abandonné tout entier à cette puissance déchaînée dont le vent n'était que l'élément manifeste et dont la violence continuait à m'indigner tout en suscitant en moi les prières qu'on ne m'avait pas apprises, dirais-je à Nicole, quelques heures plus tard, lorsque j'eus réussi à regagner mon appartement en longeant des avenues dévastées par endroits seulement, comme si la tempête avait choisi ses victimes puisque des parties entières du bois gardaient leur belle allure de forêt hivernale et qu'un peu plus loin un homme gisait écrasé sous le tronc d'un marronnier à côté du petit chien qu'il était descendu promener à l'aube et qui hurlait près de lui tandis que les pompiers faisaient rugir les tronçonneuses pour dégager le corps. Depuis combien de temps les hommes n'avaient-ils pas pleuré comme ça, dans la rue, et sur une forêt dévastée plutôt que sur eux-mêmes, ai-je dit à Nicole que j'ai trouvée telle que je l'avais imaginée en songeant à elle pendant la tempête, lorsque j'avais, si j'ose dire, prié non pas pour moi mais pour elle, qui habitait cependant sur une cour donnant à l'est, et donc protégée de ce qui soufflait de l'ouest, mais qui avait deviné la puissance du vent non seulement au bruit qu'il produisait mais en voyant se renverser les orangers en pots de la terrasse aux azulejos et s'envoler des cheminées, des plaques de zinc des toits voisins.

— Le troisième coup, a-t-elle murmuré en souriant comme un enfant qui ne veut pas montrer qu'il a le ventre tordu par la poignée de cerises point mûres qu'il a dérobées sur l'arbre.

— Le troisième, ai-je répété un peu bêtement, avant de

m'entendre dire (comme si je me parlais à moi-même ou qu'elle n'écût pas, qu'elle eût décidé de ne plus attacher d'importance à ce que je pourrais ajouter) que ce n'était après tout qu'une tempête, d'une puissance certes extraordinaire, mais un simple phénomène météorologique.

— Il n'y a pas de simple phénomène météorologique, ai-je cru l'entendre murmurer en se retournant vers moi pour me caresser les lèvres.

Et comme pour lui donner raison, comme si ce coup du destin n'avait pas eu assez d'éclat, dès le lendemain la même sorte de tempête ravagea le sud-ouest du pays, touchant particulièrement les Charentes, les Landes et le Limousin, où mon père, sortant à l'aube pour refermer le portail qui battait, avait eu le poignet droit cassé par un coup de vantail qui aurait brisé ma carrière si je m'étais trouvé à sa place ou bien dans mon chalet de Siom sur lequel s'étaient couchés, m'avait-on fait savoir, des sapins aussi hauts que ceux qui étaient tombés sur le cimetière, éventrant quelques caveaux, forçant les vivants à descendre en plein hiver dans les tombeaux pour remettre de l'ordre chez les morts.

Nicole secouait la tête, voyait que je ne la prenais pas au sérieux, que je faisais mine de vouloir la distraire de ce que je savais à présent être inéluctable et qui l'a tenue terrée chez elle, les 26 et 27 décembre, elle qui était si loin des siens, et qui avait tenu pour ces fêtes à décorer sa table de bougies suédoises d'un beau mauve, de pommes de pin dorées et d'une branche de houx que je lui avais rapportée du bois de Vincennes, ainsi que d'un enfant Jésus en cire acheté dans une boutique d'objets religieux, du côté de la place des Victoires, où elle était entrée à cause de l'enseigne, *Au cœur immaculé de Marie*.

Loin des siens, ou plutôt proche de personne, pas même de moi, désormais, qui n'avais pourtant jamais été si présent, mais dont la présence était, aurait-elle pu dire, lointaine, en tout cas pas assez vive pour elle, Nicole, plus démunie encore en ces jours de fête parce que délaissée par l'amant en compagnie de qui elle avait l'habitude de voyager et qui n'était ni l'architecte vénitien, ni le poète romain avec qui elle avait visité les villas palladiennes, Arezzo, Viterbe, Bomarzo et ses ogres de pierre surgissant des broussailles, ni même l'organiste autrichien chez qui il lui arrivait de séjourner, l'été, en Carinthie, au bord du lac de Millstatt dont elle disait qu'il n'y avait rien de plus beau, le soir après un orage, encore qu'elle reconnût cette excellence aux montagnes entourant Soglio, en Engadine, au printemps, aussi bien qu'à la mer contemplée depuis les terrasses de Santorin, où l'avait emmenée un amant grec. Des hommes de cœur, comme elle les appelait, et dont elle semblait s'éloigner peu à peu, elle qui songeait pourtant à abandonner la médecine pour devenir une sorte

d'accompagnatrice.

— Quelque chose entre l'*escort girl* et la dame de compagnie, suivant des hommes cultivés et virils dans des voyages où l'esprit et le corps trouveraient leur compte, ce qui est une manière de vivre, n'est-ce pas, être payée pour ma beauté par des hommes de goût, quoi de plus moral, en fin de compte, disait-elle avec ce pauvre sourire qu'elle avait quelquefois, depuis l'éclipse, et qui ne la quitterait plus après les tempêtes de Noël, lui faisant perdre un peu de ce qu'elle appelait le sens de la mesure, en cela très française, comme si le fait d'être français était pour elle non pas l'appartenance à une communauté administrative pour laquelle elle avait d'ailleurs entrepris des démarches, afin d'aller au bout de son exil et que cette naturalisation fût l'accomplissement du long détour par lequel elle en reviendrait à sa mère, mais une affaire de goût, de langue, d'élégance, de musique, ce paysage dans le rêve duquel elle avait trouvé dès l'enfance de quoi ne pas désespérer tout à fait, jusqu'à ce troisième coup de semonce qui l'avait terrifiée et presque soulagée, dirait-elle quelques jours plus tard, lorsque je la trouverais pleurant devant un arbre abattu sur le quai du Louvre, près de l'endroit où nous nous étions embrassés pour la première fois, tout comme Kryztyna pleurerait en me tenant la main devant le parc saccagé de Versailles et décidant de dédier la dernière des *Trois pièces pour alto solo* auxquelles elle travaillait à l'architecture solaire du château, après avoir dédié la première à son maître, Gérard Grisey, qui venait de mourir brusquement d'une rupture d'anévrisme, et la seconde à moi-même, qui créerais l'ensemble, l'été suivant, au festival de Saint-Léon-sur-Vézère, et que je jouerais en un secret hommage à Nicole.

Trop spectaculaires, ces signes, trop irrationnels, aussi, pour que je n'aie pas été tenté d'y voir autre chose : la fin de ce qu'il fallait bien appeler notre amour, par exemple, puisque nous ne trouvions plus le temps de faire l'amour, ni de nous témoigner la grâce infinie de la conversation, laquelle aura été notre plus secret plaisir. Je m'aveuglais, je me voilais la face, je ne voulais pas voir une femme mourir de mort volontaire, cette femme, surtout, qui allait cependant me contraindre à voir dans ces signes ce qu'elle-même y voyait, elle qui toute sa vie n'aurait rien rapporté de ce qui lui arrivait ou de ce qu'elle faisait à l'ordre banal des choses, et pour qui tout était signe, comme cette forêt de symboles dont elle avait découvert l'existence dans ces *Fleurs du mal* auxquelles elle devait de vivre poétiquement, dans la joie aussi bien qu'au bord de l'abîme, comme en cette nuit où elle avait saisi la main d'un homme, pendant une traversée transatlantique qui la ramenait en France, dans une zone de

turbulences si fortes que tous les passagers s'étaient réveillés et se taisaient comme s'ils priaient ensemble, Nicole serrant la main de l'inconnu, de l'autre côté de la travée, sans songer un instant qu'ils pourraient mourir puisqu'elle l'avait trouvée, cette main, qu'elle la serrait de toutes ses forces et que l'inconnu lui répondait par un serrement d'une autorité pleine de douceur, et sans qu'elle l'ait regardé une seule fois, cet homme, ni avant ni pendant, pas même après les turbulences, oui, sans qu'ils aient cherché à savoir qui ils étaient ni s'ils pourraient être autre chose, l'un pour l'autre, que deux humains qui s'étaient mutuellement réconfortés dans un moment de grande angoisse, et cela à la condition qu'ils ne découvriraient jamais leur visage, ayant peut-être honte, après coup, de s'être laissés aller à cette faiblesse, de ne pas s'être dominés, de n'avoir pas tenu à distance la peur de mourir, de périr de cette façon-là, eux qui étaient sans doute résignés depuis longtemps à l'idée de mourir, ça se sentait, disait Nicole, à la manière dont l'homme lui donnait de l'énergie (une énergie qu'il aurait dû se réserver à lui-même mais qui n'était bénéfique que dans la mesure où il y renonçait au profit d'une inconnue), et dans sa manière à elle de la recevoir, de l'accepter, de s'en laisser pénétrer avec le même abandon, le même bonheur qu'il y a à sentir un sexe d'homme entrer en soi, la même irradiation, aussi, avait-elle ajouté quelques jours après la tempête, songeant à cet inconnu vers qui elle ne s'était pas retournée jusqu'à l'atterrissage, et qui n'était déjà plus là lorsqu'elle avait, malgré tout, osé regarder dans sa direction, ou qui n'avait existé que par sa main ou même, qui sait, n'avait jamais été là, ai-je pensé, comme si c'était la main d'un ange qu'elle avait tenue, cette main dont une femme comme elle ne pouvait qu'admettre l'existence et qu'il lui avait été donné de tenir, au moins une fois, oui, cette grâce, cette paix qu'elle tentait de trouver avec les hommes qui traversaient sa vie et dont elle se demandait, devant la multiplication inquiétante des signes, quel serait le dernier, signe ou amant...

« Le dernier inconnu, le dernier amant, le dernier homme, à l'exception de toi, of course, my sweet love », disait-elle encore en suscitant devant moi un de ces mystérieux messieurs dont elle avait été, pour reprendre une de ses expressions, la passagère clandestine, un psychanalyste libanais, rencontré à Paris, à la Salpêtrière, où elle participait à un séminaire sur l'intériorité, et avec qui elle avait connu non plus les étroites garçonnières et les mauvaises chambres d'hôtel où l'emmenaient, entre midi et deux ou de cinq à sept, certains de ses amants, des hommes mariés, en général, pressés, frénétiques, et en fin de compte tous plus ou moins mesquins parce que condamnés à devenir coupables ou jaloux, mais dans des hôtels de charme, ceux dans lesquels on ne croise ni minable étudiant, ni touriste fauché, ni

couple honteux, et où les rideaux sont assez lourds pour donner une impression de nuit aux deux heures d'amour pendant lesquelles on croit entrer dans l'éternité, non seulement parce qu'avec l'âge le désir et le plaisir nous sont donnés comme une grâce, mais parce que le corps s'y prête, s'y abandonne, s'y ouvre bien mieux qu'il ne le faisait dans la frénésie un peu sèche et famélique des amours de jeunesse, et qu'il a besoin de ce temps maîtrisé, de la sensation de temps suspendu que procurent les belles chambres où on peut être débarrassé de la parole, et s'adonner à ce à quoi on s'était toujours refusé : la sodomie, par exemple, l'étonnement d'y trouver du plaisir, et qu'il y ait encore ça à découvrir, que le corps n'a pas livré tous ses secrets, malgré la connaissance qu'on en a, et ça entre les bras d'un homme plus que mûr, légèrement claudicant quoique sans rien d'un diable boiteux, viril, irrésistiblement viril et apaisant, avec qui elle avait trouvé du temps, non pas échappé au temps, mais accordé ce qu'il lui restait de temps à celui de ce dernier amant.

« L'écouter parler de lui, oui, me raconter sa vie, la sienne, ce qu'il estimait être son bien le plus précieux, un récit, et pour la première fois, sans doute, à une femme qu'il ne payait pas et qui n'était pas sa sœur, et qui me faisait l'imaginer, jeune homme, à Beyrouth, dans le quartier chrétien d'Achrafiyé, au dernier étage d'un immeuble de couleur ocre datant du Mandat français et appartenant à son père. Il avait passé là le plus clair de l'enfance et de l'adolescence, à cause d'une coxalgie mal soignée qui l'avait laissé boiteux et tenu éloigné de l'amour aussi bien que de la religion ou de la médecine, à quoi il songeait, ayant très vite compris que nul ne pourrait avoir confiance en un prêtre ou un médecin boiteux ; et il s'était d'abord tourné vers les affaires, comme son père, entre le commerce et les songes, sinon dans le commerce des songes, de la même façon qu'il vivait entre la mer et les hautes neiges de la montagne libanaise, chaque jour contemplée à travers les stores du bureau, à la banque, dans le quartier de l'Horloge, comme il le faisait au dernier étage de l'immeuble d'Achrafiyé, où il habitait en compagnie de ses parents et de sa sœur cadette, celle qui ne s'était pas mariée parce que, pouvait-on se dire, elle n'était pas assez jolie et qu'elle ne croyait pas à l'amour, ou préférerait ne pas y croire plutôt que d'être éternellement déçue, trompée, bafouée, et qu'elle trouvait aussi bien de se vouer à ce frère qui ne se marierait pas, lui non plus, c'était évident, et qu'elle aimerait jusqu'au bout, comme si, en fin de compte, il n'était rien de plus juste que de se vouer à un frère infirme ; rien de plus beau, aussi, que de passer ses soirées à regarder ensemble rosir les neiges de cette montagne, au loin, en forme de nef renversée, qui lui faisait penser que c'était l'arche de Noé qui s'était échouée là, sur ce rivage où avait été inventé notre alphabet, avait pu se dire le frère, à l'âge où on peut

encore être charmé par les mots d'autrui avant de découvrir que seuls nos propres mots sont capables de faire figurer dans le monde un autre corps que celui que nous possédons, et qu'il fallait une oreille, oui, un regard qui se fie avant tout à l'oreille pour recevoir ce corps, la sœur n'y suffisant bientôt plus, malgré son dévouement, car il y a les autres femmes, la véritable, la plus haute incarnation d'autrui, même si celles-ci vous regardent avec dégoût, méchanceté ou pitié, et que votre père, quand vous avez dix-sept ou dix-huit ans, participe de cette pitié en vous menant, un après-midi d'avril, non pas à l'église ou à la banque, puisque à cela vous êtes déjà peu ou prou initié, mais dans une rue étroite qui part de la place des Martyrs, dans un de ces établissements portant les noms de Marika, de Sonia, de Rajah, et à l'étage duquel vous accueille une femme plus maquillée que votre mère, bien plus déshabillée aussi, et qui vous regarde avec l'air de ne pas vous voir ou de ne pas considérer ce que voient d'ordinaire les mères et les sœurs, et qui, après avoir fumé sa cigarette égyptienne à bout doré, vous emmène au second étage, pour faire de vous ce qu'on appelle un homme, en quelques minutes, sur un mauvais lit, dans la pénombre d'une chambre d'où on n'aurait pas pu apercevoir, par-delà les volets de bois repliés sur l'après-midi finissant, la nef enneigée de la montagne, à l'horizon, à supposer qu'on ait pu penser à autre chose qu'à ces murs entre lesquels la femme nue allongée près de vous et en train de fumer sa cigarette égyptienne vous a fait connaître qu'il n'y a pas de paradis, ou que ce n'est que ça, le paradis, un vertige au bord du vide, contrairement à ce que vous avez pu rêver, tout commençant et finissant dans le ventre d'une femme, la joie et la désillusion, l'espoir et l'abjection, pouvait-il penser avec le sentiment d'être à la fois le premier et le dernier homme, c'est-à-dire seul, comme tout un chacun, et comme on peut l'être en se voyant dans les yeux d'une fille qui vous regarde avec une tout autre pitié ; non pas la grande, l'universelle compassion féminine pour les disgrâces naturelles mais cette pitié qui est une sorte de vengeance, du moins une compensation au fait d'être née femme et devenue ce qu'on est dans ces régions maudites d'Orient, et qui permet ce surcroît de pitié – celle-là même qui fait qu'une jeune prostituée circassienne finit par caresser le front humide d'un jeune boiteux en murmurant : "Tu reviendras me voir, hein ? ", ou quelque chose comme ça, ni un souhait ni un ordre, pas même une recommandation, une simple phrase excédant celles qu'on prononce en de telles circonstances et qui la disait tout entière, cette singulière pitié qui ne pouvait, malgré tout, que renvoyer le disgracié à son infirmité, à cette croix dont rien ne le détacherait et au pied de laquelle se rassembleraient les légionnaires romains et les saintes femmes, mère, sœur, prostituées, dans la pénombre de l'appartement d'Achrafiyé ou à la montagne, dans la fraîche villa de Bikfaya, l'été,

parmi les pins parasols, non loin des neiges qui avaient fondu, et, bien des années plus tard, dans la semi-obscurité silencieuse d'un appartement de l'avenue Raphaël, à Paris, où il s'était réfugié après la mort de sa sœur, abattue par un franc-tireur pendant la guerre civile libanaise, ayant à présent assez d'argent pour gérer ses affaires de loin et se vouer à ce qui lui aura importé toute sa vie et grâce à quoi, sans en faire un métier, il avait bâti de quoi élever contre le corps disgracié la grâce d'une parole savante et calme, celle de la psychanalyse, dont il s'occupait en théoricien et non en thérapeute, travaillant chez lui sans autre vue que le faite des arbres du Ranelagh dont il aimait respirer l'odeur, surtout par temps de pluie, au milieu de ses livres, de ses crucifix sino-portugais, de ses icônes anciennes, de ses tapis, la banque lui ayant donné au moins ça, l'argent, qui avait fait de lui un homme respecté, et transformé en une force un peu inquiétante le handicap qui l'avait autrefois donné à plaindre, puisqu'il avait pu s'offrir des miroirs féminins autrement profonds que ceux du bordel de Marika Spiridon, ou encore plus complaisants et soumis, peu lui importait désormais, à ce boiteux dont on ne voyait plus que ce qu'il pesait d'argent, le pouvoir de séduction attaché à la puissance financière, l'élégance, et tout ce qu'il quitterait pour aller s'occuper de psychanalyse, à Paris, lui qui descendait des princes phéniciens autant que des anachorètes maronites, et qui m'a emmenée non seulement sur le rivage des anciens dieux, à Beyrouth, dans l'appartement d'Achrafiyé, et dans la villa de Bikfaya, à la montagne dont j'ai vu rosir les dernières neiges, en avril, au soleil couchant, mais aussi dans les îles des Princes, au large d'Istanbul, et puis dans une maison d'Alep qui s'ouvrait sur un petit jardin planté de citronniers et d'orangers, et à Damas, encore, non loin de l'endroit où saint Paul recouvra la vue, oui, des lieux enchanteurs où il m'emmenait pour me distraire de ce qu'il sentait en moi de désespéré, mais où il s'ennuyait un peu, lui qui trouvait que rien ne valait ce Paris qui était pour lui ce qu'il avait été pour moi, enfant, un rêve ultramarin, une passion née aux confins d'empires perdus et dont il voyait mieux que moi que ce n'était plus un paradis ni une ville lumière, mais qu'on y était malgré tout mieux que dans les capitales de pays qui n'existent pas vraiment, le Liban, le Québec, la Belgique, la Bosnie, et tant d'autres, ou qui restent provinciales, comme presque toutes les capitales du monde, même si Paris n'est plus que la légende que cette ville s'obstine à donner d'elle-même, et qu'on y vit dans une sorte de mort douce, car ce ne sont pas les commémorations nostalgiques dont les Français ont la manie qui la feront encore briller, disait-il, mais de tout autres clartés, les incendies qui s'allument dans ses banlieues, ces vastes lueurs qui font naître un jour sinistre sur cette ville prisonnière de l'image que lui ont donnée ses écrivains, la capitale du xix^e siècle, éternellement, dans la belle

tristesse des villes qui n'inventent plus rien et se livrent aux oiseaux migrateurs, à ces hommes et ces femmes qui arborent leur origine comme unique noblesse, la grande revanche de la plèbe venue d'au-delà des mers et que Paris ne peut plus assimiler comme il l'a fait pendant des siècles en affinant le produit des provinces françaises et européennes afin d'en faire surgir ce qu'on appelait le Parisien, c'est-à-dire le Français par excellence, ce Français qui n'existe pour ainsi dire plus, qui n'est plus que vous ou moi, une Québécoise, un Libanais, c'est-à-dire presque rien, des métèques, nous aussi, puisque ce n'est plus seulement en Orient ni dans le Nouveau Monde que se fait le grand, le subtil mélange des sangs, mais ici même, dans les cités d'Europe où le mélange ne prend pourtant pas, surtout en France où on continue à rêver de littérature et de grandeur alors que la littérature a perdu les Français, que c'est là une valeur qui n'a plus court, qu'ils sont descendus au tombeau de leur langue en se croyant éternels, disait-il en souriant, après l'amour, versant dans des coupes du Champagne dont il murmurait que c'était le seul breuvage capable de réconcilier les vivants et les morts...»

Le dernier amant, donc, celui après lequel il ne restait plus qu'à mourir, m'a-t-elle laissé comprendre, cet hiver-là, le dernier du siècle, quelques jours après la tempête, retour de Toronto où elle était allée assister au mariage de sa plus jeune sœur, la plus jolie, celle qui ressemblait tant à l'actrice Uma Thurman (« Même grâce un peu lointaine, même sourire charnu et mélancolique, même regard bleugris : la beauté incontestable, celle qui fait tant souffrir ceux qui la contemplent, n'est-ce pas ? »), et dont elle était rentrée effrayée, non seulement parce que la jeune Juliette avait épousé un Bloke, un Canadien de souche anglaise qui ne parlait pas même français, ce qui était à ses yeux le comble de la vulgarité, sinon une trahison, mais parce qu'il lui avait encore une fois été donné de voir qu'une famille, ou ce qu'il en restait, n'était que ça : des enfances qui ne passent pas, qui se heurtent infiniment à la même absence de paradis, c'est-à-dire à cela même qui a déchiré les parents, le sexe, la déchéance, la maladie, la folie rôdant d'une fille à l'autre, épargnant les unes pour faire son choix et fondre sur l'aînée, qui avait compris, ce jour-là, au bord du lac Ontario, qu'elle n'irait pas beaucoup plus loin, puisqu'elle n'avait pu, cette fois encore, parler avec sa mère, tell me, Mummy, tell me, why is Daddy gone, is not here, as we are lying crying alone in the mist, the haze, the frost, the cold, the cold stream of no love, as you were used to say, Mummy, Mummy...

— Tu ne mourras pas, lui disais-je.

— Je ne veux pas mourir. J'ai peur, tu entends, j'ai peur parce

que ça va arriver comme ça, un coup de folie, je le sais, je te l'ai dit, jamais je n'étends mon linge à la fenêtre sans me demander si je ne vais pas me jeter dans le vide. Même chose dans le métro ou en traversant la rue, je ne sais jamais si je vais pouvoir atteindre l'autre côté, monter dans la rame, m'éloigner de la fenêtre, ayant vieilli d'un coup, comme ça, comme toutes les femmes qui ont mon genre de beauté, une beauté très physique, liée à l'équilibre du corps, et qui ne se voient pas vieillir, soudain placées devant une autre qu'elles-mêmes, la fin du voyage, tout ce détour pour en revenir à ça, la vieillesse, le corps interdit de ma mère, avait-elle ajouté, au téléphone, alors que je m'étais rendu en Limousin, dans cette haute Corrèze que j'avais trouvée plongée dans une nuit mythologique, à cause de la tempête qui avait privé les hautes terres d'électricité, et que je lui ai répondu, devant mes parents, qu'on en revient toujours à ça, en effet, à ce qui nous précède, qui aura toujours été là, nous rendant possibles et interdits tout à la fois, ai-je ajouté devant les deux vieillards qui me regardaient en souriant dans la lueur d'une lampe à pétrole et se disaient probablement que je n'étais pas grand-chose, un saltimbanque, un artiste, pas même un mauvais bougre, un gars dont il n'y avait rien de bien bon à attendre, en tout cas nulle descendance, puisqu'ils ne m'avaient jamais vu en compagnie d'aucune femme et qu'ils se demandaient peut-être si je n'étais pas d'un « autre bord », imaginant tous les artistes comme des invertis, auraient-ils pu dire de la même façon qu'autrefois, lorsqu'il avait été décidé que je serais musicien, ils avaient été sur le point de voir en moi une sorte de juif, et cela bien que j'eusse téléphoné devant eux à Krytytna avec les mots les plus tendres pour me réjouir de ce que mon chalet siomois eût bien moins souffert qu'on l'avait cru (seule la terrasse avait été détruite par la chute d'un grand épicea) – elle m'avait répondu que j'étais béni des dieux, ou de Dieu, ce qui, malgré l'accent, était plus plausible dans la bouche de cette catholique fervente qui n'avait pas cherché à m'accompagner à Siom, ayant d'emblée compris qu'on ne va en de tels lieux que pour se taire, faire silence, fuir quelque chose ou quelqu'un, en l'occurrence Nicole, qui avait vu dans cette seconde tempête qui me touchait personnellement une mauvaise conjonction de signes.

C'était donc à elle que je pensais, allongé sur mon lit de camp, au cœur de la froide nuit limousine, en me disant que nous encore étions à la merci des anciens dieux, de la colère divine, qu'il fallait croire à quelque chose de cet ordre, oui, même moi à qui Jeanne Delamare avait soutenu un jour que la mort de Dieu m'avait jeté dans les bras des femmes et qu'il n'y avait pas, là non plus, l'ombre d'un paradis ni d'une consolation. Mais je ne pouvais pas davantage croire qu'il y a de purs hasards, et qu'il ne fallût pas s'attendre au pire, à l'imminence de quelque chose dont la venue n'obéirait ni à la patience ni à notre

mesure du temps.

Un secret si lourd que je m'en suis ouvert à Kryztyna, qui ne pouvait pas croire qu'on puisse se tuer pour de telles raisons, surtout une femme, puis à Tobias, quelques semaines plus tard, lorsque j'ai vu Nicole s'enfoncer dans le silence avec une hauteur qui ne laissait rien présager de bon ; il a haussé les épaules en disant que les femmes, passé quarante ans, entrent dans leur âge comme dans une plaine glaciale, ou alors sur une scène de théâtre, que Nicole ne faisait pas son âge et qu'elle avait encore de beaux jours devant elle au lieu de songer à se tuer comme une adolescente qui n'a pas encore compris que la vie n'est qu'une plaisanterie dont nous nous efforçons d'oublier le mauvais goût par la musique, le sexe, l'alcool, les voyages, les conversations avec les morts.

Nicole avait bien eu des mots pour me rassurer : elle avait du temps devant elle, elle ne me parlerait plus de ça, elle n'aurait pas dû me mettre dans ce secret, notre amour ne devait pas entrer dans cette sentimentalité funéraire, aussi obscène que l'autre. Reste que nous nous sommes peu vus, ce printemps-là : elle voyageait beaucoup en compagnie de son dernier amant, disait-elle. Quant à moi, je ne tenais guère en place, ou plutôt je fuyais, acceptant par exemple d'aller enregistrer à Londres un disque de sonates françaises pour alto et piano, puis accompagnant Kryztyna chez elle, à Cracovie, ne songeant à Nicole que de loin en loin, en me disant que c'était là, dans ce lointain, qu'il m'était donné de l'aimer le mieux, à ma façon, pauvre et attachante, aurait-elle pu dire, et, me disais-je, moi, en acceptant peu à peu l'idée qu'elle allait se tuer mais que ce n'était pas un événement dont j'eusse à redouter la proximité, m'en remettant moi aussi à la sagesse populaire qui veut que le printemps nous délivre de la noirceur où l'hiver nous a plongés, même si je ne pouvais plus penser à Nicole que comme à une femme qui va mourir et dont l'amour, celui que je lui portais à ma façon, ne pourrait se réaliser, m'apparaître dans sa pleine et belle maturité, que lorsqu'elle aurait disparu, finirais-je par comprendre, à la fin de l'hiver.

Un hiver empli de signes et au cours duquel j'avais moi aussi beaucoup songé aux morts, à des confrères disparus, Samson François d'une crise cardiaque dans un ascenseur, Clara Haskil d'une chute dans la gare de Bruxelles, Ginette Neveu et Jacques Thibaud dans un accident d'avion, et Christian Ferras se défenestrant à Nice, si je me souviens bien. Ces musiciens, c'était mon premier maître qui me les avait fait aimer. Je n'avais jamais cherché à le revoir mais je lui avais toujours envoyé mes disques, signalé mes concerts, bien qu'il ne me répondît jamais, sans doute parce qu'il n'habitait plus Ussel, qu'il avait repris son errance ou ne voulait plus avoir affaire à ses semblables, mais de qui je venais de recevoir un signe, une lettre qui m'attendait

chez moi, à mon retour de Londres, et dans laquelle une inconnue me faisait savoir que mon maître reposait depuis quelques jours dans le cimetière juif de Cracovie, où nous nous sommes rendus, Kryztyna et moi, le surlendemain. Nous n'avons guère eu de mal à trouver sa tombe, neuve celle-là, puisqu'il n'avait plus de famille auprès de qui reposer, sa stèle blanche dressée au milieu de tombes grises et moussues datant presque toutes d'avant la Seconde Guerre mondiale, sous des arbres qui donnaient un peu de fraîcheur à cet étouffant après-midi de mai. Le cimetière était désert, non pas à l'abandon ni sinistre, encore moins pittoresque, mais vétusté, comme si quelque chose de très ancien avait brusquement cessé là son mouvement, quelque chose qui n'avait plus à voir avec la fonction mémorielle du cimetière ni avec la corruption de la chair. La laideur était ailleurs, tout autour, dans les immeubles lépreux de ce quartier un peu excentré, dans ce pont de briques sur lequel passaient à grand fracas des trains de banlieue pendant que je me recueillais sur la tombe. Le gardien du cimetière nous regardait à la dérobée. J'ai pris dans ma poche trois petits cailloux blancs autrefois ramassés dans le lit de la Vézère, en aval de Siom, et que j'avais disposés avec d'autres, chez moi, dans une coupe de verre, et je les ai placés sur la tombe, ainsi qu'on le fait dans la religion juive pour marquer qu'on se souvient du temple de Jérusalem et de la Terre promise, les larmes aux yeux, pleurant cet homme à qui je devais tant, sinon tout, qui m'avait révélé notamment la beauté des structures musicales en cycle, me disais-je, comme dans la *Sonate pour violon et piano* de Franck, et qui pensait que l'éternel retour, un thème varié, une fugue, constituent la figure secrète du monde. Il avait tenu à être enterré là, près de l'endroit d'où il était parti un demi-siècle plus tôt, bouclant la boucle, par ironie autant que révérence envers ses pères, lui qui, comme Léonard Bernstein, avait pensé, en se référant à je ne sais quel livre de la Bible, qu'il n'irait guère au-delà de soixante-dix ans, ai-je dit à Kryztyna qui se tenait à quelques pas derrière moi et me regardait en se mordillant les lèvres.

Elle attendait, la blonde Kryztyna, que j'en aie fini avec cette sorte de prière qui était, le devinait-elle, un autre adieu à ma jeunesse et marquait mon entrée dans un temps où la remémoration compterait bientôt plus que ce qui peut advenir, et où ce qui advient n'est généralement qu'une figure déguisée de la mort, lui ai-je dit, un peu plus tard, dans un café donnant sur la place du Marché, où elle a fait mine de ne pas entendre pour écouter le trompettiste qui vient sonner les heures, au plus haut clocher de l'église Mariacki, avant de me demander si je souhaitais rencontrer le compositeur Krzysztof Penderecki auprès de qui elle avait étudié, là même, à Cracovie.

Je lui ai dit que je n'aimais guère la nouvelle manière, néo-tonale,

de l'auteur du *Thrène pour les victimes d'Hiroshima*, que j'étais épuisé, que je ne me sentais pas en mesure de soutenir une conversation de haut niveau, et que je n'avais rien à demander à ce maître, que je préférerais louer une voiture pour aller dans les monts Tatras, ou bien visiter les églises où venaient se recueillir des gens dont la jeunesse et la beauté m'émouvaient, brusquement plein d'amour pour Kryztyna, dont je verrais palpiter les lèvres à la lueur d'un bouquet de cierges, dans l'église des Franciscains, et rentrant avec elle pour l'étreindre dans notre immense chambre de l'hôtel Royal, dont les fenêtres donnaient sur le château des rois de Pologne. Les trésors avaient été envoyés au Québec pendant la guerre pour y être mis à l'abri, me dirait Kryztyna avec une sorte de défi dans le regard en prononçant le nom de la Belle Province, avant de redescendre avec moi dans les rues d'une ville que j'aimais depuis des années déjà, à cause d'un film de Kieslowski que m'avait emmené voir Nicole, au début de notre liaison, et que j'ai aimé pour la tonalité rouge, vert, jaune de ses couleurs et pour la lumineuse beauté de l'actrice, Irène Jacob, qui est sans doute le type de femme dont j'aurais pu m'éprendre, s'il m'avait été donné d'aimer autrement que dans la distance ou la nostalgie, et si je n'avais compris qu'on échoue toujours à poursuivre ce que l'on croit être son type de femme, même dans les ressemblances, même lorsque l'image de cette femme finit par surgir derrière le visage de celle avec qui nous faisons l'amour et qui nous regarde alors en se disant que le visage qui lui fait face est maintenant tout autre, méconnaissable, laid, ou transfiguré, et que tout ça, le plaisir, le visage, la quête de l'autre, la dévoration d'autrui, n'est rien en regard du grand rêve de ne plus exister que nous portons au fond de nous.

Kryztyna a voulu savoir si j'avais rencontré Irène Jacob, qu'elle n'appelait pas autrement que par le prénom qu'elle porte dans le film, Véronique, comme si elle voulait envelopper cette étrange passion d'un voile funèbre.

— Jamais, lui ai-je dit. On ne rencontre pas les gens comme ça, aussi facilement...

— Comment aimer quelqu'un sans chercher à le rencontrer ?

Je n'ai pas répondu. J'aurais pu lui dire que c'était là ma façon d'aimer, ce qu'elle ne savait sans doute que trop, que j'avais envoyé à Irène Jacob le disque sur lequel figure le *Trio* de Du Bois, imaginant qu'elle aimait cette musique, qu'elle ne pouvait pas aimer autre chose que cette musique, et qu'elle ne pouvait me répondre que par le silence, un silence qui me tenait heu de réciprocité amoureuse, aurais-je pu dire à Kryztyna si l'image de Nicole Cleary Dupré n'était venue se superposer à celle d'Irène Jacob, dont j'avais en vain guetté l'apparition, dans les rues de Cracovie, et pour la troisième fois de la

journée (la deuxième avait eu lieu lorsque Kryztyna s'était mise, après que nous eûmes joui, à chanter une berceuse polonaise).

— Je ne suis pas Véronique !

C'est ce que j'ai cru entendre dans l'espèce de cri qu'elle a poussé, dans la rue, en polonais, et qui m'a laissé aussi muet qu'autrefois, devant Céline Soudeils, et aussi à certains moments de ma carrière où il aurait fallu que je me montre brillant et où je me suis mis à ressembler, dirait Tobias, à un violoncelle dans son étui, aussi frêle, creux, inerte, et passant dès lors pour plus étrange que je ne suis, tel que je le serais encore, quelques jours plus tard, devant Giya Kancheli, le compositeur géorgien dont Tobias aimait la musique (particulièrement son *Lament pour violon et orchestre*, écrit à la mémoire de Luigi Nono, et *Exil*, pour soprano et petit ensemble, sur des poèmes de Paul Celan et sur le Psaume 23 – une œuvre certes tonale mais qui ne tombe dans nul néoromantisme ni mysticisme de pacotille, et qui fait la part belle au silence) et à qui il souhaitait commander une pièce pour violon, alto et orchestre de chambre avant que Gidon Kremer ou Kim Kashkashian n'en aient l'idée.

J'étais rentré seul de Varsovie, Kryztyna m'ayant non pas plaqué mais laissé retourner à ce qu'elle appelait mes fantômes. « Passés et à venir », avait-elle ajouté, comme si elle devinait que c'était vers Nicole que je retournais. Nicole, que je n'ai pas eu le temps de revoir, pendant les quelques heures passées à Paris, entre l'avion qui me ramenait de Pologne et le train pour Anvers, où Kancheli vivait en exil, et devant qui je n'ai donc pas ouvert la bouche, laissant le Géorgien et le Hollandais s'entretenir, en allemand, de la musique de l'école spectrale française, puis Tobias comparer les mérites de l'alto et du violon et soutenir qu'aux cordes de métal il préférerait le boyau, avec quoi on peut bien plus aisément et naturellement varier les couleurs, même si le métal sonne plus fort, plus sûr, et fort beau, car le son devient rapidement monotone et il faut outrer son jeu pour lutter contre cet ennui.

— Les cordes en métal me font penser à ces femmes qu'on élit sous le nom de Miss : très belles et finalement ennuyeuses, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, qui avais à ce moment l'air d'un mauvais valet devant ma tasse de thé noir en train de refroidir sans que j'y touche, la même sorte de thé noir, remarquais-je, que celui que j'avais bu, quelques heures plus tôt, en compagnie de Kryztyna, à l'aéroport de Cracovie, sauf qu'à Anvers, où nous étions arrivés pour dîner avec le compositeur, je me sentais la proie non d'un pressentiment, mais d'une certitude, comme si le fait de n'avoir pu joindre Nicole au téléphone, à Paris, ni même après, dans le train, sur mon téléphone mobile, m'apportait peu à peu l'évidence du signe que je redoutais, tout en affectant de ne pas y croire, me forçant à entrer dans la

conversation, moi qui parle aussi mal l'allemand que l'anglais et ne maîtrise que le français et le patois limousin entendu à Siom, dans mon enfance, pour lancer quelques remarques sur le rôle du silence et de l'éclat en musique, avant de me rejeter dans la pénombre du bar et de m'intéresser aux seuls visages de mes interlocuteurs : la tête ronde, au regard à la fois bienveillant, profond et lointain de Kancheli, l'épaisse figure rougeaude de Tobias devenue à mes yeux aussi inséparable des tableaux de Frans Hais qu'il prétendait que je l'étais, moi, des pastels de Quentin de La Tour.

« Oui, Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville, musicien du roi, voilà à qui tu me fais penser », disait-il, encore qu'il réprouvât toute réduction du visage à quelque type ethnique ou national et qu'il contredit sans cesse cette réprobation en assurant que tout visage n'est que la somme contradictoire de défauts nationaux. Ce qui ne m'empêchait pas, moi, devant la tête ronde et chauve du Géorgien, de songer (manie de solitaire, de silencieux, de rêveur) au paysage où le compositeur avait vu le jour, le nom de Tbilissi évoquant par ses consonnes douces et jaunes le lointain pays oublié de Kancheli, une Géorgie automnale, montueuse, quelque chose que j'imaginai à mi-chemin entre les pentes du Bosphore et celles du pays de Vaud, où j'avais donné un concert au printemps et où la musique m'avait semblé résumer le juste accord entre la pente et la vigne – un paysage où Nicole eût été heureuse, à tout le moins en paix, me suis-je dit après le dîner, dans le bar de l'hôtel où nous étions passés du thé aux alcools forts et à des fauteuils profonds dans lesquels il a de nouveau été question de musique et où je me suis soudain senti une immense confiance dans le petit homme à moustache et au visage souriant et grave qui disait, à propos de sa musique, si j'ai bien compris :

— J'ai le sentiment de combler un espace délaissé par les hommes...

Oui, une confiance proche de l'amour, qui me renvoyait à l'espace délaissé par moi, à ce défaut d'amour, à Nicole, donc, surtout lorsqu'il a été question d'une pièce de Kancheli qui a pour titre *Abii ne viderem*, pour alto et orchestre à cordes, une œuvre pleine de silence et d'éclairs, d'attente et de moments rageurs, qui ne fait surgir aucun paysage mais dit la douleur de s'être détourné afin de ne pas voir, selon le titre latin, la honte et la douleur de cette honte, le détour par la honte pour mieux affronter ce qui ne peut dès lors que faire appel à notre générosité et qui me ramenait à Nicole, au message qu'elle m'avait laissé sur le répondeur de mon téléphone mobile que j'avais éteint pendant le dîner et que je venais de réactiver pour l'interroger. Un message en réponse à ceux que j'avais laissés, ce jour-là, sur son répondeur, à Paris, et dans lesquels je lui disais de m'attendre, de patienter, que je serais là le lendemain matin. Elle me disait qu'elle

pensait beaucoup à moi, oui, tout entière tournée vers moi, poursuivait-elle d'une voix très claire, trop claire même pour que je n'aie pas pensé que j'étais en train de détourner la tête afin de ne pas voir ce qui se passait, que c'était exactement ce que nous étions en train de faire, Tobias et moi, à Anvers, sous prétexte de passer commande d'une œuvre à un compositeur célèbre : nous voiler la face, ne pas voir que Nicole allait mourir, était peut-être en train de mourir, et non seulement vouloir l'ignorer mais, sans doute, vouloir que les choses se passent ainsi, telles que Nicole l'avait souhaité ou prévu, ce qui revenait à faire de nous des témoins à distance et, plus que des témoins, des complices, des meurtriers – pour moi, du moins, puisque, après tout, Tobias s'était depuis longtemps éloigné de Nicole, que c'était à moi qu'elle avait confié sa décision de ne plus vivre et, dans le message reçu à Anvers, qu'elle évoquait sa récente rencontre, rue Saint-Antoine, avec un homme qu'elle avait autrefois connu à Québec, le diplomate indien avec qui elle avait eu, étudiante, une aventure qui s'était bornée à des promenades nocturnes, terrasse Dufferin, au bord du fleuve, alors que le printemps était là comme il vient toujours au Québec, tout d'un coup, sans prévenir, dénudant les corps embarrassés d'un trop long hiver et d'une sève d'autant plus douloureuse à garder que Nicole ne ferait pas l'amour avec le diplomate, qui voulait l'épouser, l'emmener au Rajasthan. Trop beau pour être vrai, n'est-ce pas, mais quand même véridique, et dont elle avait refusé les propositions parce que déjà fiancée et soucieuse de poursuivre ses études, se refusant donc à l'homme avec qui l'amour s'était limité à des baisers et à des caresses frustrantes, et le quittant non sans qu'il lui ait dit qu'ils se retrouveraient, un jour, qu'il ne pouvait en être autrement, qu'il fallait bien qu'ils fassent l'amour ensemble, peu importait où et quand. A quoi elle avait répondu qu'il avait raison, qu'ils se reverraient, un jour, elle en était certaine, mais que ce jour-là ce serait elle qui aurait besoin de lui, qu'il aurait à l'aider, lui avait-elle rappelé, le soir de leur rencontre, vingt ans plus tard, comme on peut l'imaginer, par exemple à une table de chez Bofinger, à la Bastille, où il l'avait invitée à dîner, Nicole lui représentant que ces retrouvailles n'étaient pas le fruit du hasard, qu'elle avait besoin d'aide, de ce courage qu'elle avait peur de ne pas trouver en elle-même et qu'il lui avait promis de lui apporter, autrefois, lui avait-elle rappelé tandis qu'il lui disait en lui prenant sur la table une main qu'elle ne retira pas qu'elle n'avait pas changé, qu'il allait l'aider, oui, qu'il la désirait plus que jamais, et qu'en effet leur rencontre n'était pas le fruit du hasard mais un signe, que le destin lui envoyait cet homme non pour l'aider à mourir mais pour lui donner le courage de mourir seule, me disait Nicole dans son long message que le minutage du répondeur découpait en petites tranches qui la forçaient à parler

d'une façon précipitée, en précisant que l'homme liait à une nuit d'amour une aide dont il ne comprenait pas la nature et qu'il était bien entendu incapable de lui apporter autre chose que de la compassion, parce qu'il était trop tard, qu'elle était en quelque sorte déjà morte, et qu'elle lui était cependant reconnaissante d'avoir été le dernier signe, celui qui la plaçait devant l'irréversible avec une sorte de sérénité, avait-elle réussi à me dire d'une voix de plus en plus lasse, et me laissant, moi aussi, seul devant ce qui relevait d'une évidence qui n'appartenait ni au jour ni à la nuit, pensais-je tandis que Giya Kancheli se tournait vers moi pour me demander combien de pièces contemporaines j'avais créées.

— Trop peu, trop peu, ai-je répondu d'un air sombre, en ajoutant que j'étais un homme de l'écart, du lointain, comme lui, Kancheli, l'était de l'exil.

— Un montagnard limousin, un descendant de Bernard de Ventadour et de l'hiver, a cru bon d'ajouter Tobias.

J'ai encore dit que j'avais longtemps été intimidé par mon propre instrument, par la mauvaise réputation de l'alto, par sa marginalité, oui, trop longtemps persuadé que ce n'était qu'un instrument romantique, destiné à se fondre dans la masse orchestrale, et l'identifiant à ma propre personne, c'est-à-dire à mon peu d'importance, en cela influencé par Edgar Varèse, qui déniait déjà au violon la possibilité d'exprimer notre époque, et puis, sous l'influence de Suttermans, qui ne faisait d'ailleurs que reprendre la pensée de Stravinsky, considérant que la musique n'exprime rien d'autre qu'elle-même, langage sans signification ou au-delà de tout langage, se déployant là où le langage fait défaut aussi bien que là où il menace d'instaurer un ordre de signification.

Il me semblait que je récitais une leçon. Je savais ce qu'allait répondre Kancheli, qui avait écrit un beau cycle de *Prières* pour alto et orchestre. Je n'étais pas à ma place. Je me sentais comme l'ombre de Marc-Antoine Charpentier, naguère connu dans le siècle et maintenant mort, nu et nul au sépulcre, poussière, cendres et nourriture pour les vers, ayant assez vécu mais trop peu au regard de l'éternité. J'étais un petit teneur de soufflet d'orgue. Un copiste recopiant les *Leçons de ténèbres* de Nicolas Bernier. Un domestique de Louis-Nicolas Clérambault. Un petit garçon à la voix défaillant dans le chœur. Un fils inconnu de Michel Richard Delalande. Je délirais. J'étais quasi ivre. J'ai laissé Tobias, non moins ivre que moi mais tenant bien mieux l'alcool, finir de discuter avec le maître géorgien, puis me conduire, puisqu'il n'y avait pas de train pour Paris avant le matin, de l'autre côté d'une vitrine, entre les cuisses d'une femme venue de rivages lointains, mer Noire, Danube, ou rives de l'Achéron, ai-je encore eu la force de bredouiller, tandis que Tobias me ramenait de ce

côté-ci du miroir, c'est-à-dire vers Nicole, maintenant et pour toujours.

« Ce genre de femme n'est jamais en danger. Au mieux elles sont un danger pour les autres », me lançait Tobias, appuyé à un mur de brique sale, me reprochant de sacrifier l'art à une femme à demi cinglée, comme elles le sont presque toutes, criait-il en approchant de moi sa face de silène batave qui ne m'a alors pas semblé bien différente de ce qu'il y a de plus vulgaire au monde : un supporter de football fêtant la victoire de son équipe. Je le lui ai dit ; il n'a pas répondu ; il s'est tourné un instant vers le mur de brique sur lequel il a longuement appuyé la tête, puis m'a fait face, les bras ouverts, les yeux pleins de larmes, comme s'il comprenait enfin, aussi désarmé que moi, non moins coupable, plus effrayé aussi, lui qui tournait depuis longtemps autour de son propre suicide, et ne s'y résoudrait pas tant qu'il serait capable de posséder une femme, ai-je pensé en lui serrant le bras et lui disant quelque chose qu'il n'aurait pas manqué de me dire lui, à savoir qu'il pleurait comme un héros de Puccini, puis l'entraînant vers l'hôtel où nous étions descendus et que je quitterais seul, au petit matin, pour aller à pied à la gare et y attendre le train, sans impatience, sachant qu'il était trop tard, puisque Nicole, je m'en rendais compte, avait achevé le récit de sa vie et que (je ne me justifierai pas là-dessus) je m'étais mis à l'aimer, elle, parce qu'il était trop tard.

Une vie que j'ai commencé à me remémorer par bribes, dans le train, telle que j'avais aimé l'entendre, lentement, puisque la lenteur n'est rien d'autre que la brièveté retournée comme un gant, m'avait-elle dit en une formule qui me semblait aussi irréfutable que celle que Tobias avait prononcée au téléphone à la façon d'une sentence, ce matin même, et par laquelle ce désespéré, ce musicien admirable, cet amateur qui ne voyait dans le regard des femmes que l'avant-goût du néant où nous allions plonger, me rappelait qu'on ne saurait empêcher quelqu'un de mourir, surtout pas une femme comme Nicole, dont l'existence tout entière en appelait non pas à la mort mais au repos éternel, à l'absence de souffrance, elle pour qui, je le savais, la vie n'était rien d'autre que la définition qu'en donnait Bichat : l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. Non, rien de plus, me suis-je rappelé dans le train, entre Bruxelles et Lille, où j'ai encore tenté de joindre Nicole au téléphone, tombant toujours sur son répondeur, sur l'annonce par laquelle sa voix tranquille signalait qu'on pouvait lui laisser un message lorsque se serait tue la musique, un extrait de *Alone Together*, de Chet Baker, musicien qu'elle admirait non seulement pour l'élégiaque beauté de son jeu mais parce que la trompette représentait pour elle la sonorité du Nouveau Monde et qu'il n'était pas de lieu où la sonorité ronde, riche, méditative ou voilée de cet instrument ne lui fît fermer les yeux et se revoir, enfant, dans le printemps de la

Nouvelle France, comme elle disait parfois, me suis-je rappelé, ce jour-là, vers midi, en arrivant quai de Béthune, avant d'appuyer sur le bouton de l'interphone et d'entendre une voix d'homme me demander assez rudement qui j'étais et ce que je voulais. Je n'ai pas répondu. J'ai reculé de quelques pas, regardant autour de moi le quai ensoleillé, les touristes, le bleu fade du ciel, un coupé Peugeot gris métallisé qui roulait à vive allure dans ma direction et m'a dissuadé de traverser la rue, et puis, un peu plus loin, sur la droite, à l'entrée de la rue de Bretonvilliers, l'avant d'une fourgonnette de police. La porte de l'immeuble s'est ouverte, ou, plus exactement, j'ai entendu se déclencher l'ouverture automatique de la porte, que j'ai poussée pour me retrouver dans le hall, devant la concierge en larmes qu'un agent de police ramenait vers sa loge en la tenant par le coude et qui, m'apercevant, s'est précipitée vers moi, elle qui n'avait jamais fait que me saluer sans déférence particulière mais n'ignorait pas que j'allais visiter la belle dame dans son appartement du cinquième, comme elle l'a dit à l'inspecteur qui en redescendait et qui, devinant en moi un proche, sinon l'amant en titre, me demandait si j'étais un ami de M^{lle} Dupré.

— Un ami, oui.

Il a voulu savoir quelle sorte d'ami. J'ai répondu que cette sorte d'amitié ne pouvait s'expliquer.

— Son amant, si je comprends bien...

J'ai répondu que nous devons aller elle et moi en Irlande, dans le comté de Sligo, pour y voir le village de ses ancêtres, la terre d'émeraude, les grands ciels ouverts. J'inventais. Il fallait bien dire quelque chose et ce que je disais me desservait, je le sentais, mais je ne pouvais révéler à l'inspecteur que nous devons aller, Nicole et moi, à l'extrémité de telle pointe de terre pour y voir le soleil se coucher, à l'horizon, dans un ciel dégagé de tout nuage, de toute brume, au moment où la partie supérieure de son disque effleurant l'eau va disparaître et où le dernier rayon à frapper la rétine ne serait pas rouge, comme on pourrait le croire, mais vert, oui, un rayon d'un vert merveilleux qui n'est plus tout à fait celui de l'émeraude, disait-elle, Nicole, mais du paradis, ce vert-là, celui de l'espérance et de la vie, ou encore, si on en croit ce peu connu roman de Jules Verne qu'elle avait lu autrefois et qui porte justement ce titre, *Le Rayon vert*, une couleur dont l'apparition détruit illusions et mensonges et fait que celui qui l'a contemplé peut y voir clair dans son cœur comme dans celui des autres, disait une légende écossaise que Nicole reprenait volontiers à son compte, ayant rêvé, enfant, d'être l'Helena Campbell du roman. Je ne pouvais pas non plus dire à l'inspecteur que je savais que Nicole allait se tuer, que tout m'avait porté à croire que ce serait la nuit précédente et sans que je fasse rien pour la sauver, même si j'avais ce

qu'il fallait bien appeler un alibi, que corroboraient les messages que j'avais laissés sur le répondeur de Nicole et qu'il n'avait pas manqué d'écouter, là-haut. Mais je ne lui dirais rien de la courte lettre que j'ai trouvée, chez moi, un peu plus tard, et par laquelle elle me demandait simplement de ne pas l'oublier, ni du message qu'elle m'avait laissé sur le répondeur de mon téléphone fixe, sachant que je ne l'interrogeais que le soir, en rentrant, que je l'écouterais ce même soir, retour d'Anvers, que j'entendrais encore sa voix alors que tout serait fini, et cette pensée, murmurait-elle, l'aidait à s'en aller, à s'endormir, à s'abandonner peu à peu au sommeil des barbituriques qu'elle avait avalés, à l'aube, avec le whisky dont elle ne buvait d'ordinaire que pour la Saint-Patrick et dont son dernier amant lui disait que c'était bien là, au contraire du vin qui se gorge de soleil, une boisson de mort, la tourbe nous ramenant à notre poussière, pour les siècles des siècles.

Message par lequel elle annulait bien sûr le rendez-vous que nous avions fixé, au parc de Sceaux, parce qu'il avait été épargné par la tempête de décembre, devant le pavillon de l'Aurore, qu'on venait de restaurer et qu'elle me décrivait comme un de ces « lieux d'agrément » du XVIII^e siècle qu'elle aimait tant, sous une coupole décorée d'une fresque de Le Brun montrant l'Aurore sur son char attelé des chevaux du Soleil, avec, à sa gauche, une femme portant un marteau et représentant les bruits du matin, puisque l'aurore est sonore, musicale, comme ce petit matin où elle mourait, elle, Nicole, qui me disait ensuite qu'elle était heureuse de mourir en me parlant, c'était ma façon à moi de l'aider à en finir, elle ne mourait pas seule, c'était maintenant, n'est-ce pas, que j'allais l'aimer, oui, l'aimer vraiment, comme jamais je n'avais aimé, elle s'était faite belle, verni les ongles des mains et des pieds avec ce *Rouge baroque* de chez Guerlain qu'elle savait que j'aimais et parfumée avec cet *Insensé* que je portais, moi, et dont elle avait acheté un flacon pour s'endormir dans mon odeur, disait-elle, dans ce message que j'écouterais dans la pénombre de mon appartement, oui, l'écoutant me parler sans retenue, quoique sachant le temps mesuré, non seulement celui de ma boîte vocale dès lors aussi précieuse qu'un coffret de santal mais son temps à elle, puisque la voix faiblissait, devenait celle d'une dormeuse épuisée qui s'interromprait bientôt et qui serait tout ce qu'il me reste d'elle, une voix, Nicole, dont je ne possède pas même une photo, rien d'autre que des lettres et des cartes postales, une biographie du peintre Léon Spilliaert, trois boules de savon d'Alep et, bien sûr, l'image d'elle sur son lit de mort.

L'inspecteur m'avait demandé de l'accompagner au cinquième pour reconnaître le corps. Je me suis penché sur ce visage aux traits étrangement tirés vers l'arrière et néanmoins très calme, souriant, dépourvu de la dureté qu'il avait le jour de l'éclipse ou le matin de la

tempête, tel plutôt qu'il était après l'amour, comme s'il continuait d'accueillir ces vagues intérieures que fait naître le plaisir ou que des mots fussent sur le point d'affleurer à ses lèvres entrouvertes que j'ai demandé à l'inspecteur la permission d'embrasser avant de m'entendre répondre qu'on n'avait pas le droit de toucher à un cadavre non autopsié.

« On dirait qu'elle va parler », avait murmuré la concierge, qui avait, le matin, en distribuant le courrier, découvert Nicole, laquelle s'était, les jours précédents, pour être sûre que la concierge passerait ce jour-là devant sa porte, posté à elle-même des missives que l'inspecteur avait ouvertes et dans lesquelles elle avait recopié des fragments du *Livre de l'intranquillité* de Pessoa, sans expliquer son geste, lequel, au fond, se passait de justification, dirais-je à l'inspecteur, dans le bureau de la place Baudoyer où il m'avait convoqué pour prendre ma déposition, non sans que j'eusse l'air peu ou prou d'un coupable, comme tout homme qui ne pleure pas devant le corps de son amie morte et qui semble en savoir bien plus qu'il n'en dira jamais, non seulement à propos des lettres contenant les fragments de Pessoa, et particulièrement de la dernière, postée la veille, dans l'île Saint-Louis, et sur le bristol de laquelle Nicole avait écrit, de cette encre noire qu'elle affectionnait : « O Lord, have mercy ! », mais au sujet de ces vies dans le secret desquelles nul ne pénètre, ai-je cru bon de dire, non, pas même un amant. « On dirait qu'elle va se lever », avait ajouté la concierge en faisant remarquer que Nicole s'était maquillée et vêtue, comme pour sortir, de la robe blanche à grands coquelicots qu'elle portait le soir où nous nous étions retrouvés devant Saint-Germain-l'Auxerrois, et en précisant que c'était une femme élégante, oui, très distinguée, à qui elle ne manquait pas de rapporter du Portugal, l'été, une bouteille de porto blanc, qu'elle en avait d'ailleurs une à la main, ce matin, quand elle lui avait monté le courrier, pour la remercier du bouquet de fleurs qu'elle lui avait offert la veille, elle ignorait pourquoi, une bouteille qu'elle avait posée là, sur la table ronde, quand elle avait trouvé la porte entrouverte et qu'elle n'avait pu que finir de la pousser, vu qu'il n'était pas normal, n'est-ce pas, que cette porte fût entrouverte alors que M^{lle} Dupré n'était peut-être pas chez elle et qu'elle, la concierge, brûlait d'envie de voir comment c'était chez la belle dame du cinquième qui ne recevait personne, à l'exception de quelques messieurs, tous très bien, avait-elle dû dire à l'inspecteur en donnant de ma personne une description propre à résumer tous les amants de Nicole, qu'elle avait découverte allongée sur son lit comme si elle avait voulu se reposer un instant avant de sortir, sauf qu'il n'était pas normal de s'allonger avec sur la figure un voile de tulle comme on en place sur le visage des morts pour empêcher les mouches de s'y promener et qu'elle l'avait

ôté, elle, la concierge, parce qu'il lui fallait en avoir le cœur net, avait-elle dit en se tournant vers moi et se mettant à pleurer parce qu'elle n'avait plus rien à dire ou que je lui faisais soudain peur, elle qui ne comprenait pas pourquoi une si belle dame, médecin de surcroît, pouvait s'être tuée...

— Personne ne le saura jamais, ai-je cru bon de murmurer en lui pressant l'épaule en un geste dont la familiarité m'étonnait moi-même et me plaçait, me semblait-il, hors de soupçon. Non, personne ne saura pourquoi on en finit avec l'existence, ai-je répété, l'après-midi, place Baudoyer, devant le jeune inspecteur qui me regardait avec une sorte d'ironie ou de dégoût, comme s'il savait que je ne dirais rien d'autre, que des gens comme Nicole et moi ne vivaient pas, ne pensaient pas, n'aimaient pas comme tout le monde et en tout cas pas comme ce petit et point désagréable fonctionnaire de police qui n'eût jamais compris, si je le lui avais expliqué, et malgré tout ce que son métier lui faisait voir de sordide et d'extraordinaire, qu'une femme comme Nicole Cleary Dupré ait pu se tuer pour la seule raison qu'elle ne voulait pas vieillir alors qu'elle avait à peine plus de quarante ans et une beauté assez rare pour qu'il valût le coup de continuer à vivre, aurait pensé l'inspecteur qui m'eût alors accusé de non-assistance à personne en danger au lieu de se contenter de la dépression dans laquelle j'affirmais que Nicole était entrée quelques mois auparavant et de quoi rien ne semblait devoir la tirer, elle le savait bien, elle était médecin, n'est-ce pas...

C'est aussi ce que j'ai dit à sa sœur Françoise, venue en France, quelques jours plus tard, afin de rapatrier le corps.

Elle ne tenait pas à me rencontrer. Nous nous sommes brièvement entretenus au téléphone. Elle m'a dit (sa voix ressemblait à celle de Nicole, avec un accent québécois plus prononcé et sans doute moins de grâce et de clarté dans l'expression) avoir trouvé dans les papiers de Nicole une lettre par laquelle celle-ci me léguait sa paire de chaussures de danse à hauts talons, ces salomés en daim rouge cramoisi de chez Flabella que j'aimais tant lui voir garder aux pieds lorsque nous faisions l'amour. Françoise Dupré me faisait savoir qu'elle me les laisserait chez la concierge du quai de Béthune. Je ne lui en voulais pas de se montrer si distante, presque hostile : à elle aussi il fallait un coupable, du moins quelqu'un à la tête de qui lancer ses reproches, sa haine, sa malédiction, et pour Françoise Dupré j'étais un homme, qui plus est un de ces artistes qui avaient perdu sa sœur, m'avait-elle laissé entendre en ajoutant qu'elle emportait le corps, qui repose aujourd'hui dans le cimetière Saint-Patrick, à Québec, au bord du Saint-Laurent.

Je viens t'écouter ici, Nicole, dans le chalet de Siom dont j'ai fait réparer la terrasse et où je peux retrouver le silence que nous aimons toi et moi, je viens écouter ta voix qui continue à me parler au-delà de ce que tu me dis dans le message que tu as laissé sur mon répondeur et que j'ai fait graver sur disque compact, ta voix murmurant dans le grand silence siomois que tu as rejoint non pas ton père dans les eaux froides de Terre-Neuve, mais le corps rêvé de ta mère et ceux de tes ancêtres maternels, et plus encore cette langue anglaise aux couleurs d'émeraude qui est derrière la langue française, n'est-ce pas, ce rayon vert que nous ne sommes pas allés guetter ensemble au large du comté de Sligo et qui dissipe non seulement la confusion sentimentale mais celle des langues, aussi, ce qui ne t'a pas empêchée de les manier superbement, l'une comme l'autre, de les parler avec la pureté et le respect qu'exige toute langue, toi qui reposes à présent non plus dans les eaux mêlées des deux langues mais dans celles de ta mère et de la mère et du père de ta mère et de toute cette lignée d'Irlandais qui auront mis tant d'années pour arriver à toi et te reprendre dans les eaux vertes de leur langue, *your native tongue in which you're talking to me, now, even though I can't answer you*, et dans laquelle je t'écoute avec l'impression d'une douce langue de feu descendant sur moi dans la nuit de Siom, et qui fait que je te comprends aussi bien que si tu t'adressais à moi dans la langue de ton père, ce français qui a toujours été pour toi un peu énigmatique, n'est-ce pas, une construction, une civilisation, langue paternelle, bien sûr, même si ta mère aujourd'hui s'exprime plus volontiers en français, langue palimpseste et langue de préférence, élue par toi comme les hommes sont choisis par les femmes, comme tu m'as choisi, mon amour, avec cette magnifique et terrible aptitude des femmes à la préférence amoureuse, sans laquelle tout objet d'amour serait interchangeable, une préférence qui mène assurément à la souffrance et au deuil, mais que tu n'aurais reniée pour rien au monde, vu qu'elle t'a conduite à moi, Nicole, depuis la faute chrétienne où tu vivais, où vous viviez tous, au Québec, à cette époque, et que semblait redoubler le français fautif qu'on parlait là-bas, dévoré d'anglicismes, une langue de pauvre, opprimée, honteuse et peut-être coupable, elle aussi, et sûrement maudite, *yes, damned Canucks, not speaking white damned Canucks*, parlant non pas la langue blanche des vainqueurs mais la langue noire des French Canadians, des métis et des Indiens, parlure de ténèbres en ce pays de neige et de catholicisme dur où on ne pouvait jeter un caillou sans briser un vitrail, disait-on, où dans les autobus il n'y avait

pas d'écriteau interdisant de fumer ou de cracher mais de blasphémer, c'est-à-dire invitant à se taire, construire une langue du secret, belle et pure comme celle qu'on parlait en France, de l'autre côté de l'océan, le français non plus langue de misère, de honte et de taiseur, mais littéraire et non coupable, comme cet anglais dans quoi on se sentait moins fautif, c'était ce qui en faisait le prix, l'enchantement des *nursery rhymes*, la mélancolie de l'*Elégie* de Thomas Gray, la beauté littéraire des prières, de « *Hail Mary full of grace The Lord is with thee Blessed are thou amongst women And blessed is the fruit of thy womb Jésus* », ou de « *Our Father Hallowed be thy name Thy kingdom come Thy will be done On earth as it is in Heaven* », beauté de ce *thy* et de ce *thou* étranges et intimidants, dont la profération te donnait des frissons comme si tu sentais frémir là le vieux sang de la langue anglaise, qui l'emportait, il faut bien le dire, sur le français du *Notre Père* et du *Je vous salue Marie*, même quand il a fallu passer outre l'anglais, de l'autre côté du terrible miroir devant lequel ta mère énonçait les devoirs et les commandements dans le dédoublement cinglant du futur entre *shall* et *will* et leur négation *shan't* et *won't*, ce futur obligé s'exprimant dans le vertige hurlant du *ail* et du *ill*, oui, le *ill* et le *illness* de la maladie, de ta folie à venir et pourtant déjà là, because the writing was on the wall, répétait ta mère, c'était écrit, là, dans cette langue qui avait quelque chose de l'anglais liturgique et shakespearien, langue des rois et des dieux, mais aussi celle de ta mère et donc de la nécessaire subversion, du passage au français de ton père par les livres de l'enfance, non plus ceux qui pouvaient se lire indifféremment dans l'une ou l'autre langue, ni les édifiants récits offerts par ta grand-mère Dupré, comme la naïveuse histoire d'*Aurore, enfant martyre*, ou celle du père Goupil, autre champion de cette contreperformance qu'est votre roman national, venu évangéliser les Indiens et enlevé par les Iroquois et dont tu te rappelles le supplice, notamment ces haches brûlantes enfilées en collier au cou du missionnaire au bûcher dont les flammes te donneraient bientôt une idée de celles que tu allais connaître, à cause de ce que les langues taisaient et qui était évoqué dans les autres livres français, particulièrement celui dont la reliure blanc crème te faisait songer à un gant de femme avec son titre écrit en lettres dorées, *Madame Bovary*, et dont le personnage te hanterait tout le temps que tu vivrais, te donnant un avant-goût de l'enfer, un enfer où tu étais déjà à cause de ce corps qui te tourmentait, toi qui n'as cessé de nommer la chair en français au point que même les gynécologues qui te touchaient devaient parler français, fidèle à ce bovarysme que tu ne nommais pas ainsi, bien entendu, en tes jeunes années marquées par toutes les attentes, l'attente amoureuse, celle de la neige et de sa disparition, celle du Messie, de sa mise à mort puis de son retour,

l'affranchissement face à l'Angleterre comme, plus tard, l'indépendance du Québec, l'espoir d'une dignité sociale et de l'amour maternel enfin retrouvé, le retour de l'eau salée venant se mêler à l'eau douce du Saint-Laurent, et la France qui était derrière la neige, l'océan et les livres, oui, Paris où tu as vécu dès lors que tu as su lire, dans ces livres français dévorés à la lueur d'une lampe de poche, la nuit, la lecture et la maladie, seules façons d'échapper à ta mère qui respectait ça et rêvait de l'Europe, elle aussi, qui aimait cette vieille Europe qui était au bout de la neige, se disait-elle comme toi en regardant couler le fleuve vers son embouchure, Anticosti, Terre-Neuve, Nouvelle-Écosse, et puis au-delà de la mer l'Irlande, la terre d'émeraude saluée le 17 mars selon cette tradition dont le kitsch rejoint le mauvais goût québécois des innombrables calvaires blancs dressés à la croisée des routes, Jésus de plâtre, grandes balançoires à quatre pour oublier un peu l'ennui de l'enfance parmi des flamants en plastique rose, des négrillons en livrée ou en tenue de base-ball menaçant ceux qui marchaient sur la pelouse, cygnes en ciment servant de bacs à fleurs tout comme ces vieux pneus peints et aménagés pour former des massifs de fleurs, ces bouteilles d'eau de Javel découpées de façon à tourner dans le vent comme de petites éoliennes près de vieilles baignoires plantées debout et servant de niches à des Vierges de plâtre bleu ciel, et tout cet art néanmoins si touchant des jardins brefs qui ne durent que deux mois, et qui te faisait rêver le reste du temps à ce qui était tellement plus loin que l'avenue des Érables et son no man's land et plus loin que cap Rouge, si loin, si loin, au bout de l'hiver et de la neige, et qui avait heu dans la même langue, de la même façon qu'à Dollard-des-Ormeaux tu rêvais devant les fermes de la plaine du Saint-Laurent avec leurs belles vaches blanches ou rousses venues du Charolais ou de ce Limousin dont on disait que ton arrière-grand-père était parti pour aller à Boston engendrer ce fils qui était venu s'installer à Québec pour y contempler les étoiles et engendrer à son tour celui qui n'est jamais vraiment revenu de sa fugue en Louisiane, ton père, donc, Louisiane et Limousin souvent si proches en ta mémoire d'enfant et où tu n'es jamais allée à cause de ce père dans la main de qui tu n'auras jamais mis la tienne pour courir dans les battures de Kamouraska, sous les pommiers de l'île d'Orléans, ou sur les rives du lac Saint-Jean, pas plus que nous ne serons allés ensemble en Irlande pour voir le comté de Sligo et le rayon vert, selon la promesse que nous nous étions faite le jour où, chez toi, durant ce qui aura été ton dernier hiver, j'ai eu à la bouche, moi qui ai si rarement cette chance, la perle de fausse émeraude qui s'était détachée d'une de tes boucles d'oreilles et que tu avais placée dans la brioche préférée à ces peu digestes galettes des Rois à la frangipane, et que j'ai gardée sur ma langue, cette larme

verte que j'ai nettoyée dans ma bouche puis dans mon verre de jurançon avant de l'élever dans la lumière de midi où elle a brillé comme un élément du rayon que nous ne contemplerions pas ensemble, le savais-tu déjà, toi qui n'es pas allée jusque-là, ayant achevé le détour qui te ramenait au corps de ta mère, pouvant te revoir désormais sans honte ni chagrin, dans la langue de ta mère, à la mort de ta grand-mère Cleary, the day she died, Katherine Cleary lying in her coffin, in the living-room of the Cleary house, on Grande Allée, not by the mantelpiece in the hall nor by the piano in the music room, no, in the living-room, open casket, the stairs, her body, corpse, the green carpet, paddy green like emeralds, leaves of grass, lawns, Ireland at your feet, grand-father Seamus howling ever since she died, howling day and night, dreamless nights, calling her Kate, howling up and down the stairs just like the old dog used to do when he got lonely, and calling out « Kate, Kate, Kate ! Ah ! Mummy, Mummy », because to Seamus, Katherine was his and everyone else's mother, « Your mother Kate, I haven't dreamt of her since her death, how could that be, shame, shame... », how could that be, Seamus, whilst howling in agony without her, Katherine absent even from your sleep, she who now lies East of the sun and West of the moon, as the tides go, the sunset and the dawn, the beginning and the end of you, Seamus, the day she died, the day I understood that everything about her was the past, everything about her became memory, I understood and I cried and cried, I sobbed in the living-room, and at Saint Patrick's Church, then all the way to the cemetery by the river, where a dark grey granité stone marks the Cleary grave, Seamus had had his name engraved on the tombstone together with Katherine's, as he believed his end was nearing, and my mother Eileen did not shed a tear, and no one to console me but old Auntie Margaret who finally put her arm around me in the black limousine, on the way back from the graveyard, the day Katherine died, the day I discovered that I could no longer, that I would never again be a child, non, plus jamais une enfant puisque en plus de la mort de ta grand-mère Cleary, il y aurait celle de l'autre grand-mère, et puis ces affiches de films qui te faisaient rêver d'autre chose, *Belle de jour*, *The Graduate*, *La peau douce*, oui, quelque chose qui rejoignait non seulement *Madame Bovary* et *Les Fleurs du mal*, mais l'air étrange que prenait parfois ton père pour dire de telle fille qu'elle avait les yeux trop clairs – ce qui te faisait penser que les femmes pouvaient avoir quelque chose d'excessif, qu'il y avait des choses que tu ignorais mais qui devaient avoir un rapport avec ce que tu éprouvais au bas du ventre lorsque ton père roulait dans la Studebaker sur les cassis de la route du lac Bleu, le dimanche, et que tu te disais qu'il faisait exprès de passer là-dessus, pour que tu aies ce que tu ne savais pas encore nommer un orgasme,

toi qui à dix ans t'imaginais le sexe masculin comme un accroissement plus ou moins monstrueux du clitoris et la sexualité comme quelque chose d'indifférencié, d'androgyné, l'important étant d'être nu, de toucher, d'explorer, devinant que la vérité était là et dans les livres, c'était là que tu étais vivante, et cette vie-là te rendait malade parce que tu ne savais pas encore, tu cherchais, tu faisais tout pour entrevoir, jusque dans *Elle* ou *Marie-Claire*, avec le sentiment que c'était à Paris qu'on savait, qu'il n'y avait de destin que sexuel, qu'il te fallait sortir de toi pour avoir ton corps à toi, pressentais-tu dans la salle de bains de Sillery ou dans la chambre de jeux où habitaient les poupées et les peluches, ou encore dans le salon où la lumière arrivait sur les briques luisantes et rousses de la cheminée et sur les géraniums qui donnaient à ce lieu un effet de jardin intérieur, un jardin à l'intérieur de l'autre, où tu guettais, rêvais, inventais les hommes à partir de ceux, très rares, qui pénétraient dans le jardin clos avec leurs uniformes, le laitier, le boulanger, the eggman, et laissaient derrière eux une odeur de mauvais parfum et de transpiration qui te troublait et te troublerait toujours, t'étonnant peut-être d'être troublée par des choses ou des êtres inattendus, comme à Saint-Romuald, de l'autre côté du fleuve, l'odeur de M. Thabaska, qui habitait près de chez ta grand-mère Dupré, une belle demeure au toit à larmier, derrière des murs, au milieu d'un jardin à l'anglaise plein de lys et de roses, un homme d'une soixantaine d'années, dont on ignorait tout et qu'on trouvait inquiétant à cause du bracelet d'or très ouvragé qu'il portait au poignet gauche et des bas de soie qu'il enfilait sur ses mains et ses bras pour aller couper ses roses, un étranger, peut-être un Indien, bel homme aux cheveux lisses et aux yeux calmes, grand, excentrique, intéressant, probablement un pervers, qui faisait à Lévis, non loin de là, commerce d'antiquités, et à qui ta grand-mère a fini par acheter le fameux bracelet que tu porterais un jour, toi, ce beau bijou en or avec son améthyste ovale dont tu apercevais l'éclat au soleil, quand M. Thabaska taillait ses roses dans ce jardin qui resterait beau bien des années après la mort de son propriétaire, avec ses lys, ses lilas, ses rosiers, ses pommiers qui continueraient à pousser là, en gloire, comme l'incarnation du grand mystère sexuel qui te ravissait et te désolait tout à la fois ainsi qu'il le ferait toute ta vie, parce que l'amour est séparé du sexe, oui, même pour une femme, même pour une amoureuse comme toi qui n'as jamais voulu cet écart, qui as au contraire fait tant d'efforts pour le réduire de la même façon qu'on réduit une fracture ou une plaie, et garder au sexe tout son mystère, souvent émue aux larmes devant une verge dressée devant toi comme tu l'étais devant le jardin de M. Thabaska, ou bien dans la baisseur de Saint-Michel-de-Bellechasse, où habitaient Palmyre et Bibiane, un couple de très vieux frère et sœur, au bord du fleuve, qui avaient vu

grandir le grand-père Seamus et construire la maison Cleary, sur la hauteur, et qui étaient devenus comme des gardiens de phare, bons qu'à ça, des idiots de village, en quelque sorte, qu'on soupçonnait de relations incestueuses et devant qui, lorsqu'ils étaient là à se balancer sur leur galerie, guetteurs, veilleurs, songeurs, probablement hors du temps, tu ne passais jamais sans les regarder ni éprouver un trouble qui te faisait courir jusqu'à la maison dans le manteau à col de velours et la jupe en cachemire et le cardigan achetés en série pour les cinq filles par ta mère chez Holt Rentrew, et qu'il fallait porter, ces dimanches où vous alliez déjeuner à Saint-Michel, pour bien montrer qu'on le domptait, ce corps, qu'on ne laissait rien paraître de ce qui le dévorait de l'intérieur, lorsque l'été semblait promettre que s'apaiserait la brûlure qui te faisait te comparer à cette Lady Macbeth que tu jouais à quinze ans, en français, dans la traduction d'André Gide, lorsque tu faisais un peu de théâtre faute de pouvoir danser et toucher d'autre corps que ceux de tes sœurs observées pendant des heures dans le ressassement écœurant de la féminité, toi, démultipliée, te comparant à elles dans vos premiers maillots de bain en Lycra, au bord du lac Bleu, lisant ces corps autant que les livres et la bouche rouge de ta mère dont c'était le seul élément sexuel ostentatoire, oui, offrant ce corps brûlant pendant le trop court été québécois avant que tout ne meure et ne devienne étrangement près et lointain, so near and yet so far, comme disait ta mère, tout blanc, les rideaux, les murs, l'horizon, les grandes étendues, le ciel, le pays tout entier entrant en résonance avec la longue attente du printemps et du corps délivré, ressuscité, le long Carême, la grande patience et l'effort de mémoire pour imaginer pendant près de huit mois le printemps et l'été, et les pommes, les fraises, les framboises, les bleuets qu'on ramasse dans le comté de Lotbinière ou au lac Saint-Jean, lorsque les arbres n'ont plus leur terrible nudité et que l'écorce grise des hêtres devient rose, parfois pourpre comme une chair, tout ce qu'on se met à attendre dès la première neige, qui tombe en général à Québec en octobre, dans l'après-midi, alors que tu es en classe, à Jésus-Marie de Sillery, et que tout s'arrête pour que vous puissiez la regarder tomber, élèves et maîtres, dans l'excitation générale, entrant dès lors dans un autre rapport au temps, te réveillant vers 4 ou 5 heures du matin en te demandant ce qui se passe dehors, où tu entends le grondement de la charrue, c'est-à-dire du chasse-neige, ce monstre mythologique avec sa soufflerie capable d'avaloir des enfants cachés dans les iglous qu'ils ont bâtis sur le trottoir, une machine si puissante qu'il en était ressorti, de ces enfants, dans des giclées de chair et de sang, et que la municipalité avait dû faire précéder l'engin d'un guetteur qui sondait les bords et les talus enneigés, vous obligeant, enfants, à respecter les éléments et les forces telluriques, acceptant de vous soumettre au grand hiver au

cours duquel tu voyais ton père pelleter la neige du trottoir et de l'allée du jardin en redoutant qu'il ne meure, d'une crise cardiaque, dans le froid, et le reste du temps rêvant plus que jamais, toi, à la France qui était derrière la neige, derrière le froid qui te brûlait les yeux et te faisait te cacher tout entière, étant donné qu'on pouvait mourir de froid, en pleine ville, même emmitoufflé dans la douceur du lynx, du renard argenté, du loup, du coyote, des fourrures à poils longs bonnes pour les secrétaires, et de ce chat sauvage qui était la fourrure du pauvre, disait ta mère, malgré aussi les jupes longues que tu tenais un peu relevées d'une main afin qu'elles ne traînent pas dans la neige, et le visage plein de flocons qu'il fallait secouer en rentrant et qui prenaient sur les habits une consistance, une odeur et un aspect différents selon la neige et les tissus, neige noire, la nuit, et l'attente toujours, et l'ennui, le fleuve gelé qui se confond avec la terre et dont on entend le bruit des marées sous la glace, et les lacs sur lesquels tes sœurs et toi vous patiniez, si dangereux au printemps, et qui vous donnaient l'illusion de marcher sur les flots, et tout ce qui s'inscrit sur la neige, traces de pas, de pneus, de bêtes, et puis s'efface avec le vent ou s'enfouit sous d'autres neiges, et ce qui la tache, soleil, sang, urine, gaz d'échappement, et cette heure bleue, à la fin du court après-midi, lorsque le jour bascule dans la nuit et que la neige tourne au bleu, pendant quelques instants, comme si le monde baignait dans un sang veineux et glacé, et toi, Nicole, guettant ce moment aussi miraculeux que le rayon vert comme une petite victoire mélancolique sur l'ennui d'un dimanche ou d'un jour de fête, quand vous faisiez la vaisselle, tes sœurs et toi, l'après-midi, à n'en plus finir, lisant pour vous distraire ces noms que vous saviez pourtant par cœur au dos de la porcelaine et qui te renvoyaient à ton double héritage, les ors et les verts pâles des assiettes de Limoges, les fleurs et les paysages bucoliques de Burleigh Ware ou de Mason Ware, les motifs désuets du Royal Doulton et du Wedgwood, tous les noms qui se noyaient dans l'eau tiède et savonneuse des dimanches et t'emportaient vers l'Angleterre, le Limousin ou l'Irlande, où la neige tombait aussi et te faisait rêver jusqu'au dégel, le fabuleux dégel, la violence des éléments, le vent du fleuve, les marées libérées, et le grand ciel ouvert, tout ce que tu as fini par retrouver, fleur, vent, lumière, mon amour, so near and yet so far, Nicole devenue langue, reposant dans les langues mêlées de l'enfance comme des marées mêlant leurs eaux jusqu'à la grande mère rêvée, immémoriale et lumineuse, celle qui te berçait, songeais-tu, lorsque tu te balançais dans la chaise berçante sur la galerie de la maison de Saint-Michel, l'été, tard dans la nuit, en buvant du thé et mangeant de ces biscuits Peak and Freans qui faisaient dire à ta mère : « Even though they are British and I'm Irish, they are biscuits for the Queen and I am a queen », sans que vous l'écoutiez vraiment, dans la

nuît chaude au bord du fleuve où vous attendiez tous ensemble les derniers paquebots à faire la traversée de l'océan et remontant le Saint-Laurent comme de blanches et superbes princesses de la Couronne britannique avec leurs noms d'*Empress of Britain, of Australia, of Ireland*, et dont vous guettiez l'arrivée par-delà l'île d'Orléans, sautant sur vos pieds dès que Seamus Cleary avait crié : « *The Empress is coming !* » et courant jusqu'à la balustrade qui donnait sur le fleuve pour voir passer, tout illuminé, *The Empress of Ireland* s'avançant lentement comme une fiancée dans la nuit d'été, et que tu saluais en levant le bras, un peu à l'écart, et qui te répondait en faisant sonner sa sirène qui te faisait pleurer parce que tu croyais entendre, plus loin, comme si tu comprenais déjà que le bonheur ne peut exister sans le malheur, la sirène de cette autre *Empress of Ireland* qui avait coulé un siècle plus tôt, aux Escoumins, dans l'embouchure, avec toutes ces jeunes filles dont c'était le premier voyage, their maiden voyage, disait le grand-père Cleary, et dont il te semblait, Nicole, que c'était le fantôme qui passait, tout illuminé dans la nuit, l'été, au bord du fleuve, avec au bastingage une petite fille aux cheveux blond-roux qui levait le bras vers la vieille femme que tu ne seras jamais.